

CATÉCHISME

DE

PERSÉVÉRANCE

OU

EXPOSÉ

Historique, dogmatique, moral, liturgique, apologétique, philosophique et social
DE LA RELIGION

DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS

PAR M^{SR} GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

*Jesus Christus heri et hodiè, ipse et in
sæcula. — Hebr., xiii, 8.*

*« Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans
tous les siècles. »*

Deus charitas est. — I Joan., iv, 8.

« Dieu est charité. »

13^e ÉDITION

Revue et augmentée de notes sur la géologie, et d'une table générale des matières.

TOME DEUXIÈME

PARIS

GAUME ET C^{IE}, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE

—
1889

Droits de traduction et de reproduction réservés.

CHEZ LES MÊMES EDITEURS

LA RÉVOLUTION

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LA

PROPAGATION DU MAL EN EUROPE

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'À NOS JOURS

Par Mgr GAUME

12 volumes in-8..... 42 fr.

Les titres suivants donneront une idée générale de l'ouvrage :

T. I. — *La Révolution française, sa généalogie.* — Son double travail de destruction religieuse et de destruction sociale. — États généraux, Constituante, Législative, Convention. — Persécutions et régicide.

T. II. — *La Révolution française, son travail de reconstruction religieuse.* — Religion officielle de Chaumette et de Robespierre. — Fêtes. — Religion des théophilanthropes. — Dogmes et liturgie. — Polythéisme de Quintus Aucler.

T. III. — *La Révolution française, son travail de reconstruction sociale.* — Constitutions. — Lois, institutions, costumes, langage.

T. IV. — *La Révolution française, son travail d'affermissement.* — Éducation. — Théâtres. — Mœurs privées et publiques. Triumvirs, proconsuls, victimes. — Biographies de Robespierre, Saint-Just, Camille Desmoulins, Charlotte Corday, etc.

T. V. — *Le Voltairianisme, ses caractères.* — Sa généalogie. — Voltaire, Rousseau, Mably, Montesquieu, etc. — Doctrines et biographies.

T. VI. — *Le Césarisme, sa définition, sa généalogie.* — Machiavel, Bodin, Buchanan, etc. — Biographies. — Doctrines politiques des derniers siècles.

T. VII. — *Le Protestantisme, son origine.* — Ulrich de Hutten. — Luther, Zwingle, etc. — Biographies et doctrines.

T. VIII. — *Le Rationalisme, sa généalogie.* — Notice sur les principaux rationalistes. — Caractères et progrès de leurs doctrines.

T. IX. — *La Renaissance, son origine.* — Ses caractères. — Biographies des principaux renaissants dans toute l'Europe.

T. X. *La Renaissance, propagation de son esprit.* — Enseignement. — Pièces de collège — Littérature. — Théâtres. — Ballets. — Modes. — Arts libéraux et mécaniques. — Fêtes publiques et domestiques.

T. XI. — *La Renaissance, nouvelle édition des vies de Plutarque ou Biographies des principaux auteurs qui servirent de modèle à la Renaissance.* — Analyse de leurs ouvrages.

T. XII. — *La Renaissance, ses adversaires.* — Biographies. — Écrits. — Témoignages. — Conclusion générale.

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE

PREMIÈRE PARTIE

XIX^e LEÇON

CONNAISSANCE DE LA RELIGION

Existe-t-il une Religion? — Qu'est-ce que la Religion? — Peut-il y avoir plusieurs Religions? — De qui vient la Religion? — Quelle est la vraie Religion? — La vraie Religion peut-elle changer? — Paroles de Bossuet et de saint Augustin. — Trait historique.

Quand, après une longue marche, le voyageur est arrivé au sommet d'une montagne, il aime à se reposer pour jeter un regard sur l'espace qu'il vient de parcourir : imitons-le, et suspendons un instant nos études pour repasser les leçons que nous avons apprises.

Nous connaissons Dieu. Sur les ailes de la raison et de la foi, nous nous sommes élevés jusque dans les hauteurs des Cieux et nous avons constaté l'existence de l'Être, principe de tous les êtres. Ses perfections adorables, son éternité, son indépendance, son immensité, nous sont apparues comme les rayons étincelants de ce soleil, toujours sans nuage, sans lever et sans coucher. Du Ciel nous sommes descendus sur la terre, et nous avons contemplé Dieu dans ses

œuvres. Comme dans un vaste miroir, nous avons vu briller dans toutes les créatures l'existence, la puissance, la sagesse, la liberté, la bonté du Créateur de tout ce qui respire. L'harmonie de l'univers, la conservation des êtres dans l'espèce et dans l'individu, aussi bien que le gouvernement du monde moral, nous ont fait toucher au doigt sa Providence : nous connaissons DIEU.

Nous connaissons l'homme. Nos oreilles ont entendu la parole créatrice : *Faisons l'homme*; et nos yeux ont vu se lever devant nous, dans sa royale majesté, le lieutenant et l'image de Dieu parmi les créatures. Le corps de l'homme avec ses organes merveilleux, son âme avec ses facultés et ses perfections plus merveilleuses encore, nous ont révélé leurs secrets. Entrés au Paradis terrestre, nous avons visité le palais de l'homme, assisté à son couronnement. La charte qui l'établit roi et pontife de l'univers nous a été lue : ses droits et ses devoirs ont été proclamés devant nous. Nos mains ont feuilleté son histoire si magnifique à la première page, si douloureuse à la seconde : nous connaissons l'HOMME.

Après avoir étudié Dieu et l'homme en eux-mêmes et isolément, qu'avons-nous à faire, sinon à rechercher s'il existe des rapports entre Dieu et l'homme, et quels sont ces rapports dont l'ensemble constitue une société, que la langue de tous les peuples appelle RELIGION.

De là les questions suivantes, dont le développement va nous occuper : 1° Existe-t-il une religion ? 2° Qu'est-ce que la Religion ? 3° Peut-il y avoir plusieurs Religions ? 4° De qui vient la Religion ? 5° Quelle est la vraie Religion ? 6° La vraie Religion peut-elle changer ? Reprenons en particulier chacune de ces questions, qui nous intéressent bien autrement que toutes les questions politiques.

scientifiques, littéraires, industrielles, auxquelles la plupart des hommes ne craignent pas de consacrer une grande partie de leur existence.

1° *Existe-t-il une Religion?* — J'appelle autour de moi et je fais ranger en cercle tous les hommes qui ont passé sur la terre, tous les pères et mères, tous les enfants, tous les riches et tous les pauvres ; je me place moi-même au milieu de ce vaste cercle ; puis, me tournant vers tous les points de la circonférence, j'interroge mes innombrables auditeurs et je leur demande : Existe-t-il des rapports *nécessaires* de supériorité et d'infériorité, d'amour et de protection, de respect et de reconnaissance entre le père et le fils, entre la mère et la fille, entre les parents et les enfants ? Et je vois toutes les têtes s'incliner, toutes les bouches s'ouvrir pour me répondre : Oui, il existe des rapports nécessaires entre le père et le fils, entre la mère et la fille, entre les parents et les enfants.

Je fais une seconde question et je demande : L'homme est-il né de lui-même, comme un champignon sous un arbre, ou bien a-t-il été créé de Dieu ? Le sourire universel qui accueille la première partie de ma question, répond affirmativement à la seconde : L'homme n'est pas né de lui-même, il a été créé de Dieu.

Je continue et je demande : S'il existe des rapports nécessaires de supériorité et d'infériorité entre le père et le fils, parce que l'un est l'auteur de la vie de l'autre, n'est-il pas évident qu'il en existe nécessairement entre Dieu créateur et père de l'homme, et l'homme créature et enfant de Dieu ? Et tout mon auditoire se lève pour me répondre : Cela est évident, aussi évident que la lumière du soleil. Bien mieux, les rapports entre Dieu et l'homme sont bien plus intimes, bien plus sacrés, bien plus nobles

que ceux des parents et des enfants ; parce que les parents ne sont ni les créateurs, ni les conservateurs, ni la fin dernière de leurs enfants, autant de titres sacrés qui conviennent à Dieu et qui ne conviennent qu'à lui.

Ces réponses entendues, je quitte mon immense auditoire, et je me dis : Voyons si tous ces hommes que je viens d'interroger m'ont dit vrai, et si les faits confirment leurs paroles : je pars pour faire le tour du monde. Or, partout, et dans tous les temps, je trouve les peuples croyant à une Religion, professant une Religion, ayant des temples, des autels, des prêtres, des fêtes, des sacrifices. Je ne rencontre pas une seule peuplade, si sauvage qu'elle soit, sans un culte quelconque ; et je termine mon voyage en répétant ces paroles d'un philosophe païen : « Si vous parcourez la terre, dit Plutarque, vous pourrez trouver des villes sans murs, sans lettres, sans lois, sans palais, sans richesses, sans monnaies, sans écoles, sans théâtres. Quant à une ville qui n'ait point de temples et point de dieux, qui ne fasse point usage de prières et de serments, qui ne consulte point les oracles, qui n'offre point de sacrifices, pour obtenir les biens du Ciel ou détourner les maux dont on est menacé, c'est ce que personne n'a jamais vu. Il serait plus facile de trouver une ville bâtie dans les airs, qu'un peuple sans religion ¹. »

Ainsi la Religion existe : de plus, elle a toujours et partout existé. C'est donc un fait universel : par conséquent un fait qui n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais de Dieu ; un fait aussi nécessaire que les rapports de supériorité et d'infériorité qui existent entre Dieu et l'homme, et dont il est la manifestation. La Religion est donc nécessaire.

¹ Contre Colotès.

2° *Qu'est-ce que la Religion ?* — Nous venons de voir qu'entre Dieu créateur de l'homme et l'homme créature de Dieu, il existe des rapports naturels et nécessaires, comme il en existe entre le père et l'enfant. A ces rapports déjà si nobles, Dieu en a *gratuitement* ajouté d'autres plus parfaits, en se faisant lui-même la fin dernière de l'homme. Dès lors l'homme fut destiné non plus à la possession et à la vue *médiante* de Dieu, mais à la possession et à la vue *immédiate* de cet Être souverain. Posséder et voir Dieu immédiatement constitue le bonheur surnaturel, c'est-à-dire auquel l'homme n'avait aucun droit et que ne réclamaient pas les exigences de sa simple nature. Ces rapports surajoutés et l'union sublime qui en est la suite existèrent dès le premier instant de la création de l'homme; car l'homme fut créé dans un état de grâce et de justice surnaturelles ¹.

De tous ces rapports naturels et surnaturels résulte entre Dieu et l'homme une union, une société qui est parfaitement appelée *Religion*, c'est-à-dire *lien par excellence, lien de plus, lien nouveau*.

Si le mot *Religion* exprime admirablement le lien qui existait entre l'homme et Dieu dans l'état d'innocence, il convient, à plus forte raison, pour rendre l'union qui existe entre Dieu et l'homme, depuis le péché originel. En effet, la faute de nos premiers parents ayant brisé le lien surnaturel qui existait avant leur révolte, le Fils de

¹ Si quis non confitetur primum hominem Adam, cum mandatum Dei in Paradiso fuisset transgressus, statim sanctitatem et justitiam in qua constitutus fuerit, amisisse..... anathema sit. (*Conc. Trid.*, sess. vi, can. 1.) — De là cette proposition de Baius condamnée par l'Église : « *Humanæ naturæ sublimatio et exaltatio in consortium divinæ naturæ debita fuit integritati primæ creationis, ac proinde naturalis dicenda est, et non supernaturalis.* » (Prop. XXI.)

Dieu, vous le savez, voulut bien s'offrir pour rétablir cette union sublime, soustraire l'homme aux châtimens dus à son péché, lui rendre avec avantage ses biens perdus, et reformer ainsi l'alliance entre l'homme et Dieu.

De là, cette nouvelle alliance ou ce rétablissement de l'ancienne s'appelle *Religion*, c'est-à-dire second lien, lien nouveau, d'un mot latin qui veut dire *relier*, *lier une seconde fois*. Telle est la signification du mot Religion. A quiconque sait combien de personnes, aujourd'hui surtout, parlent de la Religion sans la connaître, sans se douter même de ce qu'elle est dans son essence, rien ne paraîtra moins étonnant que les explications détaillées que nous venons de donner.

Cela posé, si on nous demande la réponse à cette question : Qu'est-ce que la Religion ? nous répondons avec l'incomparable saint Augustin : *La Religion est le lien qui unit l'homme à Dieu* ¹. A cette définition reviennent les suivantes : La Religion, *c'est la société de l'homme avec Dieu* ; ou bien : La Religion, *c'est l'ensemble des rapports qui existent entre l'homme et Dieu*. Toutes ces définitions expriment également ce lien nouveau qui, en vertu des mérites du Rédempteur, unit l'homme à Dieu, depuis que le péché originel a rompu le premier lien, la première société qui existait entre l'un et l'autre.

3° *Peut-il y avoir plusieurs Religions ?* — Si je vous demandais : Peut-il être vrai, à Constantinople, que deux et deux font quatre, et également vrai, à Paris, que deux et

¹ Religet ergo nos Religio uni omnipotenti Deo. (*De vera Relig.*, n. 113.) — Et ailleurs : Ad unum Deum tendentes, inquam, et ei uni religantes animas nostras, unde Religio dicta creditur, omni superstitione careamus. In his verbis meus ratio quæ reddita est, unde sit dicta Religio, plus mihi placuit. (*Retract.*, lib. I, c. XIII, n. 9.) — Vinculo pietatis obstricti Deo et religati sumus : unde ipsa Religio nomen accepit. (*Lact.*, *Div. Instit.*, lib. IV.)

deux ne font pas quatre? Peut-il être vrai, à Constantinople, qu'il y a un Dieu, et également vrai, à Paris, qu'il n'y a point de Dieu? Peut-il être vrai, à Constantinople, que Dieu a créé l'homme, et également vrai, à Paris, que Dieu n'a pas créé l'homme? Peut-il être vrai, à Constantinople, qu'entre Dieu créateur de l'homme et l'homme créature de Dieu, il y a des rapports de supériorité d'une part, d'infériorité de l'autre, que ces rapports entraînent certains devoirs de la part de l'homme; et également vrai, à Paris, qu'entre Dieu créateur de l'homme et l'homme créature de Dieu, il n'y a ni rapports de supériorité d'une part, ni d'infériorité de l'autre, ni aucuns devoirs résultant de ces rapports?

Peut-il être vrai, à Constantinople, que l'homme est obligé de croire en Dieu, d'espérer en lui, de l'aimer, de le servir, comme Dieu l'entend; et également vrai, à Paris, que l'homme n'est obligé ni de croire en Dieu, ni d'espérer en lui, ni de l'aimer, ni de le servir, comme Dieu l'entend, ni même de le servir aucunement? Peut-il être vrai, à Constantinople, que l'homme a une âme immortelle, qu'il y a un jugement après la mort, un enfer et un paradis éternels; et également vrai, à Paris, que l'homme n'a point d'âme immortelle, qu'il n'y a ni jugement après la mort, ni enfer ni paradis éternels? Si je vous faisais toutes ces questions et d'autres semblables, que répondriez-vous? Vous me répondriez : La vérité est une et ne peut changer avec les degrés de longitude; ce qui est vrai à Constantinople, ne peut être faux à Paris, et réciproquement.

S'il en était autrement, il faudrait dire que le oui et le non sont une seule et même chose; et que Dieu tient à l'homme ce langage révoltant : Que la vérité existe ou

non, que t'importe ? elle n'existe pas pour toi. Ton devoir est d'obéir aveuglément à tous les fourbes qui se diront envoyés de Dieu; quelque erreur qu'ils enseignent, tu dois l'admettre; quelque culte qu'ils établissent, tu dois le pratiquer sincèrement. Le sort t'a-t-il fait naître dans une contrée païenne? adore les dieux de ton pays; sacrifie à Jupiter, à Mars, à Priape, à Vénus; initie pieusement tes filles aux mystères de la bonne déesse. Tu rendras, en Égypte, les honneurs divins aux crocodiles sacrés et au dieu Apis; chez les Phéniciens, tu offriras tes enfants à Moloch; au Mexique, tu prendras les armes pour conquérir des victimes humaines à l'affreuse idole qu'on y révère; ailleurs, tu te prosternerás humblement devant un tronc d'arbre, devant des pierres, des plantes, des débris d'animaux, restes impurs de la mort. As-tu vu le jour à Constantinople? répète du fond du cœur : Dieu est Dieu, et Mahomet est son Prophète. A Rome tu mépriseras ce même Mahomet comme un imposteur. »

Si je vous demandais encore : Ce qui est vrai aujourd'hui peut-il être faux demain, après-demain, dans cent ans, dans mille ans? ou bien ce qui était vrai hier, pouvait-il être faux avant-hier, il y a cent ans, il y a mille ans? Vous répondriez de nouveau : « La vérité est une, elle ne change pas avec les années. Ce qui était vrai au premier jour du monde, sera encore vrai au dernier. »

Telle serait votre réponse, telle serait la réponse de tout enfant assez instruit pour lier deux idées, et cette réponse est parfaitement inattaquable. Vous voyez donc très-clairement qu'il ne peut y avoir plusieurs vraies religions. En effet, ou ces religions enseigneraient toutes la même chose, ni plus ni moins; et dans ce cas ces religions seraient une seule et même religion. Ou bien elles n'ensei-

gueraient pas la même chose; et dans ce cas elles ne seraient pas toutes vraies. Elles seraient même toutes fausses par quelque endroit, une seule exceptée. Vous voyez donc encore très-clairement que toutes les religions ne sont pas bonnes, et que ceux qui tiennent ce langage ne savent pas même ce qu'ils disent.

Je dois aller, avant de finir, au-devant d'une difficulté qui a pu ou qui pourrait se présenter à votre esprit. On parle souvent de la Religion *naturelle* ou primitive, de la Religion *mosaïque* et de la Religion *chrétienne*, et on dit avec raison que Dieu en est l'auteur : voilà donc *trois* religions également vraies. La conséquence est fautive, car ces trois noms désignent une seule et même Religion, dans trois États différents : plus simple sous les Patriarches, plus développée sous Moïse, et complétée dans l'Évangile, comme nous le verrons dans les leçons suivantes.

4^o *De qui vient la Religion ?* — Évidemment elle vient de Dieu ou de l'homme : il n'y a pas de milieu. Voyons si elle peut venir de l'homme. La Religion est fondée sur les rapports nécessaires qui existent, par le seul fait de la création, entre Dieu créateur de l'homme et l'homme créature de Dieu : elle comprend des vérités à croire, des devoirs à remplir, un culte à rendre. Supposer que l'homme est l'auteur de la Religion, c'est donc prétendre qu'il est l'auteur des rapports qui existent entre le Créateur et la créature; l'auteur des vérités à croire, des devoirs à remplir, du culte à rendre. Il fut donc un temps, où les droits du Créateur sur sa créature, du père sur son enfant, de l'ouvrier sur son ouvrage, n'existaient pas ou n'étaient point connus; et c'est toi, ô homme! qui les découvris et qui en déterminas la nature et l'étendue!

Il fut un temps, où le bien et le mal, l'immortalité de l'âme, le Ciel, l'enfer, la prière, le sacrifice, le culte, la vertu, n'existaient pas ou n'étaient pas connus; et c'est toi, ô homme! qui les inventas!

Une seule chose manque à cette belle hypothèse; ; c'est de nous faire connaître le siècle, le pays, le nom du célèbre inventeur. En vérité, ce serait peu de tout l'or du monde pour savoir quel homme inventa Dieu! en quel siècle on inventa l'âme! dans quel pays on inventa la vertu! Sur tout cela, pas un mot dans, l'histoire : ingrate!

On le voit, dire que l'homme a inventé la Religion, c'est soutenir une absurdité près de laquelle disparaît toute autre absurdité; même celle de l'insensé qui accusait son voisin d'avoir volé les deux tours de Notre-Dame de Paris, et de les avoir cachées dans ses poches.

Mais il ne suffisait pas d'inventer la Religion, il fallait l'imposer aux hommes, la conserver, l'interpréter. Or, par quels moyens l'inventeur de la Religion est-il parvenu à faire adopter ses rêves au monde entier? En quel siècle, en quel pays un tel chef-d'œuvre s'est-il opéré? Après la mort de cet homme, qui a maintenu son ouvrage en dépit de toutes les passions liguées pour le détruire? Comment personne n'a-t-il découvert la fraude? Qui a préservé le dogme, la morale, le culte de toute erreur? Rêveries que toutes ces suppositions! L'homme est si peu capable d'imposer aux autres une religion de son invention, que Platon, le plus sage comme le plus éloquent des philosophes païens, ne put jamais faire adopter un seul article de sa *Divine doctrine* à une seule bourgade de la Grèce. L'homme est si peu capable de conserver intacte la religion qu'il aurait fabriquée, qu'il n'a pas

même su préserver de mille erreurs la Religion que Dieu lui avait donnée.

Peu après le déluge, l'idolâtrie commença; elle souilla tellement le monde entier, que toutes les vérités devinrent méconnaissables, et que, suivant le mot de Bossuet tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. De nos jours encore, les philosophes, les sages, les savants irréligieux sont si peu d'accord, que Rousseau, qui les connaissait bien, disait, aux applaudissements de tout le monde : « A entendre les philosophes, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans, qui crient chacun de son côté sur une place publique : Venez à moi; c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps, et que tout est en représentation; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière; celui-ci avance qu'il n'y a ni vice ni vertu, et que le bien et le mal sont des chimères; celui-là que les hommes sont des loups, et qu'ils peuvent se manger en sûreté de conscience ¹. »

Enfin, l'homme est si peu capable d'interpréter infaillement la Religion, que, sans la révélation, il ne peut donner aucune réponse certaine aux questions religieuses les plus élémentaires : par exemple, dois-je rendre au souverain Être qui m'a créé un culte de respect et de soumission? Comment et de quelle manière pourrais-je m'acquitter de ce devoir? Qui m'assurera que mon hommage lui est agréable? Quel sacrifice acceptera-t-il de préférence? Si je deviens coupable, puis-je espérer mon pardon? Quel moyen faut-il que j'emploie pour apaiser sa justice? Si, une fois pardonné, je l'outrage de nouveau, y a-t-il encore de la miséricorde pour moi, ou dois-je m'abandonner au désespoir? Que dois-je à mes semblables,

¹ Réponse au roi de Pologne.

que me dois-je à moi-même ? Si je suis juste, qu'ai-je à espérer ? Si je meurs criminel, qu'ai-je à craindre ? Par ces simples questions, vous voyez que Dieu devait à sa bonté de faire connaître à l'homme la manière dont il voulait en être servi. Aussi, l'histoire est là pour nous apprendre que, dans son infinie bonté, Dieu donna à l'homme cette précieuse connaissance.

Cette connaissance fut communiquée à l'homme par la révélation. On appelle ainsi la manifestation extérieure et surnaturelle, faite par Dieu lui-même, de quelque vérité qui a rapport à la Religion. Nous venons de voir que la révélation est nécessaire. Demander maintenant si elle est possible, c'est demander si Dieu peut parler à l'homme et lui manifester les vérités qu'il juge utiles à son perfectionnement et à son bonheur ; c'est demander si Dieu jouit, par rapport à l'homme, du pouvoir que l'homme tient de Dieu même, par rapport à ses semblables : le pouvoir de se mettre en communication avec lui. Quoi ! nous pouvons, quand il nous plaît, de la manière qu'il nous plaît, manifester nos pensées et nos volontés à nos semblables, et le Créateur ne pourrait manifester les siennes à sa créature d'une manière quelconque ! Le penser est une folie, le dire un blasphème ; car c'est nier ou la puissance, ou la sagesse, ou la volonté de Dieu ; c'est nier encore la foi de tous les peuples ¹.

« Parcourez toutes les contrées, remontez aux temps les plus anciens, où trouverez-vous une nation qui n'ait pas eu une religion positive ; qui n'ait pas ajouté foi à des communications avec la Divinité ; qui n'ait pas cru tenir directement de Dieu une doctrine à professer, des

¹ Bergier, art. *Révé.*

pratiques à observer, des règles à suivre? Il faut que le besoin d'une révélation ait été bien vivement, bien universellement senti, pour réunir tout le genre humain dans une même croyance. Les peuples ont varié entre eux sur la révélation; ils se sont accordés sur sa nécessité. Ils ont altéré, obscurci, défiguré les enseignements positifs de la Religion; mais la persuasion d'un enseignement positif est restée constamment parmi eux. Cet accord, si absolument général de tous les pays et de tous les temps, est un aveu solennel, prononcé par le genre humain tout entier, de l'insuffisance de la raison à connaître toute la Religion. Notre siècle est-il recevable à revenir sur une attestation aussi formelle, aussi constante, aussi universelle de tous les siècles qui l'ont précédé ? »

Enfin, c'est nier l'histoire qui nous dit positivement, et qui nous prouve invinciblement, que Dieu a parlé aux hommes, qui nous indique le temps, le lieu, l'objet de ces communications, le nom des personnes à qui elles furent adressées. Ainsi, le livre par excellence, non-seulement à cause de la perfection de sa doctrine et de la hauteur de son antiquité, mais encore à cause de son origine divine et de son authenticité incontestable, la Bible, nous apprend que les pères du genre humain reçurent de Dieu non-seulement l'intelligence et le sentiment du bien et du mal, mais encore des instructions, des leçons, des règles de conduite; qu'il leur enseigna sa loi; qu'ils entendirent sa voix et virent la majesté de son visage; que cette Religion primitivement révélée se perpétua dans les familles des Patriarches; que, plus tard, lorsque les Juifs se réunirent en corps de nation, Dieu parla de nouveau à Moïse, développa les enseignements primitifs, ajouta de nouvelles

¹ De la Luzerne, *Dissert. sur la Rével.*, c. II, n. 4.

ordonnances et régla lui-même les détails du culte qu'il exigeait : enfin que, dans la plénitude des temps, le Fils de Dieu lui-même vint parler aux hommes, compléter tous les enseignements donnés à Adam et à Moïse, et mettre le genre humain en possession de toutes les vérités religieuses, qu'il doit connaître ici-bas pour servir Dieu comme il veut être servi, et obtenir la récompense promise à sa fidélité. De là, trois révélations principales : la révélation *primitive* faite à Adam, la révélation *juive* faite à Moïse, la révélation *chrétienne* faite par le Fils de Dieu en personne à toutes les nations.

5° *Quelle est la vraie Religion ?* — La vraie Religion est celle qui vient de Dieu. Or, depuis l'origine du monde, bien des religions prétendues ont paru sur la terre ; et chacune crie : Je viens de Dieu. Évidemment toutes, une seule exceptée, ont menti. Laquelle dit vrai ? comment la reconnaître parmi tant de sectes différentes ? La chose n'est pas difficile, car la vérité porte des caractères que l'erreur ne saurait jamais usurper. Ces caractères sont nombreux : nous n'en citerons que trois : le miracle, la prophétie, l'antiquité.

1° Le miracle. Dieu peut, et seul il peut faire des miracles ; Dieu, étant la vérité même, ne peut faire des miracles pour accréditer le mensonge : donc la Religion en faveur de laquelle des miracles ont été faits est la vraie Religion. « Demander si Dieu peut faire des miracles, disait Rousseau, ce serait faire trop d'honneur à celui qui proposerait sérieusement une pareille question que de lui répondre, il suffirait de l'enfermer. Qu'un homme, continue le même philosophe, vienne vous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut ; reconnaissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de

changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect. A ces merveilles, qui ne reconnaîtra pas à l'instant le Maître de la nature? Elle n'obéit point aux imposteurs ¹. »

2° La prophétie. Dieu seul connaît l'avenir, l'avenir qui dépend de la libre volonté des êtres intelligents, l'avenir éloigné qui échappe à tous les calculs. Dieu seul peut donc le révéler à l'homme et lui faire annoncer avec certitude, plusieurs siècles d'avance, des événements parfaitement libres dans leurs causes. Cet acte, par lequel Dieu élève ainsi l'intelligence d'un homme à la participation de son intelligence infinie, est lui-même un grand miracle. Dieu, étant la vérité même, ne peut faire un pareil miracle et inspirer des Prophètes pour accrédi-ter le mensonge.

3° L'antiquité. La Religion est faite pour l'homme. Dès que l'homme s'est montré sur la terre, la Religion a existé; car, dès ce moment, il y a eu entre Dieu et l'homme des rapports nécessaires de supériorité et de soumission, d'amour et de reconnaissance. Il en résulte clairement que la vraie religion est celle qui remonte sans interruption, jusqu'à l'origine du monde, et qu'on doit tenir pour fausse toute religion dont on peut fixer la date.

Or, le Catéchisme nous montrera le christianisme, et le christianisme seul, étincelant de prophéties et de miracles et remontant sans interruption jusqu'au paradis terrestre.

6° *La vraie Religion peut-elle changer?* — Nous avons vu que la Religion est fondée sur la nature de Dieu et sur

¹ *Emile*, liv. IV.

la nature de l'homme; du côté de Dieu, sur ses qualités de Créateur, de père et de fin dernière de l'homme; et, du côté de l'homme, sur ses qualités de créature, d'enfant et d'être indigent, mais avide de l'infini, qui ne saurait trouver son contentement que dans l'Être par excellence, source de toute vérité, de tout amour et de tout bien; la Religion est donc immuable, malgré ses développements successifs.

En effet, qui pourrait la changer? Dieu ou l'homme? Mais, d'une part, Dieu est le même aux siècles des siècles; il ne change pas ¹. Or, pour changer la Religion dans son essence, Dieu devrait changer sa propre nature, c'est-à-dire faire qu'il ne soit plus la vérité même, le bien infini, le Créateur de l'homme, et à ce titre le terme nécessaire des hommages et des prières de l'homme, l'objet suprême de ses aspirations; d'autre part, quand il le pourrait, il ne le fera pas, attendu qu'il a mille fois déclaré avec serment que la Religion sera toujours la même; que le Ciel et la terre passeront, mais que la Religion ne passera pas; qu'il n'y sera jamais ajouté ni retranché un iota; et que tous ses soins, depuis le commencement du monde, n'ont d'autre objet que de la conserver intacte.

L'homme? Mais la Religion n'est pas son ouvrage; il ne peut pas plus la changer qu'il ne peut changer sa nature ou celle de Dieu, faire que Dieu ne soit pas la vérité et le bien infini, et que lui-même ne soit pas fait pour connaître l'un et aimer l'autre. Il ne peut pas plus se soustraire à la Religion qu'il ne peut faire que Dieu ne soit pas son Supérieur, son Créateur, son Père, sa fin dernière, et lui son inférieur, sa créature et son enfant.

¹ *Ego Dominus et non mutor. (Malach., III, 6.)*

Ces rapports, nous le répétons, sont nécessaires et immuables.

Il est vrai, les lois de cette admirable société n'ont pas toujours été aussi clairement connues, qu'elles le sont depuis l'Évangile; néanmoins, la Religion n'a pas cessé d'être toujours la même. Elle a eu pour ainsi dire ses différents âges : son enfance, depuis Adam jusqu'à Moïse; son adolescence, depuis Moïse jusqu'à la venue du Messie; son âge parfait, depuis la venue du Messie jusqu'à la fin des siècles, sans cesser d'être la même Religion.

Semblable à l'homme, qui est d'abord enfant, ensuite adolescent, puis homme fait, et qui, en passant par ces différents âges, ne cesse pas d'être le même homme; semblable encore au soleil, qui, d'abord à son aurore, puis à son lever, enfin à son midi, répand des lumières de plus en plus éclatantes, et qui n'en est pas moins toujours le même soleil : « La religion, dit Bossuet, a toujours été la même. Placé entre les deux Testaments, Jésus-Christ a été le centre de l'un et de l'autre; *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera le même aux siècles des siècles* ¹. La Religion, dont il est le grand objet, a été sous la Loi, ensuite sous l'Évangile, et elle subsistera dans toute l'éternité, où Jésus-Christ, réuni à ses élus, assujettira toutes choses à son Père, et sera avec lui loué, adoré et glorifié à jamais. Ainsi, c'est par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ que tous les siècles ont été faits; ceux de la Loi ancienne pour disposer à ceux de la Loi de grâce, jusqu'à ce que ces derniers aillent se perdre dans l'éternité de la gloire. »

Il suit de là que l'Ancien et le Nouveau Testament ont tous deux le même dessein et la même suite : l'un prépare

¹ *Hebr.* . XII, 8.

la perfection que l'autre montre à découvert; l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli. Dès lors tous les temps sont unis; la tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de Religion, et les Écritures des deux Testaments ne font ensemble qu'un même corps et un même livre. Notre foi est donc la foi des Prophètes. Les dogmes qui en sont l'objet, non-seulement ont été figurés dans les anciennes Écritures, mais encore ces Écritures en contiennent des promesses très-expresses. C'est donc ne pas connaître le Christianisme que de le regarder comme une Religion nouvelle, dans ce sens qu'il n'a aucune racine dans les siècles antérieurs au Messie.

La Religion que nous professons a toujours subsisté, puisque dès la naissance du monde l'attente de Jésus-Christ en a été l'âme. « Une même lumière, dit encore Bossuet, paraît partout dès l'origine du monde; elle se lève sous les Patriarches, elle s'accroît sous Moïse et sous les Prophètes. Jésus-Christ plus grand que les Patriarches, plus autorisé que Moïse et plus éclairé que les Prophètes, la fait briller à nos yeux dans sa plénitude. Jésus-Christ rapproche tous les temps, il est le centre auquel viennent aboutir toutes choses, la Loi, les Prophètes, l'Évangile et les Apôtres. La foi en Jésus-Christ a été la foi de tous les siècles. Dès la naissance du monde, le fidèle a dû croire en Jésus-Christ promis, comme le Chrétien doit croire en Jésus-Christ venu. »

En un mot, les anciens Patriarches n'avaient point une autre religion que la nôtre, puisqu'ils s'appuyaient sur les mêmes promesses, puisqu'ils soupiraient après la venue du même Sauveur que nous avons reçu. C'étaient des hommes

évangéliques avant l'Évangile, des Chrétiens en esprit avant qu'ils en portassent le nom.

Ainsi, ceux d'entre les Juifs qui reconnurent Jésus-Christ pour le Messie, ne changèrent point de religion en devenant Chrétiens ¹, ils ne firent que croire à la venue de Celui qu'ils attendaient et dont la promesse avait été jusque-là l'objet de leur foi. Au contraire, ceux qui le méconnurent changèrent alors véritablement de religion; car ils renoncèrent à la Loi de Moïse qui ordonnait de le recevoir et de l'écouter, aux oracles des Prophètes qui l'avaient clairement désigné, en un mot, à l'ancienne espérance d'Israël.

« Quoique les temps aient changé, dit à son tour saint Augustin, quoiqu'on ait annoncé autrefois, comme futur, le mystère de la Rédemption, qui est maintenant prêché comme accompli, la foi n'a pas changé pour cela. Quoique, avant la venue du Messie, la vraie Religion ait été pratiquée sous d'autres noms et par d'autres signes que depuis sa venue; quoiqu'elle ait été alors proposée d'une manière plus voilée et qu'elle soit maintenant exposée avec plus de clarté, il n'y a cependant jamais eu qu'une seule Religion qui a toujours été la même. Celle qu'on appelle aujourd'hui la *Religion chrétienne* était chez les anciens, et n'a jamais cessé de subsister dans le monde, depuis le commencement du genre humain, jusqu'à l'incarnation de Jésus-Christ, qui est le temps où la vraie Religion a commencé de porter le nom de chrétienne ². » Combien une si haute

¹ Comme les Protestants qui se font Catholiques ne changent point de religion, mais complètent la leur en admettant franchement les conséquences des vérités qu'ils reconnaissent.

² *Retract.*, lib. I, c. XIII. — Voyez les mêmes idées exposées dans cette leçon et dans la précédente, prouvées et développées dans le savant ouvrage de M. Drach, *du Divorce dans la Synagogue*.

antiquité ne rend-elle pas la Religion vénérable! quel témoignage n'est-ce pas de la divinité de son origine, que de la voir commencer avec le monde!

Mais si, à cet égard, elle mérite tout notre respect, la perpétuité de cette Religion, c'est-à-dire sa suite continuée sans interruption durant tant de siècles, malgré tant d'obstacles survenus, ne fait-elle pas voir manifestement que Dieu la soutient? Si à la première suite de la Religion avant Jésus-Christ, on joint une autre suite qui n'est en effet qu'une continuation de celle-là, je veux dire la succession de l'Église chrétienne, quelle autorité ne donne pas à la Religion une durée qui embrasse toute l'étendue des siècles! Peut-on ne pas y voir un dessein toujours soutenu et progressivement développé, un même ordre des conseils de Dieu, qui prépare dès le commencement du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de l'univers la sainte société où il veut être servi ¹?

Certainement une Religion qui remonte jusqu'au premier homme, et qui a traversé sans altération l'immense espace des siècles, qui rend compte de tout et sans laquelle on ne saurait rendre compte de rien, ne peut avoir pour auteur que la Sagesse infinie, et pour appui que la puissance même de Celui qui, tenant tout en sa main, a pu seul commencer et conduire un dessein où tous les temps sont compris.

Tout ce qui précède sur l'existence, la nécessité et la nature de la Religion sera rendu sensible par le trait suivant.

Une femme du monde qui, comme bien d'autres, ne

¹ *Hist. abrégée de la Relig.*

savait trop ce que c'est que la Religion, qui même n'en tenait pas grand compte, la regardant comme une chose variable et de convention, se plaignait vivement de sa fille devant un missionnaire. — Mais, Madame, lui dit le missionnaire, est-ce qu'il y a des rapports entre une mère et sa fille, en sorte qu'une fille soit obligée de respecter sa mère et de lui obéir? — Comment, Monsieur, ne suis-je pas sa mère? Quel que soit son âge, n'est-elle pas ma fille? N'est-ce pas de moi qu'elle tient tout? n'est-elle pas toujours obligée de me respecter et de m'aimer? — Mais, Madame, ces rapports de supériorité de votre part et de dépendance de la part de votre fille, ne sont peut-être que des choses de convention qui peuvent changer? — Changer, Monsieur! mais faites donc que je ne sois pas sa mère et qu'elle ne soit pas ma fille : les droits d'une mère sont immuables, parce qu'ils sont fondés sur sa qualité de mère. — Vous croyez donc bien, Madame, qu'entre vous et votre fille il y a des rapports nécessaires; que vous avez le droit de lui commander, qu'elle est obligée de vous obéir, de vous respecter, de vous aimer; que, si elle y manque, elle est coupable; que ce n'est pas ici une affaire de convention, mais une chose immuable, sacrée, fondée sur votre titre de mère et sur sa qualité de fille; vous le croyez bien? — Si je le crois! — Eh bien! Madame, changez les noms : à votre place mettez Dieu; à la place de votre fille mettez-vous vous-même, et vous avez la *Religion*.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie de nous avoir donné la Religion, qui nous apprend à vous

connaître et à vous aimer, faites-nous la grâce de conformer toujours notre conduite à notre croyance.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai un peu de méditation tous les jours.*

XX^e LEÇON

ANTIQUITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Que la Religion est une loi, la plus sacrée de toutes les lois. — Que l'indifférence religieuse est un crime et une folie.

Quand on considère la société actuelle, on est témoin d'un étrange spectacle ! La plupart des hommes ne pratiquent plus la Religion, ne prient plus, n'assistent plus à la messe, ne respectent plus le dimanche, ne se confessent plus, ne communient plus, ne donnent plus aucun signe de Christianisme. Un grand nombre de femmes imitent les hommes ; et, parmi ceux et celles qui se disent chrétiens, on remarque une nonchalance, un dégoût, une facilité de pécher qui désole ou qui fait mal au cœur. A ce spectacle, ne dirait-on pas que la Religion est une chose indifférente, qu'il est loisible à chacun de pratiquer ou de ne pas pratiquer, de laisser et de reprendre, d'accepter tout entière ou de diviser suivant les circonstances ; en un mot, ne dirait-on pas que la Religion n'oblige pas, ou qu'elle n'oblige qu'autant que nous le voulons, comme nous le voulons, uniquement parce que nous le voulons, sans qu'il y ait rien à craindre en la violant, rien à espérer en la pratiquant ?

Pour dissiper cette erreur, sans exemple dans l'histoire d'aucun peuple, nous allons montrer que la Religion est une loi, la plus sacrée de toutes les lois ; une loi universelle dont nul homme ne peut se dispenser ; une loi que rien ne peut remplacer ; et, pour la faire observer, nous montrerons de plus qu'elle est le plus magnifique présent que Dieu ait pu faire à l'homme.

1° La Religion est une loi. Si nous demandons aux jurisconsultes et aux théologiens la définition de la loi, ils nous répondent : *La loi est un précepte général, juste et permanent, publié dans l'intérêt d'une société par celui qui a le droit de la gouverner*¹. Or, toutes ces qualités conviennent à la Religion, mille fois mieux qu'à la loi la plus respectable et la plus respectée parmi les hommes.

D'abord, la Religion est un *précepte*, un commandement, une règle de conduite plus générale que toutes les lois humaines. Les lois humaines sont nécessairement incomplètes : elles ne règlent que les actes extérieurs. La Religion, au contraire, est une loi complète : elle règle non-seulement les actes extérieurs, mais, s'emparant de la conscience, elle règle encore les pensées, les désirs, les moindres mouvements de l'âme ; encourage les uns, condamne les autres, définit le bien et le mal, à l'instant même de leur conception dans le cœur de l'homme.

Les lois humaines ne règlent que les rapports des hommes entre eux. La Religion règle non-seulement les rapports des hommes entre eux, mais encore les rapports des hommes avec Dieu. C'est elle qui leur apprend d'où ils viennent, où ils vont, pourquoi ils sont sur cette terre ; ce qu'ils doivent à leurs supérieurs, à leurs inférieurs, à leurs égaux, à eux-mêmes ; ce qu'ils ont à faire, ce qu'ils ont à éviter, et le sort qui les attend au delà du tombeau.

Les lois humaines se renferment dans certains lieux, elles varient avec les peuples, elles s'usent avec les siècles. La Religion ne connaît d'autres limites que celles du monde, tous les climats lui appartiennent. Au Chinois et

¹ *Lex nihil aliud est quam quædam rationis ordinatio ad bonum commune, ab eo qui curam communitatis habet, promulgata.* (S. Th., p. I, q. 90, art. 4.)

au Japonais, à l'Africain et au Tartare, à l'Européen, à l'Américain comme aux sauvages de la Polynésie, elle enseigne, elle commande, elle défend la même chose; elle ne varie point avec les peuples. Ils peuvent changer de langage, de coutumes, de lois, de forme de gouvernement, elle reste toujours la même : la même dans son dogme, la même dans sa morale, la même dans ses sacrements, la même dans sa puissante hiérarchie. Elle ne s'use point avec les siècles : née avec le monde, elle l'embrasse dans toute sa durée; toujours féconde, toujours jeune, elle n'a perdu ni un seul de ses dogmes, ni un seul de ses préceptes, ni un seul de ses rites essentiels : semblable au soleil, qui depuis six mille ans verse sur le monde des torrents de lumière, sans s'user ni vieillir.

La Religion est donc une loi, puisqu'elle est un précepte général et permanent : elle est la loi la plus vénérable, puisqu'elle est le précepte le plus ancien, le plus général et le plus permanent.

Ensuite, la loi, disent les jurisconsultes, est un précepte *juste*, publié dans l'intérêt d'une société. Ici encore voyez la prééminence de la Religion sur toutes les lois humaines ! Quand on fouille dans l'immense recueil des lois humaines, lois des anciens Égyptiens, lois des anciens Grecs, lois des anciens Romains, lois des Gaulois, lois des Lombards, lois des Tartares et des Chinois, est-on bien sûr de trouver, sans exception, tous ces préceptes humains marqués au coin de la justice et de l'équité ? Trop souvent la cruauté, l'immoralité, le mensonge, la violence, transformés en règle de conduite, ne profanent-ils pas, en l'usurpant, le nom sacré de la loi ? Quel est le peuple qui n'ait pas à rougir de certains articles de ses codes ?

Il en est bien autrement de la Religion : elle est, comme

dit un Prophète, la *Loi immaculée* ¹. Tout ce qu'elle enseigne est vrai, tout ce qu'elle commande est bon, juste, aimable, moral ; tout ce qu'elle défend est mauvais. Pas une vertu qu'elle n'encourage, pas un vice qu'elle ne condamne, pas une injustice, une méchanceté qu'elle ne proscrive. Elle se résume tout entière dans ces deux préceptes : Vous aimerez Dieu, par-dessus toute chose, et votre prochain, c'est-à-dire tous les hommes, même vos ennemis, comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? Les Païens en font tout autant. Et si vous ne saluez que ceux qui vous saluent, quel mérite avez-vous encore ? Les publicains en font tout autant. Vous aimerez donc ceux qui vous font du mal, vous prierez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ².

D'après ce simple exposé, connaissez-vous quelque chose de plus juste que la Religion, de plus capable de rendre l'homme meilleur et d'assurer le bonheur du monde ? Elle est donc une loi, et la plus auguste de toutes les lois.

Enfin, la loi est une règle de conduite donnée à une société par *celui qui a le droit de la gouverner*. Elles sont respectables, sans doute, et elles doivent être respectées, les lois justes et sages qui émanent des législateurs humains. Tous les jours vous le dites, tous les jours vous agissez en conséquence ; car tous les jours vos tribunaux s'assemblent pour juger les infractions de la loi, les prisons s'ouvrent pour renfermer les violateurs de la loi,

¹ *Lex Domini immaculata.* (Ps. XVIII.)

² *Matth.*, v, 40, etc.

souvent même l'échafaud se dresse pour les faire mourir. Vous reconnaissez donc aux législateurs humains, aux chefs des peuples, le droit de faire des lois, et aux peuples le devoir d'obéir.

Mais cette autorité législative que vous attribuez justement à certains hommes, la refuserez-vous à Dieu ? Si l'enfant est obligé d'obéir à son père, le sujet à son prince, l'homme est-il en droit de désobéir à son Dieu ? Les ordres de Dieu sont-ils moins formels que les vôtres, ses droits moins sacrés ? Ce n'est pas tout : d'où vient aux lois humaines leur autorité ? Du législateur lui-même ? Non. Quel que soit son nom, roi, empereur, assemblée, sénat, le législateur humain n'est toujours qu'un homme ; et, à ce titre, il n'a aucun droit d'imposer sa volonté à ses semblables ; car tout homme vaut un autre homme.

En vertu de quel droit le législateur se fait-il donc obéir ? D'où sa loi tire-t-elle son autorité ? Dussé-je vous scandaliser, je vais vous le dire : aujourd'hui il est devenu à la mode de se moquer du droit divin des rois. Eh bien ! la vérité est que tout droit est divin, en ce sens que Dieu seul peut faire à l'homme une obligation consciencieuse d'obéir à un autre homme. Ainsi, dans la nation, le roi ou le chef de l'État commande au nom de Dieu, par qui règnent les rois ; ainsi, dans la famille, le père commande au nom de Dieu, de qui vient toute paternité ; ainsi, toutes les fois qu'un homme élève la voix pour commander à son semblable, il faut que l'inférieur entende au dedans de lui-même une autre voix qui lui dit : Obéis, c'est Dieu qui commande.

Du jour où cette voix céleste ne serait plus entendue, du jour où cette croyance à la divinité du droit serait effacée du cœur de l'homme, il ne resterait pas debout un

seul pouvoir, une seule autorité sur la terre. Il n'y a pas de milieu : du jour où l'homme cesse de commander au nom de Dieu, il faut qu'il commande en son nom. Qu'est-ce alors que le pouvoir, l'autorité, la loi, sinon un joug que la force impose, que la raison nie et que la force brise? La notion même du droit s'efface; la volonté du plus fort devient la règle des devoirs, et la morale des hommes est la morale des loups. Il est donc bien établi que, dans le sens le plus élevé du mot, la Religion est une loi. Par conséquent, il est encore bien établi que les hommes de nos jours qui parlent sans cesse de la légalité, qui poussent et exigent le respect de la légalité jusqu'à l'idolâtrie, et qui, en même temps, méprisent la loi religieuse, sont les plus inconséquents, comme les plus dangereux, pour ne pas dire les plus coupables des sophistes.

2° La Religion est la plus sacrée de toutes les lois. — La sainteté d'une loi se tire de la personne du législateur de qui elle émane, de l'importance des devoirs qu'elle impose, de la sanction qui la confirme. Or, ces trois conditions se réunissent pour élever au plus haut degré d'évidence cette proposition : La Religion est la plus sacrée de toutes les lois.

D'abord, la personne du législateur. Je parcours le monde, et, en tête des différents codes qui ont régi les nations, je vois des noms d'hommes plus ou moins estimables : Minos, Radamanthe, Lycurgue, Solon, Numa, Confucius, Mahomet, les fondateurs des royaumes, des empires et des républiques modernes. Je m'incline devant plusieurs de ces noms qu'ont respectés, que respectent encore des millions de mes semblables. Mais, en tête du code sacré, je vois briller un nom qui n'est pas celui d'un homme, ni d'un ange, ni d'un archange; un nom au-

dessus de tous les noms; un nom devant lequel tout genou fléchit au Ciel, sur la terre et dans les enfers : le nom de Dieu. Or, si les lois élaborées par des hommes célèbres ont droit, en raison même de leur origine, à notre respect et à notre soumission, combien ne doit-on pas nous être plus respectable, plus sacrée, la loi qui émane de Dieu, législateur suprême, source de toute justice, de toute sagesse, de toute puissance?

L'importance des devoirs qu'elle impose. Sans doute ils sont importants, les devoirs imposés par les lois humaines. De la fidélité à les accomplir dépendent, au moins en partie, l'ordre, la paix, la prospérité des nations, la fortune des particuliers, leur santé, leur bien-être matériel. Tous ces avantages néanmoins ne regardent que le temps et doivent finir avec le temps : le corps seul en profite, l'âme leur est étrangère. Mais que dirons-nous de l'importance des devoirs prescrits par la Religion? Ils embrassent et le corps et l'âme, et le temps et l'éternité, et l'homme et la société. Bonheur, lumières, vertus, société, famille, individu, tout se dégrade, tout périt, s'ils ne sont pas observés.

Or, le premier devoir que la Religion nous impose, c'est de *croire*, car il est écrit : *Celui qui ne croira pas sera condamné* ¹. Oui, condamné en ce monde et en l'autre. En effet, violez ce premier article du code sacré, ôtez le symbole, qu'avez-vous? Pour l'individu, l'enfer du doute, pour la société, le cahos. Entrez dans cette intelligence qui vient d'éteindre le flambeau de la foi. Les vérités les plus incontestables qui faisaient sa vie tombent les unes après les autres, comme les tableaux d'un sanctuaire livré

¹ Qui non crediderit condemnabitur. (Marc., XVI, 16.)

au pillage. Puis, voyez surgir les incertitudes, les contradictions, les vains fantômes, les tâtonnements. Tous ces rêves d'un cerveau malade se succèdent, se combattent, se détruisent les uns les autres; et, dans leurs luttes sans cesse renaissantes, fatiguent, usent cette intelligence et la jettent enfin sur la couche souillée d'un matérialisme grossier, ou dans la tombe sanglante du suicide. Tout cela est de l'histoire. On peut nommer aujourd'hui parmi nous, en Angleterre, en Allemagne, en France, tels déserteurs de la foi qui soutiennent, sur Dieu, sur la Religion, sur la société, sur la famille, des théories non moins extravagantes que les systèmes incohérents ou les informes notions des sauvages.

Voilà ce que devient l'esprit de l'homme infidèle à la foi. Son cœur est-il moins à plaindre? Le second devoir que la Religion impose, c'est de *faire*; en d'autres termes, de conformer nos pensées, nos désirs, nos actions à la grande règle de conduite appelée le Décalogue. Que devient l'homme qui ose fouler aux pieds ce second article du code sacré? Au fond de son cœur vivent trois grandes passions : l'orgueil, l'avarice, la volupté. Nuit et jour elles le sollicitent, elles le pressent et s'efforcent de le mettre sous leur joug. La seule voix capable de rompre le charme de ces funestes sirènes, c'est la grande voix de la Religion, avec sa double éternité de châtimens et de récompenses. La seule chaîne capable de retenir ces hyènes en furie, c'est l'imposante volonté de Dieu. Étouffez cette voix, brisez cette chaîne, que voyez-vous? A l'instant le cœur humain devient l'esclave de ces cruelles passions; l'homme ne se connaît plus; jouir, jouir beaucoup, jouir à tout prix : voilà sa loi. Honneur, probité, santé, fortune, conscience, il vendra tout pour se satisfaire. Soit, et puis rien :

telle est sa devise. Et, le cas échéant, il y sera fidèle, soyez-en sûr, dût-il vous en coûter l'honneur et la vie. Les bassesses de tout genre, les empoisonnements, les fraudes, les crimes inouïs qui souillent la face de la terre, sont la preuve malheureusement trop péremptoire de cette humiliante vérité. Voilà pour le cœur de l'homme.

A son tour la société ressent bientôt le contre-coup du mépris de la Religion. Il n'y a pas de société sans respect pour l'autorité. Or, quand les hommes en viennent à ne plus respecter la première de toutes les autorités, celle de qui toutes les autres découlent; quand ils en viennent à ne tenir aucun compte ni de Dieu ni de ses lois, ils ne tardent pas à mépriser les autorités inférieures, à violer les lois humaines; la notion du pouvoir et du devoir s'efface, tous les liens sociaux se relâchent. On l'a dit avec raison : Où Dieu n'a point d'autel, les rois n'ont point de trône; et, par roi, il faut entendre l'autorité, quels que soient son nom et son rang dans la hiérarchie : pontife, roi, magistrat, père de famille, vieillard. Une haine sourde, un esprit général d'insubordination fermentent incessamment dans les âmes des sujets. Menacés dans leur pouvoir et dans leur personne, les chefs des sociétés sont obligés d'appesantir le joug, et bientôt la révolte éclate.

Il n'y a pas de société sans croyances communes, admises comme règles immuables des pensées et des actes de tous les citoyens. Otez la Religion, plus de croyances divines, par conséquent plus de croyances communes et sacrées. Tout devient problématique parmi les hommes. On ne connaît plus que des vérités *relatives*, par conséquent changeantes et incertaines, qui, encensées aujourd'hui, passent le lendemain par les verges du ridicule. A

force de déceptions, la société en vient à douter de tout et d'elle-même. Ce doute fatal la mine, l'énerve, la dégrade, la rend incapable de rien de grand, la jette tour à tour dans l'abattement ou dans une agitation fébrile, pour la livrer enfin, malheureuse et avilie, aux sanglantes fureurs de l'anarchie ou aux fers du despotisme brutal.

Il n'y a pas de société sans esprit de sacrifice. Tout le monde vous dira que la société ne peut vivre que du sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt général. Or, ce sacrifice si coûteux aux passions, ce sacrifice sans cesse renaissant, ne peut être obtenu que par la crainte de Dieu et l'espoir d'un dédommagement futur. Faites que l'homme ne croie plus ou presque plus à Dieu, à ses châtimens et à ses récompenses, et tenez pour certain que, dans une même proportion, l'égoïsme, l'égoïsme froid, cruel, barbare, deviendra, sous une forme ou sous une autre, la loi universelle. Alors la société n'existe plus : le quelque chose qui en porte le nom n'est plus qu'une agrégation d'individus qui jouent au plus fin et au plus fort, pour assouvir, aux dépens les uns des autres, leur ignoble soif d'or, d'honneurs, de jouissances grossières.

Évidentes d'elles-mêmes, ces vérités sont confirmées par une expérience si ancienne et si nouvelle, que le premier axiome de tous les hommes sensés est celui-ci : Sans Religion point de société. « Celui, dit Platon, qui renverse la Religion renverse le fondement de toute société humaine ¹. » « Les villes et les nations, ajoute Xénophon, les plus attachées au culte divin ont toujours été les plus durables et les plus sages ². » « Les lois de Minos et de Numa, dit un jurisconsulte moderne, reposent entière-

¹ *De Legib.*, l. b. X. — ² Sur Socrate.

ment sur la crainte des dieux. Cicéron, dans son *Traité des lois*, pose la Providence comme la base de toute législation. Numa avait fait de Rome la ville sacrée pour en faire la ville éternelle...

« Les lois de la morale ne sauraient suffire. Les lois ne règlent que certaines actions; la Religion les embrasse toutes. Les lois n'arrêtent que le bras; la Religion règle le cœur. Les lois ne sont relatives qu'aux citoyens; la Religion s'empare de l'homme. Quant à la morale, que serait-elle si elle demeurerait reléguée dans la haute région des sciences, et si les institutions religieuses ne l'en faisaient pas descendre pour la rendre sensible au peuple? La morale sans préceptes positifs laisserait la raison sans règle; la morale sans dogmes religieux ne serait *qu'une justice sans tribunaux*. Le dogme et la morale ne seraient que des abstractions sans les rites, les cérémonies, les pratiques qui leur donnent un corps et leur servent d'appui. En fait de Religion, il est moins question de connaître que d'agir. Or, les bonnes actions ne peuvent être préparées et garanties que par de bonnes habitudes. C'est en pratiquant les choses qui mènent à la vertu ou qui du moins en rappellent l'idée, qu'on apprend à aimer et à pratiquer la vertu même.

« La vraie philosophie respecte les formes autant que l'orgueil les dédaigne. Il faut une discipline pour la conduite, comme il faut un ordre pour les idées. Nier l'utilité des rites et des pratiques religieuses, en matière de morale, ce serait nier l'empire des notions sensibles sur des êtres qui ne sont pas de purs esprits... Une religion sans culte public s'affaiblirait bientôt et ramènerait infailliblement la multitude à l'idolâtrie... Si rien ne réunissait ceux qui professent la même croyance, n'y aurait-il pas

en peu d'années autant de systèmes religieux qu'il y a d'individus?...

« Avancer que la Religion n'arrête aucun désordre dans les pays où elle est le plus en honneur, puisqu'elle n'empêche pas les crimes et les scandales dont nous sommes les témoins, c'est proposer une objection qui frappe contre la morale et les lois elles-mêmes, puisque la morale et les lois n'ont pas la force de prévenir tous les crimes et tous les scandales... Nous voyons les crimes que la Religion n'empêche pas, mais voyons-nous ceux qu'elle arrête? Pouvons-nous scruter les consciences et y voir tous les noirs projets que la Religion y étouffe, et toutes les salutaires pensées qu'elle y fait naître? D'où vient que les hommes qui nous paraissent si mauvais en détail, sont en masse de si honnêtes gens? Ne serait-ce point parce que les inspirations, les remords auxquels les méchants déterminés résistent, et auxquels les bons ne cèdent pas toujours, suffisent pour régir le général des hommes dans le plus grand nombre de cas, et pour garantir, dans le cours ordinaire de la vie, cette direction uniforme et universelle sans laquelle toute société durable serait impossible?...

« On croit que ce sont les lois qui gouvernent, et partout ce sont les mœurs. Les mœurs sont le résultat lent des circonstances, des usages, des institutions. Or, de tout ce qui existe parmi les hommes, il n'y a rien qui embrasse plus l'homme tout entier que la Religion, rien qui soit plus capable de lui donner de bonnes mœurs... Otez la Religion à la masse des hommes, par quoi la remplacerez-vous? Si l'on n'est pas préoccupé du bien, on le sera du mal; l'esprit et le cœur ne peuvent demeurer vides. Quand il n'y aura plus de Religion, il n'y aura

plus ni patrie ni société pour les hommes qui, en recouvrant leur indépendance, n'auront que la force pour en abuser. C'est surtout dans les États libres que la Religion est nécessaire. C'est là, dit Polybe, que, pour n'être pas obligé de donner un pouvoir dangereux à quelques hommes, la plus forte crainte doit être celle des dieux ¹. »

Nous venons de considérer la sainteté de la loi religieuse sous le double rapport de la personne du législateur qui l'établit et de l'importance des devoirs qu'elle impose, il nous reste à l'étudier sous le rapport de la sanction qui la confirme.

La sanction d'une loi consiste dans les récompenses ou les avantages promis à celui qui l'observe, et dans les peines portées contre celui qui la viole. Sous ce nouveau point de vue, quelle n'est pas la sainteté de la loi religieuse? Presque jamais les lois humaines ne stipulent de récompense en faveur de ceux qui les observent. Ainsi nos Codes n'assurent aucune récompense à celui qui ne vole pas, qui ne tue pas, qui ne flétrit pas la réputation d'autrui, qui ne fraude pas les impôts. La seule récompense qu'ils lui promettent, c'est la protection contre l'injustice, la calomnie, la violence; c'est la jouissance tranquille de sa liberté, de sa fortune ou de son salaire, et autres avantages de ce genre qui se résument tous dans un bonheur extérieur, passager et nécessairement incomplet.

Il en est tout autrement de la Religion. Ici-bas, la paix de la conscience est assurée à celui qui l'observe : bonheur intime que rien ne peut ni troubler ni ravir; bonheur

¹ Portalis, *Discours sur l'organisation des cultes*, 15 germinal an X.

constant qui, suivant le mot de l'Écriture, fait de la vie un festin continuel : bonheur, par conséquent, aussi complet qu'il puisse être dans la vallée des larmes. Puis, tandis que les lois humaines bornent leurs promesses aux courtes années du temps, la Religion réalise les siennes pendant toute l'éternité. Voilà pour les récompenses comme sanction de la loi.

Quant aux peines portées contre les violateurs des lois humaines, que sont-elles? Si graves qu'on les suppose, elles n'atteignent l'homme que dans une partie de lui-même, son corps, sa liberté, sa fortune, sa réputation, sa vie; toujours elles finissent avec le temps. Autres sont les peines qui sanctionnent la loi divine. Elles atteignent l'homme dans son âme et dans son corps. De là, cette parole du divin Législateur lui-même : *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent faire mourir que le corps ; mais craignez celui qui peut faire mourir le corps et l'âme : oui, en vérité, craignez-le*¹. Une seconde différence : tandis que les châtimens qui font respecter les lois humaines finissent, comme les récompenses, avec le temps, les peines portées contre les violateurs de la loi divine, atteignent l'homme dans toute la durée de son existence présente et future : l'éternité même ne les verra pas finir.

Enfin, ce qui diminue souvent la sanction pénale des lois humaines, c'est la possibilité d'échapper aux coups de la justice. Vous avez conspiré contre un roi, vous êtes condamné à mort. Il ne vous est pas toujours impossible de sortir de son royaume et de vous soustraire au châti-ment; mais sortez donc du royaume de Dieu! Vous avez

¹ *Math.*, x, 28.

attenté à la vie d'autrui, à sa fortune, à sa réputation ; il ne vous est pas toujours impossible de nier le fait, d'anéantir les preuves matérielles de votre culpabilité et de passer pour innocent ; mais niez donc avec succès au tribunal de Celui qui sait tout ! Traduit devant les tribunaux humains, vous pouvez encore corrompre vos juges et acheter votre absolution ; connaissez-vous le moyen de corrompre Dieu et de le mettre de connivence avec vous pour vous assurer l'impunité ?

Il est donc démontré par tout ce qui précède que la Religion est la plus sacrée de toutes les lois.

3° La Religion est une loi universelle dont nul homme ne peut se dispenser. *Allez, enseignez toutes les nations, a dit le divin Législateur, et leur apprenez à observer tous mes commandements. Quiconque en viole un seul est violeur de la loi tout entière* ¹. Ainsi la religion embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les hommes : elle ne connaît ni montagnes, ni fleuves, ni mers, ni frontières, ni distinctions de sexes ou de races. Dès lors, pas plus de Religion nationale que de soleil national. Dès lors, pour personne ni exception ni privilège : rois et sujets, riches et pauvres, savants et ignorants, enfants et vieillards, Grecs et Barbares, hommes d'aujourd'hui et hommes de demain, tous sont sujets de la loi divine. Pour tous, même Évangile, même symbole, même décalogue, mêmes sacrements, mêmes promesses, mêmes châtiements, sans autre différence que celle du mérite ou du démérite.

Tout développement de cette vérité serait superflu, s'il ne fallait montrer combien est coupable l'indifférence en

¹ *Matth.*, 28, 19 ; *Jacob.*, 11, 10.

matière de Religion et combien est impie la maxime, trop répandue de nos jours, que la Religion n'est bonne que pour le peuple, les femmes et les enfants.

On distingue deux sortes d'indifférents : l'indifférent *spéculatif* et l'indifférent *pratique*. L'indifférent spéculatif est celui qui ne croit à aucune religion, et qui néglige d'examiner s'il y a une vraie Religion. Pour le confondre, il suffit de montrer comment il raisonne : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste.

« Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui me renferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité, qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent, comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le néant ou dans les mains de Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

« Voilà mon état plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois passer tous les

jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations, sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je ne veux pas prendre la peine ni faire un pas pour le chercher; et, en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition. »

« En vérité, il est glorieux pour la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables ¹. »

L'indifférent pratique est celui qui croit à une religion, mais qui n'en remplit pas les devoirs. Pour le confondre, il suffit encore de montrer comment il raisonne : « Je crois qu'il y a un Dieu créateur et maître absolu de l'homme et du monde. Je crois que ce Dieu a manifesté ses volontés adorables dont l'ensemble forme une Religion, que je dois accepter telle qu'elle est, sans qu'il me soit permis d'y rien ajouter ni d'y rien retrancher. Je crois que cette Religion m'impose non-seulement des actes intérieurs de foi et d'adoration, mais encore certains actes extérieurs et positifs d'un culte particulier et public. Je connais ces actes, et je sais qu'en dédaignant de les accomplir, je me constitue en état permanent de révolte contre Dieu. Je sais que, pour punir mon insolent mépris, un abîme de feux éternels est ouvert sous mes pieds. Je sais que je n'en suis séparé que par la vie. Je sais que ma vie n'est qu'un fil, que ce fil est entre les

¹ PASCAL, *Pensées*, part. II, art. 2.

mains de Dieu, qu'il peut le couper quand il le voudra, qu'il le coupera sans m'en prévenir, cette nuit peut-être. Et de tout cela je conclus que je dois continuer à vivre tranquillement dans mon indifférence, avec la certitude de tomber un peu plus tôt ou un peu plus tard dans le malheur éternel. »

En vérité, dirons-nous encore, il est glorieux pour la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables.

Quant à cette maxime : *La Religion est bonne pour le peuple, pour les femmes et les enfants*, elle est tout à la fois, dans la bouche de ceux qui l'émettent, une impiété, une sottise, un mensonge et une cruauté.

Une impiété. En effet, ou vous dites par là qu'il n'y a point de Religion pour les hommes et pour les riches; que Dieu les laisse libres d'agir au gré de leurs caprices et de leurs passions, en imposant aux petits et aux faibles l'obligation de se contraindre à leur profit : ou vous dites qu'il y a une Religion pour les hommes et pour les riches et une autre pour le peuple, les femmes et les enfants : ou enfin vous dites que la Religion est un jouet bon pour amuser le peuple, les femmes et les enfants, mais indigne d'occuper les instants d'un homme sérieux ; un brillant système bon pour fournir un aliment aux imaginations ardentes et aux esprits oisifs, mais dont le vide et la fausseté sont parfaitement connus des hommes positifs ; une lisière bonne pour retenir dans le devoir le peuple et les femmes condamnés à une éternelle enfance, mais qui devient complètement inutile quand on porte un habit de drap et qu'on est orné de quelques poils de barbe au menton. Rappelez-vous ce qui vient d'être démontré, savoir : qu'il y a une Religion, qu'il n'y en a qu'une; qu'elle vient

de Dieu, qu'elle est obligatoire pour tous les hommes sans exception; et dites s'il est une maxime plus impie que celle que nous venons d'expliquer?

Une sottise. En effet, ou la Religion est vraie ou elle ne l'est pas. Si elle est vraie, elle est bonne et nécessaire pour tout le monde, aussi bien pour les hommes et les riches que pour le peuple, les femmes et les enfants; si elle n'est pas vraie, elle n'est bonne pour personne; car l'erreur ne fut jamais utile. En outre, si, comme vous le dites, la Religion est bonne, c'est bien plus pour les riches que pour les pauvres, bien plus pour les hommes que pour les femmes et les enfants. La Religion, vous le reconnaissez, est un frein aux passions. Or, qui a le plus besoin de frein : celui qui a le plus de moyens de satisfaire impunément ses passions, ou celui qui ne peut compter ni sur les mêmes moyens ni sur la même impunité? Évidemment c'est le premier, c'est-à-dire l'homme, le riche, le fort, le puissant. De là ce mot si vrai de Montesquieu : « Quand il serait inutile que les sujets eussent une religion, il ne le serait pas que les princes en eussent, et qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent point les lois humaines puissent avoir ¹. » « Je ne voudrais pas, ajoute Voltaire, avoir affaire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je serais bien sûr que je serais pilé ². »

Enfin, vous tous qui vous croyez supérieurs au peuple par votre position, par votre fortune, par votre savoir, et qui aimez à trouver dans la Religion du peuple la garantie de son obéissance et de son respect à votre égard,

¹ *Esprit des Lois*, liv. XXIV, c. 11. — ² *Dict. phil.*, art. *Athéisme*.

croyez-vous que le peuple aussi n'aime pas à trouver dans la Religion de ses maîtres la garantie de leur justice, de leur modération, de leur équité à son égard? Parce qu'il possède des rentes, l'homme n'a-t-il plus de passions à dompter? Le cœur d'un ange bat-il infailliblement sous le frac galonné du fonctionnaire et sous la robe du juge? La classe élevée, la classe *bourgeoise* est-elle, aujourd'hui, beaucoup plus que la classe inférieure, un modèle accompli de probité, de loyauté, de désintéressement, de vertus publiques et privées? Les motifs du peuple pour exiger que vous soyez religieux, ne sont-ils pas mille fois mieux fondés que les vôtres pour demander qu'il le soit?

« N'est-ce pas au sein des conditions les plus élevées que la volupté est plus raffinée, l'ambition plus ardente, la vengeance plus implacable, toutes les passions plus impérieuses par les moyens même qu'elles ont de se satisfaire? Et vous voulez briser, pour ces classes de la société, le frein salutaire de la Religion! C'est-à-dire que vous voulez rompre la digue du côté où les eaux se portent avec plus de violence, écarter le remède des lieux où la contagion fait le plus de ravages; c'est-à-dire que vous voudriez enlever les sentiments religieux, précisément à ceux à qui ils sont le plus nécessaires. Avant tout, commencez par arracher l'orgueil de l'homme instruit, l'égoïsme du cœur du riche, la cupidité du cœur du négociant et de l'industriel, la pusillanimité du cœur du magistrat, l'ambition du cœur des grands, et alors peut-être il vous sera permis de laisser la Religion au peuple ¹. »

Un mensonge. Aux yeux des propagateurs de cette

¹ Frayssinous, *Défens. du Christ. Conf. sur les principes religieux*, etc.

maxime, la Religion n'est pas même bonne pour le peuple, pour les femmes et les enfants : la preuve en est qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour la leur ôter. A quoi tendent, je vous prie, les railleries, les sarcasmes dont ils ne cessent de poursuivre ou de laisser poursuivre dans leurs livres, dans leurs théâtres, dans leurs journaux, dans leurs ateliers, dans leurs usines, dans leurs manufactures, dans leurs salons, dans leurs cafés, et les hommes, et les choses, et les pratiques de la Religion ? Quel peut être l'effet de la tyrannie qu'ils exercent sur le peuple, sur l'ouvrier, sur le domestique, en les forçant à travailler le dimanche, en leur ôtant la liberté de remplir leurs devoirs religieux ? Que peut produire sur l'esprit de leurs inférieurs l'indifférence absolue qu'ils affichent et dont ils se font un titre de gloire ? Ce qu'elle produit, c'est la ruine complète de la Religion.

Oui, si le peuple seul a de la Religion, bientôt il n'en aura plus. Le peuple a son orgueil et sa dignité à sa manière : s'il s'aperçoit qu'on lui renvoie la Religion comme une chose méprisable, il la méprisera. La Religion n'est rien pour celui qui n'y croit pas. Qu'important, en effet, ses promesses et ses menaces à ceux qui n'y voient que les chimères d'une imagination abusée ? Et comment voulez-vous que le peuple ne cesse pas d'y croire, s'il remarque qu'elle est un objet de dérision et d'indifférence pour ceux que leur naissance, leurs lumières, leurs emplois élèvent au-dessus de lui ?

Mais quand le peuple n'aura plus de religion, réfléchissez à ce qui arrivera tôt ou tard. Puisqu'il n'y a pas de Religion, dira le peuple, il n'y a donc ni ciel ni enfer : tout se passe ici-bas. Le Paradis, c'est la richesse, le plaisir, la puissance. L'enfer c'est la pauvreté, le travail,

la sujétion. Les bourgeois sont dans le paradis, moi je suis dans l'enfer. A chacun son tour, et au jour de sa force, le peuple déchaîné se ruera sur vos terres, sur vos hôtels, sur vos coffres-forts, il le fera en vertu des principes que vous lui avez enseignés, et qu'aurez-vous à répondre ?

Une cruauté. Diront-ils que, tout en restant eux-mêmes étrangers à la Religion, ils la croient bonne pour le peuple ? Acceptons leur parole : mais ils n'échappent au mensonge que par la cruauté. Quoi ! ils sont convaincus que la Religion est bonne pour le peuple, et ils ne craignent pas de le dépouiller de ce précieux patrimoine ! Ils ont, eux, pour adoucir les peines de la vie, leur position sociale, leur indépendance de fortune, leurs fêtes, leurs bals, leurs spectacles, leurs voyages, leurs nombreux amis ; le peuple, lui, ne connaît la vie que par le travail, la douleur, la misère, le délaissement ; et ils ont la barbarie de lui arracher la seule consolation qui lui reste, l'espérance de la félicité dans un monde meilleur ! En effet, il est bien clair, comme nous l'avons montré, que leur indifférence tue la Religion dans le cœur du peuple. Cruels ! quel mal vous a-t-il fait ? Évidemment, il n'y a donc que les ennemis du peuple, ceux qui veulent le dégrader, afin de pouvoir l'opprimer et l'exploiter sans crainte et sans pudeur, qui accèdent cette coupable maxime : la Religion est bonne pour le peuple.

« Fuyez donc ceux qui, par leur indifférence et par leurs maximes impies, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines. Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions ils arrachent

du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité¹. »

4° La Religion est une loi que rien ne peut remplacer. Détruisez la Religion, que mettez-vous à la place pour rendre l'homme vertueux? L'honneur et l'intérêt: il ne reste pas d'autre mobile des actions humaines.

De toutes les bases qu'on prétend donner à la vertu, celle-ci est incontestablement la plus faible. Qu'est-ce que l'honneur? Un sentiment de dignité personnelle qui, en dehors de la Religion, dégénère en orgueil et en fatuité; un principe changeant qui inspire tour à tour les actes les plus contraires et les plus immoraux: le dévouement au prêtre, l'intégrité au magistrat, l'audace à l'assassin, la ruse au voleur, le duel au soldat, le suicide au lâche; un égoïsme déguisé, bon pour la parade et l'ostentation, mais qui se dédommage en laissant libre carrière aux plus honteux penchants dans le secret de la solitude; une vaine fumée qui exalte la tête sans purifier le cœur; un vain bruit que le sage dédaigne, et qui ne console pas d'une seule infortune de la vie; un je ne sais quoi qui varie suivant les caprices de la multitude; une divinité impuissante que les uns adorent sans profit, et que les autres méprisent sans châtement; car elle donne souvent la gloire au vice, l'insulte, la haine, le mépris, la persécution à la vertu. Serais-je le premier mortel qui eût recueilli ce triste fruit de sa fidélité à de pénibles devoirs? On m'offre alors,

¹ J.-J. Rousseau, *Émile*.

pour compensation, la joie qui accompagne le bon témoignage de soi. Quelle dérision! la joie de la pauvreté, de la faim, de la soif, des maladies, des souffrances du corps et des douleurs de l'âme, la joie des prisons et des échafauds, la joie d'une misère sans espérance ¹! »

Impuissant pour ceux qui y croient, l'honneur n'est rien pour ceux qui n'y croient pas. Comment deviendra-t-il pour eux un principe de vertu? En les forçant à y croire? Par quel moyen? Par la crainte du mépris. « Qu'est-ce donc que le mépris dont on me menace, si, pour obéir à mes penchants, je foule aux pieds ce qu'il vous plaît d'appeler l'honneur, et que j'appelle, moi, préjugé? Quel vrai bien me ravira-t-il? En quoi l'opinion d'autrui affectera-t-elle mon être? M'ôtera-t-elle la santé, les richesses, le sentiment du plaisir, l'indépendance? Le mépris n'est rien, si je le méprise; et, fussé-je assez faible pour en être ému, qui m'empêche de m'y soustraire, comme tant d'autres, en enveloppant mes jouissances du voile épais du mystère? Mais, en les cachant aux autres hommes, je ne me les cacherai point à moi-même; il faudra les acheter au prix du remords.

« Ceci est plus grave; voyons toutefois. Je veux que, en dehors de la Religion, la conscience ne soit pas un préjugé, ou que, ce préjugé, je n'aie pu le vaincre: toujours est-il certain que, placé entre un plaisir que je convoite et le remords que j'appréhende, le choix du crime ou de la vertu est une affaire de pure sensation. Si le désir l'emporte, je succombe; je résiste, au contraire, si la crainte est plus vive que le désir. Or, qu'on me nomme la passion qui, sans qu'on ait à redouter d'autre châtement, sera contenue par

¹ *Essai sur l'indiff.*, t. I, c. XI, 475.

la simple appréhension du regret d'avoir violé les lois abstraites de l'ordre ¹. »

L'intérêt. De quel intérêt veut-on parler ? De l'intérêt public ou de l'intérêt privé ? De l'intérêt public ? Je vous répondrai que des sophismes ne détruisent point la réalité des choses. On aura beau vouloir confondre l'intérêt particulier avec l'intérêt commun, il existera toujours entre eux une opposition invincible à tous les raisonnements. En mille circonstances, l'intérêt commun exigera que je languisse dans l'indigence, que j'use mes forces et ma santé dans des travaux pénibles dont d'autres recueilleront le fruit ; que j'étouffe mes désirs, mes penchants, mes affections ; que je souffre, enfin, et que je meure ; et, jusqu'à ce qu'on ait trouvé que la misère, la souffrance, la mort, sont en elles-mêmes des biens préférables aux richesses, aux plaisirs, à la vie, il sera faux, évidemment faux, que l'intérêt particulier, séparé de la crainte des châtimens et de l'espoir des récompenses futures, soit la règle du devoir et le fondement de la morale ². « Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine et la misère, pour m'épargner un moment de douleur et de faim : tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne ³. »

Parlerez-vous de l'intérêt privé ? Je vous répondrai encore que l'homme qui n'attend point d'autre vie n'a qu'un intérêt : c'est de se rendre, n'importe à quel prix, heureux dans celle-ci. Or, quel étrange bonheur à proposer à l'homme que de combattre incessamment ses désirs, ses inclinations, les besoins mêmes de la nature, sans espoir

¹ *Essai sur l'indiff.*, t. I, c. XI, 474.

² *Ibid.*, t. I, c. XI, 480. — ³ Rousseau, *Émile*,

de récompense ! Quoi ! l'intérêt du pauvre est de manquer du nécessaire, lorsqu'il peut s'emparer d'une portion du superflu du riche ? On le pendra s'il vole. J'entends : l'intérêt de vivre doit l'emporter sur l'intérêt d'apaiser sa faim. Donc, s'il était sûr d'éviter le supplice, le second intérêt, demeurant seul, déterminerait un devoir contraire. Otez le bourreau, la morale change : il est le père de toutes les vertus. Cependant, quoi qu'on fasse, ce puissant moraliste ne saurait suffire à tout. La plupart des vices qui minent sourdement la société ou qui en troublent l'harmonie : l'avarice, la cupidité, l'égoïsme, l'ingratitude, la dureté de cœur, l'envie, la haine, la calomnie, le libertinage, ne sont point de son domaine ¹. Et même, parmi les crimes qui lui appartiennent, combien lui échappent ! Grâce aux progrès de la science, n'a-t-on pas mille moyens de voler, de tromper, de vivre aux dépens d'autrui et d'éluder la loi ? Aujourd'hui plus que jamais, n'est-il pas vrai de dire avec un ancien que les lois humaines sont des toiles d'araignée qui ne retiennent que les mouches ?

Concluons donc en disant avec Rousseau : « Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans Religion ; j'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis bien désabusé ².

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! inspirez-nous un profond respect pour votre loi : éclairez ceux qui ne la connaissent pas, touchez ceux qui la négligent et qui la vio-

¹ Rousseau, 479.

² *Lettre sur les spectacles.*

lent; rendez-nous les enfants dociles du plus sage et du meilleur des pères.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu, et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour les indifférents.*

XXI^e LEÇON

CONNAISSANCE DE LA RELIGION. — LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Que la Religion est une grande grâce, l'ensemble de toutes les grâces. — Trait historique. — Ce que la Religion demande de nous. — La Religion chrétienne aussi ancienne que le monde. — Sagesse de Dieu dans le développement successif de la Religion. — Première promesse du Messie. — Adam, première figure du Messie. — Patriarches. — Abel, deuxième figure du Messie.

La Religion est une loi, la loi suprême, universelle, base de toutes les autres : nous l'avons vu dans la leçon précédente. A ce nom de loi, la nature peut-être a frémi, et nous avons senti je ne sais quel sentiment de répugnance et de crainte s'éveiller au fond de notre cœur. Hâtons-nous de le réprimer; si la Religion est un joug, c'est un joug bien doux et un fardeau bien léger ¹; c'est de plus un magnifique bienfait, une grâce, une faveur, une gloire immense pour l'homme : je dis mal, c'est la source unique de tout bonheur et de toute gloire dans le présent et dans l'avenir.

Tel est le point de vue, d'ailleurs parfaitement juste, sous lequel nous devons, dès le principe, envisager la Religion. L'ignorance de l'homme et surtout ses vicieux penchants, lui persuadent trop souvent que la Religion est un joug pénible et comme un funeste présent que Dieu nous a fait. Victimes de cette déplorable erreur, un grand nombre ne se soumettent à ses prescriptions salutaires que par force et par crainte; d'autres l'abandonnent ouvertement ou se tiennent à son égard dans une criminelle

¹ Jugum meum suave est et onus meum leve. (Matth., xi, 30.)

indifférence. O hommes, mes frères ! mes frères malheureux et aveugles ! quel étrange renversement ! Vous ne voyez donc pas que la Religion est le plus beau présent que Dieu vous ait jamais fait ! Vous ne savez donc pas que, si la Religion vous impose son aimable joug, c'est pour vous délivrer du joug écrasant et honteux des passions et des vices ! Vous ne sentez donc pas que la Religion est la lumière de votre esprit, la garantie de tous vos droits, la consolatrice de vos trop nombreuses douleurs, le principe de tout ce qu'il y a de beau, de bon, de grand, de sublime sur la terre ; vous ne comprenez donc pas que sans elle nous ne sommes que des animaux, comme ceux qui broutent l'herbe de nos prairies ou qui ruminent dans nos étables, tandis qu'avec elle nous sommes les fils du Très-Haut, les dieux de la terre, les candidats du Ciel, les émules des Anges, les héritiers d'un empire dont la magnificence éclipse toutes les splendeurs du firmament, et dont les nobles délices sont aux plaisirs d'ici-bas comme le rayon de miel est à l'absinthe.

Mais il est un sens plus élevé encore dans lequel la Religion doit être appelée un bienfait et une magnifique aumône. Nous avons dit que l'homme avait été créé dans un état surnaturel de grâce et de justice, destiné à le conduire à la vue intuitive de Dieu dans le Ciel. Or, ce bonheur ne nous était pas dû. La Religion, qui est l'ensemble de ces rapports surnaturels gratuitement établis entre Dieu et l'homme, est donc une immense faveur. C'est la grâce par excellence, la grâce diversifiée en mille manières. En effet, la théologie catholique définit la grâce : *Un secours ou plutôt l'ensemble des secours surnaturels* ¹, que

¹ Voici de quelle manière le Docteur angélique précise la différence du besoin que l'homme a de la grâce, avant et après son péché : « L'homme après

Dieu accorde gratuitement aux hommes en vue des mérites de Jésus-Christ, pour opérer leur salut. Elle reconnaît de plus deux grandes espèces de grâces : les grâces extérieures et les grâces intérieures ¹.

Les grâces extérieures sont tous les moyens surnaturels ², visibles ou sensibles, par lesquels Dieu nous aide à opérer notre salut. Puisque c'est la Religion qui nous conduit au salut, cette première espèce de grâce renferme tout ce qui compose extérieurement la Religion. Ainsi, elle com-

le péché n'a pas plus besoin de la grâce de Dieu qu'auparavant, mais pour plus de choses : pour guérir et pour mériter ; auparavant il n'en avait besoin que pour l'une des deux, la dernière. Avant, il pouvait, sans le don surnaturel de la grâce, connaître les vérités naturelles, faire tout le bien naturel, aimer Dieu naturellement par-dessus toute chose ; mais il ne pouvait, sans elle, mériter la vie éternelle, qui est chose au-dessus de la force naturelle de l'homme. Depuis, il ne peut plus, sans la grâce, connaître que quelques vérités naturelles, faire que quelque bien particulier du même ordre. Pour qu'il puisse tout cela dans son entier, comme auparavant, il faut que la grâce guérisse l'infirmité ou la corruption de la nature. Enfin, après comme avant, il a besoin de la grâce pour mériter la vie éternelle, pour croire en Dieu, espérer en Dieu, aimer Dieu surnaturellement comme objet de la vision intuitive. (*Summ.*, p. I, q. 95, art. 4, ad 1 ; q. 109, art. 2, 3, 4.) — Ainsi, d'après le Docteur angélique, l'homme avant sa chute avait besoin de la grâce pour s'élever au-dessus de lui-même jusqu'à Dieu ; mais, depuis sa chute, il a encore besoin de la grâce pour se relever d'abord au niveau de lui-même.

¹ Nous ne parlons ici que de la grâce en général ; nous traiterons de la grâce en particulier dans la *seconde partie* du Catéchisme.

² Le mot important est le mot *surnaturel*, ou qui est au-dessus de la nature. D'après l'explication de saint Thomas, qui est l'explication catholique, la grâce est un don surnaturel non-seulement à l'homme déchu de la perfection de sa nature, mais à l'homme en sa nature entière ; non-seulement à l'homme, mais à toute créature. Car la grâce nous conduit à la vision intuitive ; or, il y a entre Dieu et la créature une distance infinie. Il est donc *naturellement* impossible à une créature, quelle qu'elle soit, de voir Dieu tel qu'il est, tel que lui-même se voit. — *Cum vita æterna omnem facultatem excedat, non potest homo, neque in statu naturæ integræ, neque in statu naturæ corruptæ, ipsam absque gratis et divina reconciliatione a Deo promereri. — Et inde est quod nulla natura creata est sufficiens principium actus meritorii vitæ æternæ, nisi superaddatur aliquod supernaturale donum quod gratis dicitur.* (P. I, q. 114, art. 2)

prend, dans l'Ancien Testament, toutes les révélations faites aux Patriarches, toutes les promesses, toutes les figures, toutes les prédictions du Messie, la Loi donnée sur le mont Sinai, le Décalogue, tous les sacrifices, toutes les observances, toutes les cérémonies, toutes les fêtes, tous les chants, toutes les prières du culte judaïque, tous les enseignements des Prophètes pour rappeler les Hébreux à la vertu; tous les bons exemples donnés par les saints personnages de ces temps-là; en un mot, tous les secours extérieurs qui pouvaient porter les hommes à faire le bien surnaturel, par conséquent toute la Religion mosaïque, dans sa partie sensible. Il est donc vrai, avant la venue du Messie, toute la Religion, considérée extérieurement, n'est qu'une grande grâce, diversifiée en mille manières, pour conduire l'homme au bonheur surnaturel.

Il en est de même après la venue du Messie. Considérée extérieurement, la Religion chrétienne, c'est-à-dire la Religion développée par le Rédempteur en personne, les enseignements admirables de ce divin Sauveur, ses miracles, ses exemples les prédications des Apôtres et de tous leurs successeurs, répandus depuis dix-huit cents ans par tout l'univers, le Symbole, le Décalogue, les sacrements, les fêtes, les jeûnes, toutes les lois de l'Église, les exemples de cette multitude innombrable de martyrs, de vierges, de solitaires; en un mot, tous les secours extérieurs qui, depuis la venue de Jésus-Christ, peuvent porter les hommes à faire le bien surnaturel, sont autant de grâces extérieures; par conséquent, dans sa partie sensible, la Religion tout entière, depuis cette heureuse époque, n'est qu'une grande grâce, diversifiée en mille manières, pour conduire l'homme au bonheur surnaturel ¹.

¹ Voyez Bergier, art. *Grâce*.

Telle est la première espèce de grâces, les grâces extérieures.

Venons aux grâces intérieures. Cette seconde espèce de grâces comprend les vertus infuses dans notre âme par le baptême, la foi, l'espérance, la charité : tout ce qui touche intérieurement notre cœur, tout ce qui éclaire intérieurement notre esprit, tout ce qui nous dispose intérieurement au bien surnaturel et nous donne la force de l'opérer. Les bonnes pensées, les salutaires inspirations, les pieux mouvements, les saintes résolutions, les chastes désirs, sont autant de grâces intérieures. Qui peut les compter ? Ah ! il serait plus facile de calculer le nombre des cheveux de notre tête.

Comme la grâce extérieure, la grâce intérieure se diversifie en mille manières ; elle prend tous les tons, elle revêt toutes les formes ; elle nous fait entendre toutes les voix : voix de la foi, voix de l'espérance, voix de l'amour, voix du remords, voix de la crainte, voix de la tristesse, voix de la joie, voix de la tendre mère, qui supplie et qui pleure ; voix du père irrité, qui reprend et qui menace ; voix de l'ami, qui adresse de doux reproches. Nuit et jour, depuis le premier instant de notre raison jusqu'à notre dernier soupir, le Rédempteur se tient debout à la porte de notre cœur, nous répétant sans cesse, dans toutes les langues et sur tous les tons : *Mon enfant, ouvrez-moi ; donnez-moi votre cœur*¹.

Ce qui précède suffit pour nous faire bénir éternellement le Dieu de miséricorde, qui a bien voulu rétablir le lien sacré de la Religion, rompu par le péché du premier homme ; mais il ne s'est pas contenté de le rétablir. Pour

¹ *Prov.*, XXIII, 26.

glorifier dignement son adorable Fils, pour faire briller dans toute sa splendeur son infinie miséricorde, pour mieux punir la jalousie du démon, auteur de notre ruine, il a fait surabonder la grâce, là où le péché avait abondé ¹, en contractant avec l'homme déchu une seconde union, non moins intime et plus avantageuse que la première. Ce nouvel aperçu justifie l'étonnante parole de l'Église, qui appelle la faute d'Adam *une heureuse faute*, et ajoute un dernier trait à la démonstration de cette vérité capitale, que la Religion est une magnifique aumône.

En quoi consiste la surabondance de biens que nous devons au Christianisme, c'est-à-dire à l'union rétablie entre Dieu et l'homme par le Rédempteur? Nous allons essayer de le dire. « Voulez-vous comprendre, demande saint Chrysostome, la surabondance de la grâce de Notre-Seigneur? Écoutez : Un serviteur a contracté une dette de dix oboles. Ne pouvant la payer, il est saisi par son maître, qui le fait jeter en prison avec sa femme et ses enfants. Un homme riche, apprenant cette nouvelle, vient trouver le créancier auquel il compte non-seulement dix oboles, mais dix mille pièces d'or. Puis, entrant dans la prison, il en fait sortir le débiteur, le conduit dans un magnifique palais, le place sur un trône et le couronne de gloire et d'honneurs. Voilà, et beaucoup plus encore, ce que Notre-Seigneur a fait pour nous. Il a payé infiniment plus que nous ne devions, et remplacé par des biens supérieurs les avantages que le péché d'Adam nous avait enlevés ². »

Ainsi, créés dans l'amitié de Dieu, Adam nous fait enfants de colère, redevables de la peine du *dam* pendant toute l'éternité, et nous prive de la grâce en vertu de la-

¹ Rom., v, 20.

² In Epist. ad Rom, Homil. x, t. IX, p. 573 et suiv.

quelle l'homme *peut* persévérer. Notre-Seigneur nous fait enfants d'adoption, nous délivre et de la peine du dam et de la peine du sens, en même temps qu'il nous communique une grâce plus forte en vertu de laquelle, malgré notre infirmité et les ennemis redoutables qui nous font la guerre, nous *persévérons* réellement.

Créés dans l'innocence, Adam nous souille en nous transmettant un seul péché : Notre-Seigneur nous purifie en effaçant non-seulement ce péché d'origine, mais encore tous les péchés commis par notre volonté personnelle. Plus forte que le péché d'Adam, la grâce de Notre-Seigneur oppose une barrière à la souillure originelle et en préserve l'auguste Marie, dont elle fait un réservoir inépuisable de grâces pour le monde, et un miracle de sainteté qui surpasse tous ceux de l'état d'innocence. Plus abondante que le péché d'Adam, dont la race humaine est seule infectée, la grâce de Notre-Seigneur s'étend non-seulement à tous les hommes nés ou à naître, mais encore aux Anges.

Créés libres des attaques d'une chaire rebelle, Adam nous lègue la concupiscence : Notre-Seigneur en fait l'occasion d'une lutte généreuse, d'une noble victoire, en attendant qu'il l'étouffe complètement dans les félicités du Ciel.

Créés exempts de la mort, Adam nous dévoue tous à son empire et nous prive des fruits de l'arbre de vie : Notre-Seigneur brise le sceptre de la mort, se fait lui-même notre arbre de vie, en nous donnant pour aliment sa chair adorable, et nous assure pour l'éternité une vie glorieuse et immortelle.

Créés dans la grâce, Adam nous précipite avec lui des hauteurs de l'ordre surnaturel et nous réduit, peu s'en faut, à l'état de simple nature : Notre-Seigneur nous a pris

par la main et nous a élevés à un état plus parfait et plus sublime que celui dans lequel Adam fut formé.

Créés à l'image de Dieu, Adam nous fait perdre cette auguste ressemblance et nous devenons semblables aux bêtes : Notre-Seigneur rétablit notre ressemblance avec Dieu, et en lui et dans Marie, notre nature est élevée au-dessus de toutes les hiérarchies du Ciel.

Créés dans la justice originelle, Adam nous en dépouille : Notre-Seigneur nous donne en échange une abondance incalculable de grâces et de vertus. D'abord, il nous donne des vertus qui n'eussent jamais existé dans l'état d'innocence : la patience, la pénitence, le martyre, la virginité, l'apostolat et une foule d'autres qui font de la nature humaine un objet digne de l'admiration des Anges. Ensuite, il nous communique les grâces qui élèvent ces vertus à un degré, qu'elles n'eussent jamais atteint dans l'état d'innocence ¹.

La Religion est donc le plus beau présent et la plus magnifique aumône que Dieu puisse nous faire. Faut-il s'étonner si les saints de tous les temps l'ont préférée à tout, s'ils ont souffert avec joie les plus affreux supplices, plutôt que de renoncer à ce précieux trésor ? Au moment où nous écrivons ces lignes, il existe de cet amour de la Religion un exemple si héroïque, que nous aurions des reproches à nous faire si nous ne lui donnions pas toute la publicité qui dépend de nous.

¹ Tout ce qui précède se trouve dans Cornélius à Lapse. (*In Epist. ad Rom.*, t. V.) Le savant interprète conclut en ces termes : « Longe majora bona et dona nobis contulit gratia Christi, quam Adam abstulerit, scilicet tot gratias et dona Spiritus Sancti, quas Christus contulit apostolis, martyribus, doctoribus, eremitis, episcopis, virginibus, aliisque filiis Novi Testamenti, quibus caruit Adam, ac tandem ipsam gloriam et immortalitatem ejusque dotes maximas, plurimas et diversissimas. » (T. IX, p. 84.)

Voici ce qu'écrivait un missionnaire de la Chine : « Durant la persécution de 1805, seize personnes, parmi lesquelles se trouvaient trois femmes, trois Tartares de la famille impériale et un mandarin, furent envoyées en exil. Tous ont soutenu généreusement le poids de la persécution et ont persévéré dans la foi. Trois autres furent condamnés à porter la cangue, et eurent la croix gravée avec un fer chaud sous la plante des pieds, pour les forcer à marcher dessus. Deux sont morts depuis longtemps en vrais martyrs ; le troisième vit encore, il porte la cangue depuis trente ans!! il se nomme Pierre Tsay; son nom est précieux à conserver, car plus tard, j'en ai la confiance, ce sera le nom d'un martyr. Cette seule parole : « Je renonce à ma Religion ! » parole qu'on s'est efforcé mille fois, et vainement, de lui arracher, suffirait pour le délivrer de l'instrument de son supplice et le rendre à la liberté; mais, par la grâce de Dieu, il a toujours été et il sera, nous l'espérons, inébranlable dans la foi jusqu'à son dernier soupir.

« Il a été placé dans une prison située à une des portes de la ville de Pékin, de manière que tous les passants puissent l'apercevoir et contempler en lui un exemple de la sévérité, à laquelle doivent s'attendre ceux qui seraient disposés à embrasser la foi de Jésus-Christ. Ce vénérable athlète de la Religion demeure inaccessible aux promesses et aux menaces des persécuteurs. Rien de plus édifiant que de voir le contentement qu'il éprouve dans sa cruelle position. Les âmes pieuses vont souvent le visiter pour s'édifier, l'encourager et lui procurer tous les soulagements qu'il peut recevoir. Ce supplice si long et si douloureux, et la facilité avec laquelle il pourrait s'en délivrer en apostasiant, le rendent plus grand mille fois devant Dieu que

s'il portait sa tête sur l'échafaud. Quelle belle couronne le Seigneur lui réserve dans le Ciel ! Ce confesseur de la foi est un véritable trésor pour notre chrétienté ; c'est un exemple qui parle fortement à la conscience de tous, qui fortifie les faibles, qui soutient les fervents et qui fait comprendre combien on est heureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ ¹. »

Cet exemple, tout héroïque qu'il est, n'a rien d'étonnant aux yeux du Chrétien, fût-il mille fois plus héroïque encore. Ce qui étonne, c'est de voir le peu de cas que la plupart des hommes font de la Religion, c'est de les voir outrager leur bienfaiteur et perdre leur droit au Ciel, sans perdre un instant de leurs plaisirs : voilà ce qui étonne. Cependant, près de cela, c'est-à-dire près de la Religion et de la possession éternelle de Dieu, qu'est-ce que la possession fugitive de toutes les créatures existantes ou possibles ? Rien, rien ; y pensons-nous ?

Il n'est pas jusqu'à la connaissance approfondie de la Religion en elle-même et dans les devoirs qu'elle nous impose, qui ne doive exciter notre reconnaissance et déterminer notre fidélité. En effet, la Religion consiste, de la part de Dieu, dans les vérités qu'il révèle, dans les devoirs qu'il impose à l'homme et qui sont les lois et les conditions de sa société avec lui ; de la part de l'homme, cette société consiste dans l'accomplissement des devoirs qu'il doit remplir envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. Telle est la *nature* de la Religion. *Ses moyens* sont les secours ou les grâces que Dieu donne à l'homme, et la coopération que l'homme, aidé de Dieu, donne à la grâce ; *son but*, c'est, pour Dieu, la gloire ; pour l'homme, le

¹ *Annales de la Propag. de la Foi*, novembre 1837, p. 112.

bonheur, c'est-à-dire l'entière satisfaction de toutes ses facultés; *sa sanction*, les peines et les récompenses du temps et de l'éternité. Quoi de plus glorieux, de plus facile et de plus avantageux que cette divine société!

Mais il est temps de l'étudier dans son histoire. Nous avons vu que le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, en se faisant notre médiateur et notre caution, a rétabli le lien surnaturel, brisé par la révolte de nos premiers parents. De là, il résulte évidemment qu'il n'y a qu'une seule Religion, la Religion de Jésus-Christ; par conséquent, que la Religion chrétienne est aussi ancienne que le monde, et que le Christianisme est une chaîne magnifique dont le dernier anneau est entre nos mains, et dont le premier se rattache au trône de l'Éternel.

Quelle preuve plus éclatante de cette consolante vérité, objet de toutes nos instructions, savoir : que le salut de l'homme a été, depuis l'origine des temps, l'unique pensée de Dieu, le but de tous ses conseils, la fin de ce monde et de tous les événements !

Puisque l'unique pensée de Dieu a été de sauver l'homme, on demandera sans doute pourquoi il n'a pas envoyé le Sauveur aussitôt après la chute. Soit qu'on l'envisage du côté de Dieu ou du côté de l'homme, ce délai est une preuve admirable de la sagesse de Dieu et de son amour pour nous.

1° Quant aux raisons prises du côté de Dieu pour expliquer le délai du Rédempteur, voici la principale : Dieu voulait, pendant ce long intervalle de quatre mille ans, faire prédire le grand événement de la venue du Messie, avec toutes ses circonstances ; lui imprimer avec tant d'éclat le sceau de la divinité, qu'il fût impossible de ne

pas reconnaître en Notre-Seigneur Jésus-Christ le libérateur du genre humain. Dans cette vue, tous les mystères du Rédempteur, toute l'économie de notre salut qui en est le fruit, ont été *promis, figurés, prédits, préparés* par une multitude d'événements et de signes, un grand nombre de siècles avant l'accomplissement, avec le degré de lumière qui convenait à chaque âge. Cette conduite ne révèle pas seulement la sagesse de Dieu, elle fait encore éclater sa tendre sollicitude pour l'homme. Il voyait nos premiers parents, ces belles créatures, qu'il avait tant aimées, privés de leur innocence et de leur bonheur ; il voyait, dans leur postérité, ces rois de l'univers, déchus et condamnés à de rudes travaux comme les plus vils esclaves, traînant vers la tombe une longue chaîne d'infirmités et de douleurs. Sa tendresse ne put tenir au spectacle de tant d'infortunes, quelque méritées qu'elles fussent d'ailleurs.

Courage, disait-il en quelque sorte par chaque promesse, par chaque figure, aux générations qui venaient accomplir sur la terre leur douloureuse épreuve, vos maux finiront ; je suis votre Père, vous êtes toujours mes enfants ; un jour le bonheur redeviendra votre partage. Et ces figures, et ces promesses, et ces prophéties du Libérateur, il les sema dans l'ancien monde, sur les pas de l'homme exilé : comme dans le monde nouveau, l'Église a planté la Croix, souvenir touchant du Libérateur, sur les chemins, sur les places publiques, dans les déserts, au sommet des montagnes et sur le faite des édifices, afin que l'exilé du Ciel, de quelque côté qu'il porte ses regards, aperçoive le signe d'espérance. C'est ainsi que Dieu n'a cessé et ne cesse encore de rappeler à l'homme tombé, le Rédempteur qui le replacera sur le trône primitif.

2° Quant aux raisons prises du côté de l'homme, il fallait que l'homme fit une longue expérience de sa misère, afin qu'il sentît mieux la nécessité et le prix du remède. Il fallait que l'homme fût longtemps et profondément humilié, pour être guéri de l'orgueil, principe de sa chute ; il fallait que l'homme désirât plus ardemment le Messie, afin d'être mieux disposé à profiter de ses exemples et de ses leçons ; il fallait enfin que l'homme connût bien que Dieu seul pouvait le sauver, puisque tous les efforts des philosophes et des sages de la terre n'avaient pu le tirer du double abîme de l'ignorance et de la corruption où il s'était précipité. Du reste, depuis l'instant de sa chute, l'homme ressentit les bienfaits de l'Incarnation future et il put en profiter.

Une autre marque non moins admirable de la bonté de Dieu pour l'homme, c'est qu'il ne lui a fait connaître que peu à peu, et trait par trait, le Sauveur qu'il lui réservait : la sagesse divine se proportionnait ainsi à la faiblesse humaine. Dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, tout se fait doucement et par degrés : Notre-Seigneur-Jésus-Christ est le soleil du monde spirituel. Or, le soleil ne paraît pas tout d'un coup sur l'horizon avec tout l'éclat de ses feux étincelants. Il est précédé par les douces et tendres clartés de l'aube, suivies des rayons dorés et plus vifs de l'aurore. Cette succession graduée de lumière prépare nos yeux à soutenir l'éclat éblouissant de l'astre du jour.

Il en a été de même dans le monde spirituel. Au commencement les hommes étaient comme des personnes à leur réveil, un trop grand jour les eût offusqués ¹. Dieu

¹ Notre-Seigneur lui-même, venu pour dissiper toutes les ombres, se conforme à cette loi ; il ne révèle que par degrés à ses Apôtres les vérités dont

ménage leurs faibles yeux ; il ne laisse paraître d'abord que les tendres blancheurs de l'aube, c'est-à-dire qu'il ne donne du grand mystère de la Rédemption que les connaissances dont les hommes sont capables. Il en est ainsi depuis Adam jusqu'à Moïse, c'est la Religion sous les Patriarches, ou la loi de nature ; loi simple dans ses dogmes, dans sa morale et dans son culte : c'est l'esquisse du tableau.

Vient ensuite l'éclat plus vif de l'aurore ; c'est la Religion depuis Moïse jusqu'au Messie, ou la Religion sous la Loi. Plus développée dans ses dogmes et dans ses préceptes, environnée d'un culte plus majestueux et plus compliqué, elle donne aux hommes une connaissance plus claire du libérateur : c'est le croquis du tableau.

Enfin, dans la plénitude des temps, lorsque les hommes sont assez préparés pour soutenir la manifestation éclatante du grand mystère de la Rédemption, Dieu fait paraître le soleil lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ, environné de toute la splendeur du plus beau jour : c'est la perfection du tableau.

Il était donc décidé dans les conseils de la sagesse éternelle que le Messie ne viendrait pas immédiatement après le péché originel. Cherchons dès lors ce que Dieu devait à sa bonté pour l'homme, afin de le consoler d'une attente de quatre mille ans.

On conçoit sans peine que Dieu devait : 1° promettre à l'homme ce Rédempteur ; 2° lui en donner le signalement, afin qu'il pût le reconnaître quand il viendrait, et

il veut les instruire ; et, s'il en agit de la sorte, c'est qu'il veut se proportionner à leur faiblesse, ne les trouvant pas capables de lumières plus vives : « J'ai encore, leur dit-il, bien des choses à vous apprendre, mais vous n'êtes pas capables maintenant de les porter. » (*Joan.*, xvi, 12.)

s'attacher à lui ; 3° préparer le monde à sa réception et à l'établissement de son règne.

Voilà aussi ce que Dieu a fait d'une manière digne de son infinie bonté et de sa profonde sagesse. Entrons avec un profond respect dans le sanctuaire de ses conseils, et déroulons cette suite non interrompue de promesses, de figures, de prophéties et de préparations, qui vont nous conduire pas à pas durant le long espace de quatre mille ans, c'est-à-dire depuis le commencement du monde jusqu'au grand événement de l'Incarnation du Verbe.

Mais d'abord, comment savons-nous que les Patriarches et les hommes extraordinaires que Dieu suscitait de loin en loin chez le peuple juif, que les sacrifices, les divers événements et mille autres circonstances de la vie de ce peuple étaient autant de figures du Messie ?

Nous le savons 1° par l'autorité des écrivains sacrés du Nouveau Testament. Outre un grand nombre de témoignages formels de Notre-Seigneur lui-même et des Évangélistes, qui montrent que tout l'Ancien Testament était la figure de Jésus-Christ et de l'Église, saint Paul dit en propres termes que *tout ce qui est arrivé chez les Juifs est la figure de ce qui s'accomplit chez les Chrétiens*¹.

2° Par l'autorité de la tradition. Les saints Pères sont unanimes à regarder Jésus-Christ et l'Église, comme le grand objet voilé sous les ombres de l'Ancien Testament. Pour eux, l'Ancien Testament est la rose en bouton : le Nouveau, c'est la rose épanouie. « Tout l'Ancien Testament, dit saint Augustin, est caché dans le Nouveau :

¹ Hæc autem omnia in figura facta sunt nostri. (I Cor., x, 1-6.) — Hæc autem omnia in figura contingebant illis. (Ibid., 11.) — Comme il serait trop long de rapporter les passages des auteurs inspirés, voyez la Bible de Vence, *Préface générale sur l'Ancien Testament*, t. I, 248.

les Patriarches, leurs alliances, leurs paroles, leurs actions, leurs enfants, leur vie tout entière, étaient une prophétie continuelle de Jésus-Christ et de l'Église ; toute la nation juive, son gouvernement tout entier, étaient un grand prophète de Jésus-Christ et du royaume chrétien ¹. »

Écoutons encore un des organes les plus éloquents de la tradition. Eusèbe, historien de l'Église, parle en ces termes : « Toutes les prophéties, tout le corps des anciennes écritures, toutes les révolutions de l'état politique, toutes les lois, toutes les cérémonies de la première alliance, ne menaient qu'à Jésus-Crist, n'annonçaient que lui, ne figuraient que lui. Il était en Adam le père de la postérité des Saints ; innocent, vierge et martyr dans Abel ; réparateur de l'univers en Noé ; béni en Abraham ; souverain prêtre en Melchisédech ; volontairement offert dans Isaac ; chef des élus en Jacob ; vendu par ses frères dans Joseph ; voyageur et fugitif, puissant en œuvres et législateur dans Moïse ; souffrant et abandonné dans Job ; haï et persécuté dans la plupart des prophètes ; vainqueur en David et roi des peuples ; pacifique en Salomon, et consécuteur d'un nouveau temple ; enseveli et ressuscitant dans Jonas. Les tables de la loi, la manne du désert, la colonne lumineuse, le serpent d'airain, étaient les symboles de ses dons et de sa gloire ². »

3° Par la conformité parfaite entre ces figures et Notre-Seigneur. Si quelqu'un prétendait que la ressemblance qui

¹ *De catech. rudib.* — Le saint docteur revient cent fois sur cette idée dans ses différents ouvrages : voyez, en particulier, les livres contre Fauste le Manichéen ; voyez, dans la Bibliothèque choisie des Pères de l'Église, Origène, t. II, p. 54, Tertull., *ibid.*, p. 474 ; Chrysost., t. XIII, 129, etc., etc.

² Euseb., *Demonst. evang.*, lib. IV, 174 et suiv. Voyez aussi Bossuet, faisant un tableau semblable dans un sermon *Sur les Caractères des deux alliances*, t. III, p. 237.

se trouve entre les figures de Jésus-Christ et Jésus-Christ lui-même, n'est que l'effet du hasard ou d'un rapprochement arbitraire, il serait aussi peu sensé que celui qui, voyant plusieurs portraits d'un roi faits par différents peintres et tous très-ressemblants, soutiendrait qu'aucun de ces peintres n'a eu dessein de représenter le monarque, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard.

Mais il n'y a pas de hasard là où l'on voit un dessein, une suite, une combinaison aussi savante que bien soutenue. Telles sont les figures du Rédempteur. Cette suite de figures mystérieuses, qui commencent avec le monde et qui continuent sans interruption jusqu'à Jésus-Christ, est la preuve irrécusable d'un dessein suivi de la Providence. Comme les prophéties, elles se prêtent une mutuelle lumière ; l'une achève ce que l'autre a commencé ; et, toutes réunies, elles peignent au naturel Notre-Seigneur, ses travaux pour le salut du monde, sa mort, sa résurrection, sa gloire et son Église.

Dans ces figures, les justes de l'ancienne loi trouvaient leur consolation. Tous en connaissaient jusqu'à un certain point la signification, comme tous comprenaient au degré nécessaire les oracles des prophètes concernant le Messie. Les plus instruits en avaient une intelligence plus nette ; les autres, aussi claire qu'il le fallait pour avoir la foi implicite au mystère de la Rédemption, indispensable au salut ¹.

C'était encore pour nous que Dieu faisait paraître cette longue suite de tableaux. Il affermissait par là notre

¹ Quorum quidem sacrificiorum significationem explicite majores (les plus éclairés) cognoscebant; minores autem (les moins éclairés; c'est le sens que saint Thomas lui-même donne à ce mot, art. 4) sub velamine illorum sacrificiorum credentes ea divinitus esse deposita, de Christo venturo quodammodo habebant velatam cognitionem. (S. Th., 2^a 2^æ, q. 2, art. 7, corp.)

croyance, en nous montrant que la Religion chrétienne étend ses racines jusqu'aux temps les plus reculés, et qu'elle est l'accomplissement d'un dessein commencé à l'origine du monde, et développé successivement pendant quarante siècles : les promesses ont le même but. Il est temps d'entrer dans le détail.

La première promesse du *Rédempteur* fut faite dans le Paradis terrestre. Les coupables pères du genre humain n'avaient pas encore entendu leur juste sentence, que déjà ils étaient assurés d'avoir un expiateur de leur crime et un réparateur de leurs maux. L'arrêt prononcé contre le démon et contre le serpent, son organe, contenait cette consolante espérance. *La femme t'écrasera la tête*, dit le Seigneur au serpent, c'est-à-dire, il naîtra de la femme un Fils qui détruira l'empire du mal et du Démon. Nos parents comprirent la signification de cette parole allégorique; elle suffit pour soutenir leur courage et rendre leurs œuvres méritoires, par la foi aux mérites de ce Réparateur futur.

Cependant, toute consolante qu'elle est, cette première promesse est bien générale. Il est vrai, elle annonce un Sauveur; mais quand viendra-t-il? dans quel lieu, dans quel pays naîtra-t-il? quels seront ses caractères? par quel moyen sauvera-t-il le genre humain? Sur tout cela, incertitude absolue. Il viendra, il sera le fils d'Ève et d'Adam, héritier de leur sang, mais exempt de leur péché; voilà tout. C'était un faible rayon du Soleil de justice qui devait un jour se lever sur le monde; les yeux affaiblis de l'homme pécheur n'auraient pu soutenir l'éclat d'un plus grand jour. Dans cette obscurité même, sa foi trouvait un mérite de plus et sa faute une première expiation.

Pour empêcher que l'homme ne perdît, même un ins-

tant, le consolant souvenir de son Libérateur, Dieu s'empressa de confirmer cette première promesse ou plutôt il la traduisit en un autre langage non moins éloquent, le langage figuratif. Adam lui-même devint la première figure de son Rédempteur : en se comprenant, il put le comprendre aussi. Voyons les rapports frappants qui existent entre ces deux tiges de l'humanité. — Adam est le père de tous les hommes, selon la chair. Notre-Seigneur est le père de tous les hommes, suivant l'esprit : c'est le Fils de Dieu qui nous a créés et régénérés. — Adam est le roi de l'univers; c'est pour lui que toutes les créatures ont été faites. Notre-Seigneur est le roi de l'univers; c'est par lui et pour lui que toutes les créatures ont été faites. — Adam est le Pontife de l'univers; c'est lui qui doit offrir à Dieu l'hommage de toutes les créatures. Notre-Seigneur est le Pontife universel de l'univers, le Prêtre catholique du Père éternel; c'est lui qui offre à Dieu nos hommages et ceux de toutes les créatures ¹. — Adam est d'abord seul, environné d'animaux qui ne peuvent être sa société. Notre-Seigneur est d'abord seul sur la terre, environné d'hommes plongés dans les affections sensuelles, et semblables par leurs penchants aux plus vils animaux.

— Adam s'endort; le Seigneur lui tire une côte dont il lui forme une compagne. Notre-Seigneur s'endort du sommeil de la mort sur l'Arbre de la Croix. Pendant son sommeil, son côté est ouvert; de la plaie qui lui est faite sort l'Église, son épouse, figurée par le sang et l'eau. — Ève, épouse d'Adam, est son image vivante, elle sera sa société et lui donnera de nombreux enfants. L'Église, épouse de Notre-Seigneur, est son image vivante; elle sera sa so-

¹ *Sacerdos Patris catholicus.* (Tertull.)

ciété et lui donnera de nombreux enfants. — Entre Adam et Ève existe une société indissoluble. Entre Notre-Seigneur et l'Église existe une société qui ne finira jamais : Jésus-Christ sera avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles et pendant toute l'éternité.

— Adam pèche : il est chassé du Paradis. Notre-Seigneur se charge des péchés du monde, il *devient péché* ¹, et il descend du Ciel. — Adam est condamné au travail, aux souffrances et à la mort. Notre-Seigneur se condamne aux mêmes peines. — Adam enveloppe toute sa postérité dans son malheur. Notre-Seigneur sauve tous les hommes par sa Rédemption ; car, dit saint Paul, *de même que la mort est entrée dans le monde par un seul homme en qui tous ont péché, de même la vie y est rentrée par un seul homme en qui tous sont sauvés* ².

Tels sont les principaux caractères de ressemblance que la raison et la foi nous découvrent entre les deux Adam ³.

Par le père du genre humain commence la longue suite de prophéties vivantes, qui toutes ensemble nous donnent, dans les actions des Patriarches, une parfaite peinture du Rédempteur ⁴.

Avant d'ouvrir à nos yeux cette magnifique galerie de tableaux vivants, il est nécessaire de connaître les Patriarches qui la composent. Aussi bien, que de nobles et tendres souvenirs se rattachent à leurs noms ! Qui de nous peut relire leur histoire sans se reporter aux jours heureux de sa première enfance, alors qu'une pieuse mère ouvrant sur ses genoux *la Bible en figures*, nous écoutions ses ré-

¹ II Cor., v, 21. — ² Rom., v, 12.

³ Voyez, dans la Biblioth. choisie des Pères, Tertull., t. III, p. 29 ; Chrysost., t. XIII, p. 408, 509.

⁴ S. Aug., de Catech. rudib.

cits avec tant d'avidité, et que nos yeux se mouillaient de larmes, au nom d'Isaac immolé par son père ou du petit Joseph vendu par ses frères ?

Patriarche signifie père ou chef de famille : on donne ce nom aux premiers ancêtres du Sauveur ; on en compte trente-quatre. Il faut distinguer trois classes de Patriarches :

1° Ceux qui ont existé avant le déluge, savoir : Adam, Seth, Énos, Caïnan, Malaléel, Jared, Énoch, Mathusalem, Lamech, Noé ;

2° Ceux qui ont vécu après le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, savoir : Sem, Arphaxad, Salé, Héber, Phaleg, Réhu, Sarug, Nachor, Tharé, Abraham ;

3° Enfin, ceux qui ont paru depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la servitude d'Égypte, savoir : Isaac, Jacob, et ses douze fils, qui furent les tiges des douze tribus du peuple d'Israël. Disons un mot de leur vie.

Les Patriarches étaient parfaitement libres, et leur famille composait un petit État, dont le père était comme le roi. Leurs richesses consistaient principalement en bestiaux. C'était ce grand nombre de troupeaux qui leur faisait tant estimer les puits et les citernes, dans un pays qui n'a point d'autres rivières que le Jourdain, et où il ne pleut que rarement. Avec toutes ces richesses ils étaient fort laborieux, toujours à la campagne, logés sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages, par conséquent souvent occupés à camper et à décamper ; car ils ne pouvaient faire que de petites journées avec un si grand attirail.

Cette manière de vivre a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre. Aussi, elle marquait mieux l'état des Patriarches qui n'ha-

bitaient cette terre que comme voyageurs, attendant les promesses de Dieu, qui ne devaient s'accomplir qu'après leur mort. Les plus anciennes villes dont il soit parlé furent bâties par des méchants, par Caïn et par Nemrod. Les premiers, ils se sont renfermés et fortifiés, pour éviter la peine de leurs crimes, et en commettre impunément de nouveaux : les gens de bien vivaient à découvert et sans rien craindre.

La principale occupation des Patriarches était le soin de leurs troupeaux. Quelque innocente que soit l'agriculture, la vie pastorale est plus parfaite. Elle a quelque chose de plus simple et de plus noble ; elle est moins pénible, elle attache moins à la terre, et toutefois elle est d'un plus grand profit. On peut juger du travail des hommes par celui des filles. Rebecca venait d'assez loin pour puiser de l'eau et s'en chargeait les épaules, et Rachel menait elle-même le troupeau de son père : leur noblesse ni leur beauté ne les rendaient point plus délicates. C'est, en partie, sans doute cette vie simple, laborieuse et frugale des Patriarches qui les faisait arriver à une si grande vieillesse et mourir si doucement. Abraham et Isaac ont vécu chacun près de deux cents ans ; les autres Patriarches dont nous savons l'âge ont au moins passé cent ans, et il n'est point fait mention qu'ils aient été malades pendant une si longue vie ¹.

¹ Sur la longévité des premiers hommes, voici les paroles de la science actuelle. 1° Le fait n'a rien d'impossible. En effet, y a-t-il dans la constitution de la race humaine quelque chose qui fixe à une certaine période la durée de son existence ? Dans son système osseux, nerveux, musculaire, viscéral ; dans les appareils digestif, sanguin, respiratoire, y a-t-il vingt, plutôt que trente, que soixante, que cent, que deux cents ans de vie ? Non assurément, et non-seulement cela est impossible à prouver à priori, mais la solution serait tout à fait diverse suivant les bases des observations et le compte rendu des faits :

Telle fut, en général, l'existence des Patriarches : une grande liberté, sans autre gouvernement que celui du père qui exerçait un empire absolu dans sa famille; une vie fort naturelle et fort commode, dans une grande abon-

car il y a des populations dont l'existence se resserre en deçà de quarante ans; d'autres dont la moyenne est double. Déjà Plutarque étonné s'adressait cette question : Pourquoi les Éthiopiens sont-ils vieux à trente ans, tandis que les Bretons vivent jusqu'à cent vingt? (*De Placid. phil.*, t. V, c. xxx.) Les premiers vivent dans des circonstances physiques qui usent rapidement la vie; les autres sont favorisés par des circonstances contraires. Ainsi, encore de nos jours, dans certains pays, la femme est formée à dix ou douze ans; elle est décrépite à vingt-cinq; c'est le contraire ailleurs. Très-souvent encore dans ces systèmes opposés de longue existence ou d'anéantissement rapide, les proportions de la vie se conservent et protestent contre les causes accidentelles de dépérissement.

Maintenant ne pouvez-vous pas imaginer des circonstances physiques plus défavorables encore que celles où les hommes sont très-vieux à quarante ans, et, au contraire, des circonstances plus riches en principes de vie que celles où les hommes vivent jusqu'à quatre-vingts ans? Assurément personne n'a le droit de s'y opposer. Eh bien! nous voilà, nous, placés vis-à-vis des premiers patriarches, et remarquez que la *Genèse* rend précisément raison de l'altération de la vie par l'altération des circonstances physiques primitives amenées par le déluge. (*Gen.*, vi, 3.) Cette altération a pu frapper tant sur les agents extérieurs que sur les faits secondaires de l'organisation humaine.

2^o Ce fait est prouvé par ses preuves naturelles. Puisqu'une vie d'hommes plus ou moins longue est un fait, qui par lui-même n'offre rien d'impossible ni d'in vraisemblable, il faut se demander : Ce fait a-t-il eu lieu? dès lors nous voici à une question de témoignage, à une question d'histoire. Si les témoignages donnent à un fait de ce genre telle ou telle durée, il faut croire aux témoignages ou prouver qu'ils sont faux. La question ainsi posée retombe sur nos adversaires : nous sommes en possession. Suivant toutes les règles du droit, c'est au demandeur à faire la preuve de ses prétentions. Nous pourrions nous en tenir là; cependant nous voulons bien aller plus loin et montrer les autorités sur lesquelles reposent les faits de la longévité primitive. La première est celle de Moïse. Or, en mettant de côté et l'inspiration et la gravité du témoin, il y a en sa faveur, qu'il est, de l'aveu général, le plus ancien historien, et d'un plus grand poids par conséquent que tous les historiens postérieurs, dont le témoignage négatif ne suffirait pas pour contre-balancer le sien. De plus, il faut remarquer que les autres historiens, s'ils ont perdu le fil de la série humanitaire, ne pouvant remonter dans leur origine que jusqu'au déluge, époque après laquelle, suivant la Bible, Dieu réduisit la vie humaine, leur témoignage ne serait ici que d'un poids minime. Cependant, comme la vie des patriarches postdiluviens était encore beaucoup plus que séculaire, il

dance des choses nécessaires, et un grand mépris du superflu, dans un travail honnête, accompagné de soin et d'industrie, sans inquiétude et sans ambition ¹.

A peine sortis du Paradis terrestre, nos premiers parents connurent, par une triste expérience, le mal qu'ils s'étaient fait, et le changement funeste que leur faute avait opéré dans toute la nature. Condamnés aux plus rudes travaux, mangeant leur pain à la sueur de leur front, quels besoins n'avaient-ils pas d'être consolés et encouragés par de nouvelles marques de la miséricorde divine? Le Seigneur, toujours bon, toujours attentif, leur vint en aide.

Deux enfants leur furent donnés. L'aîné reçut le nom de Caïn, et le plus jeune celui d'Abel. Caïn s'appliqua à cultiver la terre : Abel se livra à la vie pastorale. Instruits par leur père, l'un et l'autre étaient dans l'habitude de rendre à Dieu leurs hommages par l'offrande d'une partie des biens qu'ils recevaient de sa bonté. Un

serait assez naturel de retrouver des traces de ce fait dans les traditions profanes.

Aussi le témoignage des Païens est-il notre seconde autorité; Homère se plaignait que la vie des mortels de son temps était bien raccourcie. Josèphe cite aux Grecs leurs historiens Hésiode, Hécatée, Hellanicus, Arcésilaüs, Éphore et Nicolas de Damas, affirmant que les premiers hommes vivaient plusieurs siècles. On retrouve la même croyance chez les Égyptiens, chez les Indiens et chez les Chinois.

A cela qu'oppose-t-on? les faits actuels. On dit : Les hommes ne vivent aujourd'hui que soixante-dix à quatre-vingts ans, et l'on conclut : Donc il en était de même il y a plus de cinquante siècles. L'homme arrive bien rarement à la centaine; donc jamais il n'a existé un système de constitution pour l'homme qui ait pu résister au poids de sept à huit cents ans. Ici, comme dans toutes les autres objections contraires aux faits religieux, c'est toujours la prétention étourdie de l'esprit fort : Ce que je n'ai pas vu n'est pas, n'a pas été, n'a jamais dû être. Voyez *Soirées de Montlhéry*, par M. Desdoutis; *troisième Soirée*.

¹ Voyez Fleury, *Mœurs des Israélites*, p. 3 et 14.

jour Caïn lui présenta les prémices de sa récolte, et Abel lui immola les premiers-nés de ses troupeaux et la graisse de ses victimes. Mais la piété de Caïn était aussi avare que celle d'Abel était sincère et généreuse. Le Seigneur témoigna d'une manière sensible la différence qu'il faisait des deux sacrifices. Il agréa celui d'Abel et dédaigna celui de Caïn.

La jalousie ne sait point faire justice. Au lieu de s'en prendre à lui-même de sa disgrâce, Caïn aima mieux s'en venger sur son frère innocent. Au moment où le crime fut conçu dans son cœur, il se montra sur son visage. Le Seigneur, qui voulait sauver Caïn en le rappelant à lui-même, lui fit entendre sa voix. D'où vient que vous êtes irrité? Pourquoi votre visage a-t-il perdu sa sérénité? Si vous faites le bien, n'en recevrez-vous pas la récompense? Si vous faites le mal, votre péché ne provoquera-t-il pas à l'instant ma vengeance? Mais il est encore temps de vous y soustraire : quelque violente que soit votre passion, vous pouvez y résister.

Les divines remontrances d'un maître qui cherche à prévenir les fautes de ses serviteurs, ne firent aucune impression sur l'esprit envenimé de Caïn. N'écoutant que sa jalousie sanguinaire : Allons à la campagne, dit-il à son frère. Abel y consentit volontiers. Peut-être même travaillait-il à adoucir les chagrins dont Caïn paraissait rongé. Sans lui répondre, Caïn se jette sur lui et le tue.

Aussitôt le Seigneur se fit entendre au meurtrier, avec une douceur que le fratricide ne méritait pas, et dont il profita mal. Il ne lui dit d'abord que ces deux mots : Caïn, où est Abel, votre frère? Je n'en sais rien, répondit le scélérat. Suis-je donc le gardien de mon frère? Vous conviendrez qu'une réponse si insolente mérite un coup

de foudre ; mais le Seigneur, qui, par ses remontrances, avait essayé d'arrêter le crime, voulait encore en ménager le repentir. Qu'avez-vous fait, Caïn ? reprit-il ; la voix du sang de votre frère s'élève de la terre et crie vengeance contre vous. Vous serez maudit sur la terre que vous avez forcée d'ouvrir son sein pour recevoir le sang de votre frère. Vous la cultiverez avec de grandes fatigues, et elle ne répondra ni à vos espérances ni à vos soins. Vous errerez sur sa surface comme un vagabond et un malheureux fugitif.

Le coupable, consterné de cet arrêt, s'écria avec plus de désespoir que de repentir : Mon crime est trop grand pour en espérer le pardon. Vous me condamnez à errer dans différents pays, sans pouvoir me fixer dans aucun. Quiconque me rencontrera se croira en droit de me tuer. Non, répondit le Seigneur, je veux vous laisser du temps pour expier votre crime et pour le réparer. Celui qui osera attenter à vos jours sera puni sept fois plus rigoureusement que vous.

Dieu tint parole au fratricide. Pour le préserver de l'assassinat qu'il craignait, il imprima dans son air et dans toute sa personne je ne sais quoi de farouche et de terrible, qui faisait craindre de l'attaquer. Caïn avait abusé des grâces prévenantes qui le détournaient du crime ; il ne profita pas mieux des ressources de salut que lui offrait la patience du Seigneur. En ce point, comme en tout le reste, modèle souvent copié par une multitude d'impénitents qui, toujours inexcusables, ne tombent dans l'abîme qu'en éloignant la main charitable qui se présente pour les soutenir, et qui n'y demeurent enfoncés que faute d'user du secours qu'on leur offre pour en sortir.

On voit dans Caïn et dans Abel ce qui doit arriver dans toute la suite des siècles, l'église de Satan s'élevant contre l'Église de Jésus-Christ. Dès lors commence cette longue persécution que les méchants feront aux justes jusqu'à la fin des siècles. Mais le châtement de Caïn annonce aux justes que la Providence veille sur eux pour les récompenser et les venger. La conscience du premier fratricide, livrée à de continuelles frayeurs, l'engagea à bâtir la première de toutes les villes, pour y trouver un asile contre la haine et l'horreur du genre humain.

Cette histoire du premier Caïn et du premier Abel est l'histoire anticipée d'un autre Caïn et d'un autre Abel. Quatre mille ans plus tard, la seconde devait, comme la première, être écrite en lettres de sang à peu près dans les mêmes lieux, car Abel est la seconde figure du Messie.

— Abel est berger de brebis. Notre-Seigneur s'appelle lui-même berger de brebis : il appelle l'Église son bercail, les Chrétiens ses ouailles. — Abel offre un sacrifice que Dieu reçoit favorablement, tandis que celui de Caïn est rejeté. Notre-Seigneur s'offre lui-même en sacrifice : ce sacrifice est reçu favorablement, et tous ceux de l'ancienne Loi sont rejetés. — Abel devient en butte à la jalousie de Caïn, son frère. Notre-Seigneur est en butte à la jalousie des Juifs, ses frères. — Abel est attiré dans les champs, et succombe sous les coups de son frère. Notre-Seigneur est conduit hors de Jérusalem, et mis à mort par les Juifs, ses frères. — Le sang d'Abel crie vengeance contre Caïn. Le sang de Notre-Seigneur crie miséricorde pour ses bourreaux.

En punition de son fratricide, Caïn est condamné à être errant et vagabond sur la terre. En punition de leur

déicide, les Juifs sont condamnés à être errants et vagabonds sur toute la terre. Depuis dix-huit cents ans, le monde les voit passer sans prêtres, sans roi, sans sacrifice; n'étant nulle part, et se trouvant partout. — Caïn était un objet d'horreur et de crainte pour tous ceux qui le rencontraient. Le peuple juif est un objet d'horreur et de mépris pour tous les peuples. — Dieu mit un signe sur le front de Caïn pour empêcher qu'on ne le tuât. Un signe de réprobation a été mis sur le front du peuple juif pour empêcher qu'on ne l'extermine; et, de tous les peuples anciens, il est le seul qui survive; le seul qui existe au milieu de tous les autres, sans se confondre avec aucun. — Adam est consolé de la mort d'Abel par la naissance de Seth, enfant de bénédiction, qui perpétue la race des justes. Dieu est, pour ainsi dire, consolé de la mort de Notre-Seigneur par la naissance d'une multitude innombrable de Chrétiens, enfants de Dieu par adoption.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir multiplié les promesses et les figures du Messie ; faites qu'elles excitent de plus en plus dans mon cœur le désir de vous connaître et de vous aimer ; donnez-moi l'innocence d'Abel, son zèle pour votre gloire et sa charité pour mes frères.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je saluerai ceux qui me font du mal et je prierai pour eux.*

XXII^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Naissance de Seth. — Hénoch enlevé au Ciel. — Corruption du genre humain. — Noé. — Déluge. — Arc-en-ciel. — Noé, troisième figure du Messie.

Pour remplacer le juste Abel, Dieu donna à Adam un fils qui fut nommé Seth. C'est lui qui devait perpétuer sur la terre la race des enfants de Dieu. L'Écriture appelle *Enfants de Dieu*, les hommes qui vivaient selon l'esprit de la Religion, et *Enfants des hommes*, ceux qui n'obéissaient qu'aux penchants dépravés de la chair et de la concupiscence. Caïn fut le père de ces derniers. Hénoch, un des descendants de Seth, se distingua surtout par sa fidélité à observer la Loi du Seigneur. Pendant qu'il fut parmi les hommes, il ne cessa de les exhorter à la pénitence, leur annonçant le jugement de Dieu sur les méchants.

Lorsqu'il eut passé sur la terre 365 ans, Dieu l'enleva en l'exemptant de la mort, et il ne reparut plus, ayant été transporté dans le Ciel d'où il doit revenir sur la terre, vers la fin du monde, pour convertir les Juifs et faire entrer les pécheurs dans la voie de la pénitence ¹. Ainsi, Dieu se conserva toujours, dans la postérité de Seth, de fidèles serviteurs, et l'effet anticipé de la Rédemption s'est fait sentir dès le commencement du monde.

Tant que la race de Seth vécut séparée de celle de Caïn, elle garda l'innocence primitive. Avec le temps, les deux familles se rapprochèrent et s'unirent par des alliances. De là naquirent les Géants, c'est-à-dire des hommes d'une taille et d'une force extraordinaire. Ces hommes, dont le

¹ Voyez *Dissert. sur Hénoch*, Bible de Vente, t. I, p. 350.

nom est depuis longtemps célèbre, répandaient partout le désordre et l'impiété ¹. On voit par là que la cause du mal

¹ L'impiété voltairienne a nié l'existence des géants, et plus d'une fois la légèreté mondaine de notre siècle lui a servi d'écho. Or, voici quelques-unes des preuves scientifiques et historiques du fait génésiaque. 1° Les commentateurs conviennent que le mot de l'Écriture qu'on traduit par *gigantes*, peut signifier simplement des hommes forts et violents, tels, par exemple, que serait une population d'athlètes. La suite du discours s'harmonise parfaitement avec cette interprétation, et fort médiocrement avec l'autre. Nous pourrions nous en tenir là, et l'incrédulité n'aurait rien à dire.

2° Supposons qu'il faille entendre par le mot *géants* des hommes d'une taille et d'une force démesurées, nous disons que l'existence d'une race gigantesque est croyable, s'il se rencontre des faits analogues qu'on doit considérer comme le résultat de circonstances physiques favorables, et très-naturelles cependant. Eh bien ! nos végétaux sont des nains en comparaison de leurs pareils, vus sur le sol de l'Amérique. Tout le monde sait que la fougère, qui n'est pas même un arbuste chez nous, s'élève dans ce climat au rang de grand arbre ; aussi l'appelle-t-on précisément la fougère gigantesque. Avant la découverte de l'Amérique, on eût traité la fougère gigantesque de fable tout à fait digne des géants de la Bible.

Descendons maintenant dans le sein de la terre, nous y trouverons des géants dans les débris des deux règnes qui y dorment sous la pierre. Les monocotylédones, qui y forment la création organisée le plus profondément enfouie, sont des fougères et des palmiers *gigantesques*, au dire de tous les géologues. Les fossiles animaux sont entre autres de monstrueux lézards, qui ont jusqu'à soixante-dix pieds de long ; et parmi des produits plus connus, l'énorme mastodonte, le *monstrueux* mammoth. Or, voilà précisément des géants dans les premiers âges du monde. S'il en a existé parmi les végétaux et les animaux, pourquoi la nature n'aurait-elle pas pu en former parmi les hommes ?

3° Puisqu'il ne s'agit que de la possibilité du fait de l'existence des géants dans la race humaine, nous disons que quelques faits isolés du même genre suffisent pour prononcer la thèse générale. Or, l'histoire nous a conservé le nom et la taille de quelques hommes qu'on peut à bon droit nommer des géants. Sans parler de Goliath, on peut citer des individus de 6, 7, 8, 9, pieds de haut, dont l'existence n'est pas contestée. Ainsi Auguste avait à sa cour un géant et une géante nommés *Pusio* et *Secundilla*, dont les squelettes, conservés dans les jardins de Salluste, avaient, au rapport de Pline (liv. VIII, c. XVI), 10 pieds 3 pouces romains, ou environ 9 pieds français. Le géant Gabbara, envoyé d'Arabie à l'empereur Claude, avait un demi-pied de moins, selon le même auteur. Le géant Éléazar, envoyé à Tibère par Artaban, roi des Parthes, avait 5 coudées selon Josèphe, ce qui donne plus de 7 pieds. L'empereur goth Maximin avait davantage ; Capitolin lui donne 8 pieds 7 pouces romains.

fut dès lors ce qu'elle a toujours été depuis, le mélange des bons avec les méchants. Bientôt la corruption devint générale et la terre fut couverte de crimes. L'iniquité alla à un tel excès qu'elle força pour ainsi dire Dieu, qui est la bonté même, à se repentir d'avoir créé les hommes. L'expression dont se sert l'Écriture est étonnante : *Dieu, pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur, dit : Je perdrai l'homme que j'ai créé* ¹.

Or, remarquez que la position de tous ces personnages à Rome et à la cour, les mettait tellement en vue, qu'il était impossible aux témoins dont nous tenons ces détails, de se méprendre eux-mêmes ou de pouvoir tromper le public sur ce qu'ils racontaient. Cela suffit, indépendamment de toute autre preuve, pour rendre croyable et le Goliath de la Bible et toute cette famille gigantesque des enfants d'Énac, à laquelle appartenait ce roi de Bazan, dont le lit avait 9 coudées, ce qui n'en suppose pas plus de 8 et moins peut-être à l'individu qui l'occupait.

4° En faveur de l'existence des géants antédiluviens nous pourrions encore citer les traditions conservées chez les païens. Citer les témoignages de leurs auteurs nous conduirait trop loin ; vous pouvez vous les rappeler ou les lire dans la dissertation de la Bible de Vence, t. I, p. 371.

5° A l'existence des géants on ne peut donc opposer que ce raisonnement absurde : il n'y a plus de géants, donc il n'y en a jamais eu ; donc il est impossible qu'il en ait jamais existé. De quel droit resserrez-vous ainsi les limites du possible ? Au reste terminons par une remarque importante.

Si vous niez les géants, du moins ne pouvez-vous pas nier les nains. Si Dieu en a fait un certain nombre, vous ne pouvez pas contester qu'il ait pu en former davantage, et même qu'il ait pu ne former que des nains. Supposez donc que le Créateur n'eût formé depuis longtemps que des nains, et qu'un d'entre eux, haut de 3 pieds, raisonnant comme nos philosophes, eût dit : On prétend qu'à une certaine époque il a existé des géants hauts de 5 à 6 pieds. Cela est certainement impossible ; car ni moi ni personne, de mémoire d'homme, n'avons rien vu de semblable. En niant qu'il eût pu exister à une certaine époque des hommes semblables à nous, le nain eût dit une sottise, n'est-ce pas ? Eh bien ! nos philosophes disent exactement la même chose ; car, si Dieu peut créer des hommes de 3 pieds et des hommes de 6 pieds, il peut aussi bien produire à la fois des hommes de 6 pieds et des hommes de 12 pieds. Nous avons ici une proportion dont les trois premiers termes sont certains ; donc le quatrième est légitime.

Voyez Bible de Vence, t. I, p. 371 ; et *Soirées de Montlhéry*, troisième Soirée, p. 112 et suiv.

¹ Gen., v, 6.

Mais, au lieu de la dépravation générale, il se rencontra un juste qui s'était conservé pur de la contagion : ce juste était Noé, alors âgé de 480 ans. Le Seigneur l'appela et lui dit : L'homme a corrompu toutes ses voies, je me repens de l'avoir créé et je suis résolu de le détruire, et avec lui les animaux, les reptiles, les oiseaux et toutes les créatures infectées par les crimes de la race humaine. Je détruirai le monde par le déluge. Pour vous, vous avez trouvé grâce devant moi. Faites donc une arche de bois solide et poli, partagez-la en différents logements et enduisez-la de bitume en dedans et en dehors. Vous lui donnerez trois cents coudées de long, cinquante coudées de large et trente coudées de haut. Vous y ménagerez une ouverture pour servir de fenêtre, vous placerez une porte dans l'un des côtés, et vous distribuerez toute la capacité du vaisseau en trois étages. Lorsque l'arche sera finie, vous y entrerez, vous et vos enfants. Vous y ferez entrer avec vous des animaux de toute espèce, afin d'en repeupler la terre; vous rassemblez dans l'arche toutes les provisions nécessaires à votre vie et à celle des animaux.

Les mesures du Seigneur étaient justes, et quand, par les plus exactes supputations, on n'en aurait pas découvert, ainsi qu'on l'a fait, la proportion et la justesse, on pourrait bien s'en rapporter à l'habileté du grand Maître qui voulut être lui-même le conducteur et l'architecte de ce merveilleux édifice ¹.

Noé obéit au Seigneur, et il employa cent vingt ans à la construction de l'arche. Admironz ici la patience de Dieu. Il fait construire, tout exprès, l'arche sous les yeux des hommes coupables, afin que la vue de ce bâtiment soit un

¹ Voyez, dans la Bible de Vence, la *Dissertation sur l'arche*, t. 1, 404.

avertissement continuel du châtement dont ils sont menacés. Noé ne cesse de les rappeler à la pénitence, mais ils ferment les oreilles à ses salutaires avis, et se rient des terreurs qu'il veut leur inspirer. Lorsque l'arche fut finie, le Seigneur différa encore sept jours à exercer sa justice, et il donna aux pécheurs ce dernier délai pour se reconnaître : il ne pouvait, pour ainsi dire, se résoudre à frapper. Nous avons vu d'autre part que la prophétie d'Hénoch avait précédé celle de Noé. Ainsi, Dieu fit durer près de mille ans les avertissements et les menaces ; tout fut inutile. Elle arriva enfin, cette punition si longtemps annoncée, toujours méprisée et en effet aussi formidable qu'elle avait paru peu à craindre.

L'an du monde 1656, le Seigneur fit entrer dans l'arche Noé, sa femme, ses trois fils et leurs épouses, avec des animaux de chaque espèce pour en conserver la race. Après quoi, voyant dans l'arche les huit personnes dont devait sortir un monde nouveau, et le nombre des animaux destinés à réparer les ruines de l'ancien, il ferma au dehors la porte de l'arche, en sorte que l'eau ne pouvait y pénétrer. Libre désormais de punir les coupables sans perdre le juste, il abandonna le monde aux effets de son indignation.

Tout à coup, la mer se déborde : tous les abîmes de la terre, tous les réservoirs du Ciel sont ouverts. Une pluie, plus effrayante par son abondance que par sa durée, tombe continuellement pendant quarante jours et quarante nuits. La surface du globe est inondée, et les eaux surpassent de quinze coudées les plus hautes montagnes. Rien n'échappe : hommes, bêtes, oiseaux, tout périt. L'arche seule flotte tranquillement sur les eaux qui l'élèvent vers le Ciel à mesure qu'elles croissent, conservant dans son sein les prémices d'un monde nouveau.

La terre demeura couverte des eaux du déluge pendant cent quarante jours. Alors, Dieu fit souffler un vent qui les dessécha peu à peu. Pour prendre quelque connaissance de ce qui se passait, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et donna la liberté à un corbeau. L'animal carnassier, ayant trouvé à vivre parmi tant de corps morts, ne revint pas. Cette circonstance fit juger à Noé que les eaux étaient déjà considérablement diminuées. Sept jours après, il laissa échapper une colombe, dans le même dessein qu'il avait eu en envoyant un corbeau; mais cet oiseau, n'ayant point trouvé de terrain sec où reposer le pied, revint à l'arche. Il se présenta à Noé, qui lui tendit la main et le reprit. Le Patriarche attendit sept autres jours, et envoya la colombe une seconde fois. La colombe revint sur le soir, apportant à son bec une branche d'olivier dont les feuilles étaient vertes. A ce signal, Noé jugea que les eaux s'étaient tout à fait retirées. Mais il prit le parti d'avoir patience encore sept jours, et il envoya la colombe pour la troisième fois. L'oiseau ne revint plus. Il attendit néanmoins, pour sortir, les ordres du Seigneur. Ces ordres lui furent donnés le 393^e après son entrée dans l'arche.

A peine Noé fut-il en liberté, que son premier mouvement le porta à un acte de reconnaissance. Il offrit un sacrifice au Seigneur, et le Seigneur lui promit de ne plus faire périr le monde par le déluge. « Voici le signe de l'alliance que j'établirai pour jamais entre vous et moi, lui dit-il : lorsque j'aurai couvert le Ciel de nuages, mon arc paraîtra dans les nuées, et je me souviendrai, en le voyant, de la promesse que j'ai faite de ne jamais submerger le monde par une inondation générale. » Ainsi, toutes les fois que nous voyons l'arc-en-ciel, nous devons nous

rassurer, en nous souvenant que Dieu ne fera plus périr le genre humain par les eaux. De cette promesse divine, perpétuée par la tradition, était sans doute venue la vénération que les Péruviens paraissent avoir longtemps conservée pour l'arc-en-ciel, signe manifeste pour eux de la cessation à jamais de ces terribles inondations qui avaient produit le déluge ¹.

Si le souvenir de cette circonstance particulière se trouve chez les peuples païens, à plus forte raison doit-on y trouver la mémoire de la terrible inondation qui fit périr le genre humain. En effet, la réalité du déluge est écrite en caractères ineffaçables dans deux grands livres ouverts à tous : la mémoire des peuples et la surface du globe. Pour nous en convaincre, interrogeons rapidement les nations qui ont paru aux différentes époques et sous les divers climats. Commençant par l'Asie, berceau du genre humain, nous entendrons, après les Juifs dont la croyance est connue, les anciens Perses nous dire que le déluge, dans lequel périt la race humaine, fut occasionné par une pluie qui dura dix jours et dix nuits.

Voici de quelle manière les Indiens nous racontent l'histoire de ce terrible événement. Wichnou s'adressa un jour à un roi de Dravadam, nommé Satievaraden, prince fort religieux. Le dieu lui dit : Votre piété envers moi et votre charité envers les hommes me sont agréables ; ainsi écoutez ma parole : Je vous annonce que dans sept jours la mer submergera le monde. J'ai dessein de vous sauver de ce déluge, vous et les sept patriarches. C'est pourquoi préparez-vous à cet événement. Je vous enverrai un bâtiment où vous rassemblerez une provision de toutes sortes de

¹ *Cosmogonie de Moïse*, par M. Marcel de Serres, p. 182.

semences, de fruits et de racines. Vous y monterez ensuite et serez porté sur les eaux. Le prince fit la provision de semences et de racines, tant pour sa nourriture que pour la reproduction dans le renouvellement du monde. A la fin du septième jour, les cataractes du Ciel furent ouvertes; les nuées déchargèrent une pluie si abondante, que la mer couvrit toute la terre. Mais le bâtiment sous la sauvegarde de Wichnou était porté au-dessus des eaux, et tout ce qui avait été prédit arriva. Le déluge étant fini, les huit personnes conservées descendirent du bâtiment et adorèrent Wichnou ¹. Ces mêmes peuples attribuaient le déluge à la corruption de la race humaine.

Les Chinois, si différents de nous par leurs institutions et leurs procédés, autant peut-être que par leur figure et leur tempérament, admettent aussi un déluge; ils en font à peu près remonter la date à la même époque que nous. Leur Chou-king, ou leur plus ancien livre, commence l'histoire de la Chine par un empereur nommé *Yao*, qu'il nous représente occupé à faire écouler les eaux qui couvraient la plus grande partie de la surface de la terre. Les Chinois avaient même institué une fête en commémoration de la mort des hommes qui avaient succombé lors du déluge. Cette fête, célébrée également par les Japonais vers la fin du mois d'août, avait le même but comme la même origine ¹.

De pareilles croyances régnaient également chez les Arabes, les Turcs, les Mongols, les Babyloniens. Bérose, qui écrivait à Babylone sous Alexandre, parle du déluge avec des circonstances tellement semblables à celles de Moïse, que son récit paraît avoir été tiré de la même

¹ Bagavadam, liv. VIII, p. 213 et suiv.

² *Cosmogonie de Moïse*, p. 183.

source ; et l'époque à laquelle il le place, c'est-à-dire immédiatement avant Bélus, père de Ninus, s'accorde avec celle que donne la *Genèse* ¹.

Si de l'Asie nous passons en Afrique, les Égyptiens nous diront qu'à l'époque où Osiris était occupé à instruire les hommes en Éthiopie, le Nil déborda et inonda en entier la vaste plaine qu'il parcourt. Tous les hommes auraient péri par l'effet de ce déluge, sans la main puissante d'Hercule, qui seule put arrêter les eaux en élevant des digues, et sauver ainsi une partie du genre humain ².

En avançant au cœur de l'Afrique, vous retrouvez les mêmes traditions chez les Abyssins.

En Europe, voici les Scandinaves qui nous disent que, le géant *Ymus* ayant été tué, il coula de ses larges et profondes blessures une si grande abondance de sang, que le genre humain fut submergé. Un homme, qu'ils désignent sous le nom de Belgémer, fut, avec sa famille, le seul sauvé ; et cela, parce que, d'après l'ordre de la Divinité, il s'était retiré sur un gros bateau. Les traditions des Celtes semblent encore plus explicites sur ce grand événement historique. D'après eux, comme d'après les peuples les plus anciens, le déluge aurait détruit l'universalité du genre humain, à l'exception pourtant de *Dwvan* et de *Dwivach*. Ceux-ci échappèrent seuls à ce danger, ayant construit à l'avance un vaisseau sans voiles, dans lequel ils avaient placé un individu mâle et femelle de tous les animaux qui existaient. Il n'est pas jusqu'aux pauvres Lapons qui n'aient aussi leurs traditions sur le déluge ³.

Pour achever notre voyage autour du monde, passons maintenant en Amérique. Les anciens Incas, lors de leur

¹ *Cosmogonie de Moïse*, p. 180. — ² *Ibid.*, p. 177. — ³ *Ibid.*, p. 184-191.

conquête du Pérou, cherchaient à persuader aux peuples dont ils devinrent les maîtres absolus que, depuis le déluge universel, dont le souvenir s'était conservé parmi les Indiens, le monde avait été repeuplé par leurs ancêtres. A les entendre, leurs aïeux, sortis au nombre de sept de la caverne de *Pacaritambo*, avaient seuls perpétué la race humaine. Dès lors tous les hommes leur devaient hommage et obéissance; et ces idées ne favorisèrent pas médiocrement l'établissement de leur empire.

Ce souvenir du déluge était tellement empreint dans l'esprit des diverses peuplades du nouveau monde, qu'un des Indiens de Cuba apostropha Gabriel de Cabrera, en lui disant : Pourquoi me grondes-tu? Ne sommes-nous pas tous frères? Ne descends-tu pas comme moi de celui qui construisit le grand vaisseau qui sauva notre race? Mêmes idées chez les sauvages de l'Amérique septentrionale ¹. Ainsi, le souvenir du déluge et des crimes qui l'ont attiré s'est conservé dans la mémoire de tous les peuples. Tel est le premier livre dans lequel nous lisons ce grand événement rapporté par Moïse.

Le second, c'est la surface de notre globe. En effet, on trouve partout sur les montagnes, ainsi que dans les entrailles de la terre, même à une grande distance de la mer, une quantité prodigieuse de coquilles, de dents de poissons, de débris d'animaux marins, dont les espèces sont étrangères à nos contrées. Il est évident que ces corps viennent de la mer, et qu'ils ont été transportés dans ces pays éloignés par une inondation subite et par un mouvement violent des eaux, sur toute la surface de la terre ². Il n'est pas

¹ *Cosmogonie de Moïse*, p. 186-488. — Bible de Vence, t. I, p. 420. — Jehan, *Nouveau traité des sciences géologiques*, p. 293.

² Voyez Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. — La

jusqu'à l'époque du déluge indiquée par Moïse, à laquelle les faits géologiques ne rendent hommage. Si nous exa-

note suivante présente un abrégé des preuves physiques du déluge telles qu'on les trouve dans les géologues modernes les plus avancés. Remarquons d'abord que, si la surface du globe a subi un cataclysme, comme nous le disent la Genèse et les traditions des peuples, il doit exister quelque part sur la terre des traces de cette immense inondation. Car l'ancien monde a dû disséminer çà et là ses reliques, sur toute l'étendue de la surface bouleversée par les eaux. De plus, d'après la Genèse, les eaux de la mer se seraient réunies à celles de la pluie pour produire l'inondation. Il n'en faut pas davantage pour expliquer certains faits qui, réciproquement, servent de point d'appui aux inductions par lesquelles nous retrouvons les causes.

Cela posé, nous disons : Premier fait diluvien, ou, suivant la belle expression de Buckland, le Cuvier de l'Angleterre, *Première médaille du déluge* : « L'existence du sable marin et les coquillages dans les terrains d'alluvion de nos continents actuels. » Ces immenses couches de sable marin et de coquillages existent jusque sur le *sommet des montagnes*. Si ces coquillages et ce silex se trouvaient dans des couches pierreuses, cela n'aurait aucun rapport avec le déluge ; mais c'est dans les terrains meubles, dans les terrains d'alluvion, dans ceux que les géologues appellent précisément terrains diluviens, que nous trouvons ce sable et ces coquillages. Quoique, suivant certains géologues, les dépôts diluviens ne se trouvent pas à la cime des plus hautes montagnes, leur absence, si elle est réelle, ne prouve rien contre l'universalité du déluge. En effet, les dépôts résultant de l'action impétueuse des eaux courantes peuvent bien ne pas se montrer vers leurs points de départ et recouvrir uniquement les points les plus abaissés de la surface accidentée du globe ; à peu près comme, dans les temps présents, nous n'observons souvent aucune trace des plus violentes inondations sur les montagnes mêmes d'où elles sont parties.

Seconde médaille du déluge : « Les vallées de dénudation. » Au défaut des coquillages et du sable marin sur le sommet des plus hautes montagnes, les vallées de dénudation viennent attester le passage du terrible fléau sur ces sommets aériens. On appelle vallées de dénudation, des vallées qui ont été creusées dans la masse même des plateaux les plus élevés. Elles se reconnaissent aisément en ce que, sur chaque versant des collines, on voit l'exacte correspondance des couches qui, avant le creusement, étaient évidemment continues, puisque aujourd'hui elles se trouvent précisément à la même hauteur, de la même structure et dans le même ordre de superposition des deux côtés de la vallée. On ne peut attribuer la formation de ces vallées aux courants d'eau actuels, car la plupart sont des vallées sèches ; on en voit même dont les couches, composant le sol, sont verticales, et qui perdent ainsi dans leurs joints toutes les eaux pluviales. De Saussure rapporte aussi à une action violente des eaux la dénudation d'énormes masses de granit, qui ont jusqu'à 975 mètres d'élévation sur les plus hautes Alpes.

minons, dans les Alpes, les résultats des actions qui ont dû commencer, lorsque ces montagnes ont pris leurs for-

Troisième médaille du déluge, qui, comme les deux précédentes, se trouve à la surface du globe : « Les blocs erratiques. » Ce sont des fragments de rochers épars, d'un volume qui varie depuis quelques décimètres jusqu'à 1,500 mètres cubes, et jusqu'au poids de 300,000 kilog., reposant sur du sable ou enfouis dans des dépôts meubles, quelquefois isolés, plus souvent accumulés sur de grandes plaines ou dispersés en longues traînées sur des pentes et jusque sur des crêtes de montagnes, au sol desquelles ces blocs sont étrangers. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'ils se trouvent pour la plupart à de très-grandes distances des chaînes de montagnes, qui seules ont pu les fournir et dont ils sont séparés par de profondes vallées, et même par de larges bras de mer.

Tels sont les blocs qu'on rencontre en Danemark, dans la Prusse et dans le nord de la Russie européenne, et qui proviennent des montagnes de la Scandinavie, de la Finlande, etc., d'où ils ont été transportés à travers la mer Baltique. On voit de ces blocs dans toutes les parties de l'Europe, dans l'Amérique du Nord et dans l'Amérique du Sud. Le transport de ces blocs énormes est inexplicable sans le déluge, dont la prodigieuse violence a seule pu détacher du sommet des montagnes des masses granitiques de plusieurs milliers et les disséminer sur la crête d'autres montagnes.

Quatrième médaille du déluge : « L'existence d'un grand nombre de débris d'animaux terrestres, entassés pêle-mêle dans les terrains meubles avec du sable et autres produits marins. » Ce fait incontestable se reproduit dans toutes les parties du monde, jusque dans l'Australie si récemment découverte. Sur quoi il faut remarquer : 1° que les espèces dont ces terrains recèlent les débris sont semblables aux espèces actuellement vivantes; un petit nombre seulement s'en écarte fort peu; du reste les proportions sont généralement plus grandes; 2° ces débris se retrouvent dans des climats fort différents de ceux où vivent actuellement ces espèces; 3° ces races fossilisées pêle-mêle sont des races très souvent antipathiques, incapables d'habiter ensemble; et néanmoins l'état du terrain prouve qu'elles étaient mêlées au moment de leur commune catastrophe, et, de plus, qu'elles étaient concentrées alors dans un espace fort resserré. De l'observation de ces faits, reconnus par tous les géologues, nous devons conclure :

1° Que, puisqu'il y a un mélange entre les produits terrestres et ceux de la mer, les dépôts marins ne résultent pas d'une précipitation lente faite au sein du liquide, tandis que celui-ci aurait occupé tranquillement la surface des continents actuels. Les animaux terrestres n'ont pu joindre leurs dépouilles à celles des habitants de la mer, que par suite de l'invasion de celle-ci sur leur domaine : c'est précisément le récit de la Bible.

2° Que la grandeur des proportions de certaines espèces enfouies s'accorde très-bien avec les idées que nous donne Moïse de la vigueur de la nature organisée à l'époque du déluge.

mes actuelles, tels que la formation des éboulis ou talus des montagnes, et celles des moraines, des glaciers ; si

3° Que la diversité des climats où vivent les espèces fossilisées et de ceux où nous retrouvons leurs débris, ne peut s'expliquer que par une cause accidentelle, mais puissante, qui aurait transporté ces animaux de leurs latitudes habituelles, en des points fort éloignés où ces espèces auraient péri. Demandez à Cuvier comment il a pu rencontrer ensemble le renne et le rhinocéros dans nos climats. D'accord avec nous, le grand naturaliste vous dira que, dans l'hypothèse du déluge, on s'explique ce phénomène soit par les tentatives de fuite des animaux vers des points encore inoccupés par l'inondation, soit par le transport violent de leurs cadavres ballottés par les flots. Sans notre déluge, l'explication manque totalement.

4° Que de la réunion des débris de races incompatibles qu'on rencontre néanmoins ensemble, telles que les tigres et les hyènes avec les chevaux, il résulte que des individus fort nombreux de ces diverses espèces, se sont trouvés forcément réunis sur de très-petits espaces, où tous les individus ont également péri. Cette réunion forcée et cette concentration seraient précisément la conséquence d'un envahissement graduel des eaux, comme Moïse nous dépeint le déluge. Sans cette cause, tout cela est inexplicable. Il en est de même des *cavernes à ossements*, où se trouvent confondus les débris d'un grand nombre d'espèces d'animaux incompatibles et qu'il est facile de se représenter, d'après les mœurs mêmes des animaux, comme leur commun rendez-vous, devant le danger qui les menaçait tous.

Le déluge établi par tant de preuves, il ne reste plus qu'une question à résoudre : on demande pourquoi, parmi les débris si abondants du *diluvium*, on ne trouve rien qui constate que l'homme ait existé durant la période immédiatement antérieure, ni ossements humains, ni produits de l'industrie humaine, comme pierres taillées, métaux façonnés ou tout autre monument de la civilisation naturelle à l'homme. Avant de répondre, nous ferons quelques observations :

1° Le récit de la *Genèse* se soutient assez de lui-même, pour pouvoir se passer de toute preuve puisée dans l'ordre scientifique. Ainsi, quand on ne ferait qu'exercer, relativement aux faits géologiques, une critique négative, en montrant qu'aucun d'eux ne présente des difficultés insolubles contre la narration mosaïque, on aurait fait tout ce que l'homme instruit peut exiger pour mettre d'accord la foi avec la raison.

2° La géologie est une science encore au berceau : les plus savants géologues en conviennent. Il y a soixante ans qu'elle n'existait pas. Or, la marche progressive des sciences et surtout de la géologie ne s'accomplit que lentement, péniblement, au milieu de tâtonnements et d'incertitudes, et nous devons déjà être contents de ce qu'après un long labeur et de nombreuses vicissitudes, la géologie est parvenue à se mettre d'accord sur quelques points avec la *Genèse*, ce livre divin qui, de l'aveu d'un illustre géologue, est le plus magnifique résumé de tous les systèmes géologiques, ce foyer de la vérité éter-

nous étudions les atterrissements formés par nos rivières actuelles, et si nous prenons en considération que les talus et les atterrissements devaient se faire bien plus rapidement, lorsque les escarpements étaient plus abrupts qu'ils ne sont aujourd'hui, nous serons portés à conclure avec Deluc, Cuvier, Buckland, que les révolutions qui ont donné à nos montagnes leurs formes actuelles, et à nos fleuves le cours qu'ils ont maintenant, ne remontent pas à

nelle, ce centre d'unité auquel doivent aboutir un jour toutes les branches des connaissances humaines.

Répondant directement à la question, nous disons : 1° qu'il est faux qu'on ne rencontre aucun fossile de l'homme ou de la civilisation humaine dans les dépôts diluviens. Dans la grotte de Bèze, près de Narbonne, M. Tournal a découvert des ossements humains mêlés à des débris de poterie et à des os d'animaux maintenant perdus, et les matériaux qui les ont ensevelis sont regardés par tous les géologues comme appartenant au *diluvium*. (*Bulletin de la Soc. géol. de France*, 1830.)

Un autre géologue, M. Schmerling, qui a mis le plus grand soin dans l'examen des cavernes de Maëstricht, y a trouvé des têtes qui rappellent, selon lui, les formes africaines. Ces crânes étaient mêlés à des débris de poterie, à des aiguilles en os, etc. Depuis quelques années, les remarquables découvertes d'ossements humains et de haches en silex, semblent résoudre la difficulté.

2° Quand on ne trouverait dans nos régions occidentales aucun débris humain, on ne pourrait rien en conclure. En effet, il est très-raisonnable de présumer que l'espèce humaine n'était pas encore très-répandue à l'époque du déluge, et que ces restes, par conséquent, ne se retrouvent guère que dans une seule contrée. Or, cette contrée, où toutes les traditions placent le berceau du genre humain, cette Asie centrale est encore géologiquement inconnue.

3° Quand dans ce pays-là même on ne découvrirait aucun vestige de l'homme détruit, on ne pourrait encore rien conclure contre le récit mosaïque. En effet, on peut très-bien admettre l'hypothèse de Cuvier, que les lieux où l'homme se tenait ont été abîmés et ses os ensevelis au fond des mers actuelles, à l'exception du petit nombre d'individus qui ont continué son espèce.

4° Une autre cause qui doit rendre très-rares les débris humains antédiluviens, c'est l'usage universel et instinctif que l'on a retrouvé chez les peuplades les plus sauvages de brûler ou d'enterrer les morts; et l'on voit combien ce dernier usage accélère la décomposition. (*Voyez Cuvier, Discours*; etc. — Marcel de Serres, *Cosmogonie de Moïse*; — Desdouits, *Soirées de Monthéry*; — Jehan, *Nouveau traité des sciences géologiques*; — Forichon, *Examen des questions scientifiques*.)

des époques excessivement reculées. Ainsi la distance de 4,000 ans du moment actuel, que la *Genèse* donne au déluge, peut fort bien s'accorder avec les conséquences tirées des chronomètres naturels ¹.

Cependant le Seigneur ne se contenta pas de sauver Noé ; il fit du saint Patriarche la troisième figure du Messie. — Noé signifie *Consolateur*. Jésus veut dire Sauveur. — Entre tous les hommes, Noé trouve seul grâce devant Dieu. Notre-Seigneur seul a trouvé grâce devant Dieu son Père. — Noé est choisi pour repeupler la terre. Notre-Seigneur est choisi pour peupler la terre de justes et le Ciel de saints. — Noé reçoit l'ordre de construire une arche. Notre-Seigneur reçoit l'ordre d'établir l'Église. — Pendant cent vingt ans, Noé travaille à la construction de l'arche, et ne cesse de prêcher la pénitence aux hommes ; mais ils ne l'écoutent pas. Notre-Seigneur travaille pendant toute sa vie à construire l'Église, il prêche la pénitence par lui-même, par ses apôtres et par leurs successeurs ; mais les hommes méchants ne l'écoutent pas. — Noé, en construisant son arche, se prépare un moyen d'échapper au naufrage universel. Notre-Seigneur, en établissant son Église, a pour but de préparer aux hommes un moyen de salut contre le déluge de feu qui doit consumer éternellement les pécheurs.

Noé et ceux qui entrèrent dans l'arche furent sauvés. Hors de l'Église de Jésus-Christ, point de salut pour ceux qui, la connaissant, refusent d'y entrer ou qui en sortent

¹ Voyez aussi Biot, Beudant, Élie de Beaumont. — A cette autorité joignons le témoignage d'un homme dont la parole fait preuve en ces matières : « Aucun des monuments antiques de l'histoire profane encore subsistants de nos jours, dit M. Champollion, et remontant à une époque certaine, ne contredit la date assignée au déluge, selon le texte grec de la Bible des Septante. » (*Résumé complet de chronologie*, n. 60.)

pour embrasser une secte étrangère. — L'arche était remplie de créatures de toute espèce. L'Église renferme dans son sein des habitants de toutes les nations. — Plus les eaux du déluge montaient, plus l'arche s'élevait vers le Ciel. Plus l'Église éprouve de tribulations, plus elle devient parfaite, plus elle s'élève à Dieu. — L'arche, qui portait Noé et ses enfants, était l'unique espérance du genre humain. L'Église, qui possède Jésus-Christ et ses enfants, est l'unique espérance du genre humain. — Au sortir de l'arche, Noé offrit un sacrifice que le Seigneur reçut favorablement. Sur la Croix, Notre-Seigneur offrit un sacrifice mille fois plus agréable à Dieu que celui de Noé. — Dieu fit alliance avec Noé. Dieu a fait avec Notre-Seigneur, et par lui avec tous les hommes, une alliance qui sera éternelle. — Noé reçoit une pleine puissance sur la terre et sur tous les animaux. Notre-Seigneur a reçu de Dieu son Père une pleine puissance au Ciel et sur la terre. — Par Noé, Dieu rétablit le monde qu'il avait détruit. Dieu rétablit de même, par Notre-Seigneur, le monde dans les biens que le péché lui avait ravés.

PRIERE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de la patience avec laquelle vous attendez les pécheurs. Je vous remercie de m'avoir attendu moi-même si longtemps à pénitence. Je reviens à vous, recevez-moi dans votre miséricorde. Je vous remercie encore de m'avoir fait naître dans le sein de votre Église, hors de laquelle il n'y a point de salut. Donnez-moi la grâce de suivre et de pratiquer jusqu'à la fin tout ce qu'elle m'enseigne.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je renouvellerai chaque mois les promesses de mon baptême.*

XXIII^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Diminution de la vie humaine. — Malédiction de Chanaan. — Tour de Babel. — Commencement de l'idolâtrie. — Vocation d'Abraham. — Seconde promesse du Messie. — Melchisédech, quatrième figure du Messie.

A partir du déluge, commence pour ainsi dire un nouveau monde, une nouvelle terre ; mais cette terre, déjà frappée de malédiction après le péché du premier homme, perdit encore, par l'effet naturel d'une si longue inondation, une partie de sa force et de sa fécondité. Jusqu'au déluge, la nature était plus fertile et plus vigoureuse. Par cette immense quantité d'eaux qui la couvrirent, et par le long séjour qu'elles y firent, les plantes, privées de lumière et couvertes de vapeurs, perdirent de leur vertu. L'air chargé d'une humidité excessive, la chair des animaux et le vin dont l'homme fit abus fortifièrent les principes de la corruption ; et la vie humaine, qui jusque-là durait près de mille ans, se raccourcit peu à peu, jusqu'au terme de cent ans et au-dessous. Ainsi, fut exécuté l'arrêt de la justice divine contre l'homme tant de fois coupable ¹.

Noé transmet à ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, les saintes vérités de la Religion, et particulièrement la tradition de la promesse divine du Rédempteur futur ². Le

¹ Gen., vi, 3.

² Pendant notre séjour à Rome, nous eûmes l'avantage de nous trouver assez souvent en relation avec le cardinal Mezzofanti. Cet homme, *unique* dans les annales du monde, parle trente-trois langues, quinze dialectes sans compter les patois. Un jour, nous lui demandâmes si la philologie pouvait aider à démontrer l'*unité* de race et la *trinité* d'espèce dans l'humanité :

saint Patriarche planta aussi la vigne, qui était sans doute connue avant ce temps-là ; mais, au lieu qu'auparavant on se contentait d'en manger le fruit, il découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin en exprimant la liqueur et en la conservant. Le vin fut un bienfait destiné à donner un peu de joie au cœur de l'homme, qu'attristaient la diminution de ses jours et l'affaiblissement de toute la nature. Pourquoi faut-il qu'un si grand nombre abusent de ce nouveau présent du Père céleste ?

Un jour Noé, ayant bu de cette liqueur dont il ne connaissait pas encore la force, tomba dans une ivresse involontaire, et s'endormit dans sa tente. Pendant son sommeil, il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente : Cham s'en aperçut. Sans respect comme sans pudeur, il alla aussitôt le dire à ses frères. Sem et Japhet furent plus respectueux. Ayant pris un manteau qu'ils portaient tous deux en marchant à rebours, ils le jetèrent sur le respectable vieillard. Noé, à son réveil, apprit de quelle manière Cham l'avait traité. Subitement inspiré, il lança sa malédiction, non point contre Cham, par respect pour la bénédiction que Dieu lui avait donnée au sortir de l'arche, mais contre Chanaan, fils de Cham. « Que Chanaan soit maudit sur la terre, qu'il devienne l'esclave des esclaves de ses frères, » dit le saint Patriarche ¹. Malédic-

« Non-seulement elle aide à cette démonstration, nous dit-il, mais elle la donne. Une dans son essence, la langue humaine se divise en trois branches, dont toutes les langues connues sont les rameaux. Ces trois branches sont : la langue Japhétique, la langue Sémitique et la langue de Cham. » Qu'opposer à un pareil témoignage ? Nous verrons dans la note suivante que la physiologie confirme cette assertion.

¹ Nous avons vu dans la note de la Leçon XVII^e comment la science actuelle a fait justice des systèmes impies et des suppositions gratuites de la philosophie anticatholique sur la multiplicité des espèces humaines : grâce aux travaux des géologues modernes, l'unité de l'espèce humaine est scien-

tion terrible qui se vérifiera plus tard, lorsque les Chananéens furent exterminés et réduits en servitude par les

tifiquement établie. Constatons encore deux autres faits également acquis à la science. Le premier, c'est l'existence de trois races dans l'espèce humaine; le second, c'est la supériorité de deux races sur la troisième. Vous verrez que la science est obligée de venir en demander l'explication à la foi : en d'autres termes, sur ce point comme sur les autres, la science, pour ne pas rester incomplète, est amenée à se faire religieuse; car dans la religion seule elle trouve la solution de ces derniers problèmes.

Premier fait. L'existence de trois races dans l'espèce humaine. L'illustre Cuvier, à la tête du brillant cortège de savants qui s'honorent d'être ses disciples, reconnaît trois races distinctes : la caucasique, la mongole et l'éthiopique. Ces trois races se présentent avec des caractères d'organisation qui ne permettent pas de les confondre.

La race caucasique, ainsi appelée parce qu'un de ses premiers asiles fut placé sur les rives occidentales du Caucase, se reconnaît aux traits suivants. Chez elle la couleur est blanche, le visage ovale, le nez proéminent; l'angle facial, qui semble indiquer le degré de supériorité d'intelligence sur les appétits grossiers, est de 85 à 90 degrés. Cette race a peuplé l'Europe et une partie de l'Asie et de l'Amérique.

La race mongole, ainsi appelée du pays qui est le siège principal de son séjour, présente une couleur jaune, un visage plat, un nez petit, un angle facial moins ouvert que celui de la race caucasique. Elle occupe toute la portion du globe qui s'étend de l'orient de la mer Caspienne à la mer du Sud, la Chine, la Tartarie chinoise, la Sibérie, le Japon.

La race éthiopique, ainsi appelée de l'Éthiopie, centre principal de son habitation, occupe toute la partie de l'Afrique qui va du midi de l'Atlas au cap de Bonne-Espérance. Chez elle la couleur est noire, le front aplati et reculé en arrière; le crâne moins capace contient de 4 à 9 onces d'eau de moins que celui d'un Européen; l'angle facial n'offre qu'une ouverture de 80 à 82 degrés.

Trois races distinctes et seulement trois : voilà donc un fait reconnu par la science actuelle. Mais la raison de ce fait, où la chercher? La science balbutie, demeure muette tant qu'elle n'interroge que les causes naturelles. Il faut qu'elle s'adresse à la science des sciences, à la révélation, qui lui montre les trois fils de Noé, pères de ces trois races. La science s'incline, elle possède la solution de son dernier problème sur cette matière : elle est complète parce qu'elle est religieuse.

Second fait. La supériorité de deux races sur la troisième. Ici encore l'histoire et l'examen approfondi de la conformation physique attestent que la race caucasique et la race mongole ont une supériorité incontestable sur la race éthiopique. En effet, c'est chez ces deux races et par elles que se sont accomplis et que s'accomplissent encore tous les grands événements. La race éthiopique ne joue qu'un rôle très-inférieur; elle apparaît dans toute la durée de son existence comme la servante, disons le mot, comme l'esclave des deux

Israélites, descendants de Sem. Malédiction toujours subsistante dans la race de Cham, qui apprend aux enfants le respect qu'ils doivent avoir pour leurs pères ¹.

autres. Elle porte, comme dit Cuvier, toutes les traces d'une dégradation organique et morale. Voilà encore un fait. Si vous demandez à la science *purement humaine* la raison de cet écart de la nature, elle vous dira qu'elle est dans le climat, dans l'air, dans la nature de la terre et des eaux, dans la durée et l'intensité du froid et de la chaleur. Mais toutes ces circonstances atmosphériques, géologiques et autres ne satisfont point un esprit positif et sincère; car si vous les admettez comme causes de cette dégradation organique et morale, la race éthiopique devrait être aujourd'hui beaucoup plus dégradée qu'elle ne l'était il y a mille ans, il y a deux mille ans; que dis-je? elle devrait être détruite.

En effet, supposez une cause permanente et toujours agissante dans un sens de perversion pendant des siècles, vous arriverez à un tel degré de dégradation qu'il ne restera plus rien, puisque le propre d'un principe actif, bon ou mauvais, est d'aller toujours se développant et produisant des effets de plus en plus intenses. Cependant la race éthiopique subsiste, ni plus ni moins dégradée physiquement et moralement, aujourd'hui, qu'aux premières époques de son histoire. Ici encore, sous peine de rester incomplète et ridicule, il faut que la science interroge sa divine Mère et qu'elle reconnaisse dans cette dégradation l'action d'un châtement divin, la longue punition d'un crime primitif.

Or, dans la terrible malédiction de Noé, elle trouve la solution du problème : *Que Chanaan soit maudit, qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères.* (Gen., XI.) Remarquez combien la sévérité de cet anathème est tempérée par le mot de *frères*, qui, indiquant une égalité d'origine native, règle vis-à-vis de cette race infortunée la conduite des races qui jouissent du double privilège d'organisation et de puissance morale. Elles doivent être pour leur sœur dégradée des institutrices et des mères. O Église catholique! comme vos missionnaires remplissent admirablement ce rôle sacré! (Voyez *De la Physiologie humaine*, etc., par le docteur Devay.)

¹ L'Afrique, peuplée par les descendants de Cham, est la terre classique de l'esclavage. Si haut qu'on peut remonter dans l'histoire, on voit les nègres esclaves, non-seulement dans leur pays, mais chez les nations étrangères. Et ni la voix puissante des Pontifes romains, successeurs de Celui qui s'est fait esclave pour procurer à tous les hommes la liberté des enfants de Dieu, principe de la liberté politique, ni les progrès de la civilisation, ni les réclamations des *amis de l'humanité*, n'ont encore pu réussir à lever la malédiction qui pèse sur cette race infortunée. Il vient d'être prouvé que pendant une période de quatorze ans, c'est-à-dire depuis 1814 à 1828, on a exporté d'Afrique sept cent mille esclaves! (Voyez le consciencieux ouvrage intitulé : *De l'Autorité paternelle et maternelle*, par M. Marduel, chanoine de Paris.)

Par un conseil admirable de la Providence, Noé vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge. Dieu prolongea ses jours, et il voulut que ses descendants demeurassent, durant ce long intervalle, sous les yeux de leur père commun, afin d'apprendre en détail et de conserver parmi les hommes les vérités capitales de la Religion et les faits anciens, dont Noé seul était instruit par lui-même.

Cependant les enfants du Patriarche étaient déjà si nombreux, qu'ils songèrent à se séparer. Mais, avant cette dispersion, ils voulurent exécuter un projet qui montrait bien leur folie et leur vanité. Venez, se dirent-ils les uns aux autres, faisons une ville et une tour dont la hauteur aille jusqu'au Ciel. Ce dessein extravagant avait deux causes également vaines : l'une, d'éterniser leur nom par un édifice superbe ; l'autre, de se défendre contre Dieu même, s'il voulait encore punir la terre par un déluge. En cela, ils se rendaient coupables non-seulement de folie, mais d'incrédulité ; car le Seigneur avait promis de ne jamais submerger le monde par une inondation générale. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Mais, au moment où ils pressaient l'ouvrage avec le plus d'ardeur, Dieu jeta entre les ouvriers une telle diversité de langage, qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres. Ne pouvant alors ni commander ni obéir, ils furent forcés d'abandonner l'entreprise. La ville et la tour, restées imparfaites, furent appelées *Babel*, c'est-à-dire confusion, parce que Dieu y confondit le langage des hommes, qui, jusque-là, parlaient tous la même langue, et les dispersa dans tous les pays du monde¹.

¹ Tous ces faits bibliques ont été constatés par la découverte récente des ruines de la tour de Babel. (Voir *Annales de phil. chréi.*, an. 1862 et suiv., et notre *Traité du Saint-Esprit*, t. I.)

En s'éloignant les uns des autres, les enfants de Noé emportèrent avec eux le souvenir des principales vérités de la Religion, qu'ils avaient apprises de leur père commun. C'est pourquoi la connaissance de tous les grands événements, tels que la création de l'homme, son innocence, sa chute, la promesse d'un Rédempteur, le déluge, s'est conservée plus ou moins parfaite chez tous les peuples du monde. Mais ce qui est arrivé depuis la dispersion des hommes, si extraordinaire, si éclatant qu'il soit, n'a pas été universellement connu : preuve manifeste que le lien de communication qui, jusque-là avait subsisté entre tous les hommes, fut alors brisé.

Cependant le démon, père du mensonge, ne tarda pas à reprendre son empire sur la race humaine. Les traditions primitives furent bientôt altérées par des fables, et les hommes se livrèrent à des excès encore plus affreux que ceux qui avaient armé le bras vengeur du Tout-Puissant. En vain le monde encore humide des eaux du déluge, en vain la diminution frappante de la vie, réduite à un petit nombre d'années ; en vain le bouleversement de l'univers, offraient à tous les regards les tristes monuments de la justice du Créateur : la connaissance du vrai Dieu s'effaçait de la mémoire des hommes. La corruption devint générale, et l'idolâtrie, fille et mère des passions, commença son triste règne.

Aveuglement déplorable ! On refusa au Tout-Puissant le tribut d'adoration que lui doit tout ce qui respire, et on prostitua aux démons, rendus présents dans les créatures, un encens sacrilège. L'or, l'argent, la pierre, le bois, les plus vils animaux, des statues inanimées, virent l'homme, le roi-pontife de l'univers, se prosterner devant eux, et leur adresser de timides prières. Après cet acte honteux, il s'en

va coupable enfant prodigue, dispersant un à un les biens qui composent son riche patrimoine, et marchant avec une incroyable folie dans la voie de honte et de désordre, qui s'ouvre de jour en jour plus large devant lui. Le Seigneur lui avait tressé une merveilleuse couronne de science et de pureté, et il prend plaisir à en arracher les diamants et les fleurs, à les ternir, à les souiller. Laissez-le faire, et bientôt vous le verrez déshonoré, accablé de dégoût, de lassitude et de débauche, n'avoir plus de foi qu'à la fatalité, au néant, au désespoir. Grande et terrible leçon, dont les peuples chrétiens n'ont pas toujours su profiter!

A peine trouvait-on une famille qui fût encore fidèle au Dieu d'Abraham et de Noé, et il fallut que le Très-Haut, las de menacer, d'attendre et de punir, réprouvât de nouveau la race humaine, et l'abandonnât à sa perversité. Au milieu de ce déluge de crimes, que va devenir la Religion véritable? Dieu a-t-il résolu d'en priver les hommes? Non, la parole de l'Éternel est irrévocable. S'il n'eût consulté que les forfaits de nos pères, il eût sans doute anéanti cette race criminelle; mais, à l'instant même où il frappe, sa miséricorde tempère les coups de sa justice: Dieu n'oublie jamais qu'il est père. La vue des mérites futurs de la Victime expiatrice, qu'il avait annoncée au genre humain, le porte à la clémence. Ainsi, sans abandonner les nations qui ne devaient imputer qu'à elles-mêmes leur aveuglement, Dieu résolut de se choisir un peuple chargé de conserver intact le dépôt de la révélation primitive, et surtout la grande promesse du Rédempteur.

Abraham, qui descendait de Sem, fut choisi pour être la tige et le père de ce nouveau peuple, duquel devait

sortir le Messie. Or, de toute éternité, Dieu avait décidé que le Messie naîtrait dans la Judée, appelée en ce temps-là le pays de Chanaan. C'est pourquoi il attira dans cette contrée le saint homme dont le Messie devait être fils selon la chair. Abraham habitait bien loin de la terre de Chanaan, dans un pays appelé la Chaldée : c'est de là que le Seigneur le fit venir. Quittez le pays que vous habitez, lui dit-il, venez en la terre que je vous montrerai. Je donnerai cette contrée à vos descendants, que je multiplierai comme les étoiles du firmament et les sables de la mer. A cette promesse magnifique, Dieu en joignit une autre bien plus magnifique encore : ce fut la promesse du Messie. « Je vous bénirai, lui dit le Seigneur, et toutes les nations de l'univers seront bénies en vous ; c'est-à-dire en celui qui naîtra de vous, » comme Dieu lui-même l'explique dans la suite.

Cette seconde promesse du Rédempteur faite à Abraham dit bien plus que la première. La première ne disait pas chez quel peuple naîtrait le Messie ; la seconde nous l'indique en termes précis : il naîtra dans la famille d'Abraham. Voilà toutes les autres nations mises de côté ; ce n'est plus chez elles que nous devons chercher le Rédempteur. La première nous disait qu'il écraserait la tête du serpent ; la seconde nous explique le sens de ces paroles : elle nous dit que le Messie renversera l'empire du démon, en rappelant toutes les nations à la connaissance du vrai Dieu, dans laquelle se trouve la véritable bénédiction. Ainsi, 1° ce germe béni promis à Ève sera aussi le germe et le rejeton d'Abraham ; 2° cette victoire qu'il doit remporter sur le démon consistera à rappeler les hommes à la connaissance et au culte du Créateur ; 3° ce fils d'Ève et d'Abraham renversera par tout l'univers l'empire du dé-

mon, en détruisant l'idolâtrie, qui n'est autre chose que le règne du démon, et en rétablissant le culte du vrai Dieu. La conversion des Gentils, c'est-à-dire des Païens, est toujours marquée dans les divines Écritures comme l'œuvre distinctive du Messie.

Plein de foi à la parole de Dieu, Abraham quitta son pays, accompagné de Sara, son épouse, et de Lot, son neveu, et il arriva dans la terre de Chanaan. Ses troupeaux et ceux de Lot étaient si nombreux, que la contrée où ils se trouvaient alors ne pouvaient les contenir. Le saint homme proposa à son neveu de se séparer. Lot se retira à Sodome. Cette séparation ne refroidit point la charité d'Abraham : il en donna bientôt une preuve éclatante.

Le roi de Sodome et quatre rois ses alliés sont battus par un prince dont ils avaient été tributaires : Lot est fait prisonnier. Abraham l'apprend. A la tête de trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, et plein de confiance dans le Dieu qui le protège, le Patriarche fond, avec cette poignée de guerriers, sur les troupes victorieuses, les met en fuite, recouvre le butin, délivre son neveu et tous les compagnons de sa captivité. Transporté de reconnaissance, le roi de Sodome vient au-devant de son libérateur, et le conjure d'agréer pour prix de son bienfait toutes les richesses enlevées aux ennemis. Abraham n'en voulut rien prendre. Seulement il donna la dîme des dépouilles à Melchisédech, roi de Salem, Prêtre du Seigneur, qui bénit Abraham après avoir offert du pain et du vin.

Dans la personne de ce Roi-Pontife, Abraham honorait le Messie futur, que ce Grand Prêtre représentait; car c'est du Messie qu'il est écrit : Vous êtes Prêtre pour toute l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.

Aussi Melchisédech est la quatrième figure du Messie. En effet, Melchisédech signifie roi de justice. Notre-Seigneur est la justice même. — Melchisédech est Roi et Pontife tout ensemble. Notre-Seigneur est Roi et Pontife tout ensemble. — Melchisédech est Prêtre du Très-Haut. Notre-Seigneur est le Prêtre par excellence. — Melchisédech apparaît seul. On ne trouve ni son père ni sa mère, ni sa généalogie, ni son prédécesseur, ni son successeur dans le sacerdoce. Notre-Seigneur n'a point de père sur la terre, ni de mère dans le Ciel, ni de prédécesseur ni de successeur dans le sacerdoce : les Prêtres ne sont que ses ministres. Melchisédech bénit Abraham. Notre-Seigneur bénit l'Église, représentée par Abraham. — Melchisédech offre en sacrifice du pain et du vin. Notre-Seigneur s'offre tous les jours en sacrifice sous les apparences du pain et du vin.

Cette figure ajoute de nouveaux traits au portrait du Messie. Les premières nous le représentent : 1° comme le Père d'un monde nouveau; 2° comme un juste souffrant et persécuté; 3° comme sauvant le monde du déluge. Ici il nous apparaît comme prêtre éternel, offrant le pain et le vin en sacrifice. Les figures suivantes viendront successivement ajouter de nouveaux traits au tableau; car il en est, de ces prophéties vivantes, comme des promesses et des prédictions, elles vont continuellement se développant.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie de n'avoir pas abandonné les hommes après le déluge, et de leur avoir conservé, malgré tant d'ingratitude, le bienfait de la Religion. Je vous remercie d'avoir choisi un peuple

particulier pour conserver le souvenir de la grande promesse du Libérateur. Préservez-moi de l'orgueil ; donnez-moi, pour mes parents, le respect de Sem et de Japhet, et, envers vous, la foi d'Abraham et la piété de Melchisédech.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je respecterai en tout mes père et mère.*

XXIV^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Visite des Anges. — Naissance d'Isaac promise. — Entretien d'Abraham avec le Seigneur. — Ruine de Sodome. — Sacrifice d'Abraham. — Isaac, cinquième figure du Messie.

Il ne manquait à Abraham que des enfants qui pussent être les héritiers de ses grands biens et plus encore de ses vertus. Dieu lui apparut donc de nouveau, et, après avoir contracté avec lui une alliance plus étroite, en lui prescrivant pour lui et pour toute sa postérité la loi de la circoncision, il lui déclara clairement que bientôt Sara, son épouse, lui donnerait un fils qu'il comblerait de ses faveurs, et qui serait l'héritier de toutes ses promesses.

Voici comment la chose arriva. Un jour qu'Abraham était assis à la porte de sa tente, vers l'heure de midi, il vit venir trois jeunes hommes qu'il jugea être des voyageurs. C'était le Seigneur qui lui apparaissait sous la figure de trois Anges, symbole de la sainte Trinité. La charité est inquiète, et l'apparence du besoin suffit pour exciter sa tendresse. Abraham se lève à l'instant ; il quitte sa tente et s'avance à la rencontre des trois voyageurs. Puis, s'inclinant jusqu'à terre : Qui que vous soyez, leur dit-il, ne me donnez pas le chagrin de passer si près de chez moi sans daigner vous arrêter un moment et recevoir les bons offices de votre serviteur. Je vais vous faire apporter de l'eau pour vous laver les pieds. Reposez-vous à l'ombre de ces arbres ; vous mangerez un morceau avec moi, et vous continuerez ensuite votre route. Les voyageurs acceptent.

Après avoir reçu cette généreuse hospitalité, un d'entre eux dit à Abraham : Dans un an, à dater d'aujourd'hui, je reviendrai vous voir, et alors Sara, votre épouse, aura mis au monde un fils. A parler humainement, la promesse du voyageur était hors de toute vraisemblance. Sara était fort âgée, et Abraham avait alors 99 ans. Cependant le saint Patriarche n'hésita point et n'eut pas la moindre défiance.

C'est ainsi que Dieu préparait les hommes à croire un jour et l'enfantement d'une vierge, en rendant féconde une femme nonagénaire et stérile, et le dogme de la sainte Trinité, en montrant dans cette apparition à Abraham une image de ce mystère. Trois Anges se présentent au saint Patriarche, et l'Écriture leur donne, au nombre singulier, le grand nom de Dieu, le nom incommunicable de *Jéhovah*. Abraham, qui en voit trois, n'en adore qu'un seul, ne parle que comme à un seul. Ce grand mystère, qui depuis a été découvert dans l'Évangile, n'était montré dans l'Ancien Testament que sous des voiles, et ne pouvait être vu que par ceux qui avaient dès lors l'esprit du Christianisme.

Cependant les trois voyageurs prirent congé de leur hôte. Abraham voulut les accompagner et les conduire, par honneur, durant une partie du chemin. Ce nouveau trait de charité lui valut une nouvelle faveur, dans laquelle le Seigneur, son Dieu, s'ouvrant à lui avec une familiarité incroyable, lui fit confidence de ses desseins les plus cachés. On marchait de compagnie sur la route de Sodome, lorsque le Seigneur, sous la figure d'un des trois Anges, dit à Abraham : La clameur des péchés de Sodome et de Gomorrhe s'est fait entendre jusqu'à moi et me demande vengeance. Je vais voir si la mesure est comblée et s'il est temps de frapper.

Abraham s'approcha respectueusement de lui, tant la charité et le zèle donnent quelquefois de courage, et il lui dit : Mais quoi ! Seigneur, voudriez-vous confondre dans la même punition l'innocent et le coupable ? Si une de ces villes criminelles renferme cinquante justes mêlés dans la foule des pécheurs, les ferez-vous périr tous ensemble, ou plutôt ne pardonneriez-vous pas à la multitude des pécheurs en faveur des cinquante justes ? La candeur et la simplicité d'une prière si touchante gagnèrent le cœur de Dieu. Si Sodome offre à mes yeux cinquante justes, lui dit le Seigneur, je ne détruirai point la ville, et les cinquante justes obtiendront la grâce de tous les criminels. — Puisque j'ai commencé à vous parler, reprit Abraham, moi qui ne suis que cendre et poussière, j'ajouterai encore un mot : s'il y avait quarante-cinq justes, voudriez-vous perdre une ville dont quarante-cinq de vos serviteurs solliciteraient le pardon ? — Je ne veux pas vous affliger, répondit le Seigneur ; je pardonnerai à tous en faveur des quarante-cinq. — Mais, mon Dieu, continua Abraham, si par malheur il ne s'en trouvait que quarante, que feriez-vous ? — Je pardonnerais encore, dit le Seigneur.

Abraham en avait déjà beaucoup fait ; mais l'innocence qui fait les amis de Dieu leur donne des droits que les autres hommes ne connaissent pas. Ainsi Abraham, qui d'abord ne faisait ses conditions avec Dieu que de cinq en cinq, passa ensuite jusqu'à dix, et, retranchant tout à coup ce nombre de celui de quarante : Je vous en prie, Seigneur, lui dit-il, ne vous fâchez pas si je parle encore ; s'il n'y en avait que trente ? — Je ne frapperais pas, répondit le Seigneur. — Puisque j'en ai tant fait, reprit le saint Patriarche, j'irai un peu plus loin : s'il y en avait vingt ? Ces vingt me désarmeraient, répondit le Seigneur. — Je vous

en conjure, Seigneur, ajouta Abraham, ne vous fâchez pas si je parle encore une fois : s'il y en avait dix, que feriez-vous? — A la considération de ces dix justes, je pardonnerais.

Là finit cet admirable entretien, qui nous révèle tout à la fois et l'infinie bonté de Dieu, qui ne punit qu'à regret, et la puissance de la prière et de l'intercession des Saints. Les dix justes ne se trouvèrent point, et cinq villes entières furent consumées par le feu du Ciel. A la place, on voit aujourd'hui un lac immonde appelé la mer Morte. Lot et sa famille furent seuls sauvés de ce désastre, encore la femme de Lot, s'étant retournée pour regarder l'embrassement, fut changée en une statue de sel, qu'on voyait encore du temps des Apôtres ¹.

Cependant Abraham retourna dans sa tente; et, à l'époque marquée par le Seigneur, Isaac naquit. Le saint Patriarche n'avait plus rien à désirer; mais Dieu avait résolu de soumettre la foi de son serviteur à une dernière et terrible épreuve. Non content de lui avoir promis que le Rédempteur du monde sortirait de sa race, il voulut lui mettre sous les yeux une image de la manière dont s'accomplirait la Rédemption. Au milieu de la nuit, il se fit entendre au saint Patriarche : Abraham! Abraham! Me voici, lui répondit le vénérable vieillard. Prenez, lui dit le Seigneur, prenez votre fils unique qui vous est si cher, Isaac, et allez me l'offrir en holocauste sur une montagne que je vous montrerai.

A cet ordre si capable de révolter la nature, Abraham ne répond que par une prompte obéissance. Durant trois jours, il dispose tout pour ce grand sacrifice et part avec

¹ Voyez la dissertation de Muzarelli sur la *destruction de la Pentapole*.

ce cher fils pour accomplir l'ordre du Seigneur. Après trois jours de marche, il arrive au pied de la montagne du sacrifice . cette montagne, c'était le Calvaire¹. Demeurez là, mes enfants, dit-il à ses domestiques ; mon fils et moi nous allons monter sur la hauteur pour offrir un sacrifice au Seigneur. Il ne parut pas dans l'air du saint Patriarche un instant d'altération. Avec la même tranquillité, il charge son fils du bois préparé pour l'holocauste ; il s'arme de l'épée qui devait percer le cœur d'Isaac, et il prend le feu destiné à consumer cette chère victime.

Le père et le fils allaient ainsi de compagnie, occupés de pensées bien différentes, mais tous deux d'un air content et d'un pas assuré, lorsque Dieu, qui ménageait à son serviteur tous les degrés du mérite, permit un de ces petits incidents qui, n'étant comptés presque pour rien dans les grandes épreuves, mettent souvent à bout la tendresse la mieux préparée, si elle n'est soutenue de tout l'héroïsme du courage. Mon père, dit Isaac avec une aimable simplicité. Que voulez-vous, mon fils ? reprit Abraham. Je vois entre vos mains, continua Isaac, le feu de l'holocauste, et je porte moi-même le bois ; mais où est la victime ? Mon fils, répondit Abraham, sans qu'un seul mot échappé le trahît, le Seigneur y pourvoira. Isaac n'en demanda pas davantage.

Arrivé au sommet de la montagne, Abraham dresse l'autel, arrange le bois, prépare le glaive ; il fallait enfin s'expliquer. Un coup d'œil, un signe, un soupir, suffirent pour montrer à Isaac la victime : il la reconnaît sans s'étonner. Il adore la volonté de Dieu, monte sur le bûcher, et s'y laisse attacher de la main de son père.

¹ Voir notre *Histoire du bon Larron*.

Abraham, toujours plein de foi et d'obéissance, saisit le glaive, lève le bras sur la tête de la victime, et est prêt à porter le coup. Le temps des épreuves était fini; celui des récompenses allait commencer. Arrêtez, Abraham! dit le Seigneur, c'est assez; je connais maintenant votre foi. Parce que vous avez obéi à ma voix, je vous bénirai; je multiplierai votre race; elle triomphera de ses ennemis, et tous les peuples de la terre seront bénis en Celui qui sortira de vous. En même temps le saint Patriarche se retourne et voit un bélier arrêté par les cornes dans un buisson voisin, il le prend et l'immole à la place de son fils. O Jésus couronné d'épines, je vous reconnais bien là.

En effet, ce sacrifice d'Isaac est une vive image du sacrifice futur de Jésus-Christ. La figure et la vérité se ressemblent si fort, qu'on ne peut voir l'une sans se souvenir de l'autre. Aussi, Isaac est la cinquième figure du Messie. — Isaac est le fils bien-aimé de son père. Notre-Seigneur est le Fils bien-aimé de Dieu le Père, qui a mis en lui toutes ses complaisances. — Isaac, innocent, est condamné à mourir. Notre-Seigneur, l'innocence même, est condamné à mourir. — C'est Abraham, père d'Isaac, qui doit exécuter la sentence. C'est Dieu le Père qui exécute lui-même, par la main des Juifs, la sentence de mort contre son Fils. — Isaac, chargé du bois qui doit le consumer, monte sur la montagne du Calvaire. Notre-Seigneur, chargé du bois de la Croix, gravit cette même montagne du Calvaire. — Isaac se laisse attacher sur le bûcher, et présente doucement sa gorge au glaive qui doit l'immoler. Notre-Seigneur se laisse attacher à la Croix, et, comme un tendre agneau, se laisse immoler. — Isaac n'est pas mis à mort, parce qu'il n'était qu'une figure. Notre-Seigneur, qui était la réalité, est vraiment mis à mort. —

Isaac descend de la montagne plein de vie et comblé de bénédictions : une nombreuse postérité lui est assurée. Notre-Seigneur sort du tombeau plein de vie, comblé de gloire ; et, en récompense de son obéissance, il reçoit en héritage toutes les nations.

Cette figure ajoute deux choses aux précédentes : elle nous dit : 1° en quel lieu le Sauveur sera immolé ; 2° qu'il mourra par l'ordre de son Père. Ainsi, le grand portrait du Rédempteur se forme peu à peu. Ces deux scènes si touchantes et si semblables, le sacrifice d'Isaac et le sacrifice de Notre-Seigneur, n'ont-elles pas un rapport manifeste entre elles ? Peut-on douter, en les lisant, que la première n'ait été ordonnée pour préparer à la seconde ? Peut-on se refuser à cette vérité frappante que l'Ancien Testament n'est que la prédiction du Nouveau ? La prédiction est sans doute voilée d'abord ; mais le voile se lève peu à peu, et laisse voir ensuite l'objet à découvert, quand le temps de la manifestation est arrivé.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie des grâces que vous avez accordées à votre fidèle serviteur Abraham, en récompense de sa foi et de sa charité. Accordez-moi la charité envers le prochain, la confiance dans la prière, et une parfaite obéissance aux volontés de mes supérieurs.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'abandonnerai entièrement aux dispositions de la Providence.*

XXV^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Mariage d'Isaac. — Mort d'Abraham. — Sa sépulture. — Troisième promesse du Messie faite à Isaac. — Naissance de Jacob et d'Ésaü. — Ésaü vend son droit d'ainesse. — Isaac bénit Jacob. — Jacob va en Mésopotamie. — Quatrième promesse du Messie faite à Jacob. — Jacob épouse Rachel et revient auprès d'Isaac. — Jacob, sixième figure du Messie.

Cependant Isaac avait atteint sa quarantième année. Abraham son père songea à lui donner une épouse; mais il voulut la tenir de la main de Dieu. Il se comporta dans cette affaire avec ce fond de foi, de religion et de dépendance qui lui mérita jusqu'à la fin le plus heureux succès dans toutes ses entreprises : précieux exemple que les parents devraient toujours imiter dès qu'il s'agit de pourvoir leurs enfants.

Le saint Patriarche appela son ancien serviteur, le fidèle Éliézer, et lui dit : Partez pour la Mésopotamie, où j'ai laissé mon frère Nachor; c'est dans ce pays et dans le sein de ma parenté que vous irez chercher une épouse à mon fils Isaac. Éliézer choisit dix chameaux dans les troupeaux de son maître; il les chargea de présents magnifiques et de toutes les espèces de richesses qui étaient en abondance dans son opulente maison. Il se fit accompagner par un nombre d'esclaves proportionné à l'importance de son ambassade; il partit enfin dans un équipage propre à faire honneur au saint Patriarche et à donner du crédit à son envoyé. Le voyageur fut heureux, et il arriva dans la Mésopotamie à la vue de la ville où Nachor s'était établi.

Ayant déchargé ses chameaux, il les fit coucher aux environs d'un puits où l'on avait coutume d'abreuver les troupeaux et les bêtes de charge. C'était sur le soir, au moment où les femmes de la ville, sans distinction de naissance, venaient tirer de l'eau au puits. Éliézer adressa au Dieu de son maître cette humble et fervente prière : Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, venez, je vous en conjure, à mon secours aujourd'hui, et faites éclater votre miséricorde sur mon seigneur Abraham. Me voilà auprès du puits où les filles de la ville viennent puiser de l'eau ; je ne puis discerner dans la multitude celle que vous destinez à Isaac. Je regarderai comme l'objet de votre choix celle à qui je dirai : Prenez votre cruche et donnez-moi à boire, et qui me répondra : Buvez, et je vais aussi donner à boire à vos chameaux.

Dans un homme moins rempli de cette foi simple qui opère les miracles et moins accoutumé aux prodiges, une pareille conduite pourrait passer pour téméraire : mais que ne peut point sur le cœur de Dieu la confiance de ses Saints !

Éliézer n'avait pas achevé sa prière, qu'il voit venir une jeune fille en qui la modestie relevait les grâces naturelles, chargée d'une cruche qu'elle portait sur ses épaules : c'était Rebecca, fille de Bathuel, petite-nièce d'Abraham. Elle tira de l'eau, remplit sa cruche, et elle s'en retournait. Le vieux serviteur la considérait avec attention. Charmé de ses manières et de son air d'innocence, il lui dit avec respect : Voudriez-vous me donner un peu d'eau de votre cruche pour étancher ma soif ? Buvez, mon seigneur, lui dit-elle ; et aussitôt, ayant placé sa cruche entre ses bras, elle la tint dans une situation commode, et le laissa boire tant qu'il voulut. Ensuite, elle ajouta : Je vais aussi tirer

de l'eau pour vos chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient tous bu. Sans attendre de réponse, elle verse dans les canaux ce qui restait d'eau dans sa cruche; elle retourne au puits et tire de l'eau de quoi abreuver tous les chameaux.

Le serviteur d'Abraham la regardait en silence, et, dès que les chameaux eurent cessé de boire, il s'adressa à la jeune inconnue, lui offrit des bracelets et des pendants d'oreilles en lui disant : De qui êtes-vous fille? Y a-t-il du logement dans la maison de votre père? Elle répondit : Je suis fille de Bathuel, fils de Nachor; il y a beaucoup de foin et de paille chez nous et bien de la place pour loger. Éliézer s'inclina profondément et adora le Seigneur. Rebecca, de son côté, courut annoncer à sa mère tout ce qui venait de lui arriver. Laban, frère de Rebecca, vint prier l'étranger d'accepter un logement dans la maison de son père. L'envoyé d'Abraham ne se fit point prier. Mais, avant d'accepter le repas qu'on lui offrait, il demanda Rebecca en mariage pour Isaac : elle fut accordée. Alors Éliézer fit de magnifiques présents à toute la famille, et, dès le lendemain matin, il sollicita la permission de partir.

S'étant mis en marche avec une suite nombreuse, il revint heureusement auprès d'Abraham. Épouse accomplie, Rebecca put seule adoucir la douleur que causait à Isaac la perte de Sara, sa mère, qu'il pleurait depuis trois ans.

De son côté, Abraham, plein de jours et de mérites, était parvenu à la plus belle comme à la plus honorable vieillesse : il avait alors 175 ans. Le temps était venu de terminer cette longue vie, signalée par l'exercice constant de toutes les vertus, dont devait être orné un homme choisi du Ciel pour être le chef d'un peuple nouveau, le fondateur de la nation sainte, et le père du Messie; digne

par sa foi qu'on le nommât le père des *croyants*, et que le souverain de tous les hommes se fit une gloire d'être connu parmi eux sous le nom de Dieu d'Abraham.

Ses deux fils aînés, Isaac et Ismaël, lui rendirent les derniers devoirs. Suivant sa volonté, il fut enterré à côté de Sara, son épouse, dans la double caverne du champ d'Éphron, fils de Séor, Héthéen. Abraham l'avait achetée trente-huit ans auparavant : il l'avait choisie pour son tombeau, parce qu'elle était dans la vallée, au pied de la montagne où il avait élevé un autel au Seigneur son Dieu, de qui il attendait sa résurrection glorieuse et la consommation de sa félicité. Le Seigneur, comme nous l'avons vu, avait promis à Abraham que de sa postérité naîtrait le Messie, et que les descendants du saint Patriarche posséderaient un jour la terre de Chanaan ; par conséquent, que le Messie naîtrait dans cette contrée. Cette promesse nous dispense de chercher le Messie 1° dans un autre pays ; 2° dans un autre peuple que le peuple issu d'Abraham. Mais voici que cette lumière semble s'obscurcir ; ou plutôt cette promesse demande une nouvelle explication.

Abraham a sept enfants, dont les aînés sont Isaac et Ismaël. Lequel d'entre eux sera le père du Messie ? Un nouvel éclaircissement devient nécessaire : nous ne l'attendrons pas longtemps. Une famine générale se fit sentir dans le pays de Chanaan, habité par Isaac. Il songea donc à s'en éloigner. C'est à ce moment que le Seigneur lui apparut pour lui annoncer qu'il était l'héritier de la grande promesse, et que de lui naîtrait le Messie. N'allez pas plus loin, Isaac, lui dit le Dieu d'Abraham, et demeurez dans le pays que je vais vous montrer. Vous voyagerez dans cette terre, et je serai avec vous. Toutes ces belles et vastes régions, je vous les donne, et j'en mettrai vos descendants

en possession. Je rendrai votre postérité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel. Toutes les nations et tous les peuples du monde seront bénis en celui qui naîtra de vous.

La promesse précédente nous avertissait que le Messie naîtrait dans la famille d'Abraham. Parmi tous les enfants de ce saint Patriarche, cette troisième promesse nous désigne maintenant Isaac, comme le père du futur Libérateur. Ainsi, tous les peuples descendants d'Ismaël et des autres enfants d'Abraham sont écartés : voilà une lumière de plus. Bientôt cependant de nouveaux nuages nécessiteront une nouvelle explication. En effet, Isaac a deux fils, Ésaü et Jacob. Lequel des deux sera le père du Messie ? La suite nous l'apprendra.

Après vingt années de stérilité, Rebecca, épouse d'Isaac, mit au monde deux fils. Pendant qu'elle était enceinte, ses enfants s'entre-choquaient dans son sein. Effrayée, elle consulta le Seigneur, qui lui répondit : Vous portez dans votre sein deux enfants, dont chacun sera le chef d'un grand peuple. Ils seront ennemis l'un de l'autre ; l'aîné sera assujéti au cadet, et la postérité du dernier aura l'avantage sur celle du premier. Par cette réponse, Dieu fit connaître à Rebecca que la bénédiction d'Abraham, à laquelle était attachée la promesse du Messie, passerait au cadet de préférence à l'aîné.

Quand les deux jumeaux furent grands, Ésaü devint un habile chasseur ; il était toujours dans les champs. Jacob, au contraire, d'un caractère doux et paisible, demeurait à la maison. Ésaü était l'aîné. Or, c'est au droit d'aînesse qu'on croyait attachés l'alliance spirituelle avec Dieu et le privilège de faire passer à ses descendants la bénédiction promise à Abraham et à Isaac : cette bénédiction regardait principalement la naissance du Messie. Mais le Seigneur,

qui est maître de ses dons, avait résolu de réserver cet honneur au cadet, c'est-à-dire à Jacob, qui en avait été informé par sa mère. Reconnaisant de cette faveur, il ne négligea aucune occasion pour seconder la volonté du premier de tous les pères, et de s'assurer la possession d'un titre qui déjà lui appartenait.

Un jour donc qu'Ésaü était allé à la chasse, Jacob se mit sur le soir à préparer un plat de lentilles. Dans ce moment, Ésaü arrive extrêmement fatigué. Je n'en puis plus, dit-il à son frère, il faut que vous me donniez de suite ce plat que vous avez préparé. Je ne vous le donnerai point, dit Jacob; mais, si vous voulez, je vous le vendrai au prix de votre droit d'aînesse.

Il ne paraît guère de proportion entre un plat de lentilles et un droit de cette nature; mais Jacob prétendait retirer son bien, et il ne crut pas que ce fût abuser des besoins de son frère que d'en prendre occasion d'exécuter les desseins de Dieu. Le marché se fit contre toute apparence. Je me meurs, reprit Ésaü, si je n'obtiens à l'instant ce que je veux, et que me servira mon droit d'aînesse? Et il le vendit, mangea son plat de lentilles, et s'en alla, se souciant peu de ce qu'il venait de faire. Et moi qui lis ces choses, n'ai-je pas quelquefois, nouvel Ésaü, vendu mon droit au Ciel pour une valeur moindre qu'un plat de lentilles, et, après ce honteux marché, n'ai-je pas dormi tranquille, me souciant fort peu de ce que j'avais fait?

Dieu avait promis à Abraham que le Rédempteur naîtrait de lui par les descendants d'Isaac, et l'on était persuadé, comme nous l'avons vu, que cet honneur était réservé à l'aîné de la famille. Ainsi, en vendant son droit d'aînesse, Ésaü renonçait au bonheur inestimable de donner naissance au Messie. De là vient que saint Paul l'ap-

pelle profane, pour avoir mis à prix, et à un si vil prix, une chose aussi sainte que le privilège attaché à la qualité d'aîné.

Cependant Isaac avait atteint l'âge de 137 ans. Son grand âge, la perte presque totale de la vue, lui firent croire que le temps de sa mort n'était pas éloigné. Il voulut, suivant l'usage des familles où le vrai Dieu était connu, donner, avant de mourir, sa dernière bénédiction à ses enfants. Cet acte d'autorité paternelle avait un si grand poids, qu'il était regardé comme un testament sans retour.

Rebecca n'ignorait pas l'importance de cette action : elle n'avait garde de laisser échapper le moment de la rendre favorable à Jacob. Elle connaissait d'ailleurs la volonté de Dieu, qui voulait faire tomber sur le cadet les privilèges de l'aîné. La chose était commencée par la cession d'Ésaü ; mais il fallait qu'elle fût confirmée par la bénédiction du père.

Isaac commanda donc à Ésaü d'aller à la chasse et d'en rapporter quelque chose qu'il pût manger, afin qu'après avoir pris son repas, il le bénît : Ésaü partit. Par malheur pour lui, il s'était trouvé une personne de trop à cet entretien : Rebecca avait tout entendu, et elle en profita sans perdre de temps. Elle appela Jacob : Mon fils, lui dit-elle, courez au troupeau, apportez-moi deux des meilleurs chevreaux ; j'en apprêterai à manger à votre père, comme je sais qu'il l'aime, et vous lui en présenterez, afin qu'après en avoir mangé, il vous bénisse. La chose paraissait sans difficulté à Rebecca ; elle ne parut pas telle à Jacob. Oubliez-vous, dit-il à sa mère, que mon frère est tout couvert de poil, et que je n'en ai pas, moi ? Si mon père, pour s'assurer qui je suis, vient à me toucher, il ne manquera

pas de me reconnaître; il croira que j'ai voulu me jouer de lui, et, à la place de sa bénédiction, j'attirerai sur moi sa malédiction. Non, mon fils, répondit Rebecca, vous n'avez rien à craindre; je prends sur moi tout le risque : Jacob obéit.

Lorsque tout fut prêt, elle le revêtit des habits d'Ésaü, elle lui couvrit les mains et le cou de peau de bête, de sorte qu'à la voix près Jacob était tout à fait semblable à Ésaü. En cet état, Jacob porta à son père ce qui avait été préparé. D'abord, en se déguisant le mieux qu'il put, il ne lui dit que ces deux mots : Mon père. J'entends, dit Isaac, c'est un de mes fils, mais lequel des deux? C'est votre fils aîné Ésaü, répondit Jacob; mangez du gibier de ma chasse. Isaac parut n'en être pas entièrement persuadé. Approchez-vous, dit-il, afin que je vous touche, et que je m'assure si vous êtes en effet mon fils Ésaü. C'était le moment critique; et, si le Seigneur n'eût abrégé le temps de l'épreuve, Jacob ne pouvait échapper. Il s'approcha cependant; Isaac le toucha. Pour la voix, dit le saint vieillard, c'est bien la voix de Jacob; mais les mains sont les mains d'Ésaü. Êtes-vous véritablement mon fils Ésaü? Oui, je le suis, repartit Jacob. Alors le saint vieillard l'embrassa et le bénit. Jacob se retira aussitôt ¹.

¹ Saint Augustin montre très-bien que la conduite de Jacob est toute mystérieuse et exempte de mensonge. Il dit aussi qu'Isaac savait ce qu'il faisait, parce qu'il agissait sous l'inspiration du Saint-Esprit, qui lui révélait la mystérieuse figure dont il était l'instrument. « S'il avait été trompé, dit le grand docteur, comment n'aurait-il pas, revenu de son erreur, maudit le fils irrespectueux qui se serait joué de lui? Et cependant il confirme la bénédiction qu'il lui a donnée. »

Il ajoute : « Afin qu'on n'accuse pas Jacob de mensonge, l'Écriture prend soin de nous dire qu'il était simple et sans artifice. D'ailleurs il pouvait dire en toute vérité qu'il était Ésaü, c'est-à-dire le fils aîné, puisqu'il en avait les droits et par l'élection de Dieu et par le contrat passé entre lui et son frère.

A peine était-il sorti de la présence de son père qu'Ésaü arriva. Apprenant ce qui s'était passé, il entra en fureur, et jura de tuer son frère. Isaac adora le dessein de Dieu et ne rétracta point sa bénédiction. Rebecca fit partir Jacob pour la Mésopotamie, afin de le soustraire à la vengeance d'Ésaü. Isaac lui donna le même conseil et renouvela sa bénédiction, en lui recommandant de choisir une épouse dans ce pays.

Jacob s'éloigna sur-le-champ. Il marchait seul, et, un jour qu'il s'avancait avec grande diligence, les ténèbres le surprirent. La saison était belle : il se détermina à passer la nuit dans la campagne. Le fils d'Isaac n'était pas délicat. La terre nue lui servit de lit ; pour oreiller, il mit une pierre sous sa tête et s'endormit d'un sommeil tranquille. C'est ce moment que le Seigneur choisit pour lui donner en quelque sorte l'investiture de sa dignité de Patriarche, à la manière dont en avaient été investis son père Isaac et son grand-père Abraham. Tout à coup il fut occupé d'un songe mystérieux et de la plus consolante révélation. Il voyait une échelle dont le pied posait sur la terre, et dont le sommet atteignait jusqu'au Ciel. Des Anges montaient et descendaient ; le Dieu des Anges et des hommes paraissait appuyé sur le haut de l'échelle. Jacob,

Enfin, il faut prendre le mot *dolus* dans le sens de *figure*. *Dolus in proprietate fraus; in figura, ipsa figura. Omnis enim figurata et allegorica lectio vel locutio, aliud videtur sonare carnaliter, aliud insinuare spiritualiter. Hanc ergo figuram doli nomine appellavit. Quid est ergo venit cum dolo et abstulit benedictionem tuam? Quia figuratum erat quod agebatur, ideo dictum est, venit cum dolo. Nam ille doloso homini benedictionem non confirmaret, cui debebatur justa maledictio. Non ergo erat verus ille dolus? maxime quia non est mentitus dicendo, ego sum filius tuus major Esau. Jam enim pactus erat ille cum fratre suo, et vendiderat primogenita sua. Hoc se dixit habere patri quod emerat a fratre : quod ille perdiderat, in istum transierat. Ideo sciens hoc in mysterio, Isaac confirmavit benedictionem. (Serm. IV. n. 22, De Civit. Dei, lib. XVI, c. xxxvii. Quæst. ad Gen. LXXIV.)*

lui dit le Seigneur, je suis le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham et d'Isaac. La terre où vous reposez, je vous la donnerai ainsi qu'à vos descendants.

Afin de montrer que sa parole est immuable, c'est toujours au moment où les Patriarches s'éloignent de la terre de Chanaan, que le Seigneur promet de les y fixer, eux et leurs descendants. En effet, c'est là, dans cette terre, que devaient habiter les pères du Messie, car c'est dans cette terre que le Messie devait prendre naissance. La multitude de vos descendants sera aussi innombrable que les grains de poussière qui couvrent la terre, ajouta le Seigneur. Toutes les nations de l'univers seront bénies en vous et dans le fils qui naîtra de vous. Vous êtes en marche vers un pays étranger ; mais je vous reconduirai dans cette terre que j'ai promise à vos pères, et que je réserve à vos enfants.

Telle fut la quatrième promesse du Messie. Elle nous apprend que c'est dans la famille de Jacob, qu'il faut le chercher. Ésaü et les peuples qui descendent de lui sont mis de côté : la recherche devient de plus en plus facile. Le voile qui cache le grand mystère se lève peu à peu, et nous marchons par degrés jusqu'au terme, où Dieu veut nous conduire.

Jacob s'éveilla, et, plein de reconnaissance et de frayeur, il se prosterna contre terre, en disant : Que ce lieu est terrible ! ce n'est rien moins que la maison de Dieu et la porte du Ciel ; puis, reprenant son bâton de voyageur, il continua sa marche.

Arrivé dans la Mésopotamie, il s'approcha de la ville de Haran, séjour de son oncle Laban et de sa famille. Les mœurs des habitants de Haran n'avaient point changé, depuis cent ans que Rebecca en était sortie pour devenir

l'épouse d'Isaac. Les jeunes filles des familles les plus considérables de la ville y conduisaient encore les troupeaux. La condition de bergère n'ayant rien que d'innocent parmi ces peuples, elle y était regardée comme une occupation honorable. Jacob, arrivé dans le voisinage de Haran, aperçut un puits, auprès duquel trois troupeaux de moutons se reposaient durant la grande chaleur du jour. Ce puits était une espèce de grand réservoir, où l'on conduisait l'eau par des canaux, et qu'on avait soin de couvrir d'une grosse pierre. Jacob s'approcha des bergers, et leur dit : Mes frères, d'où êtes-vous ? — Nous sommes de Haran, lui dirent-ils. — Connaissez-vous Laban, fils de Nachor ? — Nous le connaissons parfaitement. — Se porte-t-il bien ? — Oui, il se porte bien ; et voici Rachel, sa fille, qui vient avec son troupeau.

La conversation continuait, lorsque Rachel arriva vers les troupeaux de son père. Jacob, qui savait que c'était sa cousine, s'empressa de lever la pierre du puits. Dès que les moutons eurent bu, Jacob salua Rachel, et des larmes lui coulèrent des yeux. Je suis, lui dit-il, le fils de Rebecca, sœur de votre père. Rachel n'en voulut pas davantage. Elle courut à la maison de son père, à qui elle annonça, presque hors d'haleine, la rencontre qu'elle venait de faire. Laban, au nom de Jacob, fils de sa sœur, vint au-devant du voyageur. Il l'embrassa tendrement, le tint longtemps serré entre ses bras, et le conduisit à sa maison.

Suivant l'ordre d'Isaac, son père, Jacob demanda sa cousine en mariage. La proposition fut acceptée : Rachel fut promise. Mais ce ne fut qu'après quatorze ans de travaux pénibles, passés au service de Laban, que Jacob l'obtint. Il revint ensuite auprès d'Isaac, conduisant avec lui sa nombreuse et riche famille. C'est dans ce voyage, à l'oc-

occasion d'un combat mystérieux qu'il soutint contre un Ange, que Jacob reçut le nom d'Israël, qui veut dire *fort contre Dieu*. De là est venu à ses descendants le nom d'Israélites, ou enfants d'Israël. Isaac mourut bientôt après; et ses deux fils, Jacob et Ésaü, l'enterrèrent dans la double caverne de la vallée de Mambré, auprès de Rebecca, son épouse, de sa mère Sara et de son père Abraham.

Dieu fit passer Jacob par un grand nombre de positions, afin de représenter en détail la vie du Messie, dont ce Patriarche est une des plus belles figures. En effet, par l'ordre de son père, Jacob va dans un pays fort éloigné pour chercher une épouse. Par l'ordre de son Père, Notre-Seigneur traverse l'immense espace qui sépare le Ciel de la terre pour venir former l'Église, son épouse. — Jacob, fils d'un père très-riche, et très-riche lui-même, se met en route seul et à pied. Notre-Seigneur, fils de Dieu, Dieu lui-même et Seigneur de toutes choses, descend du Ciel, n'ayant d'autre compagnon que le dénûment le plus complet. — Jacob, surpris par la nuit, est obligé de dormir au milieu d'un désert, et de mettre une pierre sous sa tête pour lui servir de chevet. Notre-Seigneur est si pauvre, qu'il n'a pas même une pierre pour reposer sa tête. — Cette terre, cependant, appartenait à Jacob. Le monde entier appartenait aussi à Notre-Seigneur. — Jacob arrivé chez ses parents est obligé, pour obtenir son épouse, de subir de longs et rudes travaux. Notre-Seigneur arrive chez les siens, ils ne le connaissent pas; il passe sa vie dans les plus rudes travaux, pour former l'Église son épouse. — Jacob voit son union bénie du Seigneur; Rachel lui donne des enfants, pères futurs d'un grand peuple. Notre-Seigneur voit son union avec l'Église, bénie de Dieu le Père; l'Église lui donne d'innombrables enfants. — Jacob, vain-

queur de toutes les difficultés, retourne dans sa patrie auprès de son père, emmenant avec lui ses richesses et ses enfants. Notre-Seigneur, vainqueur de tous ses ennemis et chargé de leurs dépouilles, retourne dans le Ciel auprès de son Père, conduisant avec lui tous les Saints de l'ancienne Loi, et ouvrant son royaume à tous les Chrétiens, ses enfants. — Jacob, arrivé auprès d'Isaac, reçoit de nouveau sa bénédiction. Notre-Seigneur, de retour au Ciel, est comblé par son Père de toute sorte de gloire et de bénédictions.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! Je vous remercie de m'avoir donné des modèles accomplis de toutes les vertus dans les Patriarches. Je vous remercie des promesses et des figures par lesquelles vous annonciez si longtemps d'avance le Rédempteur du monde. Plus heureux qu'Isaac et Jacob, nous possédons ce qu'ils attendaient. Faites aussi que nous soyons, s'il est possible, plus reconnaissants et plus fidèles ; faites surtout revivre, pour les Chrétiens, l'aimable simplicité de mœurs de ces premiers temps.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent : Dieu est ici.*

XXVI^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Encore un mot sur la vie des Patriarches. — Les douze enfants de Jacob. — Joseph vendu par ses frères. — Conduit en Égypte. — Élevé en gloire. — Reconnu par ses frères. — Arrivée de Jacob en Égypte. — Joseph, septième figure du Messie.

Jacob eut douze fils, qui furent les pères des douze tribus du peuple hébreu. Voici leurs noms : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Gad, Azer, Dan, Nephtthali, Joseph et Benjamin. Comme celle de ses pères, la vie de Jacob fut une vie pastorale. Afin de compléter les notions exposées précédemment, disons encore un mot de cette vie si belle et dont le récit eut tant de charmes pour notre enfance. Les Patriarches étaient parfaitement libres, et l'on peut regarder leur famille comme un petit État dont le père était le souverain, comme une petite église dont le père était le pontife. Nous voyons en effet les Patriarches offrir des sacrifices au Seigneur. Leurs richesses consistaient principalement en troupeaux : c'étaient des chèvres, des brebis, des chameaux, des bœufs et des ânes ; ils n'avaient ni chevaux ni porcs : leurs richesses étaient grandes. Au milieu de cette opulence, ils étaient cependant très-laborieux.

Comme ils étaient encore étrangers dans le pays de Chanaan, que Dieu réservait à leurs descendants, ils ne bâtissaient point de maisons. Ils habitaient sous des tentes ; ils les plantaient au lieu où ils devaient s'arrêter pour faire paître les troupeaux ; au moment du départ, ils les enlevaient pour les replanter ailleurs. Ils pouvaient sans doute

construire des villes comme les autres peuples, mais ils préféreraient la vie pastorale comme la plus simple, la plus propre à détacher les hommes de la terre, et à leur faire envisager une patrie plus parfaite. C'est ainsi que Dieu voulait nous apprendre que la vie du Chrétien ici-bas n'est qu'un pèlerinage.

Leur nourriture était frugale : témoin ce plat de lentilles que Jacob avait préparé et qui tenta si fort Ésaü ; témoin encore ce repas qu'Abraham servit aux Anges, et qui se composait d'un veau rôti, de pain frais, mais cuit sous la cendre, de beurre et de lait. Une de leurs grandes vertus, c'était l'hospitalité envers les étrangers. Quelquefois leurs insistances allaient jusqu'à l'importunité ; il fallait se rendre à leur invitation. Alors toute la famille s'empressait de témoigner son zèle pour recevoir honorablement ses hôtes, que l'on regardait comme envoyés du Ciel. Le maître leur lavait les pieds, donnait ses ordres, choisissait les mets et venait servir lui-même les étrangers qu'il traitait :

Les femmes ne paraissaient point dans ces occasions, ou ne se montraient qu'avec un voile, tant la modestie était grande dans ces temps heureux ! Quels étaient les fruits de cette vie si peu conforme aux mœurs des siècles voluptueux et efféminés où nous végétons ? Le détachement de la terre, l'union fraternelle et une longue carrière exempte d'infirmités, qu'une simple défaillance terminait, parce qu'enfin rien n'est durable ici-bas. Telle était la vie de Jacob et de sa famille : nous le voyons en particulier dans l'histoire de Joseph.

Ce fils chéri et si digne de l'être était, à l'exception de Benjamin, le plus jeune des enfants de Jacob. La modestie, la candeur, l'ingénuité, l'innocence semblaient nées avec cet enfant. Il fut impossible à Jacob de ne pas

donner la préférence dans son cœur à un enfant si aimable. Mais, quelque attention qu'ait un père à dissimuler sa prédilection, les yeux de plusieurs frères sont trop clairvoyants pour ne pas démêler bientôt celui que le cœur préfère. Sans le vouloir, Jacob alluma contre Joseph la jalousie de tous les aînés. Grande et terrible leçon que les parents ne doivent jamais oublier ! Une robe de diverses couleurs qu'il lui fit faire suffit pour les mettre de mauvaise humeur.

La nécessité où se vit Joseph de rapporter à Jacob un grand crime qu'ils avaient commis, aigrit encore le mal. Enfin, ce qui mit le comble à l'envie qu'ils lui portaient, ce fut le récit de deux songes qui marquaient sa grandeur future. Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans un champ et que ma gerbe se tenait debout, tandis que les vôtres se prosternaient devant la mienne. Quoi ! lui dirent ses frères, prétends-tu être un jour notre roi et nous voir assujettis à ton empire ? Joseph ne répliqua rien.

Un peu après il leur dit encore avec la même simplicité : J'ai vu en songe le soleil, la lune, et onze étoiles qui m'adoraient. Jacob était un sage vieillard ; prévoyant les conséquences de ce discours, il fit une réprimande à Joseph, et lui dit : Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que votre mère, vos frères et moi nous vous adorons sur la terre ? Les frères de Joseph étaient transportés d'envie ; mais Jacob, qui ne pouvait s'empêcher de découvrir quelque chose de mystérieux dans ces songes, considérait toutes choses en silence.

Peu de temps après, les fils du saint patriarche allèrent conduire leurs troupeaux dans les pâturages qui environnaient la ville de Sichem. Joseph ne fut point du voyage.

Mais, à quelques jours de là, Jacob l'appela et lui dit : Allez, et voyez si vos frères se portent bien, si les troupeaux sont en bon état, et puis vous reviendrez me dire ce qui se passe. A l'instant, Joseph se prépare au voyage, il embrasse son père, pour bien plus longtemps qu'ils ne pensaient tous deux, et il arrive heureusement à son terme. Ses frères l'aperçurent de loin : sa vue ralluma leur haine. Voici notre songeur qui vient, se dirent-ils entre eux ; tuons-le et jetons-le dans une vieille citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré, et on verra à quoi lui auront servi ses songes.

Il serait bien étrange que, parmi tant de fils d'un Saint, ce criminel projet eût passé sans contestation. Ruben, l'aîné de tous, entreprit de sauver l'innocente victime. Non, ne le tuez pas, leur dit-il ; jetez-le, si vous le voulez, dans cette citerne, mais ne trempez pas vos mains dans son sang. Il leur disait cela dans l'intention de le tirer de leurs mains et de le rendre à son père. L'avis de Ruben passa. Tandis qu'on disposait ainsi de la vie de l'innocent Joseph, l'aimable enfant, plein de joie de revoir ses frères, approchait avec empressement et courait, sans le savoir, se jeter entre les mains de ses bourreaux. Il ne fut pas plutôt arrivé qu'ils le prirent et le dépouillèrent impitoyablement de sa belle et longue robe, ancien objet de leur jalousie, et le descendirent au fond de la citerne sèche qu'ils avaient choisie pour l'y laisser mourir.

Ensuite, s'étant froidement assis pour manger, ils virent arriver une caravane de marchands ismaélites qui venaient de Galaad ¹, où ils avaient chargé leurs chameaux de différents aromates pour vendre en Égypte. Juda dit à ses

¹ Contrée voisine de l'Arabie célèbre par ses aromates.

frères : Que gagnerons-nous à faire périr cet enfant ? Après tout, c'est notre frère et notre sang. Vendons-le plutôt à ces marchands. Les autres goûtèrent cette proposition. On tira Joseph de la citerne, et, pour vingt pièces d'argent, Joseph fut livré par ses propres frères aux Ismaélites, qui l'emmenèrent avec eux en Égypte. Après cela, ils prirent sa robe, et, l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils.

A cette vue, Jacob s'écria en pleurant : C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré, une bête féroce a mangé Joseph. Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et il pleura longtemps son cher Joseph. Ses enfants n'ignoraient pas qu'ils avaient frappé leur père dans l'endroit le plus sensible de son cœur. Ils revinrent auprès de lui pour calmer sa douleur ; mais il ne voulut recevoir aucune consolation : Je pleurerai toujours, leur dit-il, jusqu'à ce que j'aie rejoint mon fils dans le tombeau.

Cependant les Ismaélites, étant arrivés en Égypte, vendirent Joseph à un seigneur du pays nommé Putiphar, général des armées de Pharaon. La bonne mine et la modestie du jeune esclave le rendirent agréable à son maître. Le Seigneur était avec lui, et tout réussissait entre les mains de Joseph. Putiphar, qui ne tarda pas à s'en apercevoir, lui donna toute sa confiance, et lui confia l'intendance de sa maison.

Ce n'était là toutefois que l'essai des faveurs que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob préparait à Joseph ; mais Joseph lui-même n'y était pas encore préparé par toutes les épreuves où sa vertu devait triompher. L'épouse de Putiphar voulut lui faire offenser Dieu ; mais il en eut horreur. Un jour elle le prit par son manteau. Joseph, pour se

soustraire à ses sollicitations, s'échappa, lui laissant son manteau entre les mains. Outrée de dépit, cette femme coupable accusa l'innocent auprès de son époux. Putiphar, trop crédule, fit jeter Joseph dans une prison destinée aux criminels d'État. Le Seigneur descendit avec lui dans ces sombres demeures, et lui fit trouver grâce devant le gouverneur, qui lui confia l'autorité sur tous les prisonniers.

Dans ce nombre étaient le grand échanson et le grand panetier de la couronne. Tous deux eurent pendant la même nuit un songe dont ils furent vivement troublés. Joseph le leur expliqua : il annonça au premier que dans trois jours il serait rétabli dans l'exercice de sa charge, et il le pria de se souvenir de lui ; il dit au second que dans trois jours il serait mis à mort. Tout cela arriva comme Joseph l'avait prédit.

Si la reconnaissance était la vertu des heureux et des grands du monde, Joseph aurait pu se flatter d'une prompte délivrance ; mais le premier échanson, tout occupé du retour de son bonheur, oublia celui qui le lui avait annoncé. Le vertueux prisonnier attendit, pendant deux années, le terme de ses disgrâces. Enfin le moment de sa liberté arriva.

Le roi d'Égypte vit en songe sept vaches maigres dévorer sept vaches grasses, et sept épis secs et arides en dévorer sept beaux et bien remplis. Cette vision inquiéta le monarque. De grand matin il donna ordre à tous les devins de l'Égypte de se rendre au palais. Il leur fit part de ses songes, mais ils ne purent les expliquer. Alors le grand échanson se ressouvint de Joseph, il en parla à Pharaon, qui le fit venir aussitôt. Le roi exposa ses songes au jeune interprète. Les deux songes du roi, lui répondit Joseph, signifient la même chose. Les sept vaches grasses et les

sept épis pleins, marquent sept années de fertilité; les sept vaches maigres, au contraire, et les sept épis desséchés désignent sept années de stérilité et de famine, qui suivront les premières. Que le roi choisisse donc un homme sage et habile, et lui confie son autorité pour pourvoir à tout dans les conjonctures présentes. Ce ministre principal aura sous lui des officiers subalternes qui établiront des greniers dans toutes les villes du royaume. Ils achèteront et feront voiturer dans ces greniers, au profit et par l'autorité du roi, la cinquième partie de tous les grains qu'on recueillera en abondance. Ce sera une ressource assurée pour les sept années de famine qui désoleront ensuite le pays. Faute de cette précaution, les grains se trouveront dissipés et vendus à vos voisins; et vos sujets périront de misère.

Où pourrions-nous trouver un homme plus habile et plus sage que vous? s'écria Pharaon. C'est donc vous que j'établis sur tous mes États : tous mes sujets vous seront soumis : il n'y aura que moi au-dessus de vous. En disant ces paroles, le prince tira son anneau de son doigt, et le mit à celui de Joseph ; il lui fit donner une robe de fin lin, lui mit au cou un collier d'or, et le fit monter sur le char qui suivait immédiatement celui du roi. Un héraut marchait devant le char, et criait à haute voix : Qu'on fléchisse le genou devant Joseph, et que tout le monde sache que Pharaon le fait, après lui, le maître de toute la terre d'Égypte. Pharaon changea aussi le nom de Joseph, et lui en fit porter un qui signifiait *Sauveur du monde*. Joseph n'avait que trente ans lorsqu'il fut présenté à Pharaon, et que d'infortuné captif il devint le favori du roi et le maître du royaume. A peine en possession de sa dignité, il prit des équipages et un nombre de domestiques convenable,

parcourut toutes les provinces, et établit des greniers dans chaque ville. Grâce à cette merveilleuse économie, l'Égypte devint la nourrice d'une infinité de malheureux qui, sans elle, auraient péri de faim et de misère.

Dans cette multitude de familles qui souffraient de la stérilité, fut en particulier celle de Jacob. Elle habitait toujours dans la terre de Chanaan, où la famine se fit sentir dès la première année avec une extrême rigueur. Jacob appela ses enfants, et leur dit d'aller en Égypte acheter du blé. Ils partirent tous, à l'exception de Benjamin, le plus jeune d'entre eux, que Jacob retint auprès de lui.

Arrivés dans la capitale, il fallut d'abord se présenter devant le vice-roi, qui voulait être instruit de tout; ils eurent audience à leur tour. Les dix étrangers s'étant prosternés humblement à ses pieds, Joseph les reconnut. Il avait alors trente-huit ans; et, depuis vingt-deux ans qu'il était éloigné de sa famille, il était extrêmement changé. Ses frères ne le reconnurent pas. Il prit un air sévère, et leur dit en deux mots, comme à des hommes suspects et inconnus : D'où venez-vous, et que voulez-vous? Nous venons, lui dirent-ils, de la terre de Chanaan, pour acheter ici du blé. En les voyant à ses pieds dans la posture la plus soumise, Joseph se ressouvint des songes qu'il avait eus autrefois, et il adora intérieurement les ressorts de la Providence. Vous n'êtes rien moins que ce que vous affectez de paraître, leur dit-il; vous êtes des espions envoyés pour reconnaître les endroits faibles du royaume. Non, Seigneur, lui répondirent-ils tout tremblants, il n'en est pas ainsi. Vos serviteurs ne sont venus ici que pour y acheter du blé; nous sommes tous les enfants d'un même père : nous n'avons aucune mauvaise intention.

Joseph, qui voulait savoir si son père Jacob et Benja-

min, son jeune frère, vivaient encore, continua à leur manifester les mêmes soupçons : Vous me trompez, leur dit-il, vous êtes des espions. Le soupçon du ministre mettait ses frères dans un étrange embarras : ils ne savaient comment s'y prendre pour le déclarer. Un d'entre eux prit la parole, et lui dit avec un grand air de franchise : Nous, vos serviteurs, nous étions douze frères, tous enfants d'un seul homme établi dans la terre de Chanaan ; le plus jeune de tous est demeuré auprès de notre père, un autre ne vit plus, et vous voyez les dix autres à vos pieds.

Joseph était content ; mais il n'avait pas résolu de le paraître. Voilà, répliqua-t-il, ce que je disais : vous êtes des espions. Je veux m'éclairer ; j'en jure par le salut de Pharaon, vous ne sortirez point d'ici que je ne voie ce jeune frère dont vous m'avez parlé, et qui, sans doute plus sincère, m'eût révélé toute l'intrigue de votre voyage. Choisissez un d'entre vous qui aille chercher cet enfant. Pour les autres, ils resteront dans les fers jusqu'à ce que je sois entièrement éclairci de la vérité ou de la fausseté de vos discours. Joseph, cependant, se contenta d'en retenir un des dix en otage ; ce fut Siméon, et il laissa repartir les neuf autres.

Pour la première fois peut-être depuis plus de vingt ans, ils firent de sérieuses réflexions sur la cause de leur malheur. Nous méritons bien, dirent-ils, les maux que nous souffrons. Ils sont le juste châtement de la cruauté que nous avons exercée sur notre frère ; il pleurerait à nos pieds, il implorerait notre clémence : nous ne voulûmes pas l'écouter ; maintenant le Ciel se venge. Je vous l'avais bien prédit, ajouta Ruben ; ne vous disais-je pas : Ne faites point de mal à cet enfant ? Vous ne voulûtes pas me

croire, et voilà que Dieu nous redemande son sang.

Tous ces discours se tenaient en présence de Joseph. Comme il leur avait toujours parlé par interprète, ils ne croyaient pas être entendus. Ils partirent enfin, et arrivèrent auprès de Jacob, à qui ils racontèrent tout ce qui s'était passé. Le grand ministre, ajoutèrent-ils, nous a commandé de lui amener Benjamin ; autrement, il nous prendra pour des traîtres, fera mourir Siméon et ne nous délivrera plus de blé. Je suis bien malheureux, répondit le saint vieillard ; bientôt, si je vous crois, je me verrai sans enfants. J'ai déjà perdu Joseph, Siméon est prisonnier en Égypte, et vous voulez encore que je vous abandonne Benjamin !

Cependant la famine continuait ; il fallut bien, sous peine de périr, laisser partir Benjamin ; mais Juda en répondit sur sa vie. Ils se remirent donc en marche avec l'enfant, et arrivèrent en Égypte. Leur premier soin fut de se présenter au ministre, et de demander audience. Joseph la leur accorda de suite, et fit tirer Siméon de sa prison, afin que tous fussent témoins de la scène qui allait se passer. A l'heure marquée, Joseph rentra dans la salle, et les étrangers furent admis. Il les salua et leur dit : Votre père, dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien ? Vit-il encore ? Notre père vit encore, lui répondirent-ils, et il se porte bien.

En proférant ces paroles, ils s'inclinèrent profondément par respect et attendirent une nouvelle question. Joseph cherchait des yeux Benjamin, car c'était ce cher enfant, fils de Rachel comme lui, qui avait la première place dans son cœur. L'ayant démêlé parmi les autres : N'est-ce pas là, leur dit-il en le montrant, ce jeune frère dont vous m'avez parlé ? Sans attendre la réponse, il ajouta : Que Dieu

vous bénisse, mon fils. Il ne put y tenir plus longtemps : ses entrailles s'émurent, des larmes lui échappèrent, et peu s'en fallut que son secret ne lui échappât avec elles. Il se retira brusquement dans son cabinet, où il les laissa couler en abondance.

Son cœur soulagé, il se lava le visage, et reparut d'un air si aisé, que personne ne le pénétra ; puis il commanda qu'on servît à dîner. Mais ses frères n'étaient pas au bout des épreuves auxquelles il avait résolu de les mettre. Il ordonna à son intendant de remplir les sacs de blé ; de placer dans le haut du sac la somme que chacun avait apportée. Vous ferez plus, lui dit-il ; dans le sac du plus jeune, vous cacherez, avec le prix du blé, la coupe d'argent dont j'ai coutume de me servir. L'ordre de Joseph fut exécuté.

De grand matin les voyageurs partirent gaiement, pour retourner auprès de Jacob. Déjà ils étaient hors de la ville, lorsque Joseph appela son intendant, et lui dit : Allez vite, poursuivez ces étrangers, arrêtez-les, et demandez-leur : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien ? La coupe que vous avez volée est celle dont mon maître a coutume de se servir. Le messenger atteignit bientôt les voyageurs. On ne peut exprimer leur surprise lorsqu'ils s'entendirent accuser du vol d'une coupe d'argent. Si quelqu'un de nous, s'écrièrent-ils, se trouve coupable d'un pareil crime, nous consentons qu'on le mette à mort, et que les autres demeurent vos esclaves le reste de leurs jours. A ces mots, chacun ouvrit son sac. L'intendant les visita tous, en commençant par celui de l'aîné, et la coupe se trouva dans le sac de Benjamin.

A cette vue, ils déchirent leurs vêtements, ils rechargent leur bêtes pour aller se jeter aux pieds du vice-roi. Il les

attendait dans le même appartement où ils l'avaient salué en partant. Ils se prosternèrent tous le visage contre terre, pour écouter, dans cette posture humiliante, ce que leur juge allait décider de leur sort. Joseph se montra avec un air d'autorité, propre à effrayer les coupables, et même à déconcerter des innocents. Il leur fit de sévères reproches, et il conclut à retenir Benjamin dans les fers. Judas, lui parlant au nom de ses frères, le supplia de laisser partir l'enfant, autrement son père mourrait de douleur.

C'en était trop pour le cœur de Joseph. Il ordonna à tous les Égyptiens de se retirer. Dès qu'il fut seul avec ses frères, il laissa couler ses larmes; puis, élevant la voix, il leur dit : Je suis Joseph; mon père vit-il encore?

A ces mots, les frères de Joseph, frappés de terreur, demeuraient comme interdits. Avec une douceur capable de calmer toutes leurs alarmes, Joseph ajouta : Venez à moi. Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu et fait conduire en Égypte; ne craignez rien. C'est pour votre bien que le Seigneur m'a envoyé devant vous en Égypte. Retournez en toute hâte auprès de mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Le Seigneur m'a fait le maître de toute l'Égypte. Venez me joindre, ne tardez pas. En finissant ces paroles, Joseph se jeta au cou de Benjamin. Ils se tinrent longtemps embrassés, versant l'un sur l'autre des larmes bien douces. Il embrassa ensuite tous ses frères. Il leur fit donner des chariots et des vivres pour leur voyage, ajoutant de riches présents pour eux et pour Jacob.

Ils arrivèrent heureusement auprès du saint vieillard. Votre fils Joseph n'est pas mort, lui dirent-ils; c'est lui

qui gouverne toute l'Égypte. Jacob, à ces mots, parut comme un homme hors de lui-même, et subitement revenu d'un profond sommeil : il ne croyait pas ce qu'on lui disait. Cependant, lorsqu'il eut vu les chariots qu'on lui avait amenés, et les magnifiques présents que son fils lui envoyait, il s'écria : C'est assez ! puisque Joseph mon fils vit encore, j'irai et je le verrai avant de mourir.

Joseph a toujours été regardé, et avec raison, comme une des plus belles figures du Messie. En effet, Joseph est le fils bien-aimé de son père. Notre Seigneur est le fils bien-aimé de Dieu, son père. — Joseph est revêtu d'une robe de différentes couleurs : il a des songes qui présagent sa grandeur future ; pour cela il est en butte à la jalousie de ses frères. Notre-Seigneur est orné de toutes sortes de vertus ; il annonce aux Juifs, ses frères, sa grandeur future ; pour cela il est en butte à la haine, à la jalousie, à la persécution. — Joseph est envoyé vers ses frères. Notre-Seigneur est envoyé vers les hommes, ses frères. — Joseph, arrivé auprès de ses frères, en est maltraité ; ils prennent la résolution de le mettre à mort ; ils le vendent à des marchands étrangers. Notre-Seigneur, arrivé au milieu des Juifs, ses frères, en est maltraité ; Judas le vend ; les Juifs le livrent aux Romains, qui le mettent à mort.

Joseph, vendu, est emmené en Égypte, et devient le maître de ce royaume. Notre-Seigneur, vendu et humilié, obtient en récompense une puissance sans bornes au Ciel et sur la terre. — Joseph, condamné pour un crime qu'il n'a pas commis, est jeté en prison. Notre-Seigneur, condamné pour des crimes qu'il n'a pas commis, est jeté dans les fers et mis à mort. — Joseph se trouve en prison avec deux criminels d'État ; il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice. Notre-Seigneur se trouve sur la Croix

entre deux malfaiteurs ; il promet le Ciel à l'un, et laisse l'autre dans sa damnation. — Joseph passe de la prison au faite de la gloire et jusque sur les marches du trône de Pharaon. Jésus-Christ passe de la Croix au plus haut des Cieux.

— Joseph sauve l'Égypte d'une grande famine. Notre-Seigneur sauve le monde, qui mourait faute de vérité. — Joseph est proclamé le sauveur de l'Égypte, et comblé d'honneurs d'un bout du royaume à l'autre. Notre-Seigneur est proclamé le Sauveur du monde, et est adoré, béni et glorifié d'un bout du monde à l'autre. — Joseph est appelé le sauveur du monde par des étrangers avant de l'être par ses frères. Notre-Seigneur a été reconnu pour le Sauveur du monde par les Gentils avant de l'être par les Juifs, ses frères. — Tant que les frères de Joseph ne viennent pas lui demander du blé, ils sont exposés à mourir de faim. Tant que les Juifs ne se convertiront pas à Jésus-Christ, ils souffriront la faim de la vérité, ils seront esclaves de l'erreur. — Enfin, les frères de Joseph se décidèrent à venir en Égypte ; vers la fin des temps, les Juifs se décideront à venir à Jésus-Christ, en embrassant le Christianisme. — Joseph, reconnu par ses frères, leur pardonne, les embrasse et les rend heureux. Notre-Seigneur, reconnu par les Juifs, leur pardonnera et les comblera de bénédictions.

Cette figure confirme une des précédentes, dans laquelle nous avons vu que le Sauveur sera persécuté par ses frères. Elle nous dit, de plus, 1° qu'il sera condamné pour un crime qu'il n'aura pas commis ; 2° elle nous trace l'ordre dans lequel les peuples se convertiront, d'abord les Gentils, et ensuite les Juifs ; 3° elle nous montre la bonté avec laquelle le Sauveur pardonnera à ses ennemis.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie, de toute l'étendue de mon cœur, d'avoir révélé au monde son Rédempteur sous une figure aussi touchante. J'adore cette sagesse infinie qui, suivant les temps et les besoins, ajoutait quelques traits au divin tableau dont le Sauveur est le modèle. Donnez-moi ô mon Dieu ! l'innocence de Joseph, sa douceur, son humilité et sa charité pour ceux qui me feront du mal.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je bannirai de mon cœur tout sentiment de jalousie.*

XXVII^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE)

Jacob va en Égypte. — Cinquième promesse du Messie faite à Judâ. — Sépulture de Jacob dans le tombeau d'Abraham. — Mort de Joseph. — Naissance de Moïse. — Il est sauvé et élevé par la fille de Pharaon. — Il se retire dans le désert de Madian. — Dieu lui apparaît et lui commande de délivrer son peuple. — Vocation d'Araon. — Plaies de l'Égypte. — Agneau pascal, huitième figure du Messie.

La famille de Jacob, composée de trente personnes, se rassembla aux ordres du saint Patriarche, et partit de la vallée de Mambré pour se rendre d'abord à Bethsabée ou puits du Serment, situé assez près du fleuve qui sépare l'Égypte de la terre de Chanaan. Jacob s'arrêta en ce lieu pour consulter le Seigneur. Touchant exemple, qui nous apprend à ne jamais rien entreprendre sans demander à Dieu ses lumières. Ne craignez rien, lui dit le Dieu de ses pères, descendez en Égypte; je veux y multiplier votre postérité : j'en rappellerai vos descendants pour les établir avec gloire dans la terre que je vous ai promise. Confirmé par cette révélation, le Patriarche s'avança vers la capitale de l'Égypte. Quand il en fut à quelques lieues, il ordonna à son fils Juda de prendre les devants, et d'avertir Joseph de son arrivée. Joseph ne fut pas plutôt prévenu de l'arrivée de son père, qu'il fit atteler son char et se rendit auprès de lui. Il se jeta au cou du saint vieillard et l'arrosa de ses larmes. Il le conduisit ensuite avec tous ses frères auprès de Pharaon.

Jacob honorait les rois de la terre, comme des hommes revêtus de l'autorité de Dieu; mais sa qualité de Patriar-

che et de chef de la famille sainte le mettait beaucoup au-dessus d'eux. Le saint homme, ayant donc salué le prince, lui dit avec un air de dignité convenable à son grand âge et à sa glorieuse destinée : Que le Seigneur mon Dieu vous comble de sa bénédiction et qu'il vous donne d'heureuses années. Le prince, à son tour, lui demanda quel âge il avait. Les jours de mon pèlerinage sur la terre sont de cent trente ans, lui dit Jacob ; jours courts et mauvais, qui sont peu de chose en comparaison de la longue vie de mes pères. Après cette courte audience, Joseph prit congé du roi, qui donna à Jacob et à sa famille la province de Gessen, une des plus fertiles de l'Égypte. C'est là qu'habitèrent et se multiplièrent rapidement les enfants d'Israël.

Jacob vécut encore dix-sept ans. N'ayant plus rien à désirer sur la terre depuis qu'il avait retrouvé Joseph, il vit tranquillement approcher sa dernière heure. Il fit avertir Joseph de le venir trouver, car, dès lors, il ne sortait plus de son lit ; il lui fit promettre de ne pas l'enterrer en Égypte, mais de le faire porter dans la terre de Chanaan, dans le tombeau de ses pères, Abraham et Isaac. Joseph promit de le contenter, et le supplia de se reposer sur son obéissance.

Jacob, se voyant près de sa fin, ne différa pas de consacrer ses derniers moments par une des plus mémorables prophéties, que le Seigneur ait jamais inspirées. Ayant fait assembler ses douze fils autour de son lit, il leur annonça ce qui devait arriver à leurs descendants ; les différents états où ils se trouveraient après leur établissement dans la Terre promise, et les caractères singuliers qui distingueraient chacune des douze tribus dont ils seraient la tige.

Bientôt il en vint à Juda. Tout à coup le saint vieillard

parut un autre homme. Envisageant Juda avec une sainte complaisance sur la grandeur future de sa tribu, il lui parla de la sorte : Juda, tes frères te loueront, ta main sera sur le cou de tes ennemis ; les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations.

1° Cette promesse prophétique confirme ce que les promesses précédentes nous ont annoncé du Rédempteur, prédit dès l'origine du monde. Elle nous dit qu'il sera l'attente et le salut de tous les peuples : la conversion des Gentils, tel est le grand caractère auquel on devra principalement le reconnaître. 2° Cet oracle célèbre de Jacob ne se borne pas, comme les promesses précédentes, à prédire un Sauveur, l'attente des nations : il détermine encore le temps où il doit paraître. Ce sera lorsque l'autorité souveraine, figurée par le sceptre, aura cessé dans la maison de Juda ¹.

¹ Les *paraphrases chaldaïques*, les plus anciens docteurs juifs, les plus savants rabbins ont toujours appliqué et appliquent encore unanimement cet oracle de Jacob au Messie. (Voyez *Munimen Fidei*, p. I, c. xiv.) Il en est de même de tous les Pères de l'Église d'Orient et d'Occident. Pour en bien comprendre le sens et lever par là toutes les difficultés des incrédules, il faut remarquer que le mot *sceptre* ne désigne pas toujours la royauté dans le sens rigoureux ; il exprime seulement une prééminence, une autorité analogue aux divers états de la nation. Tous les interprètes sont d'accord sur ce point.

En conséquence, Jacob prédit à Juda : 1° une supériorité de force sur ses frères ; il le compare à un lion ; 2° une possession meilleure ; il la désigne par l'abondance du lait et du vin ; 3° l'autorité, marquée par le sceptre ou le bâton de commandement ; 4° le privilège de donner la naissance au Messie ; 5° des chefs ou des magistrats de sa tribu, jusqu'à ce que cet envoyé de Dieu vienne rassembler les peuples.

Les Juifs ne contestent aucune de ces circonstances, et toutes ont été exactement accomplies.

1° La tribu de Juda fut toujours la plus nombreuse ; on le voit par les dénombremens qui furent faits dans le désert et par la prééminence qui lui est

Paroles précieuses ! qui nous font aujourd'hui voir de nos yeux que Jésus, fils de Marie, est ce divin Messie promis par Jacob mourant. 3° Cette promesse nous tire encore d'un grand embarras. Nous savons, d'après les promesses précédentes, que le Messie naîtra de Jacob ; mais voilà que Jacob a douze fils : lequel d'entre eux sera le père du Rédempteur ? La prophétie du saint vieillard lève tous nos

assignée aux diverses époques. (*Num.*, I, 27 ; xxvi, 22 ; *Deut.*, xxxiii, 7 ; *Josue*, xv ; *Juges*, I, 1.)

2° Dans la distribution de la Terre promise, elle eut la portion la plus considérable, et fut placée au centre ; elle renfermait dans son partage la ville de Jérusalem,, capitale de la nation ; les vignobles des environs étaient célèbres.

3° Toujours la plus puissante, même sous Sathl, elle prit, après la mort de ce prince, David pour son roi, et forma un État séparé. Sous Roboam, elle continua de faire un royaume séparé sous son propre nom de Juda ; souvent elle tint tête aux dix tribus. Pendant la captivité de Babylone, elle conserva son gouvernement, son administration propre ; c'est ce que prouvent l'histoire de Suzanne, de Daniel, et le livre d'*Esther*, xvi, où l'on dit expressément que les Juifs avaient conservé leurs lois. Après la captivité, elle continue de se maintenir en corps de nation, use de ses lois et de ses magistrats ; elle domine tellement, que les débris de Lévi et de Benjamin lui sont incorporés, perdent leurs noms, et que désormais le nom de *Juifs*, enfants de Juda, devient commun à toute la race de Jacob.

4° Plus tard, sous les Machabées ou rois asmonéens, ainsi nommés d'Asmonée, leur aïeul, de la tribu de Lévi, la tribu de Juda conserva son autorité et sa prééminence. Car cette tribu composait à elle seule presque toute la nation juive ; et la nation les avait choisis librement pour chefs, et en cela elle faisait acte d'autorité. Ensuite le gouvernement resta entre les mains du sénat et du peuple *juifs*, au nom desquels les rois agissaient ; c'est ce que prouvent 1° le premier livre des *Machabées*, xii, 16 ; 2° Josèphe, historien des Juifs, liv. XI, c. iv ; 3° la lettre d'Antiochus aux Juifs : « Le roi Antiochus au Sénat des Juifs et aux autres, salut. » (II *Machab.*)

5° Sous les Romains, la puissance de Juda est fortement ébranlée ; elle reçoit un nouvel échec à la nomination d'Hérode ; enfin elle est anéantie à la ruine de Jérusalem. Donc à cette époque le Messie était venu. Jusque-là cette tribu avait conservé ses généalogies, ses possessions, sa prééminence ; mais alors le Messie était arrivé, et son Évangile rassemblait les peuples de Juda dans une nouvelle Église, dont la tribu de Juda n'était que la figure.

Donc, l'oracle de Jacob s'est accompli dans tous ses points. (Voyez Libermann, t. I ; Bergier, art. *Juda* ; Cornel. a Lapid., *In Gen.*, cxxlix.)

doutes ; elle écarte onze tribus, et nous avertit de chercher le Messie dans la tribu de Juda.

Jacob ne s'en tint pas là. Pour prouver à ses enfants la vérité de cette grande prophétie, il ajouta une seconde prédiction qui devait s'accomplir longtemps avant la première. O Juda ! ajoute-t-il, ô mon fils ! que ta portion dans la Terre promise sera fertile et bien choisie ! Les vignes en feront la richesse, et le vin, aussi commun que l'eau, y pourra servir à laver tes vêtements. Tout s'est vérifié à la lettre. La tribu de Juda fut toujours dans la suite, avant même qu'elle donnât des rois à son peuple, la plus puissante, la plus nombreuse, la plus riche des tribus.

Après avoir instruit ses enfants, Jacob mourut paisiblement au milieu d'eux, tout occupé de la pensée et du désir de ce Rédempteur que Dieu lui avait promis, dont il était la figure, et dont il venait d'être lui-même le Prophète. Aussi, il s'écria en mourant : *J'attendrai, Seigneur, le Messie que vous devez envoyer.* Joseph fit embaumer le corps du saint Patriarche et le transporta avec une grande pompe dans le pays de Chanaan, où il fut inhumé à côté d'Abraham et d'Isaac.

Joseph lui-même ne tarda pas à suivre son père au tombeau. Les éminents services qu'il avait rendus à l'Égypte furent promptement oubliés, tant il faut peu compter sur la reconnaissance des hommes ! Un nouveau roi monta sur le trône. Effrayé de voir les enfants de Jacob se multiplier et former comme un nouveau peuple dans ses États, il résolut d'abord de les affaiblir en les accablant des plus rudes travaux. Ce moyen ne réussissant pas au gré de ses désirs, il prit une résolution bien digne d'un tyran. Il ordonna de faire mourir tous les fils des Hébreux aussitôt après leur naissance. Mais que peut la malice des hommes

contre le Seigneur et contre ceux qu'il protège ? Nous allons voir que cette cruauté tourna à la ruine de Pharaon.

Un jour, la fille de ce prince descendit sur les bords du fleuve pour s'y baigner. Elle aperçoit au milieu des roseaux une corbeille enduite de bitume et soigneusement fermée, elle donne ordre à une des personnes de sa suite de la lui apporter. L'ayant ouverte, elle y trouve un petit enfant qui pleurait ; elle en a compassion. C'est, dit-elle, le fils de quelqu'un des Hébreux. Marie, sœur de l'enfant, qui était restée à quelque distance de son petit frère, entend les paroles de la princesse. Si vous voulez, dit-elle, j'irai chercher une femme des Hébreux qui prendra soin de cet enfant. Allez, lui répond la princesse. La petite fille court et appelle sa mère. La fille de Pharaon lui dit : Nourrissez-moi cet enfant, et je vous promets une récompense. En attendant, elle l'adopta et le nomma Moïse, qui veut dire *tiré des eaux*. Devenu grand, il fut remis à la princesse et élevé au sein même de la cour de Pharaon.

Cependant Moïse, qui n'ignorait pas le secret de sa naissance, gémissait de voir ses frères dans l'esclavage : il résolut de les délivrer. Le Seigneur lui-même, qui l'avait choisi pour accomplir cette mémorable délivrance, lui inspira de quitter la cour de Pharaon et de se retirer dans le pays de Madian. Moïse y passa quarante années, occupé, comme les Patriarches, du soin des nombreux troupeaux de Jéthro, son beau-père. Un jour qu'il s'était avancé bien loin dans le désert, il se trouva au pied d'une haute et fertile montagne, nommée Oreb. Là, le Seigneur lui apparut tout à coup du milieu d'un buisson ardent, sous la figure d'une belle et vive flamme qui brillait d'un éclat fort doux, et qui lui paraissait ne consumer ni les branches ni les feuilles mêmes du buisson. Moïse, étonné, se

dit à lui-même : J'irai, je verrai cette merveille ; j'examinerai pourquoi ce buisson, enflammé comme il est, ne se consume point.

Il approchait, lorsque le Seigneur, qui voulait lui faire regarder cette apparition avec le plus profond respect qu'exigeait sa redoutable majesté, fit entendre sa voix. Moïse ! Moïse ! lui dit-il, gardez-vous d'approcher plus près de ce buisson. Otez votre chaussure, car la terre où vous marchez est une terre sainte. Je suis le Dieu d'Abraham et de Jacob. Moïse, tremblant, se couvrit le visage. J'ai vu l'affliction de mon peuple, continua le Seigneur ; le temps est venu de le tirer de l'esclavage et de l'introduire dans la terre de bénédiction, que j'ai promise à leurs pères. Préparez-vous, car c'est vous que j'ai choisi pour délivrer mon peuple de la servitude d'Égypte.

Moïse s'excusa longtemps ; la modestie et l'humilité furent toujours les vertus distinctives des plus grands hommes, comme des plus grands saints. Les Hébreux ne me croiront pas, ajouta-t-il ; mais ils diront : Il n'est pas vrai, le Seigneur ne vous a point apparu. Eh bien, dit le Seigneur, je vais vous donner de quoi convaincre les incrédules. Que tenez-vous actuellement à la main ? C'est une baguette, répondit Moïse. Jetez-la à terre, dit le Seigneur. Moïse obéit, et la baguette à l'instant se changea en un horrible serpent, dont il eut peur, et qui l'obligea de s'enfuir. Ne craignez rien, dit Dieu à son serviteur, prenez ce serpent par l'extrémité de la queue. Il le fit, et il trouva qu'il tenait à la main sa baguette dans son état naturel. Ce qui vient de s'opérer devant vous, ajouta le Seigneur, vous le ferez en présence des Hébreux, et ils connaîtront à cette marque que le Dieu qui s'est montré à vous est le Dieu de leurs pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Ja-

cob. Si ce prodige ne suffisait pas, en voici un autre qui les persuadera. Vous prendrez en leur présence de l'eau du fleuve, et ils la verront subitement changée en sang. Votre frère Aaron vous aidera dans le ministère que je vous confie.

Le Seigneur fit donc entendre sa voix à Aaron, qui était en Égypte, et lui dit : Partez sans différer ; allez dans le désert à la rencontre de votre frère Moïse ; il vous apprendra quels sont mes desseins sur vous et sur lui. Aaron partit aussitôt, et se réunit à son frère. L'union de ces deux grands hommes fut le salut d'Israël. Ils vinrent dans la terre de Gessen, où étaient les Israélites. Moïse fit en leur présence les miracles qui devaient autoriser sa mission. Le peuple en reconnut la vérité, et bénit le Seigneur de ce qu'il s'était souvenu d'Israël. De là, les deux frères allèrent ensemble trouver Pharaon, et lui dirent avec une autorité convenable à leur caractère : Voici ce que vous dit le Seigneur, Dieu d'Israël : Donnez à mon peuple la liberté d'aller m'offrir un sacrifice dans le désert. Le tyran, choqué d'un langage auquel il n'était point accoutumé, refusa avec hauteur ; mais il fut la victime de sa résistance.

Le Seigneur frappa l'Égypte de dix grandes plaies¹. A

¹ Voici quelques-unes des plaies ou des fléaux dont le Seigneur frappa l'Égypte par le ministère de Moïse : 1° l'eau du Nil changée en sang ; 2° une multitude innombrable de grenouilles sorties des marais, et qui se répandirent partout, dans les maisons et jusque sur les viandes ; 3° une nuée de mouches dont les piqûres incommodaient au dernier point les hommes et les animaux ; 4° des tumeurs et des ulcères dont les hommes et les animaux furent également tourmentés.

L'Écriture dit que les magiciens de Pharaon firent de semblables choses, *fecerunt similiter*. Sur quoi il est bon de faire les remarques suivantes : 1° Dieu permit sans doute ces prestiges des magiciens pour punir Pharaon et son peuple, en l'endurcissant dans son opiniâtreté à ne point laisser partir les Hébreux, malgré l'ordre exprès du Seigneur. Ces enchantements, qui semblaient égaler les miracles de Moïse et faire marcher de pair la puissance des

chaque calamité, Pharaon promettait de donner la liberté aux enfants d'Israël. Mais Moïse n'avait pas plutôt fait cesser le châtement, que le prince obstiné rétractait sa parole. Enfin, la dixième plaie fut si cruelle, que Pharaon s'empressa de conjurer les Hébreux de s'en aller au plus vite. Voici quelle fut cette dixième plaie : Au milieu de la nuit, lorsque tout était dans le calme et le silence, Dieu envoya l'Ange exterminateur, qui fit mourir tous les premiers-nés des Égyptiens, depuis le prince fils aîné de Pharaon jusqu'au fils aîné de l'esclave, condamné à de pénibles travaux pendant le jour et aux rigueurs de la prison pendant la nuit. Les premiers-nés des

dieux de l'Égypte avec celle du Dieu d'Israël, entraient bien dans les terribles conseils de la justice de Dieu et servaient à l'accomplissement de cette parole : *J'endurcirai le cœur de Pharaon, indurabo cor Pharaonis.* 2^o Cependant Dieu, qui laisse toujours assez de lumière aux pécheurs pour se reconnaître, sut imprimer aux miracles de Moïse un tel cachet qu'il fut impossible de ne pas les reconnaître pour l'œuvre du Tout-Puissant. En effet, les magiciens ne purent faire tout ce que fit Moïse ; ils ne purent même pas garantir leurs personnes des plaies dont Moïse frappait les Égyptiens. Tandis que Moïse étendait le fléau à tous les Égyptiens et à tout ce qui leur appartenait, les magiciens furent impuissants à faire aucun mal aux Hébreux et à leurs animaux. Enfin, il y avait entre les prestiges des enchanteurs et les miracles de Moïse une telle différence, que Pharaon lui-même fut obligé de s'écrier en parlant des derniers : *Le doigt de Dieu est réellement ici.* Il en a été de même dans tous les temps, et il en est encore de même aujourd'hui. Malgré toutes les subtilités de l'incrédule, le vrai miracle a des caractères tellement exclusifs et tellement évidents, que tout homme de bonne foi sait et saura toujours le reconnaître.

Du reste, si l'on se reporte aux temps reculés où Moïse existait, si l'on considère l'état des nations, et de l'Égypte en particulier, ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans le matérialisme qui en est la conséquence, on conçoit sans peine la raison des nombreux prodiges rapportés dans l'Ancien Testament. Dieu, méconnu, devait se faire reconnaître pour le seul maître de la nature. Il fallait des prodiges étonnants pour frapper ces peuples encore dans l'enfance et toujours disposés à adorer les créatures au lieu du Créateur. C'est ainsi que la Providence proportionne toujours le remède au mal, oppose la lumière de la vérité aux ténèbres du mensonge, et se justifie aux yeux de l'homme éclairé, aussi bien que devant le simple fidèle.

animaux périrent de même. Le matin, ce ne fut qu'un cri de désolation dans toute l'Égypte; pas une maison où il n'y eût un mort. Pharaon envoie sur-le-champ chercher Moïse et Aaron : Partez, leur dit-il, retirez-vous de mes États, vous et tous les enfants d'Israël.

Quelques jours avant cette sanglante exécution, Moïse en avait prévenu les Hébreux. Pour vous mettre à couvert des coups de l'Ange exterminateur, voici, leur dit-il, ce que vous ordonne le Seigneur, Dieu de nos pères : Le dixième jour de ce mois, chaque père de famille mettra à part un agneau sans tache, mâle et de l'année. Si la famille ne se trouvait pas assez nombreuse pour manger cet agneau dans un seul repas, on s'associera quelqu'un des voisins. L'agneau, ainsi mis à part dès le dixième jour, sera gardé jusqu'au quatorzième. Le soir de ce jour, tous les enfants d'Israël immoleront cet agneau. On réservera du sang de la victime; on marquera de ce sang les deux jambages et le linteau de la porte de chaque maison où se fera le repas. L'agneau doit être rôti tout entier; vous le mangerez avec des pains azymes et des laitues sauvages et amères.

Voici maintenant en quel état vous serez pour prendre ce repas : Vous aurez les reins ceints, des chaussures aux pieds et un bâton à la main; vous mangerez debout et à la hâte comme des voyageurs; car c'est la Pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur. Le sang de la victime qu'on aura mis sur les portes sera la sauvegarde des enfants d'Israël. Je verrai ce sang, dit le Seigneur, et je n'entrerai point armé de mon glaive vengeur, dans les maisons qui en seront marquées. Plus loin, Dieu défend, non sans une raison mystérieuse, de rompre aucun des os de l'agneau; car cet Agneau pascal est la huitième figure du Messie.

Nous allons le montrer : l'Agneau pascal devait être sans tache. Notre-Seigneur est l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache, la pureté même. — L'Agneau pascal devait être mangé dans une même maison. Notre-Seigneur ne peut être mangé que dans le sein de la même maison, l'Église catholique. — On ne devait briser aucun des os de l'Agneau pascal. Sur la Croix, on ne brisa aucun des os de Notre-Seigneur, quoiqu'on rompît ceux des deux voleurs. — L'Agneau pascal devait être mangé avec des pains azymes ou sans levain. Notre-Seigneur doit être mangé avec la plus grande pureté de cœur, sans aucun levain de péché. — L'Agneau pascal devait être mangé avec des laitues amères. Notre-Seigneur doit être mangé avec les laitues amères de la mortification et de la pénitence. — Ceux qui mangeaient l'Agneau pascal devaient avoir les reins ceints, un bâton à la main et des chaussures aux pieds, comme des voyageurs prêts à partir. Ceux qui mangent Notre-Seigneur doivent avoir les reins ceints, image de la chasteté; un bâton à la main, image de la force, pour résister au démon, et des chaussures aux pieds, comme des voyageurs qui ne touchent plus à la terre et qui marchent vers le Ciel.

— C'était au moment de quitter l'Égypte et de se mettre en route vers la Terre promise, que les Hébreux mangèrent l'Agneau pascal. C'est lorsque nous sommes décidés à quitter le péché et à marcher vers le Ciel, véritable Terre promise, qu'il nous est permis de manger Notre-Seigneur. — Le sang de l'Agneau pascal fut répandu sur les portes des maisons, et toutes les maisons marquées de ce sang furent épargnées par l'Ange exterminateur. Le sang de Notre-Seigneur est répandu dans nos âmes, et toutes les âmes marquées de ce sang divin

qu'elles auront bien reçu, seront épargnées par le Seigneur lorsqu'il viendra exterminer les méchants.

De plus que les précédentes, cette figure nous fait connaître 1° un des plus éclatants caractères du Messie, son admirable douceur : il sera doux comme un agneau ; 2° elle nous révèle que le Messie s'unira aux hommes comme la nourriture s'unit à notre corps ; 3° qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui s'uniront à ce nouvel Adam des différentes manières qu'il l'exigera.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de m'avoir délivré de la servitude du péché, comme vous délivrâtes votre peuple de la servitude d'Égypte ; je vous remercie surtout de m'avoir nourri de la chair adorable de votre Fils, ce véritable Agneau dont celui des Hébreux n'était que la figure. Donnez-moi toutes les dispositions de pureté, de sainteté, de force et de détachement nécessaires pour le recevoir dignement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne négligerai rien pour communier souvent.*

XXVIII^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Départ des Israélites. — Colonne de nuée. — Passage de la mer Rouge. — Manne, neuvième figure du Messie. — Rocher d'Oreb. — Victoire remportée sur les Amalécites. — Arrivée au pied du Sinaï. — Publication de la Loi.

Nous touchons au moment à jamais solennel, où le peuple de Dieu va sortir de sa longue et dure servitude. En commençant le récit de son miraculeux voyage, rappelons-nous que cette longue suite de prodiges dont nous allons être témoins entraînent dans les desseins généraux de la Providence, soit pour affermir les Hébreux dans leur foi, soit pour éclairer les nations idolâtres, en leur montrant, par des preuves éclatantes et nombreuses, que le Dieu d'Israël était le seul Dieu véritable, arbitre suprême de la nature et des éléments, aussi bien que des rois et des nations.

Pendant que les Égyptiens étaient occupés à ensevelir leurs morts, Moïse donna aux Hébreux le signal du départ. Au nombre d'environ six cent mille hommes, non compris les femmes et les enfants, les descendants de Jacob se mettent en marche et se dirigent vers la mer Rouge. Dès le commencement, le Seigneur signala de nouveau sa protection sur son peuple. Pour lui faire connaître le chemin qu'il devait suivre, le temps de marcher et de s'arrêter, les lieux de campement et la durée du séjour, il forma une grande colonne dont la base répondit dans la suite à la largeur du tabernacle et dont la pointe s'élevait fort haut. Durant le jour, elle avait la couleur d'une belle

nuée ; mais, durant la nuit, elle paraissait toute de feu et lumineuse comme le soleil. Un Ange était chargé de la conduite de la colonne destinée à servir de guide aux Hébreux.

Quand il fallait se mettre en route, la colonne se levait et allait se placer au-dessus du pavillon de la tribu qui devait partir la première. On marchait tant que la colonne était en mouvement, et on suivait exactement ses déterminations. Lorsqu'il était temps de s'arrêter, la colonne s'arrêtait jusqu'à ce que l'ordre du Seigneur lui fit faire un nouveau mouvement, pour avertir le peuple de la suivre. Sa pointe, en s'élevant, s'inclinait du côté du soleil, et, étendue comme un grand voile sur tout le peuple, elle protégeait les voyageurs contre les ardeurs du soleil, qui, sans ce secours, eussent été insupportables dans les sables brûlants du désert.

Après quelques campements, on arriva au bord de la mer Rouge. Les Israélites se trouvaient enfermés de tous côtés : devant par la mer, et derrière par les ennemis ; car Pharaon, s'étant repenti d'avoir laissé partir les Hébreux, avait rassemblé son armée et s'était mis à leur poursuite. Mais Moïse, plein de confiance au Seigneur, rassura les Hébreux : « Ne craignez rien, leur dit-il, attendez seulement le miracle que le Seigneur va faire en votre faveur. » Aussitôt la colonne qui était à la tête des Israélites changea de place. Elle se porta entre leur camp et celui des Égyptiens. Cette nuée était lumineuse du côté des Israélites ; mais, du côté des ennemis, elle formait une nuit obscure qui les empêchait d'avancer. Moïse, en ce moment, étendit la main vers la mer, qui s'entr'ouvrit, et les Israélites y marchèrent à pied sec, ayant les eaux à droite et à gauche, comme si c'eussent été de hautes mu-

railles. Ils effectuèrent ce miraculeux passage pendant la nuit ¹.

Aux premiers rayons du jour, les Égyptiens s'aperçurent que leur proie leur échappait ; ils se jetèrent avec précipitation dans une route si nouvelle, qui n'était pas ouverte pour eux. C'est là que le Seigneur les attendait. Tout à coup une horrible confusion se met dans l'armée ; les chars se brisent, on n'entend plus que ce cri d'alarme : Fuyons les Hébreux, le Seigneur combat pour eux contre nous. Il était trop tard ; le Seigneur dit à Moïse : Étendez la main sur la mer, afin que les eaux reprennent leur cours et abîment les Égyptiens, et leurs chars et leurs cavaliers. Moïse étend la main, l'abîme se referme, et tout disparaît englouti dans les flots. Il n'échappe pas un seul homme pour porter en Égypte la nouvelle de cet épouvantable désastre. A la vue de ce miracle, Moïse et tout le peuple firent éclater leur joie et leur reconnaissance par un cantique d'actions de grâces : jamais miracle ne fut mieux avéré, puisqu'il s'est passé sous les yeux de plus de six cent mille témoins.

Après avoir franchi la mer Rouge, les Israélites entrèrent dans un vaste désert pour arriver dans la Terre promise. Bientôt les provisions leur manquèrent, et le peuple se mit à murmurer contre Moïse et Aaron. Le saint conducteur eut recours à Dieu, qui leur ordonna de dire au peuple : Je fournirai aux enfants d'Israël une nourriture envoyée du Ciel. Le peuple sortira le matin : chacun en ramassera précisément ce qui suffit pour la nourriture d'un jour. Le sixième jour, ils en ramasseront deux me-

¹ Sur le passage de la mer Rouge et le voyage dans le désert, voyez les Lettres du savant père Sicard, missionnaire en Égypte, dans le *Recueil des Lettres édifiantes*.

sures, afin qu'ils puissent sanctifier le septième jour, qui sera celui du Sabbat. Moïse s'empressa de communiquer au peuple l'oracle de son Dieu. Dès demain matin, leur dit-il, le Seigneur vous enverra du Ciel une nourriture qui, désormais, ne vous manquera plus. En effet, la manne ne cessa de tomber régulièrement chaque matin, excepté le jour du Sabbat, pendant les quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert.

Le lendemain, de grand matin, la promesse du Seigneur s'accomplit. On aperçut tous les environs du camp couverts d'une rosée, sur laquelle se montrait une multitude de petits grains blancs si serrés les uns contre les autres, qu'ils ressemblaient à une gelée blanche répandue sur la campagne. Jamais on n'avait rien vu de pareil. Les Israélites étonnés se demandaient les uns aux autres en leur langue *Man-hu*, qu'est-ce que ceci ? ce qui fit donner à ces grains le nom de *manne*. Personne n'osa d'abord y toucher : on alla consulter Moïse. C'est là, leur dit-il, le pain que le Seigneur vous a promis. Dès qu'on fut instruit, on se mit en action. Chaque Israélite fit sa récolte. Quelques-uns voulurent en ramasser pour plusieurs jours, mais ce qui ne fut point mangé le premier jour se corrompit : Dieu voulant dès lors que les hommes apprissent à n'être inquiets que du présent et à laisser le soin du lendemain à la Providence. Pour se nourrir de ces grains, on les brisait sous la meule avec une pierre. On les réduisait en une pâte blanche qu'on faisait cuire dans un vase, et on retirait un pain d'un goût délicieux. Bien plus, ceux que leur foi rendait agréables au Seigneur y trouvaient encore quelque chose de plus exquis. La manne prenait à leur gré tous les goûts qu'il leur plaisait. Il fallait recueillir la manne dès le matin, car elle fondait aux rayons du soleil.

C'est là un des plus grands miracles que le Seigneur ait opérés en faveur de son peuple, et, comme nous allons voir, une des plus admirables figures du Messie. — La manne était une nourriture qui tombait du Ciel. Notre-Seigneur, dans la sainte Eucharistie, est un pain vivant descendu du Ciel. — La manne tombait tous les jours. La sainte Eucharistie est notre pain de chaque jour. — La manne n'était que pour les Israélites. La sainte Eucharistie n'est que pour les Chrétiens. — La manne ne fut donnée aux Israélites qu'après le passage de la mer Rouge. La sainte Eucharistie n'est donnée aux Chrétiens qu'après le baptême, figuré par le passage de la mer Rouge. — La manne remplace tous les aliments. La sainte Eucharistie est le pain par excellence, le pain qui suffit à tous nos besoins.

La manne avait tous les goûts. La sainte Eucharistie a tous les goûts : elle fortifie les faibles, console les affligés, éclaire l'esprit, embrase le cœur. — La manne cependant n'empêchait pas de mourir. La sainte Eucharistie donne le gage de la vie éternelle. — La manne tomba tant que le peuple fut dans le désert. La sainte Eucharistie sera donnée aux hommes tant qu'ils seront sur la terre. — La manne cessa lorsque les Hébreux furent entrés dans la Terre promise. La sainte Eucharistie cessera lorsque nous serons entrés dans le Ciel, c'est-à-dire que nous verrons sans nuage le Dieu que nous recevons sous les voiles du Sacrement.

Cette figure ajoute de nouveaux traits au tableau : 1° tandis que l'Agneau pascal ne devait être mangé qu'une fois par an, la manne, figure de la sainte Eucharistie, devait être mangée tous les jours ; 2° elle nous annonce que la nourriture que le Sauveur réserve à nos âmes sera une

nourriture céleste ; 3° que cette nourriture nous sera donnée tant que nous serons voyageurs sur la terre.

Les Israélites, nourris d'un pain miraculeux, continuèrent leur marche dans le désert. Bientôt les provisions d'eau furent épuisées : suivant sa coutume, le peuple se mit à murmurer. Le Seigneur, dans son inépuisable bonté, ne répondit à leurs plaintes que par un nouveau prodige. Il dit à Moïse : Prenez la baguette dont vous avez frappé le fleuve d'Égypte ; frappez le rocher d'Oreb, vous en verrez sortir des eaux en si grande quantité, que tous les hommes et toutes les bêtes auront abondamment de quoi se désaltérer. Moïse obéit ; au premier coup de la baguette miraculeuse, il sortit du sein du rocher une source si pleine et si rapide, que toute la vallée en fut arrosée comme des eaux d'une belle rivière.

Bientôt un nouveau danger menaça le peuple voyageur. Les Amalécites, nation brave et nombreuse, vinrent les attaquer. Pendant que les enfants d'Israël combattaient dans la plaine, Moïse monta sur une montagne voisine. Il éleva les mains vers le Ciel. Chaque fois que ses mains se portaient en haut, Israël avait un avantage considérable ; mais, aussitôt qu'il les baissait, les Amalécites reprenaient le dessus et gagnaient du terrain. On s'aperçut de cette vicissitude. Aaron et un autre Israélite qui étaient avec Moïse lui soutinrent les bras élevés jusqu'au coucher du soleil, et la bataille fut gagnée. Exemple frappant de ce que peut la prière animée par la foi.

Après ce nouveau prodige, on continua de se diriger vers l'intérieur du désert. Le quarante-sixième jour après le passage de la mer Rouge, la colonne vint s'arrêter au pied du mont Sinai. De toutes les stations du peuple hébreu dans le désert, celle-ci fut assurément la plus cé-

lèbre, à cause de la proclamation de la loi. Voici pourquoi et comment elle eut lieu.

Les vérités que Dieu avait enseignées à Adam, et dont la connaissance avait passé des pères aux enfants par la voie de la tradition, commençaient à s'altérer; il était à craindre qu'elles ne s'effaçassent bientôt de la mémoire des hommes. Pour les conserver, et surtout pour conserver la grande promesse du Messie, Dieu résolut de les donner par écrit. Il appela Moïse sur la montagne, et lui commanda de dire de sa part aux Israélites : Vous avez vu de quelle manière je vous ai tirés de l'Égypte, et comment je vous ai choisis pour être mon peuple. Si vous écoutez ma voix, et si vous gardez mon alliance, j'établirai mon règne au milieu de vous : vous serez la nation sainte. Moïse descendit de la montagne, et répéta fidèlement aux Israélites ce que le Seigneur lui avait dit. Il leur demanda une réponse précise. Toute la nation répondit d'une voix unanime : Nous ferons tout ce qu'a dit le Seigneur.

Moïse repartit pour porter cette réponse à son Dieu, qui lui dit : Purifiez vos Hébreux, et qu'ils soient prêts pour le troisième jour; alors je descendrai devant tout le peuple sur la montagne de Sinai. Vous mettrez une barrière autour de la montagne; sous peine de mort, il sera défendu de la passer. Tous ces préparatifs étaient nécessaires pour la solennité de la Loi, et pour disposer les cœurs à la recevoir dans les sentiments d'une religieuse vénération.

Dès le matin du troisième jour, on entend des tonnerres, on voit briller des éclairs; une nuée épaisse couvre la montagne. Du sein de la nue éclate le son perçant de la trompette qui convoque le peuple; mais le peuple, effrayé, se tient à couvert dans ses tentes. Moïse cependant le rassure, et, les ayant fait sortir, il les range dans l'espace

qu'on avait laissé libre entre le camp et le pied de la montagne, où l'on avait placé des barrières. Alors Dieu fait entendre sa voix du milieu de la nue enflammée, et publie les dix commandements de sa loi, écrits sur deux tables de pierre; c'est ce qu'on appelle le *Décalogue*.

Dès que le Seigneur eut cessé de parler, le bruit des tonnerres et le son des trompettes recommencèrent avec le même éclat qu'auparavant. La montagne, toujours fumante, couverte de la nuée, et étincelante de flammes, s'ébranla. Les Hébreux, dans un saisissement et dans une frayeur inexprimables, se retirèrent vers leurs tentes, et Moïse les y suivit. Les anciens dirent à Moïse : Parlez-nous vous-même désormais ; mais que le Seigneur ne nous parle plus immédiatement, autrement c'en est fait de notre vie. Qu'est-ce qu'un homme de chair pour écouter la voix du Dieu vivant, lorsqu'il parle du milieu des flammes ? Moïse partit ; et, s'étant enfoncé dans les redoutables ténèbres qui couvraient la montagne, il représenta au Seigneur les alarmes de son peuple. Je connais sa demande, répondit le Seigneur ; elle ne m'a point déplu.

Dans son infinie bonté, le Seigneur choisit ce moment pour renouveler à toute la nation et de la manière la plus touchante la grande promesse du Messie. Retournez vers le peuple, dit-il à Moïse, et vous lui direz : Le Seigneur vous promet de vous donner un Prophète de votre nation et pris d'entre vos frères, semblable à moi, qui suis chargé de vous l'annoncer. Votre Dieu mettra ses paroles dans sa bouche : vous lui obéirez avec soumission. Si quelqu'un ne veut pas écouter ce Prophète, Dieu en tirera une vengeance éclatante.

Ces paroles annonçaient le Messie. Saint Pierre, parlant aux Juifs, les applique à Notre-Seigneur qu'il leur pré-

chait. Cette promesse nous découvre un nouveau caractère du Rédempteur. Elle nous apprend qu'il fera un jour, d'une manière douce et familière, ce qui venait de se faire au milieu d'un appareil formidable. Ce ne sera point avec terreur, mais avec douceur et bonté qu'il manifestera aux hommes les volontés de Dieu. Elle nous apprend encore qu'il sera, comme Moïse, Législateur, Médiateur entre Dieu et les hommes, Chef et Libérateur de son peuple, quoique d'une manière plus excellente. Or, tout cela ne s'est accompli littéralement qu'en Notre-Seigneur, Fils unique de Dieu, né du sang des rois de Juda, Chef, Législateur, Médiateur et Sauveur d'un peuple nouveau.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout mon amour ! je vous remercie d'avoir confirmé par des miracles si éclatants les vérités de ma foi. Que votre lumière me conduise pendant la vie comme la colonne conduisait votre peuple dans le désert. Je vous remercie de m'avoir si souvent nourri du véritable pain descendu du Ciel, et de m'avoir donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ la loi de grâce bien supérieure à la loi ancienne. Faites que je dise avec plus de sincérité que les Israélites : Je ferai tout ce que le Seigneur me commandera.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je chercherai l'occasion d'instruire les ignorants.*

XXIX^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Confirmation de l'alliance. — Sang des victimes répandu sur le peuple. — Sacrifices, dixième figure du Messie. — Idolâtrie des Israélites. — Veau d'or. — Le Seigneur désarmé par Moïse. — Description de l'arche et du tabernacle. — Marche du peuple dans le désert. — Révolte de Cadesbarné. — Le serpent d'airain, onzième figure du Messie.

Outre les deux tables de pierre sur lesquelles était gravé le Décalogue, le Seigneur donna à Moïse un grand nombre d'autres lois infiniment sages, et relatives soit aux cérémonies de la Religion, soit aux actions de la vie ¹. Moïse les écrivit, et, dès le lendemain matin, il fit dresser un autel au pied de la montagne, qui était comme le trône de Dieu. Autour de l'autel étaient douze colonnes qui représentaient les douze tribus d'Israël. Cet ouvrage achevé, Moïse convoqua le peuple à la cérémonie de la confirmation de l'alliance.

Chacun s'y rendit, et, tout le monde étant rangé autour de l'autel, on immola les victimes. Moïse lut de nouveau le livre de la Loi. Tout le monde répondit : Nous ferons tout ce que le Seigneur commande. Alors Moïse, se tenant debout auprès de l'autel, se fit apporter un bouquet d'hysope et de laine teinte en écarlate; il mêla de l'eau pure dans le sang des victimes et en arrosa le livre de la Loi.

¹ Voyez, sur les lois des Hébreux, entre autres, l'ouvrage de M. Frère, *l'Homme connu par la révélation*, et surtout la *Critique des législations païennes et Défense de la législation mosaïque*, par J. Brunati, professeur au séminaire de Brescia, in-8^o; *Dissertation sur le Deutéronome*, Bible de Vence, t. IV, p. 8 et suiv.; et le beau travail de M. Tripart, avocat à Beaunçon.

Ensuite les douze tribus se présentèrent l'une après l'autre, et il les arrosa du même sang, en prononçant ces paroles : C'est ici le sang de l'alliance que le Seigneur a contractée avec vous.

Par cette aspersion, le Seigneur, dans la personne de Moïse, ratifiait l'alliance et s'engageait à l'accomplir ; le peuple, couvert du sang des victimes, confirmait ses serments et se soumettait aux châtiments de ses transgressions. En vertu de ce contrat, les enfants d'Israël devinrent dès ce moment, à un titre particulier, le peuple de Dieu ; et Dieu lui-même se déclara spécialement le Dieu, le Père et le Roi des enfants d'Israël. Jamais on n'avait vu une cérémonie plus auguste ni plus imposante. Elle n'était cependant que l'ombre de celle qui, après plus de quinze siècles, devait confirmer la nouvelle alliance du Seigneur avec tous les hommes, lorsque le Messie, Fils de Dieu et Dieu lui-même, voulut la ratifier par l'effusion de son propre sang, et devenir tout à la fois la victime et le médiateur du contrat : Moïse n'était ici que sa figure.

En effet, pour confirmer l'ancienne alliance, Moïse élève un autel environné de douze colonnes. Notre-Seigneur, pour confirmer la nouvelle alliance, dresse aussi un autel environné de ses douze Apôtres. — Les douze colonnes représentaient tout le peuple d'Israël. Les douze Apôtres représentaient toute l'Église. — Ce fut après être descendu de la montagne, d'où il apportait aux Israélites la Loi de Dieu, que Moïse offrit son sacrifice. Ce fut après être descendu du Ciel et nous avoir apporté une Loi divine, que Notre-Seigneur a offert son sacrifice. Moïse immola des victimes et en répandit le sang sur le peuple. Notre-Seigneur s'immola lui-même et donna son sang à boire à ses Apôtres. — Moïse, en répandant le sang des vic-

times, prononça ces paroles : C'est ici le sang de l'alliance que le Seigneur fait avec vous. Notre-Seigneur, en donnant son sang à ses Apôtres, prononça ces mêmes paroles : C'est ici le sang de la nouvelle alliance que le Seigneur fait avec les hommes.

— Le peuple, couvert du sang des victimes, devint le peuple de Dieu, qui promet de le protéger dans le désert et de le conduire dans la Terre promise. Couverts du sang de Notre-Seigneur, nous sommes devenus le vrai peuple de Dieu, qui promet de nous protéger dans le désert de la vie et de nous conduire dans le Ciel, figuré par la Terre promise. — Depuis que l'alliance fut confirmée, il y eut chez les Hébreux deux espèces de sacrifices, des sacrifices sanglants et des sacrifices non sanglants¹. Depuis que Notre-Seigneur a confirmé sa nouvelle alliance, il y a eu chez les Chrétiens le sacrifice sanglant du Calvaire et le sacrifice non sanglant de nos autels. — Dans les sacrifices sanglants de l'ancienne Loi, la victime était mise à mort. Dans le sacrifice sanglant de la nouvelle Loi, la victime a été mise à mort.

— Dans les sacrifices non sanglants de l'ancienne Loi, la victime n'était pas mise à mort. Dans le sacrifice non sanglant de la nouvelle Loi, la victime n'est pas mise à mort comme sur le Calvaire; elle est mystiquement immolée, car Notre-Seigneur, une fois ressuscité, ne peut plus mourir. — La matière du sacrifice non sanglant de l'ancienne Loi était de la farine et du vin. La matière du sacrifice non sanglant de la nouvelle Loi, c'est le pain et le vin qui sont changés au corps et au sang de Notre-Seigneur. — Tous les divers sacrifices de l'ancienne Loi

¹ Nous ne voulons pas dire qu'ils n'existaient pas auparavant.

étaient offerts pour quatre fins principales : adorer, remercier, demander et expier. Le sacrifice de la nouvelle Loi renferme à lui seul tous ces avantages : c'est un sacrifice d'adoration, d'actions de grâces, de demande et d'expiation. — Dans l'ancienne Loi, pour tenir lieu de tous les sacrifices, on immolait chaque jour, le matin et le soir, un Agneau sans tache. Pour perpétuer le sacrifice du Calvaire, qui remplace tous les sacrifices anciens, l'Agneau de Dieu s'immole chaque jour et à chaque heure du jour et de la nuit sur nos autels ; car, depuis dix-huit siècles, il y a toujours dans quelque partie du monde des prêtres à l'autel, qui célèbrent la sainte Messe.

Vous voyez par là que tous les sacrifices de l'ancienne Loi n'étaient qu'une figure du sacrifice de Notre-Seigneur, comme l'ancienne Loi n'était elle-même qu'une figure de la nouvelle. Aussi nous comptons les sacrifices anciens pour la dixième figure de Notre-Seigneur.

En dictant sa Loi aux Israélites et en faisant alliance avec eux, le Seigneur leur avait donné une grande preuve de sa bonté, il leur en donna peut-être une plus grande, en leur pardonnant le crime incroyable dont ils se rendirent coupables, au pied même du Sinäi. Après la confirmation de l'alliance, Moïse était remonté sur la montagne toujours couverte d'un épais nuage. Le peuple crut que son absence ne serait que de quelques jours ou de quelques semaines tout au plus ; mais, un mois s'étant écoulé sans qu'on eût de nouvelles de ce qui se passait sur la hauteur, la multitude se mit à murmurer. Le Seigneur nous a sans doute abandonnés, se dirent-ils ; faisons-nous des dieux qui marchent devant nous et qui nous tirent des déserts où nous sommes engagés. Qui le croirait, si on ne connaissait toute l'inconstance du cœur humain ?

ces discours insensés trouvèrent de l'écho. Les Israélites firent un veau d'or et lui offrirent d'abominables sacrifices. Après cela ils se mirent à manger, à boire et à danser autour de l'idole.

A ce spectacle, le Seigneur dit à Moïse : Allez, descendez; *votre* peuple, que vous avez tiré de la terre d'Égypte, a péché contre moi; ils se sont fait un veau d'or qu'ils adorent à ma place. Laissez-moi, afin que ma colère s'enflamme contre ce peuple et que je l'extermine. Moïse connaissait trop bien le cœur de son maître pour lâcher prise. Il tombe aux genoux du Seigneur et le prie en ces termes : Non, Seigneur, vous ne frapperez point *votre* peuple que vous avez tiré de la servitude d'Égypte. Voulez-vous que les Égyptiens insultent à votre saint nom, en disant que vous l'avez malicieusement conduit dans ces solitudes pour le faire périr? Souvenez-vous des promesses que vous avez faites à Abraham, Isaac et Jacob. Vous avez juré de multiplier leurs descendants comme les étoiles du Ciel, et de les établir dans la terre de Chanaan.

Prodigieuse puissance de la prière! A la voix de Moïse, le Seigneur est désarmé, et l'arrêt qui condamnait les Hébreux à une ruine totale est révoqué. Les plus coupables seuls furent punis comme ils le méritaient.

Le Seigneur ordonna ensuite à Moïse de construire l'arche d'alliance. C'était un coffre destiné à recevoir, entre autres choses, le livre de la Loi et les deux tables de pierre sur lesquelles était gravé le *Décatalogue*. L'arche était faite d'un bois incorruptible, revêtue au dedans et au dehors de l'or le plus fin, ornée tout autour d'une couronne d'or, fermée par un couvercle revêtu d'or et surmonté de deux Chérubins d'or massif. C'était de là que le Seigneur voulait désormais faire entendre ses volontés et exaucer

les vœux de son peuple. L'arche avait deux coudées et demie de longueur sur une coudée et demie de largeur et de hauteur ; elle était placée dans le *tabernacle*.

Le tabernacle était un pavillon d'étoffes précieuses et enrichies de broderies : il avait trente coudées de long sur dix de large. Ce temple portatif figurait l'Église pendant qu'elle est encore sur la terre dans un état d'instabilité et dans un lieu de passage ; comme, plus tard, le temple de Salomon figura l'Église dans son état de stabilité et dans la demeure des Cieux. Le tabernacle était porté par la tribu de Lévi, toute consacrée au Seigneur. Aaron, qui était de cette tribu, fut choisi pour grand Pontife.

Le Seigneur établit aussi trois principales fêtes, en mémoire des trois plus grandes grâces qu'il avait accordées à son peuple : la fête de la Pâque, en mémoire de la délivrance de l'Égypte et du passage de la mer Rouge ; la fête de la Pentecôte, en mémoire de la publication de la Loi sur le mont Sinaï ; elle se célébrait sept semaines après celle de la Pâque ; enfin la fête des Tabernacles ou des Tentes, en mémoire de leur voyage miraculeux dans le désert, pendant lequel ils avaient habité sous des tentes.

Cette fête durait sept jours comme les deux précédentes. Pendant ces sept jours, les Israélites habitaient sous des tentes ou sous des berceaux de feuillage. Lorsqu'ils furent maîtres de la Terre promise, ils étaient tous obligés de se trouver à Jérusalem aux trois grandes solennités ; il était permis aux femmes d'y venir.

On assistait aux prières et aux sacrifices, toujours accompagnés de musique et auxquels succédaient d'innocents plaisirs. Aussi, on estimait heureux ceux qui pouvaient s'y trouver, et on se croyait malheureux de n'avoir pas la liberté d'y aller. Tels doivent être la conduite et les

sentiments des Chrétiens dans ces jours solennels, où ils célèbrent la mémoire des bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu.

Lorsque toutes ces choses furent réglées, la colonne de nuée se leva, et on s'éloigna de la montagne à jamais célèbre du Sinaï. Voici l'ordre dans lequel on se mit en marche. Tout le peuple se partagea en quatre grands corps composés chacun de trois tribus; au milieu était le tabernacle porté par les Lévites. Ces quatre grands corps, non plus que les tribus, ne devaient jamais se confondre, ni dans le séjour ni dans la marche. De cette sorte, le peuple était toujours en état de faire face, de quelque côté que les ennemis pussent s'approcher pour le combattre. Chaque tribu avait son chef et son étendard. Au centre de chaque tribu étaient les femmes, les enfants, les vieillards, les chariots et les troupeaux. De cette manière, la marche se faisait sans confusion et dans le plus bel ordre qu'il soit possible d'imaginer.

On commença donc le voyage dans cet ordre tout divin, qui formait le plus magnifique et tout ensemble le plus formidable spectacle qu'on eût jamais vu. C'était une armée de plus de six cent mille combattants, sans y comprendre un peuple entier de deux millions de femmes, d'enfants et de vieillards, conduits par le Seigneur leur Dieu, qui se faisait gloire de marcher à leur tête et de les mener, rangés comme ils étaient sous leurs drapeaux et sous leurs chefs, à la conquête d'un beau pays promis à leurs pères, pour y établir, sur la ruine des anciens habitants, leurs familles, leur Religion et leur empire. Ce grand projet allait s'exécuter; mais le succès dépendait de la fidélité de ces mêmes hommes qui y avaient tant d'intérêt.

Environ deux mois après leur départ du Sinai, les Israélites arrivèrent en vue du pays de Chanaan. La colonne s'arrêta ; ils campèrent dans un endroit nommé Cadesbarné. Ce séjour était destiné de Dieu à prendre les dernières résolutions pour attaquer les ennemis qu'on allait avoir à combattre, et pour se mettre en possession de cette terre si longtemps promise. Moïse assembla donc les enfants d'Israël : Cette terre à laquelle vous touchez, leur dit-il, est le pays où le Seigneur a promis à vos pères de vous introduire ; il est temps d'en entreprendre la conquête sous sa protection ; ne craignez rien, comptez sur un succès que le secours et les promesses du Tout-Puissant rendent infaillible.

Cependant, avant de passer la frontière, on résolut d'envoyer un certain nombre d'hommes pour reconnaître le pays. On choisit douze députés, un pour chaque tribu. De ce nombre furent Caleb et Josué. Ces députés partirent et s'acquittèrent heureusement de leur commission. En revenant, ils apportèrent entre autres fruits des figues et des grenades, mais surtout une grappe de raisin si prodigieuse, qu'ils furent obligés d'en couper la branche pour la passer sur un long levier, dont deux hommes étaient chargés ¹. La course fut de quarante jours, au bout desquels les députés arrivèrent au camp de Cadesbarné.

Dès qu'on les vit paraître, on s'assembla auprès de Moïse,

¹ La prodigieuse fertilité et la végétation vigoureuse de la Terre promise sont des faits trop bien établis, et si universellement reconnus, même par nos voyageurs modernes, qu'il serait superflu d'en faire la preuve. (Voyez les *Lettres de quelques Juifs*, etc., par le spirituel abbé Guinée.) Nous ajouterons seulement un trait rapporté par un savant archevêque, dernièrement missionnaire en Syrie. « Étant à Alep, dit-il, on nous apporta des environs une grappe de raisin si prodigieuse, que moi et mes compagnons, en tout sept personnes, nous eûmes de quoi nous rassasier, et nous ne pûmes la manger tout entière. Je fus curieux de faire presser le reste, et j'en retirai une bouteille de vin. »

d'Aaron, à qui les douze voyageurs vinrent et rendre publiquement compte de leur commission. Ils firent d'abord parler pour eux les beaux fruits qu'ils avaient rapportés. Jugez, dirent-ils au peuple, par ces fruits monstrueux, quelle est la fertilité de la terre que nous venons de reconnaître. On ne vous a pas trompés, quand on vous a dit que là coulaient des ruisseaux de lait et de miel. Moïse était charmé de ce début ; mais quelle fut sa surprise et sa douleur lorsqu'il entendit les députés continuer en ces termes : Mais ce pays est plein de grandes villes bien murées ! Il est habité par des hommes d'une grandeur et d'une force extraordinaires ; nous y avons vu des géants d'une taille énorme ; près d'eux nous ne serions que des sauterelles. La terre elle-même, toute fertile qu'elle est, dévore ses habitants, et il ne nous serait pas possible d'y vivre.

Vous pouvez juger des étranges impressions qu'un pareil récit, appuyé par le grand nombre des envoyés, fit sur le peuple déjà bien mal disposé et tout prêt à la révolte. Le découragement se peignit sur les visages, et des murmures commencèrent à sortir de tous les rangs. Cependant deux députés fidèles, Caleb et Josué, s'efforcèrent de détromper le peuple. On vous trompe grossièrement, s'écrièrent-ils, ayons seulement le courage de nous présenter, et ils disparaîtront.

La nuit approchait ; le peuple rentra dans ses tentes ; mais le temps ne fit qu'aigrir le mal. Dès le lendemain matin, ce fut une confusion effroyable dans le camp. Tous criaient contre Moïse et Aaron. Que ne sommes-nous morts dans l'Égypte, leur disait-on en face, ou que ne nous fait-on tous périr dans ce désert ! Non, nous ne voulons point entrer dans cette terre, pour y être immolés

par le fer de nos ennemis. Moïse, affligé au delà de ce qu'on peut dire, eut beau remontrer, gémir, exhorter; on ne l'écouta pas : la sédition augmentait de plus en plus.

Il était temps que le Seigneur prît en main la cause de ses ministres. Au moment qu'on se préparait à les accabler de pierres, la colonne de nuée, qui reposait sur le toit du tabernacle, se changea en un feu menaçant, et laissa entrevoir à ces furieux toute l'indignation d'un Dieu outragé, résolu de les exterminer. Moïse lui-même, tremblant pour eux, courut demander leur grâce.

Le Seigneur répondit avec une bonté que Moïse osait à peine se promettre : Je leur pardonne comme vous le souhaitez : ils ne périront pas tous en un jour par la peste, comme je l'avais résolu; mais je suis le Dieu vivant, et j'en jure par moi-même, ma gloire ne souffrira point du pardon que je leur accorde. Voici l'arrêt que vous leur annoncerez : Vous serez traités comme vous avez souhaité de l'être; vous tous qui, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, avez murmuré contre moi, vous mourrez dans ce désert, vos cadavres y pourriront, vous n'entrerez point dans la terre dont j'ai juré à vos pères de donner la possession à leurs descendants. Je n'excepte de ma sentence que Caleb et Josué; mais vos enfants seront errants dans la solitude durant quarante ans, jusqu'à ce que les cadavres de leurs pères soient consumés.

En même temps, les dix députés infidèles tombèrent morts, frappés de la main de Dieu, en présence de la multitude. Le Seigneur demeura inflexible, et il fallut se résoudre à reprendre la route du désert, pour y voir périr un million d'hommes proscrits, et pour y exécuter, durant plus de trente-huit ans, l'arrêt porté par le juste juge, dans le jour de son indignation contre son peuple rebelle.

Plusieurs années après, les Israélites se révoltèrent de nouveau. Pour les punir de leurs murmures continuels, le Seigneur envoya contre eux des serpents dont la morsure, brûlante comme le feu, leur donnait la mort. Dans ce pressant danger, ils coururent à la tente de Moïse : Nous avons péché en parlant contre le Seigneur et contre vous, lui dirent-ils ; priez-le de nous délivrer de ces serpents.

Dieu choisit ce moment pour nous donner une nouvelle figure du Messie. Moïse pria donc pour eux, et le Seigneur leur dit : Faites un serpent d'airain, et mettez-le sur un endroit élevé ; quiconque le regardera sera guéri de sa blessure. Moïse obéit ; et le venin disparaissait aussitôt qu'on avait tourné ses yeux mourants, vers le serpent attaché au bois salutaire. C'est ici la onzième figure du Messie. — Les Hébreux sont mordus par des serpents qui donnent la mort. Le genre humain, dans la personne d'Adam, a été mordu par le serpent infernal qui lui a donné la mort. — Le Seigneur est touché des maux que les serpents causent à son peuple. Le Seigneur est touché des maux que le serpent infernal fait aux hommes. — Dieu ordonne de faire un serpent d'airain, et de le mettre sur un endroit élevé. Notre-Seigneur se fait homme, et par l'ordre de son Père il est élevé sur la Croix.

— Tous ceux qui regardaient le serpent d'airain étaient guéris de leurs morsures. Tous ceux qui regardent avec foi et amour Notre-Seigneur sur la Croix, sont guéris des morsures du serpent infernal. — Le serpent d'airain ne fut exposé aux regards que d'un seul peuple. Notre-Seigneur est exposé aux regards du monde entier. — Le serpent d'airain ne resta pas longtemps à la vue du peuple. Notre-Seigneur restera toujours exposé sur la Croix, afin de guérir les blessures que le serpent infernal fera aux

hommes jusqu'à la fin du monde. — Les morsures ne pouvaient être guéries que par la vue du serpent d'airain. Ce n'est que par la foi en Notre-Seigneur que les plaies faites à notre âme par le démon, peuvent être guéries.

Cette figure nous dit, de plus que la précédente : 1° que le Messie guérira les maux de notre âme; 2° que, pour en être guéri, il faudra le regarder, c'est-à-dire l'aimer et croire en lui; 3° qu'il sera l'unique médecin de l'humanité.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie de tous les prodiges que vous avez faits en faveur de votre peuple; rendez-moi reconnaissant pour tous ceux que vous avez daigné opérer en ma faveur, en vous immolant sur la Croix comme un tendre agneau. Donnez-moi la foi et la charité nécessaires pour profiter de votre mort.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je porterai toujours un Crucifix sur moi.*

XXX^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Nouveaux murmures des Israélites. — Eaux de contradiction. — Mort d'Aaron. Élection de Josué. — Adieux de Moïse. — Sa mort. — Moïse, douzième figure du Messie.

Il y avait déjà plus de trente-neuf ans que les Israélites erraient dans le désert. Après bien des marches, des campements et des circuits, le Seigneur les ramena aux frontières de la Terre promise : le moment d'y entrer approchait. On ne trouva point d'eau, et l'on vit aussitôt se renouveler les murmures. On s'assembla en tumulte autour de Moïse et d'Aaron. On se souleva contre eux ; on souhaitait la mort ; on se plaignait de ne l'avoir pas trouvée, comme tant d'autres qu'on avait vus périr dans le désert. Il faut le dire, à la honte du cœur humain, c'était le langage familier d'Israël : sa manière ordinaire de demander une grâce était d'insulter ceux dont il devait l'obtenir. Moïse et Aaron allèrent au tabernacle. Là, ils se prosternèrent le visage contre terre : Seigneur, Dieu d'Israël, s'écrièrent-ils, écoutez les cris de votre peuple, donnez-leur une source abondante d'eau vive, afin qu'ils s'y désaltèrent.

Dieu fut touché des instances de ses serviteurs : Vous prendrez votre baguette, dit-il à Moïse ; vous rassemblerez le peuple autour du rocher ; vous et votre frère vous vous approcherez de la pierre, vous ne ferez autre chose que de lui ordonner en mon nom de fournir de l'eau. La pierre obéira ; les eaux couleront, la multitude aura de quoi se

désaltérer, et les troupeaux seront abreuvés. Moïse fit ce que le Seigneur venait de lui commander.

Il assembla le peuple autour du rocher; mais un léger mouvement de défiance passa dans son cœur. Il ne douta pas que le Seigneur ne pût faire un miracle; il douta qu'il le voulût. Aaron partagea les inquiétudes de son frère. Tous deux tremblèrent pour le succès, et ce fut dans ce moment d'alarme que Moïse frappa la pierre. Elle n'obéit pas d'abord, Moïse reconnut sa faute; il frappa un second coup, mais avec cette foi vive et cet humble repentir qui opèrent les prodiges. L'eau coula en si grande abondance que les hommes et les animaux s'y désaltérèrent sans peine.

Le Seigneur fut offensé de l'hésitation de Moïse et de son frère. Tel est notre Dieu, qu'il ne peut souffrir la défiance où l'on est de sa bonté, surtout lorsqu'on en a reçu des faveurs signalées. Avant ce funeste événement, Moïse et Aaron n'étaient point condamnés à mourir dans le désert comme les murmureurs. Leur faute, quoique pardonnable à des hommes moins distingués, les fit comprendre dans l'arrêt de la proscription générale, et le Seigneur leur Dieu ne voulut pas qu'ils l'igncrassent. Vous ne m'avez pas cru, leur dit-il, vous avez hésité, et vous ne m'avez pas honoré en présence des enfants d'Israël; vous n'introduirez point mon peuple dans la terre que je lui destine.

Cette exclusion si étonnante cache un mystère. Elle nous montre que Moïse et sa loi ne devaient rien conduire à la perfection; que, ne pouvant nous donner l'accomplissement des promesses, ils nous les montrent seulement de loin, ou nous conduisent tout au plus à la porte de notre héritage.

On quitta bientôt ce lieu funeste, auquel on donna le nom de *Source de contradiction*, et on vint camper au pied de la montagne de Hor. Ce fut dans ce campement que le Seigneur appela Moïse, pour lui donner l'ordre le plus douloureux qu'il eût encore exécuté depuis qu'il était à la tête de son peuple. Que votre frère Aaron se dispose à mourir, lui dit le Seigneur; c'est vous qui l'avertirez que c'est aujourd'hui son dernier jour. Il n'entrera pas dans la terre, où je vais conduire les enfants d'Israël. Voici comment la chose s'exécutera : Vous prendrez avec vous Aaron votre frère, et Éléazar son fils aîné; vous les accompagnerez sur la montagne de Hor; vous dépouillerez le père de ses habits de pontife et de toutes les marques de sa dignité; vous en revêtirez son fils pour l'initier au souverain sacerdoce. Après cette cérémonie, Aaron passera entre vos bras, et il ira rejoindre ses pères.

Une semblable commision dut paraître bien dure à un frère. On ne sait point en quels termes il s'en acquitta; mais on sait avec quel courage ces deux grands hommes, si étroitement unis et si chers à leur Dieu, sûrs de se réunir dans le sein d'Abraham avant la fin de l'année, se soumirent aux ordres du souverain Maître.

Accompagnés d'Éléazar, ils montèrent sur la cime de la montagne, à la vue de la multitude des enfants d'Israël. Moïse, de ses propres mains, ôta à son frère les habits pontificaux, dont il revêtit Éléazar. Aaron, durant ce temps, sans faiblesse, sans maladie, sans autres menaces de la mort que la parole de son Dieu, attend en paix son dernier moment. A peine la triste cérémonie est achevée que, sans violence et sans douleur, il expire entre les bras de son frère et de son fils.

Ainsi mourut, en punition d'un péché de quelques mo-

ments, et pour l'instruction de tous les Pontifes ses successeurs, le premier Grand Prêtre de la nation sainte, après trente-trois ans d'un glorieux mais pénible sacerdoce. Il était âgé de cent vingt-trois ans. Le peuple le pleura sincèrement, et le deuil dura trente jours.

Cette mort fut le prélude d'une autre mort encore plus douloureuse : Moïse devait bientôt suivre son frère. Le saint homme ne l'ignorait pas. Soumis humblement à la volonté de son Dieu, et toujours plein de la même tendresse pour le peuple commis à ses soins, il s'adressa au Seigneur, et lui dit : Seigneur Dieu, qui connaissez le cœur de tous les hommes, daignez donner un chef aux enfants d'Israël, afin qu'ils ne soient pas comme un troupeau sans pasteur, et qu'ils aient un guide qui marche devant eux dans les terres ennemies, et qui les commande dans les combats qu'ils vont avoir à livrer. Vous prendrez, lui dit le Seigneur, Josué, fils de Nun; c'est à lui que j'ai communiqué comme à vous la plénitude de mon esprit; vous le présenterez au Grand Prêtre Éléazar, en présence de la multitude; vous lui imposerez les mains en signe du choix que j'ai fait de lui.

Nul choix ne pouvait être plus conforme aux inclinations de Moïse, et nul chef ne convenait mieux à la nation sainte que le brave Josué. Depuis quarante ans, il était le disciple et l'ami du saint Législateur. Agé lui-même de quatre-vingt-treize ans, il avait eu le temps d'étudier à l'école de ce grand homme. Sa droiture, sa bravoure, son âge, tout le rendait recommandable aux enfants d'Israël. Moïse accomplit les ordres du Seigneur, imposa les mains à Josué, et l'associa au gouvernement du peuple, que bientôt il devait lui remettre tout entier.

Semblable à un père mourant et plein de tendresse

pour une famille chérie qu'il se voit près d'abandonner, Moïse voulut, comme dernière consolation, assurer un long avenir de prospérité aux enfants d'Israël. Pour cela, il leur fit renouveler la promesse si souvent réitérée d'être fidèles au Seigneur. Il assembla donc tout le peuple et lui parla en ces termes : Écoutez-moi, enfants d'Israël, et choisissez entre ces deux partis que le Seigneur m'ordonne de vous proposer. Si vous gardez la Loi de votre Dieu, vous serez le plus grand, le plus glorieux, le plus heureux de tous les peuples de la terre; vous vous verrez comblés de toute espèce de bénédictions; toutes les nations trembleront devant vous; les trésors du Ciel vous seront ouverts; les rosées et les pluies tomberont dans leur temps pour fertiliser vos campagnes; vos prospérités annonceront à tous les peuples que vous êtes les bien-aimés du Tout-Puissant.

Si, au contraire, vous manquez de fidélité à vos promesses, vous serez l'opprobre et la malédiction de l'univers; le Ciel qui roule sur vos têtes sera pour vous de bronze; la terre qui vous porte deviendra de fer; au lieu de la rosée et de la pluie, vous ne verrez tomber sur vos campagnes qu'une sèche et brûlante poussière; vous serez exilés, bannis, dispersés dans tous les royaumes du monde. Vous n'aurez pas voulu servir dans la joie et dans l'abondance le Dieu de vos pères, vous servirez ses ennemis et les vôtres; mais vous les servirez dans la faim, dans la soif, dans la nudité; vous aurez secoué un joug léger qui vous honorait, vous porterez un joug de fer qui vous écrasera. J'en prends maintenant à témoin le Ciel et la terre : je ne vous ai rien dissimulé; je vous ai présenté la vie et la mort; ah ! choisissez donc les bénédictions et la vie pour vous, pour vos enfants et pour les enfants de vos

enfants. Tels furent les adieux de Moïse à son peuple.

Pendant que les Israélites rassemblés demeuraient dans le silence et la consternation, le saint homme se sépara de la multitude, accompagné seulement d'Éléazar et de Josué, qu'il voulut être les témoins de sa mort, comme lui-même l'avait été de celle de son frère, et il monta avec eux sur la montagne de Nébo. Là, de la pointe la plus élevée de la hauteur, nommée Phasga, le Seigneur lui ordonna de porter ses regards sur la terre de Chanaan. Il la considéra tout entière en deçà et au delà du Jourdain. Voilà, lui dit le Seigneur, le beau pays que j'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leur postérité : je vais remplir mes promesses. Vous avez vu cette terre de vos yeux, mais vous n'y entrerez pas.

Comme le Seigneur achevait ses paroles, Moïse, âgé de cent vingt ans, mais si vigoureux encore et si sain qu'il ne sentait aucune des infirmités de la vieillesse, que sa vue n'était point affaiblie, qu'aucune de ses dents n'était ébranlée, rendit son âme à Dieu et laissa son corps entre les mains de ses deux fidèles amis, Éléazar et Josué. Ce grand homme est une des plus parfaites figures du Messie.

En effet, quand Moïse naquit, un roi cruel faisait périr tous les enfants des Hébreux. Quand Notre-Seigneur naquit, Hérode fit mourir tous les enfants de Bethléem et des environs. — Moïse échappe à la fureur de Pharaon. Notre-Seigneur échappe à la fureur d'Hérode. — Moïse est élevé hors de sa famille à la cour du roi d'Égypte. Notre-Seigneur est nourri pendant quelque temps en Égypte, dans une terre étrangère. — Moïse, devenu grand, revient en Égypte auprès des Israélites ses frères. Notre-Seigneur revient dans la Palestine au milieu des Juifs ses frères. — Moïse est choisi de Dieu pour délivrer les Israélites de la

servitude de Pharaon. Notre-Seigneur est choisi de Dieu son Père pour délivrer tous les hommes de la servitude du démon. — Avant de se faire connaître aux Hébreux, Moïse passe quarante ans dans le désert. Avant de se manifester au monde, Notre-Seigneur passe trente ans de sa vie dans l'obscurité et quarante jours dans le désert.

— Moïse fait de grands miracles pour prouver qu'il est l'envoyé de Dieu. Notre-Seigneur fait de grands miracles pour prouver qu'il est l'envoyé et le Fils de Dieu. — Moïse ordonne d'immoler l'Agneau pascal. Notre-Seigneur, véritable Agneau pascal, s'immole lui-même et ordonne à ses Apôtres et à leurs successeurs de continuer son sacrifice. — Moïse fait passer la mer Rouge aux Hébreux, et les sépare ainsi des Égyptiens. Notre-Seigneur fait passer son peuple par les eaux salutaires du Baptême, qui séparent les Chrétiens des Infidèles. — Moïse conduit les Hébreux à travers un grand désert, vers un pays où coulent le lait et le miel. Notre-Seigneur conduit les Chrétiens à travers le désert de la vie, vers le Ciel qui est la véritable terre promise.

Moïse nourrit son peuple d'une nourriture tombée du Ciel. Notre-Seigneur nourrit les Chrétiens d'un pain vivant descendu du Ciel. — Moïse donne une loi à son peuple. Notre-Seigneur donne aux Chrétiens une loi plus parfaite. — Des prodiges effrayants accompagnent la publication de la loi de Moïse. Des prodiges de bonté et de charité accompagnent la publication de la loi chrétienne. — Moïse apaise souvent la colère de Dieu irrité contre son peuple. Notre-Seigneur apaise sans cesse la colère de Dieu irrité contre les péchés des hommes. — Moïse offre le sang des victimes pour confirmer l'ancienne alliance. Notre-Seigneur offre son propre sang pour confirmer la nouvelle alliance.

— La loi de Moïse n'était que pour un temps. La loi de Notre-Seigneur doit durer jusqu'à la fin des siècles. — Moïse n'a pas la consolation d'introduire les Hébreux dans la Terre promise. Plus grand que Moïse, Notre-Seigneur a ouvert le Ciel aux hommes, conduisant avec lui tous les justes de l'ancienne Loi, et préparant des places à tous ceux qui vivront jusqu'à la fin des temps.

Cette douzième figure du Messie ne laisse rien à désirer : elle nous révèle Notre-Seigneur tout entier.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de m'avoir tant de fois pardonné mes désobéissances à votre Loi, avec plus de miséricorde que vous ne pardonnâtes autrefois aux Israélites. Donnez-moi désormais une fidélité plus constante à vos saints Commandements.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne commettrai jamais de péché véniel de propos délibéré.*

XXXI° LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Idée de la Terre promise. — Noms qu'on lui a donnés. — Passage du Jourdain. — Prise de Jéricho. — Punition d'Achan. — Renouvellement de l'alliance. — Ruse des Gabaonites. — Victoire de Josué. — Sa mort. — Josué, treizième figure du Messie.

Moïse étant mort, le peuple le pleura durant trente jours. Ce terme fixé, Josué, successeur de Moïse, entreprit par l'ordre de Dieu l'étonnante révolution qui fit changer de maître à la Terre promise à Abraham et à sa postérité, cinq cents ans auparavant. Avant de raconter l'histoire de ce grand événement, il est utile de vous donner quelques notions sur la contrée à jamais célèbre qui en fut le théâtre.

Le pays où allaient entrer les Israélites est situé en Asie, et il a porté plusieurs noms. On l'a nommé : 1° *Terre de Chanaan*, parce qu'il fut occupé par les descendants de Chanaan, petit-fils de Noé. On y comptait sept peuples différents, lorsque les Hébreux s'en emparèrent sous la conduite de Josué. 2° *Terre promise*, parce que Dieu avait promis à Abraham, à Isaac et à Jacob, de le donner à leur postérité. 3° Il a porté le nom de *Judée*, après la captivité de Babylone, parce que la plupart de ceux qui vinrent s'y établir alors étaient de la tribu de Juda. 4° On lui a donné le nom de *Palestine*, à cause des Palestins ou Philistins, que les Grecs et les Romains connurent avant les Juifs, par le commerce. 5° Enfin les Chrétiens l'ont appelé *Terre sainte*, nom qu'il porte encore aujourd'hui, à cause des mystères que Notre-Seigneur y a opérés pour la rédemption du genre humain. Ce pays a environ soixante

lieues du midi au nord, et quatre-vingts de l'orient à l'occident. Le seul fleuve qui l'arrose est le Jourdain.

Les Israélites, au nombre de près de six cent mille combattants, étaient campés sur les bords de ce fleuve. De là, ils apercevaient les murailles de la première ville ennemie nommée Jéricho. Josué choisit, parmi ses braves, deux hommes de tête et de cœur à qui il ordonna de passer secrètement le Jourdain, d'aller jusqu'à Jéricho, d'examiner avec soin le pays et la ville, et de revenir au plus tôt lui rendre compte de la situation des lieux et de la disposition des esprits. Les envoyés trouvèrent un gué et arrivèrent sur le soir aux portes de la ville. Ils y entrèrent, et l'embarras fut alors d'y prendre une retraite pour passer la nuit. Ils s'adressèrent à une femme nommée Rahab : elle les reçut. Quelque important que fût leur secret, ils crurent pouvoir le lui confier. Leur confiance était bien placée. Rahab répondit à leurs questions et leur fournit toutes les connaissances qu'ils pouvaient désirer. Mais voilà que, pendant leur entretien, on ferma les portes de la ville.

Bientôt on entendit des hommes qui s'approchaient de la maison de Rahab avec grand fracas. C'étaient des envoyés du roi qui venaient saisir les deux Israélites. Ils n'avaient pu entrer si secrètement dans la ville, ni se retirer chez leur hôtesse avec tant de précaution, que le prince n'en eût été informé. Rahab s'empressa de les faire monter sur le toit de sa maison, où elle les couvrit de paille de lin. Les envoyés du roi s'étant présentés, elle leur répondit que les deux étrangers étaient, à la vérité, entrés chez elle, mais qu'ils n'avaient fait qu'y passer ¹. On la crut sur parole.

¹ Remarquez que l'Écriture rapporte le mensonge de Rahab sans l'approuver. Si cette femme avec sa famille est sauvée du sac de Jéricho, ce fut en

Dès le lendemain matin, elle alla les trouver, et leur demanda, pour prix du service qu'elle leur avait rendu, de lui sauver la vie ainsi qu'à sa famille, lorsque les Israélites prendraient Jéricho. Les envoyés le lui promirent. Alors elle attacha de longues cordes à une des fenêtres de sa maison qui donnait sur la campagne, et les deux Israélites descendirent sans peine au pied du mur. Deux jours après, ils étaient de retour au camp. Ils rendirent compte de tout à Josué, et le peuple reçut l'ordre de se tenir prêt à décamper le lendemain. Sanctifiez-vous, dit Josué, car demain le Seigneur fera pour vous des choses merveilleuses.

A la pointe du jour, le peuple s'ébranla. Les Prêtres, portant l'arche d'alliance, marchèrent les premiers. L'armée, rangée sur deux colonnes, suivait en bel ordre. Arrivés sur les bords du Jourdain, les Prêtres, effrayés de la profondeur des abîmes, s'avancèrent et mirent le pied dans les eaux. Dieu avait parlé, et le fleuve obéit. En un instant on vit les eaux supérieures remonter et s'accumuler comme une haute montagne, tandis que les eaux inférieures continuèrent à couler. Un grand espace fut laissé vide. L'arche s'arrêta au milieu du fleuve, et toute l'armée gagna la rive opposée.

Alors le Seigneur dit à Josué : Envoyez douze hommes choisis dans les douze tribus d'Israël, et dites-leur : Allez prendre sous les pieds des Prêtres, dans le milieu du lit de la rivière, douze grosses pierres, et vous les porterez jusqu'au premier campement de l'armée. Là, vous les disposerez en un monceau ; et, lorsque vos enfants vous demanderont un jour ce que signifie ce monument au milieu

récompense de la généreuse hospitalité qu'elle avait donnée aux envoyés du général israélite.

de vos campagnes, vous leur répondrez : Lorsque nous passions le Jourdain pour prendre possession de la terre que nous habitons, l'arche du Seigneur, portée sur les épaules des Prêtres, s'arrêta dans le fleuve ; et les eaux, suspendues par sa présence, nous laissèrent un chemin libre et spacieux.

L'ordre du Seigneur fut exécuté, et l'arche sortit du fleuve, qui reprit son cours ordinaire. Bientôt on arriva en vue de Jéricho. C'était une des plus grandes et des plus fortes villes du pays de Chanaan. Le Seigneur dit à Josué : Je vous ai livré Jéricho et son roi, et tous ses habitants. Pour vaincre, il ne vous en coûtera que d'obéir, et voici ce que vous devez observer : vous mettrez vos soldats en ordre de bataille ; vous les ferez marcher devant l'arche de mon alliance, qui sera portée par quatre Prêtres de la tribu de Lévi ; sept autres Prêtres, ayant chacun une trompette, précéderont l'arche, qui sera suivie du reste de la multitude. Dans cette disposition, on fera durant sept jours de suite le tour des murailles de Jéricho : tout le monde gardera le silence pendant la marche, on n'entendra point d'autre bruit que le son des trompettes ; la septième et la dernière fois que vous ferez le tour de la ville, au moment où les trompettes sonneront d'un ton plus traînant et plus aigu, toute la multitude des enfants d'Israël jettera de grands cris ; à l'instant, les murs de la ville tomberont jusqu'aux fondements, et chacun entrera par l'ouverture vis-à-vis de laquelle il se trouvera.

Josué fit part à l'armée des ordres du Tout-Puissant. Souvenez-vous, ajouta-t-il, que cette ville est dévouée à l'anathème : personne ne doit rien en réserver pour soi : la moindre prévarication sur cet article nous rendrait tous malheureux. Ces précautions prises, on se mit en mouve-

ment, et le septième jour, comme le Seigneur l'avait prédit, les murailles de Jéricho tombèrent avec un horrible fracas, la ville fut saccagée, brûlée et détruite jusque dans ses fondements. Personne ne fut épargné que la charitable Rahab et sa famille.

Après quelques jours de repos, Josué résolut de marcher à une nouvelle conquête. Il envoya trois mille hommes faire le siège d'une petite ville nommée Hai. Les Israélites furent défaits. Le saint général comprit que le Seigneur était mécontent. Sur-le-champ il alla se prosterner devant l'arche d'alliance et y resta le jour entier. Enfin le Seigneur entendit sa prière et lui dit : Israël a péché ; il a violé les conditions de mon alliance. Ils ont conservé une partie des dépouilles de Jéricho, et ils les ont cachées dans leurs bagages. Assemblez le peuple : le sort vous fera connaître le coupable. Vous le condamnerez à être brûlé, et tout ce qui lui appartient sera consumé avec lui dans le feu. Le sort tomba sur Achan, de la tribu de Juda. Mon fils, lui dit Josué avec beaucoup de douceur, qu'avez-vous fait ? J'ai péché, lui répondit Achan. Parmi les dépouilles qui se sont présentées à mes yeux, j'ai vu un manteau de pourpre qui m'a paru magnifique ; j'ai trouvé sous ma main deux cents sicles d'argent et une barre d'or du poids de cinquante sicles : ces richesses ont tenté ma convoitise ; je les ai secrètement emportées, et j'ai fait une fosse au milieu de ma tente, où je les ai cachées.

Josué lui fit connaître la sentence que le Seigneur avait prononcée contre lui, et sur-le-champ elle fut exécutée. Voilà un exemple qui nous apprend que nous sommes tous solidaires les uns des autres ; que, si les bonnes œuvres des justes sont toutes-puissantes pour attirer sur la tête de leurs frères les bénédictions du Ciel, les crimes des mé-

chants ne le sont pas moins pour provoquer des châti-ments. La gloire du Seigneur réparée, Josué ne craignit plus de marcher aux ennemis. La petite ville de Haï fut emportée et traitée comme Jéricho. C'est alors que le saint général fit renouveler l'alliance de son peuple avec Dieu. Ce renouvellement fut accompagné de cérémonies bien capables de frapper toute la multitude et de la rendre à jamais fidèle.

On sépara la nation en deux parties égales. Une moitié sur la montagne de Garisim, et l'autre moitié sur la montagne d'Hébal. Au milieu de la vallée qui les séparait, étaient les Prêtres avec l'arche d'alliance. Les tribus placées sur une des deux montagnes prononcèrent, à haute voix, douze formules de bénédiction en faveur des fidèles observateurs de la Loi, et autant de formules de malédiction contre les infracteurs. Les tribus placées sur la montagne opposée répondaient : *Amen*, c'est-à-dire, ainsi soient récompensés les observateurs de la Loi, ainsi soient punis les hommes rebelles au Seigneur. Les premières tribus, élevant la voix, prononcèrent cette malédiction : Maudit soit l'homme qui fera des idoles et qui les adorera dans sa tente ! Et les six autres tribus, élevant la voix, répondirent : *Amen*, qu'il soit ainsi. On continua de même de part et d'autre jusqu'à la fin des douze formules de bénédiction et de malédiction. Le Seigneur, représenté par l'arche, placée au milieu des deux camps, était là pour entendre et confirmer ces redoutables serments.

Cependant les rois et le peuple de Chanaan, alarmés des progrès des Israélites, se liguèrent pour les combattre avec leurs forces réunies. Il n'y eut que les habitants de la ville de Gabaon, qui prirent une résolution différente. Ne trouvant point de sûreté dans la force ouverte, ils usèrent d'a-

dresse pour se garantir des armes des Israélites. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Josué, mais dans un équipage qui fit croire qu'ils venaient d'un pays fort éloigné. Ils prirent des ânes pour porter leurs provisions; ils renfermèrent des pains durs et brisés en morceaux dans des sacs rompus et à demi usés; les outres qui contenaient le vin étaient coupées et recousues; leurs souliers même étaient chargés de pièces. Dans cet état, les ambassadeurs se mirent en marche. Peu d'heures après ils arrivèrent au camp d'Israël, et furent admis à l'audience du général.

Nous venons, dirent-ils avec un grand air de simplicité, d'une terre bien éloignée, afin de faire alliance avec vous. C'est au nom de votre Dieu que nous sommes venus vous trouver. Le bruit des merveilles de sa toute-puissance et des grandes choses qu'il a faites pour vous en Égypte, s'est répandu jusqu'à nous, malgré la distance des lieux. Là-dessus, nos Anciens qui nous gouvernent nous ont députés vers vous. Prenez des vivres et des provisions, nous ont-ils dit, car le voyage est long. Jugez du chemin que nous avons fait, par l'équipage où vous nous voyez. Nous avons pris des pains nouvellement cuits et encore chauds à notre départ. Voyez, ce qui nous reste aujourd'hui est broyé en petits morceaux et dur comme des pierres. Ces vaisseaux, où nous avons mis notre vin, étaient tout neufs, et vous les voyez hors d'état de servir; nos vêtements, nos souliers, sont si usés par la longueur de la route, que nous sommes honteux de nous présenter devant vous si en désordre.

Il parut tant d'ingénuité et de candeur dans le discours des Gabaonites, qu'on se fût reproché comme un excès de défiance d'y soupçonner la moindre fraude. On ne consulta pas le Seigneur: on ne crut pas même qu'il y eût

ici matière à délibération. Le général leur accorda la paix. Le traité d'alliance portait expressément qu'on ne les ferait point mourir. Les Gabaonites n'en demandaient pas davantage. Ils s'en retournèrent très-contents de porter à leurs compatriotes la nouvelle d'une si heureuse négociation.

La demande des habitants de Gabaon déplut aux rois de Chanaan. Ils résolurent de les en faire repentir. Ils vinrent donc assiéger leur ville. Josué, bien qu'il eût découvert leur fraude, accourut au secours de ses alliés, et remporta une brillante victoire sur les cinq rois qui assiégeaient la place : le Seigneur combattait pour lui. Il fit tomber sur les ennemis une grêle de pierres qui en tua un grand nombre. Cependant la nuit approchait ; et il en coûtait infiniment à Josué de voir encore tant d'ennemis lui échapper. Saisi d'une inspiration soudaine, il s'adressa au Seigneur en présence de ses soldats ; puis, tournant les yeux vers le Ciel : Soleil, s'écria-t-il, arrêtez-vous vis-à-vis de Gabaon. Le soleil, ou plutôt Dieu voulut obéir à la voix d'un homme qu'il avait revêtu de son pouvoir. Tout étonnant qu'il paraisse, un pareil miracle n'a rien qui doive ébranler notre foi. Rien n'est difficile au Tout-Puissant. Il n'en coûte pas plus à celui qui a lancé le soleil dans l'espace de l'arrêter, que de le tenir en mouvement. Toutes les créatures sont, entre ses mains divines, comme des jouets entre les mains d'un enfant. Le soleil s'arrêta donc pendant douze heures. Josué mit à profit des moments si précieux, et acheva la défaite des ennemis.

Après six années de combats, l'illustre général se vit maître du pays de Chanaan, qu'il partagea entre les douze tribus d'Israël : le saint vieillard avait accompli sa mission. Se sentant près de mourir, il fit renouveler l'al-

liance avec le Seigneur, donna les plus sages conseils à son peuple, et s'endormit en paix, âgé de cent dix ans.

Ce grand homme, digne successeur de Moïse, mérita les éloges du Seigneur ; mais son plus beau titre, comme son nom l'indique, est d'avoir été la figure de celui qui devait être un jour le *Sauveur* de tous les peuples.

En effet, Josué est la treizième figure du Messie. — Josué veut dire Sauveur. Jésus veut dire Sauveur. — Josué succède à Moïse, qui n'avait pu introduire les Hébreux dans la Terre promise. Notre-Seigneur succède aussi à Moïse ; sa Loi remplace la Loi ancienne ; lui seul introduit les hommes dans le Ciel. — Josué triomphe miraculeusement des ennemis de son peuple. Notre-Seigneur, par ses miracles, triomphe du monde qui s'opposait à l'établissement du Christianisme. Josué arrête le soleil prêt à se coucher. Notre-Seigneur arrête le flambeau de la vérité prêt à s'éteindre, et fait briller sur le monde la lumière éclatante de l'Évangile. — Josué est obligé de combattre pendant six ans contre les Idolâtres, ennemis de son peuple. Notre-Seigneur combat pendant trois cents ans contre le Paganisme, ennemi de sa doctrine.

— Après six ans de combats et de victoires, Josué établit son peuple dans la Terre promise. Après trois cents ans, Notre-Seigneur établit son Église, qui règne sur le monde. — Josué meurt après avoir donné les plus sages conseils aux Hébreux. Notre-Seigneur monte au Ciel, après avoir donné au monde et à ses Disciples les plus admirables leçons. — Tant que les enfants d'Israël sont fidèles aux avis de Josué, ils sont heureux. Tant que les Chrétiens sont fidèles aux leçons de Notre-Seigneur, ils sont heureux. — Aussitôt que les Israélites manquent aux conseils de Josué, ils deviennent esclaves de leurs enne-

mis. Aussitôt que nous sommes infidèles aux préceptes de Notre-Seigneur, nous devenons esclaves du Démon et de nos passions.

Cette figure nous découvre un nouveau caractère du Messie. Elle nous apprend qu'il introduira le genre humain dans le Ciel, représenté par la Terre promise.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir établi votre peuple dans le pays de Chanaan et de m'avoir fait naître dans le sein de l'Église catholique. Conduisez-moi dans le Ciel, véritable Terre promise, où je vous louerai et vous aimerai sans crainte de vous perdre pendant toute l'éternité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne ferai jamais rien pour un motif purement humain.*

XXXII^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Partage de la Terre promise. — Gouvernement des Juges. — Israël tombe dans l'idolâtrie. — Il est puni. — Gédéon suscité de Dieu pour le délivrer des Madianites. — Double miracle de la Toison. — Victoire de Gédéon. — Gédéon, quatorzième figure du Messie.

Après une guerre de six ans, presque toute la Terre promise fut enlevée à ses anciens habitants. Possédée en toute souveraineté par les Israélites, elle fut divisée en douze petites provinces qui furent désormais le patrimoine du peuple de Dieu. Chaque tribu eut la sienne, excepté la tribu de Lévi. Consacrée au ministère ecclésiastique, elle n'entra point dans le partage. Dieu voulut que les Lévites fussent répandus dans toutes les provinces, afin que, par leurs exemples et par leurs discours, ils pussent porter leurs frères au service du Très-Haut, et conserver parmi eux, avec la mémoire de ses bienfaits, la Religion véritable.

Caleb et les Anciens gouvernèrent après Josué; mais la sagesse de leur administration, non plus que leurs exemples, ne purent arrêter les désordres où se précipitèrent alors les ingrats Israélites. Ils oublièrent les bienfaits du Seigneur; ils s'allièrent aux peuples voisins et partagèrent leur idolâtrie. Le Seigneur vengea bientôt la violation de son alliance tant de fois jurée.

Quand on fait réflexion aux prodiges éclatants dont les Israélites avaient été témoins, aux bienfaits extraordinaires dont ils avaient été comblés, aux promesses si souvent

réitérées d'être fidèles à Dieu, leurs fréquentes révoltes contre le Seigneur nous paraissent incroyables. Cependant, réfléchissons sur nos propres résistances aux lumières de la foi et aux impressions des plus fortes grâces; considérons les scènes tantôt bizarres, tantôt scandaleuses d'opiniâtreté ou de faiblesse qui se passent encore aujourd'hui sous nos yeux, et nous apprendrons à tout croire de l'indocilité du cœur de l'homme.

Josué n'avait pas détruit tous les Chananéens, il en avait laissé subsister même un assez grand nombre, qui habitèrent longtemps encore différentes parties de la Terre promise. Dieu le voulait ainsi, soit afin de tenir Israël en haleine et lui faire mériter, par sa fidélité au milieu des idolâtres, les bienfaits dont il avait résolu de le combler, soit afin de se servir de ces Chananéens comme d'une verge pour châtier son peuple lorsqu'il deviendrait prévaricateur. C'est ainsi que Dieu nous laisse des tentations, pour éprouver notre vertu et nous donner l'occasion d'augmenter nos mérites.

Les Israélites ne résistèrent pas longtemps à l'épreuve à laquelle le Seigneur soumettait leur fidélité. Ils en vinrent jusqu'à tomber dans l'idolâtrie : une femme la première en donna l'exemple. Elle était de la tribu d'Éphraïm, d'un âge avancé, veuve, superstitieuse et apparemment à son aise. Elle avait réservé une somme considérable pour se faire des dieux étrangers, sur le modèle des Chananéens. Elle avait un fils nommé Michas, aussi superstitieux que sa mère. Ils s'adressèrent de concert à un ouvrier qui leur fit des idoles : ils les placèrent dans un de leurs appartements. Restait à trouver un prêtre pour brûler l'encens et offrir les sacrifices. Michas ne fut pas embarrassé; un homme qui faisait faire ses dieux

pouvait bien leur donner un ministre de sa main : son fils aîné fut fait prêtre de l'idole.

C'était déjà un grand malheur pour Israël qu'une famille particulière osât lever l'étendard de l'idolâtrie ; mais ce n'était là qu'une étincelle, qui peu à peu alluma l'incendie et embrasa quelques années après la plus grande partie de la nation. L'idolâtrie amena bientôt de nouveaux crimes. Pour châtier ce peuple tant de fois infidèle, le Seigneur appela tour à tour les divers rois chananéens qui se trouvaient encore dans la Terre promise : Israël devenait leur esclave. L'excès du malheur ouvrait son cœur au repentir, et le Seigneur, toujours miséricordieux, envoyait quelque personnage revêtu de sa force qui brisait les fers de ce peuple inconstant. Telle est, en deux mots, l'histoire des Hébreux sous le gouvernement des Juges, c'est-à-dire depuis la mort de Josué jusqu'à Saül, leur premier roi. Un de ces hommes extraordinaires que Dieu suscita pour délivrer son peuple fut Gédéon.

Depuis sept ans les Israélites, en punition de leur idolâtrie, étaient opprimés par les Madianites et les Amalécites. Ces peuples pillaient, désolaient le pays et ruinaient les moissons, en sorte que la misère était extrême. Alors les Israélites retournèrent au Seigneur. Il fut touché de leurs gémissements et envoya un de ses Anges pour leur choisir un libérateur. L'Ange prit la figure d'un voyageur et vint s'asseoir sous un chêne, non loin duquel travaillait un homme d'un âge mûr : cet homme, c'était Gédéon.

Dans l'attente où l'on était de l'irruption prochaine des ennemis, il se disposait comme les autres à la fuite et préparait les provisions pour sa famille. Il était occupé à battre et à nettoyer du blé. L'Ange le salua en lui disant :

Le Seigneur est avec vous, ô le plus brave des enfants d'Israël ! Seigneur, reprit Gédéon, si le Seigneur est avec nous, pourquoi sommes-nous en proie à tous les maux qui nous accablent ?

L'Ange jeta sur lui un regard plein de douceur et lui dit : Non, le Seigneur ne vous a pas abandonnés, c'est vous qu'il a choisi pour délivrer son peuple de la persécution de Madian. S'il en est ainsi, reprit Gédéon, donnez-moi un signe auquel je reconnaisse que c'est vous, ô mon Dieu ! qui me parlez. Qui que vous soyez, demeurez ici, je vais vous chercher à manger. Gédéon apporta un chevreau et des pains azymes. Prenez ces viandes et ces azymes, dit l'Ange du Seigneur, placez-les sur la pierre qui est devant vous. Gédéon obéit. Du bout de la baguette qu'il tenait à la main, l'Ange toucha les chairs et les azymes, un feu subit sortit de la pierre, dévora l'holocauste, et l'Ange disparut. Gédéon ne douta plus de sa vocation.

Cependant une nuée de Madianites et d'Amalécites vint fondre sur les terres d'Israël. Plus de cent trente-cinq mille, suivis de nombreux troupeaux, avaient passé le Jourdain et s'étaient tranquillement établis dans la belle vallée de Jezraël. L'esprit de Dieu saisit Gédéon. Celui-ci appela auprès de sa personne tous les braves d'Israël. On obéit avec promptitude, et en peu de jours le nouveau général se trouva à la tête de trente-deux mille hommes. Pour les remplir tous de confiance, il supplia le Seigneur de lui accorder quelques miracles qui répondissent à son armée, qu'elle suivait un chef autorisé du Ciel. Seigneur, dit-il à haute voix en présence des officiers et des troupes, s'il est vrai que c'est par mon ministère que vous avez résolu de sauver Israël, donnez-moi la preuve que j'ai choisie de la vérité de ma mission : je vais étendre une

toison de laine sur la place, si la toison seule est mouillée de la rosée et que la terre demeure sèche tout alentour, je saurai que vous m'avez choisi.

La chose fut exécutée. On étendit la toison sur la terre et Gédéon, s'étant levé de grand matin, trouva la terre parfaitement sèche, mais la laine si trempée qu'il en exprima une grande quantité d'eau. Gédéon ne se contenta pas de ce premier prodige. Seigneur, dit-il, que votre colère ne s'allume pas contre moi, si je vous demande sur la même toison un prodige tout contraire au premier : je voudrais que la terre fût couverte de rosée et que la toison demeurât sèche. Le Seigneur se rendit encore aux désirs de son général, et ses vœux furent exaucés; la toison demeura sèche, et tout alentour la terre fut couverte de rosée.

Cependant le Seigneur, qui avait accordé à Gédéon des prodiges de toute-puissance, exigea de lui presque aussitôt des prodiges de confiance, et il fut obéi. Par son ordre, Gédéon partit durant la nuit et vint camper en tête de ses trente-deux mille hommes au-dessus de la vallée de Jezraël. Les Madianites s'étendaient dans la vallée au nombre de cent trente-cinq mille. La partie était déjà bien inégale; mais Dieu jugea que Gédéon était encore trop accompagné.

Vous avez une armée trop nombreuse, lui dit le Seigneur; Madian ne sera pas livré entre vos mains; Israël s'attribuerait, aux dépens de ma gloire, l'honneur de sa délivrance. Assemblez votre armée, et, selon l'ordonnance de la Loi¹, faites publier à haute voix, dans tous les rangs, que non-seulement vous permettez, mais que vous commandez

¹ Deut., xv, 1-9.

à tous ceux de vos soldats qui ont peur de se retirer dans leurs maisons. Plus des deux tiers quittèrent la partie, c'est-à-dire qu'il ne resta à Gédéon que dix mille hommes.

C'est encore trop, lui dit le Seigneur; conduisez vos dix mille hommes sur les bords d'un ruisseau, je veux les éprouver en cet endroit. Le général obéit; on marcha pendant une partie du jour; tous les soldats devaient être fatigués du chemin et de la soif. Lorsqu'on fut sur les bords du ruisseau, le Seigneur dit à Gédéon : Il en est parmi vos soldats qui se coucheront sur le bord de l'eau pour se désaltérer à leur aise; d'autres, au contraire, ne feront que se baisser en passant, et porteront quelques gouttes d'eau à leur bouche dans le creux de la main : vous les séparerez les uns des autres.

Sur dix mille hommes que comptait alors le général, il ne s'en trouva que trois cents qui ne s'arrêtèrent point pour boire, et qui avalèrent, en marchant toujours, le peu d'eau qu'ils pouvaient prendre. Gédéon les mit à part. Ce sera, lui dit le Seigneur, par le moyen de ces trois cents hommes que je délivrerai mon peuple : renvoyez les autres. Les neuf mille sept cents hommes s'écartèrent à la faveur de la nuit.

Gédéon, avec les trois cents braves qui lui restaient, campa sur le bord du ruisseau, dans un terrain élevé, au-dessus de l'armée de Madian, qui occupait toute la vallée. Au milieu de la nuit, le Seigneur appela le général et lui dit : Je veux que vous appreniez de vos ennemis qu'ils se regardent comme des hommes déjà vaincus, et que j'ai livrés entre vos mains. Descendez sans bruit avec un de vos domestiques, et vous entendrez leurs discours. Gédéon, accompagné du seul Phara, se coula, sans être aperçu, si près de la garde avancée des ennemis,

qu'il était à portée d'entendre le discours de la sentinelle. Il l'entendit qui disait à un de ses camarades : Je m'imaginai voir durant mon sommeil un pain d'orge cuit sous la cendre : ce pain me paraissait rouler du haut de la colline dans notre camp ; je l'ai vu passer jusqu'à la tente du général, la culbuter de son poids et la renverser par terre. Ce songe est sérieux, répondit le soldat madianite. Voici sans doute ce qu'il nous annonce : le pain d'orge est l'épée de l'Israélite Gédéon ; le Dieu qu'il adore lui a livré Madian ; nous sommes perdus.

Gédéon, ayant entendu ce songe et son interprétation, remercia le Seigneur et reprit le chemin de son camp. Levez-vous, dit-il à ses soldats, il est temps d'agir ; les Madianites sont à nous. Prenez tous une trompette d'une main, et de l'autre une cruche vide dans laquelle vous renfermerez un flambeau allumé. Le son de ma trompette vous donnera le signal. Lorsque je sonnerai, vous sonnerez tous avec moi ; nous casserons ensuite avec un grand fracas nos cruches de terre les unes contre les autres ; nous prendrons de la main gauche nos flambeaux allumés ; nous les porterons élevés en haut ; de la droite nous tiendrons nos trompettes, dont nous sonnerons continuellement ; de temps en temps nous pousserons de grands cris en disant tous ensemble : *L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon !*

Là-dessus, ils se mirent en marche, et arrivèrent au camp ennemi par trois différents côtés. Au signal donné, toutes les trompettes retentissent, les cruches sont brisées, les flambeaux élevés en l'air, et de toutes parts retentit le cri de guerre : *L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon !* Ils ne s'ébranlèrent point ; ils continuèrent seulement de sonner de la trompette et de crier alternativement.

Une frayeur soudaine se répand dans le camp ennemi. Tout y est dans le tumulte et la confusion : chacun fuit où il peut ; dans les ténèbres, on se culbute, on s'égorge sans pouvoir se reconnaître, et en quelques heures la vallée de Jezraël se trouve teinte du sang de Madian, dont Israël n'a pas fait couler une seule goutte. Ce qui échappa au carnage se hâta de prendre la fuite et de repasser le Jourdain.

Après avoir délivré son peuple de ses ennemis, Gédéon songea à détruire l'idolâtrie, qui avait attiré tant de calamités sur Israël. S'il ne parvint pas à l'éteindre entièrement, il réussit du moins à rendre le crime timide, à lui donner des bornes qu'il n'osa franchir de son vivant avec cette liberté scandaleuse qui provoquait infailliblement la vengeance du Seigneur. Gédéon gouverna le peuple pendant quarante ans, après quoi il mourut plein de jours et de mérites ; glorieux par ses exploits, mais plus glorieux encore par sa ressemblance avec le Messie, dont il est la quatorzième figure.

En effet, Gédéon est le dernier d'entre ses frères. Notre-Seigneur a bien voulu paraître comme le dernier d'entre les hommes. — Gédéon, malgré sa faiblesse, est choisi de Dieu pour délivrer son peuple de la tyrannie des Madiannes. Notre-Seigneur, malgré sa faiblesse apparente, est choisi de Dieu pour délivrer le monde de la tyrannie du Démon. — Gédéon, avant de délivrer son peuple, offre un sacrifice. Ce n'est qu'après s'être offert en sacrifice sur la Croix que Notre-Seigneur délivre le monde. — Deux grands miracles prouvent que le Seigneur a choisi Gédéon. Des miracles plus grands prouvent que Notre-Seigneur est le Libérateur des hommes. — Par le premier miracle fait en faveur de Gédéon, la toison seule est couverte de

rosée, tandis que toute la terre alentour est sèche. Le seul peuple juif est arrosé par Notre-Seigneur des bénédictions du Ciel. — Par le second miracle fait en faveur de Gédéon, la toison demeure sèche, tandis que toute la terre est couverte de rosée. En punition de ses ingrattitudes, le peuple juif est privé de la rosée céleste, tandis que toutes les nations la reçoivent par les Apôtres de Notre-Seigneur.

— Gédéon marche au combat contre une nuée d'ennemis, avec trois cents hommes. Notre-Seigneur marche à la conquête de l'univers entier avec douze pêcheurs. — Les soldats de Gédéon ne s'arrêtent pas même pour boire. Pour convertir le monde, les Apôtres de Notre-Seigneur oublient les choses les plus nécessaires à la vie, et se privent de toutes les satisfactions terrestres. — Les soldats de Gédéon n'ont point d'armes. Les soldats de Notre-Seigneur n'ont point d'armes non plus. — Les soldats de Gédéon n'ont que des trompettes et des flambeaux. Les Apôtres de Notre-Seigneur n'ont que la trompette de la prédication et le flambeau de la charité. — Les soldats de Gédéon triomphent des Madianites. Les Apôtres de Notre-Seigneur triomphent du monde entier. — Gédéon affaiblit l'idolâtrie. Notre-Seigneur détruit l'idolâtrie.

Cette figure nous dit, de plus que les précédentes, que Notre-Seigneur sauvera le monde par les plus faibles moyens, et que les Gentils seront mis à la place des Juifs.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de la grande miséricorde dont vous avez tant de fois usé envers votre peuple malgré ses infidélités, je ne vous dois pas moins de reconnaissance pour moi-même. Combien de

fois ne m'avez-vous pas pardonné ! Je veux désormais vous rester fidèle au prix de tous les sacrifices, comme les soldats de Gédéon restèrent fidèles à leur chef malgré la soif et la fatigue.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me priverai chaque jour de quelque chose pour expier mes péchés.*

XXXIII^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Les Israélites retombent dans l'idolâtrie. — Ils sont réduits en servitude par les Philistins. — Ils ont recours au Seigneur. — Samson est envoyé pour les délivrer. — Il brûle les moissons des Philistins. — Il enlève les portes de Gaza. — Il est trahi. — Il meurt. — Samson, quinzième figure du Messie.

Les fidèles Israélites pleurèrent la mort de Gédéon dès qu'il leur fut enlevé ; mais ils ne sentirent bien toute la grandeur de leur perte, que par le renouvellement de l'idolâtrie et les calamités qui en furent la suite. On en-censa les idoles ; on renonça à l'alliance du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, pour faire de sacrilèges traités avec Baal, et on jura de le reconnaître pour Dieu. La révolution fut si grande et si rapide, qu'à peine serait-elle croyable, si ce que nous avons déjà vu de la conduite des Hébreux, n'apprenait à tout croire de leur inconstance.

Ils ne portèrent pas loin le châtiment de leurs prévarications. Les Philistins, nation idolâtre qui habitait un petit canton de la Terre promise, appelé Palestine, les réduisirent à la plus humiliante servitude. Ils désarmèrent tous les Hébreux ; ils leur enlevèrent même tous leurs ouvrages en fer et en acier, en sorte que c'était même chez les Philistins qu'on allait, de tous les quartiers d'Israël, pour faire aiguïser le soc des charrues. Telle fut la nouvelle espèce de servitude que les Israélites éprouvèrent d'abord pendant vingt années. Ils crièrent alors vers le Seigneur. Mais leur inconstance avait besoin d'une longue épreuve ; ainsi leur esclavage se prolongea encore pendant vingt autres années. Toutefois, durant cette époque,

un nouveau Juge, que Dieu leur donna pour les soulager, en adoucissant beaucoup la rigueur, jusqu'à ce qu'en finissant ses jours, il épouvanta tellement les ennemis de son peuple, que le joug des Philistins sembla tout à fait rompu et la liberté d'Israël entièrement recouvrée.

Ce nouveau Juge, si différent des autres sauveurs d'Israël ; ce guerrier qui, sans compagnons, sans armes, sans soldats, lutte seul contre tout un peuple, est le célèbre Samson, si fameux dans l'histoire du peuple de Dieu. Il fut miraculeusement accordé aux prières de son père et de sa mère. Le Seigneur bénit cet enfant en lui donnant une force de corps prodigieuse, et en lui révélant les grandes actions qu'il devait faire, en qualité de libérateur d'Israël, contre les Philistins. Il reconnut qu'il était né leur fléau, qu'il avait sur eux tous les droits du grand Maître qui l'envoyait ; qu'il n'était point astreint aux formalités ni aux déclarations de guerre, et que tout ce qu'il ferait à la ruine de ces idolâtres serait avoué du Seigneur. Plein de ces grandes idées, il n'eut pas plutôt atteint l'âge de vingt ans qu'il se mit en action.

Il fit un voyage chez les Philistins, et, pour avoir occasion de leur faire tout le mal qu'ils méritaient, il résolut de s'y marier. Son père et sa mère lui donnèrent à regret leur consentement, car ils ignoraient que ce fût le Seigneur qui conduisait toute cette affaire. Cependant ils accompagnèrent leur fils pour régler les conditions de l'alliance. Comme ils approchaient de la ville, ils entrèrent dans une vigne où Samson s'écarta insensiblement. C'est là qu'il fit le premier essai de ses forces prodigieuses.

Il aperçut un jeune lion qui, la fureur dans les yeux, s'avancait vers lui en rugissant. Samson n'avait à la main ni armes ni bâton ; mais, animé de l'esprit du Seigneur, il

saisit l'animal et le met en pièces avec la même facilité qu'il eût fait d'un jeune chevreau. Il n'en dit pas un mot à ses père et mère.

Le mariage conclu, Samson revint dans son pays, et, repassant par le vignoble, il fut curieux d'y voir le cadavre du lion qu'il avait tué. Quelle fut sa surprise de trouver, dans la gueule du lion mort, un essaim d'abeilles et un rayon de miel ! Bientôt arriva le jour de ses noces : trente jeunes Philistins y assistèrent. Je veux, leur dit-il, suivant l'usage de ce temps-là ¹, vous proposer une énigme, et je vous laisserai sept jours pour l'expliquer. Si vous devinez juste, je vous donnerai trente habillements ; mais si vous ne pouvez y réussir, vous m'en donnerez autant que je vous en promets. Les jeunes Philistins se piquèrent d'honneur, et la gageure fut acceptée. Voici donc l'énigme, leur dit Samson : *Celui qui dévore a fourni la nourriture, et la douceur est sortie de la force.* L'énigme était facile pour qui aurait su la rencontre du lion déchiré par Samson, et du miel trouvé dans sa gueule ; mais personne n'en avait connaissance.

Les Philistins se mirent à la torture ; ce fut en vain, ils ne trouvaient rien qui les satisfît. Ils eurent recours à l'épouse de Samson, elle ne réussit point d'abord à vaincre le silence de son mari ; le septième jour arrivait, la Philistine fit tant par ses importunités, que Samson, fatigué, se laissa vaincre et lui expliqua le mystère, que l'infidèle s'empressa d'aller dire aux Philistins. Ils vinrent trouver Samson, et, d'un air triomphant, lui donnèrent le mot de l'énigme. Vous avez raison, dit-il, j'ai perdu la gageure, je

¹ L'histoire profane nous offre bien des exemples de ce fait. Voyez la *Vie d'Ésope*, etc.

la payerai ; à l'instant l'esprit de Dieu fond sur lui, il court hors de la ville, tue trente Philistins et en apporte la dépouille. Après cette terrible exécution, il quitte brusquement son épouse sans lui dire adieu et se retire chez son père. Quelque temps après, il apprend que cette femme, se croyant méprisée, avait épousé un des jeunes Philistins qui assistaient aux noces. Cet affront était trop sensible pour que Samson le laissât impuni : il déclara la guerre à tous les Philistins.

C'était alors le temps de la récolte, et les blés, dans leur maturité, n'attendaient que la main des moissonneurs. Samson prit de là occasion de rêver une sorte de vengeance, dont peut-être jamais on ne s'était avisé. La terre d'Israël était infestée d'une multitude de renards, et les voyageurs attestent qu'encore aujourd'hui souvent les habitants sont forcés de se rassembler pour les détruire, sans quoi ils ravageraient les campagnes. Samson leur donna la chasse et en prit jusqu'à trois cents. Il les lia deux à deux par la queue, à laquelle il attacha une torche allumée. En cet état, il les lâcha dans les belles plaines des Philistins qui se préparaient à couper leur froment. Les renards furieux couraient sans s'arrêter et mettaient le feu partout sans qu'il fût possible d'éteindre l'incendie en tant d'endroits différents. Les blés furent brûlés sans ressource, le feu se communiqua aux vignes et aux oliviers : la perte fut irréparable et la famine en fut la suite.

Après cette exécution, Samson se retira dans une caverne de rocher, sur le territoire de la tribu de Juda. Les Philistins ne tardèrent pas à connaître l'auteur de leur disgrâce et à découvrir le lieu de sa retraite. Ils rassemblèrent une armée dans les formes et vinrent camper à quelque distance de la caverne. Les habitants de la tribu de Juda

se joignirent à eux. On détacha trois mille hommes de cette tribu, avec ordre de se saisir de Samson. Ils le trouvèrent dans sa caverne et lui firent de grands reproches sur ses téméraires vengeances. De quoi se plaignent les Philistins ? répondit-il froidement ; je les traite comme ils l'ont mérité. Quoi qu'il en soit, dirent les soldats, nous venons vous prendre et vous livrer entre leurs mains. Jurez-moi que vous ne me tuerez point, dit Samson, et je m'abandonne à vous. On donna à Samson l'assurance qu'il demandait ; on le lia avec deux cordes neuves, on l'enleva de son fort, et on le porta à la vue du camp ennemi.

Dès qu'il fut aperçu des Philistins, ce ne furent qu'acclamations et cris de joie. Ils coururent pour se saisir du prisonnier ; mais, pour être fortement enchaîné, Samson n'était pas pris. L'esprit du Seigneur s'empare de lui, il brise ses liens, il trouve sous ses mains la mâchoire d'un âne étendue sur la terre ; il s'en saisit, et, dans l'impétuosité d'une seule course, il tue jusqu'à mille Philistins, le reste est mis en fuite, et c'est à qui regagnera plus vite un lieu de sûreté.

Samson, vainqueur de ses ennemis, se reposa paisiblement à l'ombre des ailes du Seigneur. Il n'eut pas plutôt réparé ses forces qu'il songea à continuer ses exploits contre les ennemis de son peuple. Il est à croire que, pendant les vingt années qu'il fut Juge en Israël, il en fit un grand nombre qui ne sont pas connus, et qu'il rendit les Philistins beaucoup plus traitables. Ce qu'il y a de certain, c'est que le seul bruit de son nom les faisait trembler.

Un jour, il entra dans une de leurs villes, nommée Gaza, il fut reconnu et trahi par la personne chez qui il se retira. Elle avertit ses concitoyens qu'elle tenait la proie

dont on s'efforçait inutilement de se saisir depuis si longtemps. Les Philistins profitèrent de cet avis. Ils n'osèrent cependant l'attaquer, dans la crainte qu'au premier bruit qu'ils feraient ce lion ne s'éveillât, et ne remplît leur ville de sang avant qu'on pût l'arrêter. Ils se contentèrent de bien fermer les portes de la ville ; ils y mirent des gardes pendant la nuit, afin de le tuer le matin lorsqu'il voudrait sortir. Samson dormit jusqu'à minuit ; à cette heure il se leva et vint à la porte de la ville. Ce fut en cette occasion que parut plus que jamais la force prodigieuse du héros d'Israël : il enleva les deux battants des portes avec les verrous et les serrures, les chargea sur ses épaules et les porta au sommet d'une montagne. Éveillées au bruit, les sentinelles ne furent pas tentées de courir après lui.

Ces actions nous paraissent bien extraordinaires, mais il fallait qu'elles le fussent, pour frapper les esprits d'un peuple grossier. Afin de confondre l'orgueil des Madianites, Dieu avait vaincu leur armée de cent trente-cinq mille hommes, avec les trois cents soldats de Gédéon, armés seulement de trompettes et de flambeaux ; aujourd'hui, pour humilier l'orgueil des Philistins, il juge à propos de n'opposer à un peuple entier qu'un seul homme ; plus tard, le prodige sera encore plus grand, ce sera lorsqu'il fera faire la conquête du monde par douze pauvres pêcheurs.

D'ailleurs, si l'on veut y regarder de près, on verra que ces prodiges entraient admirablement dans le plan de la Providence. Préserver de l'idolâtrie un peuple vivant au milieu de nations idolâtres, porté lui-même par tous les penchans de son cœur au culte séduisant des idoles, rappeler à la connaissance d'un seul Dieu des nations païennes : tel fut, depuis le déluge jusqu'au Messie, le but du

Dieu créateur et père qui veille sur tous les enfants des hommes. Or, pour atteindre ce but, quel moyen plus efficace que celui des miracles? Et quels miracles plus propres à frapper des peuples ignorants et grossiers, des peuples enfants qui ne vivent guère que par les sens, que tous ces prodiges opérés dans l'ordre naturel, et qui prouvaient si bien que toutes les créatures, adorées comme des dieux, n'étaient que des jouets dans la main du seul vrai Dieu, et que ce seul vrai Dieu se trouvait en Israël?

Les Philistins, désespérant de vaincre Samson à force ouverte, eurent recours à la ruse. Ils engagèrent une femme de leur nation, nommée Dalila, chez laquelle Samson s'arrêtait souvent, à tirer de lui son secret et à savoir d'où lui venait cette force prodigieuse. Si vous y parvenez, lui dirent-ils, nous vous donnerons chacun onze cents sicles d'argent; Dalila promit. Dès la première fois qu'elle revit Samson : Dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle avec grand empressement, d'où vient votre force prodigieuse, et quels liens il faudrait employer pour vous tenir captif? Une pareille question, de la part d'une femme philistine, n'avait pas assurément de quoi surprendre un homme sage. Samson le fut assez pour ne pas se trahir. Si on me liait, répondit-il, avec sept bonnes cordes faites de nerfs encore pleins de sucs, je ne pourrais m'en défaire et je serais aussi faible que les autres hommes.

Il ne l'eut pas plutôt quittée, qu'elle fit avertir les Philistins de ce qu'elle avait découvert. Ils se rendirent chez elle en assez grand nombre, et ils apportèrent les cordes de nerfs qu'elle avait demandées. Elle cacha ses amis dans une chambre voisine de l'appartement où elle recevait Samson. Il vint le jour qu'on l'attendait, et il eut la

complaisance de se laisser lier par cette femme avec les cordes qu'il avait indiquées. Aussitôt elle se mit à crier : **Samson, sauvez-vous, les Philistins vont vous saisir.**

Au cri de Dalila, le fort d'Israël rompt ses liens avec la même facilité que le feu consume un filet d'étoupes. Dalila se plaignit de ce qu'il l'avait trompée. Aujourd'hui du moins, lui dit-elle, apprenez-moi votre secret. Samson lui donna encore le change. Dalila, cependant, ne cessait de se plaindre et ne lui laissait pas un instant de repos. Vaincu par les importunités et les larmes de cette femme perfide, Samson commit enfin la déplorable indiscretion qui le perdit. Je suis Nazaréen, lui dit-il, consacré à Dieu dès mon enfance. Un des engagements de ma consécration, c'est de ne point me faire couper les cheveux ; jamais le rasoir n'a passé sur ma tête. Si l'on vient à bout de me raser, ma force m'abandonnera.

Aussitôt Dalila fait avertir les princes des Philistins. Ils se rendent au jour marqué dans la chambre voisine de celle de Samson. Celui-ci s'endort. Dalila lui fait couper les sept tresses de cheveux auxquelles sa force était attachée. L'opération achevée, la perfide s'écrie : **Samson, éveillez-vous, les Philistins vont vous surprendre.** Samson s'éveille à ce cri ; mais, hélas ! l'esprit du Seigneur n'était plus avec lui : toute sa force l'avait abandonné. Les Philistins sortent de leur embuscade, se jettent sur lui, l'attachent avec de fortes chaînes, lui crèvent les yeux et le conduisent à Gaza. Là, ils l'enfermèrent dans une prison, où ils lui faisaient tourner une meule de moulin.

Quelque temps après, les princes des Philistins ordonnèrent une fête solennelle pour remercier leur dieu, nommé Dagon, de leur avoir livré le fléau de la nation. Les princes et les grands seigneurs du pays se rendirent à

Gaza ; on s'assembla dans le temple ; la multitude des victimes qu'on immola fut innombrable. Les sacrifices étant achevés, on se mit à faire des festins dans toutes les parties du temple, qui retentit des louanges de Dagon. Il ne manquait qu'une chose à la fête pour la terminer à la satisfaction générale : c'était Samson, chargé de fers et livré aux insultes de l'assemblée. On le fit venir.

Un enfant conduisait le pauvre aveugle par ses chaînes, et il le plaça entre deux colonnes, au milieu de l'édifice. Là, on le fit servir de passe-temps à la multitude. Samson, dont les cheveux avaient commencé de croître, sentit ses forces revenir ; il ne parut s'offenser de rien ; le jeu, qui plaisait aux spectateurs, dura longtemps ; il en attira même de nouveaux qui se placèrent dans les vestibules et jusque sur les toits, pour avoir leur part de la barbare comédie qu'on représentait. Le nombre de ces nouveaux venus, sans y comprendre les princes et les seigneurs, et ceux des citoyens qui avaient assisté aux festins dans le temple de l'idole, montait à environ trois mille personnes, hommes et femmes.

L'occasion était belle pour délivrer Israël des rois, ses persécuteurs, et pour faire un coup d'un si grand éclat, que toute la Palestine en fût effrayée. Le Seigneur en inspira le dessein à Samson, après lui en avoir rendu le pouvoir ; et, quoiqu'il dût lui en coûter la vie, le héros généreux ne balança pas à l'exécuter. Le toit du temple était soutenu par deux colonnes principales. Samson, qui connaissait la structure de l'édifice, dit au petit garçon qui lui servait de guide : Laissez-moi, que je touche les deux grosses colonnes qui soutiennent le temple, afin de m'y appuyer et de me reposer un peu. En cet état, il invoqua le Seigneur son Dieu : Souvenez-vous de moi, ô

mon Dieu ! lui dit-il : rendez-moi ma force, afin que je venge d'un seul coup les deux plaies qu'ils m'ont faites en m'arrachant les deux yeux : il est temps qu'en vengeant votre gloire je punisse leur cruauté. Saisissant alors les deux colonnes : Mourons, dit-il, mais mourons avec les Philistins.

A l'instant il ébranle avec vigueur les deux colonnes ; le temple s'écroule, et, tombant avec un horrible fracas, il écrase tous les princes des Philistins et toute la multitude qui s'y était rassemblée. Samson périt sous les ruines ; mais, en mourant, il fit périr avec lui plus d'ennemis de Dieu qu'il n'en avait tué durant toute sa vie. Sa mort acheva le grand ouvrage de l'affranchissement d'Israël, et ce fut proprement le jour où il ensevelit avec lui les tyrans de son peuple qu'il mérita les beaux noms de Sauveur de ses frères et de Vengeur de leur liberté. Aussi, Samson a toujours été regardé comme une figure du Messie.

En effet, Samson naît d'une manière miraculeuse. Notre-Seigneur naît aussi d'une manière miraculeuse. — Samson passe vingt ans avec son père et sa mère sans se faire connaître pour le Sauveur de son peuple. Notre-Seigneur passe trente ans avec Marie, sa mère, et Joseph, son père nourricier, sans se faire connaître pour le Sauveur des hommes. — Samson prend une épouse chez les Philistins. Notre-Seigneur choisit l'Église, son épouse, parmi les nations païennes. — Samson tue un lion qui venait pour le dévorer. Notre-Seigneur terrasse le monde païen qui, comme un lion, chercha pendant trois siècles à dévorer l'Église naissante. — Samson trouve un rayon de miel dans la gueule du lion. Notre-Seigneur trouve dans les Païens, autrefois ennemis des Chrétiens, des

hommes d'une douceur et d'une charité toutes célestes. — Samson tue mille Philistins avec la mâchoire d'un âne. Notre-Seigneur terrasse le monde avec le moyen le plus faible en apparence : sa Croix.

Samson est enfermé par ses ennemis dans la ville de Gaza. Notre-Seigneur est enfermé par ses ennemis dans le tombeau. — Samson s'éveille au milieu de la nuit, emporte les portes et les serrures, et, malgré les gardes, sort vainqueur de la ville où il était prisonnier. Notre-Seigneur, après être descendu aux limbes, où il brise les portes de l'Enfer et de la mort, sort plein de vie du tombeau, malgré les gardes. — Samson, en mourant, fait tomber le temple de Dagon. Notre-Seigneur, en mourant, renverse le temple du Démon, c'est-à-dire l'idolâtrie. — Samson, en mourant, fait plus de mal aux Philistins qu'il ne leur en avait fait pendant toute sa vie. Notre-Seigneur, en mourant, fait plus de mal au Démon et s'attire plus de Disciples qu'il n'avait fait pendant toute sa vie.

Cette figure ajoute trois nouveaux traits au tableau du Messie. Elle nous révèle : 1° que le Messie naîtra d'une manière miraculeuse ; 2° qu'il choisira l'Église, son épouse, parmi les Gentils ; 3° que par sa mort il remportera, sur le Démon, une victoire complète qui couronnera toutes ses œuvres.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir répandu votre esprit de force sur Samson, pour la défaite des ennemis de votre peuple ; donnez-moi le même

esprit de force, afin que je puisse vaincre les ennemis de mon salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je fuirai avec soin les occasions du péché.*

XXXIV^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Héli, juge d'Israël. — Samuel lui succède. — Élection des rois. — Saül, premier roi d'Israël. — Il est rejeté de Dieu. — David, jeune berger, choisi à sa place. — Il calme les fureurs de Saül. — David combat Goliath. — Mort de Saül. — David prend la forteresse de Sion. — Transport de l'arche. — Oza frappé de mort. — David danse devant l'arche. — Sixième promesse du Messie faite à David.

Après la mort de Samson, ce fut le Grand Prêtre Héli qui jugea Israël. C'était un homme irréprochable dans ses mœurs; mais il attira sur lui, sur sa famille et sur tout le peuple les plus terribles effets de la vengeance du Seigneur, par sa négligence à réprimer les désordres de ses deux enfants, Ophni et Phinéas. Dans un combat contre les Philistins, les Israélites sont vaincus; trente mille demeurent sur la place; l'arche sainte est prise par les ennemis; les deux fils d'Héli périssent, et leur infortuné père, en apprenant ces tristes nouvelles, tombe du haut de son siège, se fend la tête et meurt.

Samuel fut appelé de Dieu pour succéder à Héli. Après avoir remporté sur les Philistins une sanglante victoire, qui les abattit tout à fait, ce grand homme rendit au culte divin sa première pureté, en exterminant du milieu d'Israël toutes les divinités muettes des nations. En ce temps-là eut lieu, dans le gouvernement des Hébreux, un changement qui nous offre une nouvelle preuve de l'ingratitude de ce peuple inconstant. Comme nous avons dit, les Juges n'étaient que des magistrats d'une république dont le Seigneur était le chef; mais, Samuel étant devenu

vieux, les Israélites se dégoûtèrent de cette administration, et voulurent, à l'exemple des peuples voisins, avoir des rois pour les gouverner.

Le premier fut Saül; deux ans après qu'il fut monté sur le trône, il osa désobéir à Dieu et mépriser les lois de la Religion : pour cela il fut réprouvé, et sa couronne placée sur une tête plus digne. Du vivant même de Saül, David, jeune berger de la tribu de Juda, fut élu secrètement à sa place par Samuel, et sacré roi à l'âge de seize ans, par l'effusion d'une huile sainte. Voici comment la chose se passa.

Un jour le Seigneur fit entendre sa voix à Samuel. Prenez, lui dit-il, votre vase d'huile, et allez à Bethléem, chez Jessé : c'est un de ses fils que je destine à la couronne. Samuel se rend à Bethléem, et invite Jessé et sa famille à manger avec lui. Faites venir vos fils devant moi, dit Samuel à Jessé. Jessé lui en présenta sept. N'en avez-vous plus d'autres ? lui dit Samuel. Il m'en reste un, reprit le père, mais c'est un enfant de quinze à seize ans, que j'occupe encore à garder les troupeaux. Faites-le venir, dit le Prophète, nous ne nous mettrons point à table que je ne l'aie vu : le petit David arriva.

C'était un enfant bien fait, d'un teint vif et d'une figure aimable. A peine eut-il paru que le Seigneur dit à Samuel : Voilà le roi d'Israël, consacrez-le sans différer. A l'instant, Samuel versa sur la tête de David le vase d'huile qu'il avait apporté. A dater de ce jour, l'Esprit du Seigneur se reposa sur David, et abandonna le malheureux Saül. En même temps, ce prince fut saisi d'un esprit malin qui, par la permission de Dieu, l'agitait violemment. La consécration de David demeura secrète dans tout le royaume. Lui-même, assuré d'une couronne qu'il ne de-

vait porter qu'à trente ans, l'attendit quatorze ans entiers de la main de Dieu, sans que jamais il donnât un juste sujet de le soupçonner d'y prétendre.

Cependant les officiers de Saül, voyant leur maître cruellement tourmenté par le malin Esprit, lui conseillèrent d'employer, contre la violence du mal, le son des instruments. Saül fit chercher dans tout le royaume le plus habile joueur de harpe. On lui rapporta qu'un des fils de Jessé, nommé David, savait parfaitement jouer de cet instrument. Saül ordonna de le faire venir à l'instant : David arrive à la cour. Dès la première vue, Saül conçoit pour lui une vive tendresse et le fait son écuyer. Toutes les fois que le mauvais Esprit s'emparait de Saül, David prenait sa harpe et en tirait des sons si doux que le malade s'en trouvait beaucoup mieux.

Peu de mois après, les Philistins déclarèrent la guerre aux Israélites. Les deux armées furent bientôt en présence, et campèrent sur deux montagnes séparées par une vallée profonde. On fut longtemps à se regarder, à se mesurer, à se menacer, lorsque tout à coup on vit paraître un spectacle qui attira toute l'attention des deux camps.

Un homme du parti des Philistins s'avança sur le bord de la montagne, et fit signe aux Hébreux qu'il voulait leur parler : il se nommait Goliath. C'était un géant d'une taille monstrueuse, fort à proportion de sa grandeur, et d'une mine à jeter l'effroi dans toute une armée. Il avait en tête un casque d'airain, il marchait revêtu d'une cuirasse d'airain. Ses jambes étaient couvertes de bottes d'airain, et il avait sur les épaules un bouclier aussi d'airain. La lance qu'il portait à la main était d'une pesanteur presque incroyable : le fer seul pesait environ trois cents livres.

En cet équipage, le géant, précédé de son écuyer, vint se présenter à la vue des troupes d'Israël rangées en bataille sur la montagne opposée, et leur proposa un défi : Choisissez parmi vous un champion, leur dit-il, qui vienne combattre contre moi ; si je suis vaincu, les Philistins seront les esclaves des Israélites ; mais si j'ai l'avantage, les Israélites seront les esclaves des Philistin. Toutes l'armée de Saül fut saisie de frayeur. Les insultes de Goliath durèrent quarante jours, pendant lesquels, matin et soir, le monstrueux géant ne manquait pas de recommencer insolamment son défi.

David, qui était retourné à la garde des troupeaux de son père, n'était pas à l'armée. Il y arriva pendant que Goliath faisait ses insultes : il en fut indigné. Que donnera-t-on à celui qui tuera ce Philistin ? demanda le jeune berger. On lui dit que Saül avait promis une récompense magnifique. Plein de confiance dans le Seigneur, David se présenta devant Saül et lui dit : Je suis prêt à aller combattre ce Philistin. Vous n'y pensez pas, reprit Saül, vous ne tiendrez pas devant ce monstre : vous n'êtes encore qu'un enfant élevé à conduire des troupeaux, et Goliath est un géant qui, depuis sa jeunesse, n'a point fait d'autre métier que celui des armes. David insista en disant : Je ne compte ni sur mes forces ni sur ma bravoure, mais sur la protection du Seigneur.

Tant de courage et de religion dans un enfant persuadèrent Saül : Allez, mon fils, lui dit-il, et que le Seigneur soit avec vous. A l'instant il mit son propre casque sur la tête de David ; il le revêtit de sa cuirasse, et lui ceignit son épée. David se mit à faire quelques pas, pour essayer s'il ne serait point embarrassé dans ces armes. Je ne puis pas marcher ainsi vêtu de fer, dit-il à Saül, je n'y suis pas ac-

coutumé. A ces mots, il quitte cette armure, prend son bâton de berger, choisit dans le lit du torrent cinq cailloux des plus polis, les met dans sa panetière, saisit sa fronde, prend congé du roi, et marche à la rencontre du Philistin.

Goliath le vit s'avancer : mais quand il eut reconnu que c'était un jeune homme, un enfant d'un teint délicat, et qui n'avait rien de remarquable que la beauté de son visage, il crut qu'on l'insultait. Piqué de se voir en tête un adversaire si peu digne de lui, il lui cria de sa voix de tonnerre : Suis-je un chien pour que tu viennes m'attaquer avec un bâton ? Approche donc, et je vais donner ton corps en proie aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre.

Je viens au nom du Seigneur des armées, lui répondit David, au nom du Dieu des bataillons d'Israël, que tu n'as pas craint d'insulter ; c'est lui qui va te livrer entre mes mains, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël. David parlait encore que déjà le géant s'avancait pour le combattre : de son côté, David marche à sa rencontre. Les deux armées attentives attendaient en silence le succès de ce fameux combat.

Sans perdre un instant, David met la main dans sa panetière, en tire une pierre, la place dans sa fronde, la lance et frappe son ennemi au milieu du front. Le coup fut si vigoureusement porté, que la pierre s'enfonça fort avant dans la tête de Goliath : le colosse tombe sans mouvement étendu sur la place. David court, se jette sur lui, lui arrache son épée et lui coupe la tête.

A cette vue, les Philistins prirent la fuite : les Israélites les poursuivirent avec de grands cris et en firent un horrible carnage. David, au retour du combat, fut présenté à Saül. Il portait à la main la tête de Goliath, comme un trophée de sa victoire. Saül, accompagné de David et de

toute l'armée, rentra dans l'intérieur de son royaume. Par toutes les villes où l'on passait, les femmes venaient au-devant du vainqueur, et, dansant au son des instruments, elles disaient : Saül a défait mille Philistins, mais David en a tué dix mille. Cet éloge excita la jalousie de Saül, qui essaya de donner la mort à David; mais David échappa par la fuite aux coups de ce prince. Quelques années après, Saül périt dans une bataille. David fut reconnu pour roi d'abord par la tribu de Juda, et ensuite par les onze autres tribus d'Israël. Il commença son nouveau règne par une expédition bien glorieuse.

Jérusalem, la plus belle, la plus grande et la plus forte ville de la Terre promise, était depuis longtemps au pouvoir des enfants d'Israël; ils en avaient exterminé les habitants; mais une partie s'était retirée dans la ville haute, située sur la montagne de Sion, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture. Là, ils occupaient une citadelle si forte, qu'on la regardait comme imprenable. Depuis près de quatre cents ans, les Hébreux avaient inutilement tenté de s'en emparer. David vint y mettre le siège et somma les habitants de se rendre.

Ils lui répondirent par des railleries : Non, David, vous n'entrerez point dans la forteresse de Sion; nous redoutons si peu vos efforts que nous ne vous opposerons que les aveugles et les boiteux. David ne s'étonna point de cette insolente réponse. Il fit publier dans toute l'armée que celui qui, le premier, monterait sur la muraille de Sion et qui tuerait ces aveugles et ces boiteux qu'on lui opposait, recevrait de lui pour récompense le titre de général de ses armées. Joab, neveu de David, fut le héros qui mérita cet honneur. La forteresse fut emportée d'assaut, et David en fit son palais. Ainsi, Jérusalem devint la capitale du

royaume, la demeure des rois, et bientôt après le siège de la Religion, par le transport qui s'y fit de l'arche d'alliance.

David, qui avait encore plus de religion que de courage, forma le dessein de placer l'arche du Seigneur dans la citadelle dont il venait de s'emparer. La proposition qu'il en fit au peuple fut reçue avec applaudissement. Il fit tendre dans son palais un magnifique pavillon pour la recevoir. Dans toute l'étendue de la Palestine, les peuples furent invités à se rendre à Jérusalem pour la cérémonie. Les tribus d'Israël députèrent trente mille hommes choisis. David se mit à leur tête, suivi de la tribu de Juda presque tout entière. On monta sur la colline où était la maison d'Abinadab, à qui on avait confié le soin de l'arche. On amena sur la colline un chariot neuf, attelé de bœufs qui n'avaient pas encore servi, et on y plaça l'arche sainte.

Un concours infini de peuple accompagna la marche. Le roi lui-même, environné de musiciens et de joueurs de toute sorte d'instruments, précédait immédiatement et faisait chanter les beaux cantiques qu'il avait composés. On arriva ainsi jusqu'auprès de Jérusalem, avec des transports de joie et des sentiments de dévotion qu'on ne peut bien exprimer. Mais cette joie fut bientôt troublée par un accident. Les bœufs se mirent à s'agiter avec violence. L'arche pencha et parut en danger de tomber : un Lévite nommé Oza y porta la main pour la soutenir. La loi défendait, sous peine de mort, aux simples Lévites de toucher à l'arche du Seigneur. Pour inspirer au peuple assemblé le vif sentiment de respect que mérite sa présence, Dieu frappa de mort le téméraire.

Saisi de crainte à la vue de ce châtiment, le roi n'osa, selon sa première pensée, recevoir l'arche dans son palais. Il se détermina à la déposer chez un homme vertueux qui

s'appelait Obédédom : elle y demoura pendant trois mois, et fut pour l'heureux Israélite une source de bénédictions. Alors David, rassuré par les faveurs qui accompagnaient l'arche, reprit la résolution de la transporter dans son palais. Mais il eut soin qu'on ne négligeât aucune des précautions, que demandait la sainteté du dépôt.

Au jour indiqué, le roi se rendit chez Obédédom avec les anciens d'Israël et les officiers de l'armée. Les Prêtres prirent l'arche sur leurs épaules et, lorsqu'on avait fait six pas, on immolait une victime. Le roi avait quitté ses ornements royaux. Il était revêtu, comme les Lévites, d'une robe de fin lin. A la tête du cortège et tenant sa harpe à la main, accompagné de sept chœurs de musique, il animait par ses chants la joie publique. Toutes les voix et tous les instruments lui répondaient. Il dansait lui-même devant l'arche en signe d'allégresse. Lorsqu'on l'eut placée dans le lieu qui avait été préparé, le roi termina la fête par de somptueux sacrifices et par des largesses à tout le peuple.

Ces vives démonstrations de piété de la part de David ne furent pas du goût de Michol, son épouse. Pendant le cours de la cérémonie, cette princesse s'était tenue à la fenêtre de son appartement, d'où elle voyait tout l'ordre de la marche. Elle crut la dignité royale avilie par les chants, la musique, la danse du roi, son époux, et surtout par le dépouillement des habits royaux dont David n'avait pas cru devoir étaler le luxe dans une assemblée de religion. Elle lui dit en raillant : le roi d'Israël s'est fait aujourd'hui beaucoup d'honneur, en dansant comme les bouffons en présence de ses sujets. David lui répondit : Oui, j'ai dansé devant le Seigneur qui m'a choisi pour être le chef de son peuple : je m'abaisserai encore davantage, et je serai mé-

prisable à mes propres yeux, pour honorer celui qui est le Maître souverain des rois et des sujets. Ainsi parla ce grand prince, qui savait mieux qu'aucun roi de la terre allier ensemble l'humilité d'un saint et la majesté d'un monarque. Pour s'être moquée de lui, Michol fut privée d'enfants le reste de ses jours.

Tant d'honneurs rendus à l'arche d'alliance ne suffisaient point encore à la religion du saint roi. J'ai un palais superbe, disait-il, j'habite sous des lambris de cèdre, et l'arche du Seigneur n'est couverte que de peaux. Il forma donc le projet de bâtir un temple digne de la majesté du Dieu d'Israël.

Un jour qu'il était tout occupé de ce dessein, le Seigneur se fit entendre à lui par la bouche du prophète Nathan. Ce fut le moment que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob choisit pour renouveler la promesse du Messie. Vous savez, dit-il à David, que, depuis le jour où j'ai tiré les enfants d'Israël de leur captivité d'Égypte, jusqu'à celui où je vous parle, j'ai été voyageur comme mon peuple. Je l'ai suivi partout et je n'ai point eu d'autre demeure qu'un tabernacle et une tente. Cependant ce ne sera pas vous qui me bâtirez un temple : cet honneur est réservé à votre fils. Je mettrai sur votre trône un fils qui sortira de vous. J'établirai son trône pour toujours : je serai son Père et il sera mon Fils : votre maison subsistera à jamais, et votre trône sera éternel.

Quel est ce Fils que le Seigneur promet avec des expressions si magnifiques ? Est-ce Salomon ? Non, puisque Salomon n'est pas Fils de Dieu et fils de David en même temps, et que l'éternité ne peut convenir à un pur homme et à un règne temporel. Quel est donc ce fils de David que le Seigneur promet ici ? C'est évidemment le Messie, No-

tre-Seigneur. En effet, Notre-Seigneur seul est Fils de Dieu et fils de David tout ensemble : Notre-Seigneur seul est éternel ; seul il a affermi pour toujours le trône de David, puisque c'est en qualité d'Homme-Dieu, le Fils de Dieu et de fils de David qu'il règne et qu'il régnera toujours au Ciel et sur la terre.

Cette promesse nous aide beaucoup à découvrir le Messie : la première promesse faite à Adam nous annonce un Rédempteur, sans nous dire ni le temps ni le lieu de la naissance, ni le peuple d'où il sortirait ; la seconde, faite à Abraham, nous dit qu'il naîtra de la race d'Abraham ; la troisième, faite à Isaac, nous apprend qu'il naîtra de lui ; la quatrième, qu'il naîtra, non pas d'Ésaü, mais de Jacob ; la cinquième promesse, faite par Jacob mourant, nous avertit qu'il sortira de la tribu de Juda ; enfin la dernière promesse nous révèle qu'il sera de la famille de David. Désormais toutes les nations du monde, toutes les tribus d'Israël et même toutes les familles de la tribu de Juda, excepté celle de David, sont mises de côté ; nous n'avons plus à chercher le Sauveur du genre humain que dans la famille du saint roi. C'est ainsi que de degrés en degrés nous arriverons à mettre, pour ainsi dire, le doigt sur l'enfant de Bethléem.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie des grâces dont vous avez comblé le saint roi David, et en particulier de la promesse que vous lui avez faite du Messie. Donnez-moi son humilité, sa piété, sa vive reconnaissance pour vos bienfaits, son courage contre les ennemis de mon salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me mettrai à genoux lorsque je verrai passer le saint Sacrement.*

XXXV^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

David pèche. — Nathan envoyé vers lui. — Révolte d'Absalon. — David quitte Jérusalem. — Défaite et mort d'Absalon. — Nouvelle faute de David. — Sa mort. — David, seizième figure du Messie.

Au milieu de la gloire que David s'était acquise par ses exploits et ses vertus, ce prince si sage et si pieux s'oublia pendant quelque temps, et montra par son exemple combien l'homme doit craindre sa propre faiblesse et se précautionner contre les dangers auxquels elle l'expose ; David commit deux crimes énormes. Il resta dans l'inimitié de son Dieu pendant une année, tant sont profondes les ténèbres que le péché jette dans les âmes même les plus saintes. Mais, lorsqu'il vivait dans cet oubli de Dieu et de ses devoirs, le Seigneur eut pitié de lui, et lui envoya le prophète Nathan pour lui ouvrir les yeux et le faire rentrer en lui-même.

Le Prophète s'acquitta courageusement de sa commission. En punition de votre double crime, lui dit-il, l'épée ne sortira point de votre maison : c'est de votre famille que le Seigneur tirera les ministres de sa vengeance ; elle va devenir un théâtre de malheurs.

David, frappé des reproches du Prophète, rentra en lui-même et reconnut sa faute. Oubliant qu'il était roi pour se souvenir seulement qu'il était pécheur, il se condamna lui-même sans excuse. J'ai péché contre le Seigneur, dit-il dans les sentiments d'une douleur amère et profonde. Il accepta avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir fondre sur sa famille. Le Sei-

gneur, qui ne rejette jamais un cœur contrit et humilié, lui fit dire, par la bouche du même Prophète, qu'il lui rendait son amitié ; mais dans l'intérêt de sa gloire et dans celui même de David pénitent, il lui fit expier les crimes qu'il lui avait pardonnés.

Absalon, l'un des fils de David, se révolta contre lui. Il avait gagné l'affection de la multitude en se rendant populaire. Tous les matins il se trouvait à la porte du palais, et, dès qu'un Israélite se présentait pour terminer quelque affaire devant David, Absalon l'abordait et lui faisait mille caresses. Racontez-moi, disait-il, ce qui vous amène à la cour. Quand on avait satisfait à sa curiosité : En vérité, ajoutait-il, rien n'est plus juste et plus raisonnable que ce que vous demandez ; mais le moyen que vous ayez justice ? Le roi n'a établi personne pour écouter les requêtes de ses sujets. Si j'avais quelque autorité en Israël pour juger les sujets du roi, ils auraient un accès facile, j'écouterais tout le monde, j'y sacrifierais mon repos et je rendrais des jugements équitables. Si quelqu'un lui venait faire la cour, il lui tendait la main, il l'embrassait ; il s'entretenait familièrement avec tout le monde, et on ne sortait d'auprès de lui que charmé de son air affable, officieux et caressant.

Par ces discours et ces manières séduisantes, Absalon se fit un grand nombre de partisans. Lorsqu'il crut le moment favorable, il s'éloigna de Jérusalem sous prétexte d'aller accomplir un vœu ; ses partisans l'accompagnèrent, et il se fit déclarer roi. A cette nouvelle, une foule de peuple vint se joindre à lui, et il marcha aussitôt sur Jérusalem.

Pour éviter de plus grands maux, David résolut de prendre la fuite. Accompagné de ses plus braves soldats, il quitta

sa capitale : il avait alors plus de soixante ans. Il passa le torrent de Cédron et monta la montagne des Oliviers, la tête voilée et les yeux baignés de larmes. Cependant Absalon entra en triomphe dans Jérusalem : tout plia devant lui. David, de son côté, s'éloignait de plus en plus. Dans ce triste voyage, il but jusqu'à la lie le calice des humiliations. Un descendant de Saül, nommé Semeï, voyant ce prince dans l'état où le Seigneur l'avait réduit, voulut se donner le lâche plaisir de l'insulter à son aise. Il monta sur une colline, et, suivant David pas à pas, il n'était point d'injures qu'il ne vomît contre lui ; il avait même l'insolence de lancer des pierres contre ce prince et contre sa troupe. Un des officiers de David lui demanda la permission d'aller châtier cet insolent. Le saint roi se contenta de cette réponse : Permettez à cet homme de maudire un coupable que Dieu punit ; c'est le Seigneur qui se sert contre moi de la malice de Semeï ; et qui sommes-nous pour demander compte au souverain Maître de sa conduite ?

Cependant le séjour d'Absalon dans Jérusalem donna à David le temps de se reconnaître et de grossir son armée. De leur côté, les rebelles se mirent en mouvement et vinrent camper assez près des troupes royales. On se disposa au combat de part et d'autre. David voulait commander en personne, mais on lui représenta qu'il était nécessaire de mettre sa vie en sûreté. Une nouvelle qui parvint au camp de David en ce moment servit à animer l'espérance du succès. Achitophel, qui avait été l'âme de la conspiration, le conseiller d'Absalon, et qui avait livré au fils la couronne du père, outré de dépit de se voir méprisé, s'était pendu dans sa propre maison.

Avant de les envoyer au combat, David appela ses trois généraux, et leur dit, en présence de toute l'armée : Sur

toutes choses, conservez mon fils Absalon. On en vint aux mains ; l'armée des rebelles fut mise en déroute Absalon lui-même, entraîné par les fuyards, se sauva dans la forêt voisine. Il y fut rencontré par des soldats de l'armée de David, qui, se souvenant des ordres du roi, le laissèrent échapper. Monté sur une mule d'une extrême vitesse, il courait à toute bride, lorsque l'animal passa sous un grand chêne fort épais : le cavalier se trouva pris par la tête, soit que le cou se fût enfermé entre deux branches, soit que sa chevelure, extrêmement forte, se fût entortillée de manière à l'attacher aux branches de l'arbre. La mule passa et le laissa suspendu entre le Ciel et la terre.

Dans cet état, il fut aperçu par un soldat de l'armée de David, qui courut vite à Joab : J'ai vu, dit-il à ce général, le fils du roi suspendu à un chêne dans la forêt. Tu l'as vu, reprit Joab, et tu ne lui as pas passé ton épée au travers du corps ; je t'aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier. Vous m'en donneriez mille, répondit le soldat, que je ne porterais pas la main sur le fils du roi. Nous étions tous présents lorsqu'il vous donnait ordre de lui conserver sur toutes choses son fils Absalon. Puisque tu ne le veux pas, reprit Joab, je le ferai moi. A ces mots, il prit trois dards et courut vers l'endroit qu'on lui avait indiqué. Il y trouva le misérable Absalon, lui perça le cœur de trois coups, et, comme il palpitait encore toujours suspendu au même chêne, dix jeunes écuyers ou aides de camp de Joab coururent au prince et l'achevèrent à grands coups d'épée : terrible mais juste châtiment d'un fils révolté contre son père.

Ce général dépêcha aussitôt un courrier, pour porter à David la nouvelle de sa victoire. En arrivant, le courrier se jeta aux genoux du roi et lui dit : Béni soit le Seigneur

Dieu de David qui a confondu tous les rebelles ! Mais mon fils Absalon, reprit le roi, mon fils est-il en vie ? Tandis que le premier envoyé cherchait une réponse, arrive un second courrier qui confirme à David la nouvelle de la victoire. Mais vous ne me parlez point d'Absalon, dit le roi ; ne lui est-il point arrivé de mal ? Puissent tous les ennemis du roi, mon seigneur, répondit le courrier, être traités comme ce fils rebelle !

David comprit tout ce que signifiaient ces paroles. Insensible à la victoire et tout occupé de la mort de son fils, il n'en demanda ni les circonstances ni les auteurs ; il alla s'enfermer seul dans un appartement. Mon fils Absalon, s'écria-t-il, Absalon mon fils, que ne puis-je mourir pour toi ! Il ne sortait point d'autre parole de sa bouche que le nom de son fils. Tout hors de lui-même et la tête voilée, il recommençait toujours à dire : Absalon mon fils, mon fils Absalon ! O mon âme ! ces touchantes paroles de David doivent te rappeler les gémissements bien plus tendres de ton Sauveur, lorsque tu as eu le malheur de perdre la vie de la grâce par le péché. Pourrais-tu consentir encore à contrister le cœur de ce bon Père ?

Joab, offensé que le roi prît si peu de part au succès de ses armes, se présenta devant David et osa lui reprocher qu'il aimait ceux qui le haïssaient, tandis qu'il haïssait ceux qui l'aimaient. Il l'obligea à se montrer en public pour recevoir les félicitations de son peuple sur la victoire qu'on venait de remporter. David était clément ; mais la clémence a des bornes. Il pardonna à ceux qui avaient pris le parti de son fils. Quant à Joab, qui avait si insolument violé ses ordres, il donna en mourant à Salomon l'ordre de le faire périr, ce qui fut exécuté.

David, replacé sur le trône, mit l'ordre partout où la révolte l'avait troublé. La paix qu'il commençait à goûter le fit tomber dans une nouvelle faute, moins grave sans doute que celles dont Dieu l'avait si sévèrement puni, mais telle néanmoins qu'elle attira un grand fléau sur son peuple. Exemple mémorable qui nous montre que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, toujours exposé à des tentations et à des chutes. David voulut, par un mouvement de vanité, faire le dénombrement de son peuple. On lui représenta que ce dénombrement fastueux offenserait le Seigneur et ne manquerait pas d'attirer sur Israël de nouveaux châtiments. La vanité des grands n'écoute guère de conseils; David voulut être obéi, et le dénombrement fut fait. Sa vanité à peine satisfaite, il reconnut sa faute. Le Seigneur la lui pardonna, mais à des conditions qu'il lui fit proposer par un de ses Prophètes.

Prince, lui dit le Prophète, voici ce que dit le Seigneur : Vous n'échapperez point au châtiment que vous méritez ; mais de trois fléaux que je vous présente, choisissez celui que vous voudrez. Ou votre royaume sera affligé d'une famine de trois ans, ou pendant trois mois vous fuirez devant vos ennemis, ou la peste régnera durant trois jours en Israël.

Je suis cruellement embarrassé, répondit David ; mais, puisque c'est une nécessité, choisissons le fléau où la malice des hommes aura le moins de part, car il fait meilleur tomber entre les mains de Dieu que dans celles des hommes : et David choisit la peste. A l'instant ce terrible fléau se répandit sur tout le royaume. Avant la fin du troisième jour, soixante-dix mille hommes avaient déjà péri. David, pénétré de douleur, se prosterna la face contre terre, en

disant : Seigneur, c'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai fait le mal. Quel mal ont fait ces innocentes brebis ? Portez vos coups sur moi et sur la maison de mon père ; mais, je vous en conjure, épargnez votre peuple.

La prière de David était sincère : Dieu ne put y résister. Il ordonna à son Ange de remettre son épée dans le fourreau. C'est ainsi que pour la faute d'un seul homme tout un peuple est puni, tant il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, que, si les justes sont tout-puissants pour attirer sur leurs frères les bénédictions du Ciel, les méchants ne le sont pas moins pour provoquer des malédictions et des châtiments.

David approchait de sa soixante-dixième année. Ses grandes fatigues l'avaient extrêmement affaibli ; il comprit que sa fin approchait. Il fit donc venir Salomon, son fils et son successeur, pour lui donner ses dernières instructions. Je vais mourir, mon fils, lui dit-il, prenez courage et conduisez-vous en prince généreux. Observez les commandements du Seigneur votre Dieu, afin d'attirer sur vous ses bénédictions et d'affermir votre trône.

Après d'autres conseils relatifs au gouvernement, David s'endormit de son dernier sommeil et reposa avec ses pères, plein de jours et de mérites, respecté et chéri de ses peuples, qu'il avait gouvernés bien plus en père qu'en roi ; aimé de son Dieu, qu'il avait eu le malheur d'offenser dans les plus beaux jours de sa vie, malgré une jeunesse passée dans le travail et l'innocence ; mais avec qui il s'était réconcilié par la ferveur de sa pénitence et l'humilité de sa soumission. Roi selon le cœur de Dieu, il fut, tout à la fois, le père, le prophète et la figure du Messie.

En effet, David naît à Bethléem. Notre-Seigneur naît à Bethléem. — David est agréable à Dieu, qui le choisit

pour le roi et le libérateur de son peuple. Notre-Seigneur est l'objet des complaisances du Père, qui le choisit pour le roi et le libérateur des hommes. — David est choisi pour calmer les fureurs de Saül, dont le malin esprit s'était emparé. Notre-Seigneur est choisi pour chasser les démons et anéantir leur empire. — David, armé seulement d'un bâton et d'une fronde, marche contre le géant Goliath, qui, depuis quarante jours, insultait l'armée d'Israël. Notre-Seigneur, armé de sa Croix, marche contre Satan, qui, depuis quarante siècles, insultait au genre humain. — Goliath se moque de David, et méprise sa faiblesse. Le démon et le monde se moquent de la faiblesse apparente de Jésus-Christ, dont ils appellent la Croix une folie. — Malgré l'inégalité des forces, David tue Goliath. Malgré l'apparente inégalité des forces, Notre-Seigneur terrasse le monde et le démon.

— David est persécuté par Saül, à qui cependant il n'a fait que du bien. Notre-Seigneur est persécuté par les Juifs et par le monde, à qui cependant il n'a fait que du bien. — David n'oppose à Saül que la douceur et la patience. Notre-Seigneur n'oppose que la douceur et la patience à ceux qui le persécutent. — David épargne deux fois Saül. Notre-Seigneur épargne continuellement ses ennemis. — Après plus de trente années de travaux et de persécutions, David est enfin reconnu roi par tous les enfants de Jacob. Après trente-trois ans d'humiliations, de travaux et de souffrances, Notre-Seigneur est enfin reconnu pour le roi des rois; après trois siècles l'univers l'adore, et à la fin des temps les Juifs eux-mêmes embrasseront sa loi sainte.

— David pèche, et, pour expier son crime, il est obligé, de s'enfuir de Jérusalem. Notre-Seigneur est innocent

mais, pour expier les crimes du monde, qu'il n'a pas commis, il est conduit hors de Jérusalem. — David passe en pleurant le torrent de Cédron. Notre-Seigneur, le cœur pénétré de douleur, passe le même torrent de Cédron. — David monte nu-pieds la montagne des Oliviers. Notre-Seigneur monte aussi la montagne des Oliviers. — David est accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles. Notre-Seigneur est accompagné de sa sainte Mère, de saint Jean et de quelques personnes pieuses. — David, dans son affliction, est insulté par Semeï. Notre-Seigneur, sur la Croix, est insulté par les Juifs. — David défend de faire du mal à l'homme qui le maudit. Notre-Seigneur prie son Père de pardonner à ses bourreaux. — Achitophel, qui trahit David, se pend de désespoir parce qu'il est méprisé. Judas, qui trahit Notre-Seigneur, se pend aussi de désespoir, parce qu'il est méprisé des prêtres de Jérusalem. — David est inconsolable de la mort de son fils Absalon. Notre-Seigneur est plein de compassion pour le pécheur. David revient triomphant et reçoit l'hommage de ses sujets. Notre-Seigneur sort triomphant du tombeau et reçoit les hommages du monde entier.

Cette figure nous montre deux nouveaux caractères du Messie : 1° Il sera Roi, mais un roi plein de douceur ; 2° ce n'est qu'à force de travaux et de contradictions qu'il parviendra à fonder son empire.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir pardonné avec tant de bonté au saint roi David : daignez me pardonner avec la même miséricorde, et me don-

ner toujours un cœur contrit et humilié avec une grande sincérité dans l'aveu de mes fautes.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne resterai jamais oisif.*

XXXVI^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Salomon roi. — Sa prière au Seigneur. — Il obtient la sagesse. — Il commence la construction du Temple. — Description du Temple. — Sa dédicace. — Nuée miraculeuse. — Feu descendu du Ciel. — Reine de Saba. — Chute de Salomon. — Salomon, dix-septième figure du Messie.

Lorsque David fut mort, le premier soin de Salomon, son fils et son successeur, fut de lui rendre les derniers devoirs avec toute la magnificence due à un père qui lui laissait pour héritage un des plus beaux royaumes du monde. Il le fit enterrer dans la ville de Sion, qui porta dès lors et qui porta toujours depuis le nom de ville de David. Instruit par les leçons et les exemples de son vertueux père, Salomon commença son règne par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs d'un prince. La justice, la clémence envers ses sujets, la piété envers Dieu, une sage défiance de lui-même, firent concevoir les plus douces espérances. A l'exemple de David, il se faisait une gloire d'offrir ses hommages au Seigneur de qui il tenait la couronne et la vie.

Un jour il se rendit à la montagne de Gabaon, où l'on conservait encore la même tente que Moïse avait fait faire dans le désert pour couvrir l'arche d'alliance. Après un sacrifice solennel offert en présence de toute sa cour, Salomon se retira pour prendre un peu de repos. Le Seigneur, touché d'une piété si rare et si tendre dans un jeune roi, ne tarda pas à la récompenser. Cette nuit-là même, il lui apparut en songe, et lui dit : Que voulez-vous de moi ? Demandez, et vous serez exaucé. Eh ! Seigneur, répondit

Salomon, vous m'avez fait asseoir sur le trône de David, mon père ; mais je ne suis qu'un enfant sans expérience, qui ne sait ni conduire ni gouverner un grand peuple : je vous demande un cœur docile, un sens droit, en un mot la sagesse nécessaire au gouvernement.

Des vœux si purs ne pouvaient manquer d'être exaucés. Parce que vous m'avez demandé cela, lui dit le Seigneur, et non tous ces biens qui flattent l'ambition et la cupidité des rois, une longue vie, des richesses, la gloire, je vous accorde ce que vous avez sollicité, c'est-à-dire une sagesse qu'aucun homme n'a eue avant vous, et que nul autre n'aura jamais après vous. A cette faveur, j'ajouterai ce que vous ne m'avez pas demandé, les richesses, l'abondance et la gloire.

A ces mots, Salomon s'éveilla. Animé d'une nouvelle ferveur, il se rendit à Jérusalem, où il offrit de nombreux sacrifices pour témoigner au Seigneur la vive reconnaissance dont il était pénétré. Peu après il épousa la fille du roi d'Égypte, et lui fit bâtir un magnifique palais.

Cependant l'abondance et la paix régnaient dans tout le royaume. Tandis que les peuples voisins ménageaient l'amitié du prince par leurs tributs, leurs présents et leurs ambassades, les Israélites, à couvert de leurs insultes, jouissaient d'une heureuse tranquillité. Chaque famille s'assemblait sans crainte à l'ombre de sa vigne ou de ses figuiers, pour en recueillir les fruits dans la joie, et pour y faire ensemble d'innocents festins. D'une extrémité du royaume à l'autre, on n'entendait jamais parler ni de troubles, ni de querelles, ni de stérilité ou d'indigence. Tels furent les fruits de bénédiction dont le nouveau roi trouva les semences à son arrivée au trône ; il ne lui restait qu'à les cultiver dans la paix, à augmenter la magnificence

d'un État qu'on lui laissait dans l'opulence, et surtout qu'à achever le grand ouvrage de l'édification du temple.

Il savait que c'était pour consommer cette grande entreprise que le Seigneur lui avait mis la couronne sur la tête : il ne la perdit pas un moment de vue. Un de ses premiers soins fut de s'adresser au roi de Tyr, nommé Hiram, ancien ami et allié de David. Vous savez, lui écrivit-il, que le roi mon père avait formé le dessein de bâtir un temple à la gloire de son Dieu, et que les guerres continuelles qu'il a eues à soutenir durant le cours de son règne ne lui ont pas permis de l'exécuter. Je reprends le dessein de mon père : mais j'ai besoin de votre secours dans cette grande entreprise. Il me faut d'excellents ouvriers, ainsi qu'une grande quantité de bois de cèdre du mont Liban. Je compte sur vous pour m'en fournir. Je ne prétends pas, au reste, qu'il vous en coûte pour m'obliger. Ordonnez vous-même du prix ; j'en passerai par où vous voudrez. Hiram reçut la lettre avec un extrême plaisir, et s'empressa d'offrir à Salomon tous les cèdres et tous les ouvriers dont il pouvait avoir besoin. Sur-le-champ Salomon fit mettre la main à l'œuvre.

Il employa trente mille hommes à couper les arbres et à préparer la charpente. Il les envoyait tour à tour au mont Liban, c'est-à-dire dix mille hommes par mois. Quarante-vingt mille hommes furent commandés pour tailler les pierres, soixante-dix mille pour porter les fardeaux, et trois mille six cents pour conduire les travaux. Toutes les pierres étaient taillées et polies quand on les apportait : il n'y avait plus qu'à les poser, en sorte qu'on n'entendit dans le temple ni le marteau ni la cognée pendant qu'on le bâtissait.

On jeta les fondements de ce magnifique édifice la qua-

trième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Égypte, mille ans avant la naissance de Notre-Seigneur. Le temple fut construit sur le modèle du tabernacle que Moïse avait élevé dans le désert et dont le Seigneur lui-même avait donné le plan. Mais toutes les parties dont il était composé étaient beaucoup plus grandes et plus riches.

Le temple avait quatre parties.

1° *Le parvis d'Israël*. C'était une vaste cour environnée de galeries et de bâtiments qui servaient à loger les Prêtres et à renfermer les trésors du temple, les vases destinés au culte de Dieu. Tous les Israélites pouvaient entrer dans cette première enceinte.

2° *Le parvis intérieur*. C'était une cour moins grande que la première, mais également environnée de galeries et de bâtiments. L'entrée n'en était ordinairement permise qu'aux Prêtres. Au milieu était l'autel des holocaustes, et un grand bassin d'airain où les Prêtres se purifiaient avant de faire leurs fonctions. C'est là qu'on faisait brûler la chair et la graisse des victimes.

3° *Le Saint*. Au delà du parvis intérieur était la partie appelée le *Saint* ou le *lieu saint*. Au milieu de cette nouvelle enceinte était un autel d'or, nommé l'*autel des parfums*, sur lequel on faisait brûler, soir et matin, des parfums d'excellente odeur. Il y avait aussi dix chandeliers d'or à plusieurs branches, portant des lampes d'or que le Grand Prêtre lui-même devait tenir sans cesse allumées. Enfin, là se trouvaient dix tables d'or pour recevoir les *pains de proposition*. C'étaient douze pains sans levain qu'on renouvelait toutes les semaines. Il n'était permis qu'aux seuls Prêtres de manger ceux qu'on avait retirés.

4° *Le Saint des saints*. Cette partie du temple, la plus

sainte et la plus redoutable, renfermait l'arche d'alliance. Elle était toute revêtue en dedans et en dehors d'un or très-pur. L'accès en était interdit à tout autre qu'au Grand Prêtre, qui ne pouvait y pénétrer qu'une seule fois par an. Toutes ces immenses constructions, qui formaient comme une grande citadelle, portaient le nom de Temple.

La construction de cet auguste édifice, une des merveilles du monde, dura sept ans. La dédicace s'en fit avec une magnificence inouïe. Recueillons-nous pour en écouter l'intéressante histoire. Tous les anciens d'Israël, tous les chefs des tribus et un peuple innombrable se rendirent à Jérusalem au jour que le roi avait indiqué. On vint d'abord prendre l'arche d'alliance dans le lieu où elle avait été mise en dépôt : elle était portée par les Prêtres. A leur tête s'avançaient le Grand Pontife Sadoc, précédé de cent cinquante autres Prêtres, enfants d'Aaron, qui, au son de leurs trompettes sacrées, ouvraient la marche et annonçaient le triomphe du Dieu d'Israël. Le roi suivait, accompagné des chefs de famille, de ses officiers et de toute sa cour. Venait ensuite, mais dans le plus bel ordre, une multitude innombrable de peuple.

Cette marche triomphale était interrompue par des pauses réglées, durant lesquelles l'air retentissait du son des trompettes et de tous les instruments de musique, auxquels répondaient des chœurs qui chantaient tous ensemble : *Qu'il est grand, qu'il est adorable, mais surtout qu'il est aimable, qu'il est bon, le Dieu d'Israël ! Sa miséricorde s'étend de siècle en siècle et se perpétue jusqu'à la consommation des temps !* Chaque fois que l'arche s'arrêtait, ce qui arrivait régulièrement après un certain nombre de pas dont on était convenu, on immolait des victimes.

Enfin, arrivée à la porte du temple, où le son des trom-

pettes, l'harmonie des instruments, le chant des Psaumes et l'immolation des victimes recommencèrent, l'arche fut placée dans le *Saint des saints*, et les Prêtres en sortirent. A l'instant parut un de ces prodiges par lesquels le Dieu d'Israël se plaisait à signaler sa puissance et à manifester la satisfaction que lui donnait son peuple. Une nuée miraculeuse se répandit du *Saint des saints*, où elle s'était formée, sur toutes les autres parties du temple, en sorte que les Prêtres ne pouvaient exercer les fonctions de leur ministère : c'était le Seigneur qui remplissait de sa gloire et consacrait par sa présence sa nouvelle demeure.

A cette vue, Salomon se jeta à genoux, bénit son peuple à l'exemple de Moïse et de David ; puis, s'adressant au Seigneur, il lui fit cette prière : Seigneur, Dieu d'Israël, il n'est point d'autre Dieu que vous, ni dans le Ciel ni sur la terre. Est-il donc croyable que vous daigniez habiter avec les hommes ? Si toute l'étendue des Cieux ne saurait vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie pourra-t-elle recevoir une si grande majesté ! Aussi n'est-elle destinée qu'à être le lieu où vous écouterez favorablement les prières de votre serviteur et celles de votre peuple. Que vos yeux soient ouverts, Seigneur ! que vos oreilles soient attentives aux très-humbles supplications que nous vous adressons en ce lieu. Exaucez-les du haut du Ciel où est votre trône, et faites-nous miséricorde.

Le Seigneur ne tarda pas à déclarer combien cette prière lui était agréable. On immolait de toutes parts des victimes qu'on étendait sur l'autel, lorsque tout à coup un feu sacré descendu du Ciel dévora en un instant les victimes et les holocaustes. C'était le témoignage le plus sensible qu'on pût avoir que Dieu agréait toutes les actions de cette journée. Bientôt après il fut suivi d'un

autre prodige qui mit le comble à la joie et à la reconnaissance d'Israël. La majesté du Seigneur, sous le symbole d'une nuée lumineuse, remplit une seconde fois les différentes parties du temple. Frappés de ce double prodige, tous les enfants d'Israël se prosternèrent le visage contre terre, et se mirent à louer et à bénir le Dieu de leurs pères, en chantant des cantiques en l'honneur de son infinie bonté et de son éternelle miséricorde.

La solennité de la dédicace dura sept jours, auxquels on en ajouta sept autres, à cause de la fête des Tabernacles. Le quinzième jour, le peuple s'en retourna plein de joie et de ferveur.

La réputation de Salomon s'étendit bientôt dans tout l'Orient. Une princesse célèbre, enchantée des choses merveilleuses que la renommée annonçait à l'univers, voulut s'assurer de la vérité de tout ce qu'on racontait : c'était la reine de Saba. Elle se rendit à Jérusalem avec un cortège digne de la majesté royale dont elle était revêtue, et de la grandeur du roi qu'elle venait visiter. Salomon reçut la princesse avec une somptuosité dont elle fut d'abord éblouie. Mais elle cherchait surtout à s'assurer des qualités personnelles du roi d'Israël. Elle lui proposa les questions les plus difficiles. Le prince satisfit à tout avec une facilité prodigieuse. Tant de merveilles, tant de sagesse frappèrent tellement l'esprit de la reine étrangère, qu'elle en demeura hors d'elle-même sans pouvoir proférer une seule parole.

Le comble de la gloire où Salomon se vit élevé par l'éclat d'une visite si flatteuse, parut être le terme de sa sagesse et l'écueil de son innocence. Encensé de toutes parts, sans guerre avec les anciens ennemis de son peuple, adoré de l'univers, respecté de ses sujets, sans occupation au dedans,

depuis qu'il avait fini ses royales entreprises, il s'approcha peu à peu du précipice où il périt enfin par la séduction du plaisir, dont une jeunesse chaste et vertueuse ne met pas toujours à couvert les dernières années d'une honteuse vieillesse. Salomon, ce roi des rois, ce sage par excellence, ce favori du Ciel, est vaincu par de honteuses passions. Après avoir bâti le premier temple au vrai Dieu, il en adore autant de faux que des femmes étrangères lui en font connaître. Chute étonnante, et qui glace d'effroi !

Justement irrité des désordres de ce prince, le Seigneur lui envoya un Prophète qui lui dit de sa part : Parce que vous n'avez point gardé la fidélité que vous me deviez, je diviserai votre royaume et j'en donnerai une partie à un de vos serviteurs ; ce ne sera pas néanmoins pendant votre vie, en considération de David ; mais ce sera sous le règne de votre fils que j'exécuterai cette menace. Je ne lui ôterai pas le royaume entier ; je lui conserverai une tribu à cause de David, mon serviteur, et de Jérusalem que j'ai choisie pour y faire adorer mon saint nom ; je la lui conserverai, afin qu'il reste toujours à mon serviteur David une lampe qui luise devant lui, c'est-à-dire une étincelle de sa race.

Salomon mourut après un règne de quarante ans, dont les commencements sages et glorieux promettaient les plus heureuses suites. On ignore s'il s'est repenti de ses fautes avant de paraître au tribunal de Dieu. Quoi qu'il en soit, comme David son père, Salomon est une des grandes figures du Messie, mais du Messie glorieux et triomphant.

En effet, Salomon, jouissant des victoires de David son père, monte sur le trône et règne en paix sur ses ennemis vaincus. Notre-Seigneur, jouissant de ses victoires et de ses travaux, monte au plus haut des Cieux sur le trône de son Père, et règne en paix sur ses ennemis vaincus. — Salo-

mon prend pour épouse la fille d'un monarque étranger. Notre-Seigneur choisit l'Église, son épouse, parmi les Gentils, étrangers au peuple juif et à la vraie Religion. — Salomon, par cette alliance, incorpore à son peuple cette princesse étrangère, et la comble d'honneurs. Notre-Seigneur, par son alliance avec l'Église, la purifie, en fait son peuple, et la comble de grâces sur la terre et de gloire dans le Ciel. — Salomon bâtit un temple magnifique au vrai Dieu. Notre-Seigneur change le monde, qui n'était auparavant qu'un vaste temple d'idoles, en un temple du vrai Dieu. — Les Juifs et les Tyriens s'unissent pour la construction du temple de Salomon. Les Juifs et les Gentils s'unissent pour fonder l'Église, temple du vrai Dieu.

— C'est Salomon qui invite les étrangers à prendre part, avec son peuple, à ce grand ouvrage. C'est Notre-Seigneur qui appelle les Gentils à composer, avec les Juifs, le grand édifice de l'Église. — C'est Salomon qui communique aux ouvriers le plan de l'ouvrage. C'est Notre-Seigneur qui révèle aux Juifs et aux Gentils le plan de l'Église, le moyen de l'établir, ses combats, ses victoires et son triomphe dans le Ciel. — Salomon emploie bien plus d'étrangers que de Juifs à la construction du temple. Notre-Seigneur emploie aussi bien plus de Gentils que de Juifs à la composition de l'Église.

— Salomon fait mettre dans les fondations du temple de grandes pierres d'un prix considérable. Notre-Seigneur s'est appelé lui-même la pierre angulaire, la pierre fondamentale de l'Église. — Salomon fait tailler au loin toutes les pierres, qui doivent entrer dans la construction du temple. Notre-Seigneur fait tailler toutes les pierres, c'est-à-dire purifier sur la terre tous les Fidèles, qui doivent un jour entrer comme autant de pierres spirituelles

dans la construction de l'Église céleste. — Le ciseau et le marteau ôtaient aux pierres tout ce qu'elles avaient de brut et de superflu. C'est la mortification et la pénitence qui ôtent à nos âmes tout ce qu'elles ont de brut et de superflu, c'est-à-dire les affections dérégées.

— Au bruit de la sagesse de Salomon, la reine de Saba quitte son royaume. Au nom de Notre-Seigneur, les nations ont quitté l'empire du démon. — La reine de Saba admire la sagesse de Salomon et le bonheur de ses peuples. Le monde aussi admire la sagesse de Notre-Seigneur et de son Évangile, il reconnaît le bonheur de ceux qui vivent en Chrétiens, quoiqu'il n'ait pas toujours le courage de les imiter. — La reine de Saba fait de riches présents à Salomon. Les nations ont offert en présent, à Notre-Seigneur, leurs cœurs et leurs richesses.

Toutes les figures précédentes nous montrent le Rédempteur persécuté, souffrant, immolant un sacrifice, combattant contre les ennemis : celle-ci nous le représente triomphant, tranquille et glorieux. En sorte que toutes les figures réunies nous offrent la vie complète du Rédempteur : vie du travail sur la terre, vie de gloire et de bonheur dans le Ciel.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de vous être choisi une demeure parmi les hommes : inspirez-moi un profond respect pour votre Église, et surtout pour moi-même, qui suis votre temple vivant.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je contribuerai selon mon pouvoir à l'ornement des églises.*

XXXVII^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (SUITE).

Schisme des dix tribus. — Leur idolâtrie. — Jonas les exhorte à se convertir. — Il reçoit ordre d'aller prêcher la pénitence à Ninive. — Il veut éviter cette commission. — Il est jeté dans la mer, englouti par un poisson qui le jette sur le rivage. — Il prêche à Ninive. — Pénitence des Ninivites. — Plaintes de Jonas au sujet d'un lierre desséché. — Remontrances du Seigneur. — Jonas, dix-huitième figure du Messie.

Dans les figures précédentes, nous avons vu le Sauveur tour à tour souffrant, persécuté, humilié, puis élevé au comble de la gloire et régnant en paix sur ses ennemis vaincus. Pour compléter ce magnifique tableau, il ne restait plus qu'à nous dire comment le Sauveur passerait ainsi de l'humiliation à la gloire. C'est ce que la Providence a eu soin de nous apprendre par cette dix-huitième figure, la dernière de notre Catéchisme.

Salomon avait accablé ses sujets d'impôts dans les dernières années de son règne. Après sa mort, ils essayèrent d'adoucir le joug sous lequel ils gémissaient. Dans ce but ils s'adressèrent à Roboam, fils et successeur de Salomon, et lui présentèrent cette requête : Votre père nous a chargés d'un joug trop pesant, nous vous conjurons de vous relâcher de quelque chose de la rigueur avec laquelle il nous a traités, dès lors nous nous soumettrons à votre autorité et vous trouverez en nous la plus parfaite obéissance.

Roboam consulta d'abord, sur cette demande, les vieillards qui avaient été du conseil de Salomon : ils furent d'avis qu'on accordât au peuple ce qu'il désirait. Roboam

ne goûta point cet avis : il fit appeler une troupe de jeunes courtisans, élevés avec lui dans les délices de la cour, et leur proposa la même question. Ceux-ci lui conseillèrent d'établir son autorité par un coup de vigueur, et le déterminèrent à répondre durement au peuple : Mon père vous a imposé un joug pesant, et moi je le rendrai encore plus insupportable ; mon père vous a châtiés avec des verges, et moi je vous châtierai avec des fouets armés de pointes de fer. Dieu permit que cet avis prévalût.

La réponse du roi excita un soulèvement général parmi le peuple ; dix tribus se séparèrent de Roboam, il ne resta sous son obéissance que la tribu de Juda et celle de Benjamin. Ainsi s'accomplit la menace que le Seigneur avait faite à Salomon.

La nation juive demeura partagée en deux États. Celui des dix tribus prit le nom de royaume d'Israël, l'autre s'appela royaume de Juda. Jéroboam, chef du royaume d'Israël, établit sa demeure dans une ville nommée Sichem. Soixante ans plus tard, Amri, l'un de ses successeurs, fit bâtir la ville de Samarie, qui devint la capitale du royaume d'Israël, comme Jérusalem le fut du royaume de Juda.

Dans la crainte que les dix tribus ne se réunissent à leurs frères de Juda, Jéroboam défendit à ses sujets d'aller sacrifier au temple de Jérusalem. Il érigea deux veaux d'or auxquels il donna le nom de dieux d'Israël, et qu'il fit adorer. Il conserva néanmoins la Loi de Moïse, qu'il interprétait à sa fantaisie ; mais il en faisait observer presque tous les règlements extérieurs, de sorte que le *Pentateuque* demeura toujours en vénération dans les tribus séparées. C'est du milieu de ce royaume schismatique que le Seigneur, dont la miséricorde est infinie, fit sortir un

homme qui fut une des plus belles figures du Rédempteur ; cet homme était Jonas. Prophète et figure du Messie tout ensemble, Jonas forme, pour ainsi dire, la transition des figures aux prophéties.

Après avoir longtemps exhorté le royaume d'Israël à renoncer aux faux dieux, il fut envoyé par le Seigneur pour prêcher la pénitence aux habitants de la ville de Ninive. Parlez, Prophète, lui dit le Seigneur, et transportez-vous à la grande ville de Ninive ; annoncez à ses habitants que la voix de leurs iniquités est montée jusqu'à moi et qu'elle sollicite ma vengeance.

La commission parut dangereuse à Jonas. Connaissant l'infinie bonté de son Maître, il lui vint dans l'esprit que les habitants de Ninive, touchés de ses discours et des maux qui les menaçaient, auraient recours à la pénitence ; que le Seigneur, porté comme il l'était à la miséricorde, ne se résoudrait pas à les exterminer ; que ses paroles et sa personne deviendraient méprisables et qu'il pourrait peut-être y courir risque de la vie. Il résolut donc de s'enfuir de devant la face du Seigneur. Au lieu de partir pour Ninive, il se rend à Joppé, port de mer sur la côte des Philistins ; là, ayant trouvé un vaisseau prêt à faire voile vers la ville de Tharsis, il paye le pilote pour être admis parmi les passagers, et il s'embarque.

Prophète, c'est en vain que vous appelez à votre secours la mer et les vents ; on n'évite pas la présence de Dieu par l'éloignement et par la fuite. A peine fut-on sorti du port que le Seigneur fit lever un vent violent ; une tempête furieuse accueillit le bâtiment, qu'on croyait à tout moment sur le point de sombrer. L'alarme se mit parmi les matelots, et ils en vinrent jusqu'à jeter toutes les marchandises à la mer, afin d'alléger le poids du vaisseau.

Pendant ce danger, Jonas était descendu au fond du navire où il dormait profondément. Le pilote va le trouver et lui dit : Comment pouvez-vous dormir dans le péril qui nous menace tous ? Levez-vous, invoquez votre Dieu, peut-être qu'il aura pitié de nous. Jonas se mit en prière, mais le Seigneur ne se laissa point fléchir. On ne savait plus quelle ressource essayer, lorsque les passagers s'avisèrent de se dire les uns aux autres : Il faut qu'il y ait parmi nous quelqu'un dont le crime attire la colère du Ciel, consultons le sort et sachons quel est le coupable : on jette le sort et il tombe sur Jonas. On lui demande d'où il est, où il va, quelle est sa nation et surtout ce qu'il peut avoir fait pour être la cause d'une si effroyable tempête. Je suis Hébreu, répond Jonas, je sers le Dieu du Ciel qui a fait la mer et la terre ; je suis coupable devant lui, parce que je fuis sa présence pour ne pas exécuter les ordres qu'il m'a donnés.

Ce discours saisit tout l'équipage de frayeur. Que ferons-nous de vous, demandèrent-ils au Prophète, pour apaiser le Ciel et calmer les flots ? car les vagues grossissaient toujours. Prenez-moi, leur dit Jonas, et jetez-moi dans la mer, et le Seigneur fera cesser la tempête. Le conseil du Prophète ne fut pas goûté. Sur le point qu'ils étaient de périr tous, les passagers ne savaient se résoudre à faire mourir un étranger qui leur avait confié sa vie. Ils essayèrent de regagner la terre à force de rames ; mais ils ne purent y réussir. Alors ils prirent le parti que le coupable lui-même ne cessait de leur suggérer. Jonas fut jeté à la mer, et sur-le-champ la tempête s'apaisa.

Le Seigneur n'oublia point son Prophète : il amena à cet endroit un poisson d'une monstrueuse grandeur, tout prêt à engloutir Jonas et à le préserver du naufrage. Jonas

demeura dans le ventre de cette *baleine* trois jours et trois nuits ¹. C'est un miracle comme la conservation des trois enfants dans la fournaise de Babylone; mais les miracles ne coûtent rien à celui qui créa l'univers et qui dispose à son gré de toutes les créatures ².

Quoiqu'il ne nous soit pas donné de scruter les conseils du Très-Haut, et que le bon sens nous dise que Dieu ne fait rien sans des raisons dignes de sa sagesse infinie, lors même que nous ne les connaissons pas, cependant il nous semble naturel de voir deux principaux motifs au miracle de Jonas. Le Seigneur envoie ce Prophète chez un peuple païen, au milieu d'une immense cité, livrée aux coupables distractions des plaisirs. Or, comment ses voluptueux habitants accueilleront-ils cet étranger qui tombe au milieu de leur pays, sans caractère, sans mission? Comment écouteront-ils les dures paroles de ce lugubre Prophète qui vient leur commander le plus péni-

¹ On croit que ce poisson n'était pas une baleine proprement dite, mais un de ces grands cétacés dont l'œsophage peut offrir un libre passage à un homme vivant.

² Dès que vous attaquez un miracle de l'Écriture, il faut les attaquer tous et l'attaquer elle-même, ou les recevoir tous avec les livres sacrés qui les contiennent. *Aut omnia divina miracula credenda sunt, aut hoc cur credatur, causa nulla est.* (S. Aug., *Epist.* cii, *in quæst.* vi, *de Jonas*, n. 31.) Direz-vous que ce miracle de Jonas est plus extraordinaire que les autres? Je vous répondrai d'abord qu'on ne doit pas nier un fait parce qu'il est extraordinaire, mais parce qu'il n'est pas bien prouvé. Je vous demanderai ensuite si la conservation de Jonas dans le ventre d'un monstre marin est plus *extraordinaire* que la résurrection de Lazare quatre jours après sa mort, ou celle de Jésus-Christ trois jours après son crucifiement? Et cependant vous ne pouvez nier ces faits, mille fois mieux prouvés que ceux de Socrate dont personne ne doute, sans ruiner toute certitude historique. Ne dites pas non plus que le miracle de Jonas est impossible, car je vous demanderai qui vous a donné le droit de fixer les limites de la puissance du Créateur et de dire au Très-Haut : Vous viendrez jusque-là, mais vous n'irez pas plus loin. La science moderne nie toutes ces prétendues impossibilités et vous met au défi d'en prouver aucune dans le fait de Jonas.

ble de tous les sacrifices, celui de leurs passions? Ne seront-ils pas en droit de lui demander ses lettres de créance, et, tant qu'il ne les aura pas montrées, seront-ils coupables de le regarder comme un imposteur?

Au contraire, qu'ils voient dans Jonas cet homme dont la renommée a fait connaître la miraculeuse histoire; ce Prophète qui, pour ne pas leur annoncer la ruine prochaine de leur ville, a voulu se soustraire par la fuite à la puissante volonté du Dieu qui l'envoie, mais que les tempêtes et les monstres de la mer forcent à remplir sa mission, je le demande, quel effet ne devra pas produire sur leurs esprits la prédication de cet homme, conservé miraculeusement pendant trois jours et trois nuits dans le ventre d'un monstre marin, et que Dieu a délivré de cette affreuse prison uniquement pour prêcher la pénitence à Ninive? Ainsi, autoriser par un éclatant miracle la mission divine de Jonas, tel est, ce nous semble, le premier motif du miracle.

Donner à tous les siècles une prophétie parlante d'un article fondamental de notre foi, la résurrection de Jésus-Christ, tel est le second. Ce nouveau motif, en rattachant le fait de Jonas au plan général de la Providence, qui voulait que toutes les circonstances de la vie et de la mort du Messie fussent figurées et prédites, lui donne une haute importance et en démontre pour ainsi dire la nécessité.

Cependant, du fond de son vivant tombeau, Jonas adressa une fervente prière au Seigneur, qui l'exauça en commandant au poisson de rendre le dépôt qui lui était confié; et l'animal, obéissant, vomit le Prophète sur le rivage. Allez, lui dit aussitôt le Seigneur, allez à la grande ville de Ninive, annoncez à ses habitants leur ruine prochaine en punition de leurs iniquités.

Jonas part sans répliquer et entre dans Ninive. C'était une ville de trois journées de chemin ¹. Revêtu de l'autorité de son Dieu, Jonas se montre dans les rues et les places publiques en criant à haute voix : Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! Ce peu de mots, prononcés par un étranger qu'on ne connaissait pas, mais qu'on savait sans doute autorisé par un éclatant miracle, firent sur ces idolâtres de fortes impressions. Ils crurent en Dieu, leurs cœurs s'ouvrirent à la pénitence ; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous se revêtirent d'habits de deuil. Le roi lui-même descendit de son trône, dépouilla toutes les marques de sa dignité, se couvrit d'un sac, s'assit sur la cendre et ordonna un jeûne publique et universel. Quittons nos iniquités, dit-il à ses sujets, humiliions-nous, faisons pénitence, crions vers le Seigneur ! Qui sait si, touché de notre repentir, il ne remettra pas dans le fourreau le glaive qu'il tient levé sur nos têtes ? Tout le monde obéit, la pénitence fut sincère. Le Seigneur, satisfait, révoqua l'arrêt de proscription.

Tel est le grand Maître, ou plutôt le Père tendre que nous servons, il ne punit qu'à regret. C'est aux traits de sa clémence, beaucoup plus qu'à ceux de sa justice, qu'il aime à se faire connaître. Les hommes qui ne sondent pas la profondeur de sa charité s'indignent quelquefois de sa patience.

Jonas était un de ces hommes un peu sévère, qui n'ont pas grande compassion pour les coupables. Il fut affligé et même fâché de voir que, suivant toute apparence, sa pré-

¹ C'est-à-dire vingt lieues de diamètre et soixante de circonférence. Des fouilles récentes pratiquées par un savant anglais M. Layard, ont amené la découverte des ruines de Ninive et démontré la parfaite exactitude des dimensions données à cette ville, par le texte sacré.

diction ne s'accomplirait pas. Il se retira à la campagne, à l'orient de la ville, et se mit à couvert sous une tente de feuillage pour voir ce qui arriverait. Quand les quarante jours furent passés, et qu'il vit que rien de ce qu'il avait prédit ne s'accomplissait, il se sentit vivement piqué, il ne put retenir ses murmures, et, s'adressant au Seigneur, il lui dit : N'est-ce pas là ce que j'avais prévu, lorsque j'étais encore dans ma patrie ? je sais que vous êtes bon, miséricordieux, clément ; votre patience ne se lasse pas facilement, vous ne pouvez vous résoudre à punir qu'après de longs délais. Au moindre signe de repentir que vous donniez les coupables, les armes vous tombent des mains. Voilà ce qui me faisait chercher à Tharsis une retraite pour n'être pas contraint de faire, en votre nom, des prophéties que vous ne vérifiez pas. Après cet affront, je vous demande la mort comme une grâce.

Pensez-vous, répondit doucement le Seigneur au Prophète, que vous ayez raison de vous plaindre ? Jonas ne répliqua point. Prévenu par la vivacité de son chagrin, il n'était pas en état de profiter des remontrances de son Dieu. Aussi n'était-ce là qu'un premier appareil que le Seigneur mettait sur sa plaie ; il lui préparait, après quelques moments accordés à sa douleur, un remède plus efficace.

Le feuillage qui couvrait Jonas était presque entièrement desséché, et le Prophète souffrait extrêmement de la chaleur. Dieu fit naître, en une nuit, sur sa tête, un lierre touffu qui le défendait des rayons du soleil. Jonas, s'apercevant le matin de cette attention paternelle du Seigneur, en fut rempli de joie et de reconnaissance. Le lendemain, dès la pointe du jour, Dieu ordonna à un ver de piquer la racine de l'arbrisseau, et en un moment il sécha et les feuilles disparurent.

Au lever de l'aurore, le Seigneur appela un vent brûlant. Cet air enflammé, joint aux rayons du soleil qui tombait à plomb sur la tête de Jonas, lui faisait souffrir une chaleur insupportable. Seigneur, s'écria-t-il, vous m'accablez toujours de nouvelles peines, je vous ai déjà conjuré de m'envoyer la mort et je vous la demande encore.

Mais quoi ! répondit le Seigneur, penscz-vous que vous ayez raison de vous fâcher à l'occasion du lierre dont vous avez perdu l'ombrage ? Oui, j'ai raison, répondit brusquement le Prophète. Je ne sais que devenir, j'attends la mort.

Écoutez-moi, lui dit le Seigneur, et apprenez à profiter de vos fautes. Vous vous fâchez, vous murmurez, vous vous impatientez pour la perte d'un lierre que vous n'avez pas planté, et qui ne vous a coûté ni soins ni travail, qui a crû sur votre tête sans que vous vous en soyez mêlé, qu'une nuit a vu naître, comme une nuit l'a vu mourir. J'aurais dû, à vous entendre, vous conserver cet arbrisseau contre la chaleur qui vous brûle : et parce que vous avez prédit la destruction de Ninive, vous ne voulez pas que je pardonne à cette grande ville où l'on compte plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas discerner la droite de la gauche ! Vous voudriez que j'eusse tout exterminé, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux animaux de la terre et aux oiseaux de la campagne !

A ce discours du Seigneur, Jonas revint comme d'un profond sommeil, et il reconnut sa faute. Le Seigneur, qui ne voulait que l'instruire, lui pardonna avec bonté dès qu'il le vit confondu. Jonas reprit la route d'Israël, et, convaincu par une preuve bien sensible que Dieu ne menace que pour être apaisé, il rendit public l'événement de

Ninive et n'oublia aucune des circonstances qui pouvaient ranimer l'espérance et produire la conversion.

Au jour du jugement, l'exemple des Ninivites fera la condamnation d'un grand nombre de Chrétiens, parce que ces infidèles se sont convertis à la voix de Jonas, qui n'était qu'un Prophète, tandis que les Chrétiens auront dédaigné les avances et les avertissements du Maître des Prophètes.

Du reste, Jonas n'est pas seulement le Prophète du Messie, il en a toujours été regardé comme une des figures les plus frappantes. En effet, Jonas était un Prophète chargé de rappeler les hommes à la pénitence. Notre-Seigneur est plus que Prophète, il est envoyé par son Père pour rappeler les hommes à la pénitence. — Jonas n'est point écouté par les Israélites, ses frères. Notre-Seigneur n'est point écouté par les Juifs, ses frères. — Jonas reçoit ordre de prêcher la pénitence aux Ninivites qui sont idolâtres, et les Ninivites se convertissent. Notre-Seigneur, par l'organe de ses Apôtres, prêche la pénitence aux nations idolâtres qui se convertissent. — Jonas, coupable de désobéissance, excite une violente tempête; il est jeté dans la mer. Notre-Seigneur innocent, mais chargé des péchés du monde, arme contre lui toute la justice de son Père; il est mis à mort. — Jonas est à peine jeté dans la mer, que le Ciel est apaisé et la tempête se calme. Notre-Seigneur est à peine mis à mort, que la colère de Dieu est apaisée et que sa justice se change en miséricorde.

— Jonas reste trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, et il en sort plein de vie. Notre-Seigneur reste trois jours et trois nuits dans le sein du tombeau, après quoi il sort plein de vie. — Jonas délivré prêche

la pénitence aux Ninivites. Notre-Seigneur ressuscité donne ordre à ses Apôtres de porter l'Évangile aux nations. Ainsi Notre-Seigneur accomplit cette parole qu'il répéta plusieurs fois : Je ne suis envoyé que pour ramener les brebis perdues de la maison d'Israël, c'est-à-dire les Juifs; et c'est aux Juifs seulement qu'il prêcha l'Évangile pendant sa vie mortelle. Mais comme il était le Sauveur de tous les hommes, il ordonna à ses Apôtres, après sa résurrection, de se répandre par toute la terre et d'annoncer à tous les peuples la bonne nouvelle du salut.

Cette figure nous apprend : 1° que les Juifs refuseront de se convertir et que les Gentils seront appelés à leur place ; 2° que le Messie sera mis à mort ; 3° qu'il restera trois jours et trois nuits dans le tombeau ; 4° qu'il ressuscitera, et qu'après sa résurrection il convertira les nations.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de nous avoir donné, dans le pardon accordé aux Ninivites, une preuve si touchante de votre infinie miséricorde. Faites-moi la grâce de toujours espérer en vous, quels que soient le nombre ou l'énormité de mes fautes.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne me découragerai jamais, quelles que soient mes fautes.*

XXXVIII^e LEÇON

LE MESSIE PRÉDIT.

Jésus-Christ, objet des prophéties. — Ce que prouvent les prophéties. — Détails sur les Prophètes. — David, Prophète du Messie.

Depuis la chute de nos premiers parents, Dieu n'a cessé, comme nous l'avons vu, de promettre à l'homme un Rédempteur. Il le lui a montré de loin dans des figures multipliées, se développant et s'éclaircissant avec le progrès des siècles. Comme les images et les figures sont les livres des enfants, le Père céleste n'a jusqu'ici présenté aux hommes la plus sublime vérité de la foi, que sous la forme de l'emblème et de l'image symbolique. Il leur parlait le langage de l'enfance pour les préparer à l'intelligence du langage de l'homme ¹.

Aussi, nous devons en convenir, les différents traits du Messie que nous avons étudiés jusqu'ici ne suffisent pas : l'esquisse n'est pas le portrait, et c'est le portrait qu'il nous faut. Épars çà et là, et voilés d'ombres plus ou moins épaisses, ces rayons de lumière ne forment qu'un demi-jour et ne donnent qu'une connaissance encore vague du Libérateur futur. Ce n'est là, en effet, que l'ébauche de son signalement. Or, Dieu veut que ce signalement soit tellement clair, tellement caractéristique, tellement circonstancié, qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur.

¹ Voyez M. Drach, *Du divorce, etc.*, p. 17.

Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, finir tous les traits et fixer toutes les incertitudes. Pour cela, que fait-il ? Dans son infinie sagesse, il suscite les Prophètes. Associant leur intelligence à son intelligence infinie, il leur communique les secrets de l'avenir. Devant leurs yeux il place le Désiré des nations et leur ordonne de le dépeindre avec tant de précision, que rien ne soit plus facile que de distinguer, entre tous les autres, ce fils de David qui sauvera le monde. Qu'est-ce donc que les prophéties ? C'est le signalement complet du Rédempteur, promis dès l'origine des temps et figuré sous mille traits divers.

« En effet, dit un de nos plus célèbres orientalistes, par l'examen attentif du texte sacré, on voit clairement que toutes les prophéties ne forment, si j'ose m'exprimer ainsi, de la circonférence des quatre mille ans qui précèdent le Messie, qu'un grand cercle, dont tous les rayons aboutissent au centre commun, qui n'est et ne peut être que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Rédempteur du genre humain, coupable depuis le péché d'Adam. Tel est l'objet et l'unique but de toutes les prophéties qui concourent à nous le signaler de manière à ne pas le méconnaître. Elles forment dans leur ensemble le tableau le plus parfait. Les Prophètes les plus anciens en tracent la première esquisse ; à mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils approchent de l'événement, plus leurs couleurs s'animent, et, quand le tableau est terminé, les artistes disparaissent. Le dernier, en se retirant, a soin d'indiquer le personnage qui doit en lever le voile. *Voici que je vous envoie*, dit-il ¹ au nom de

¹ *Malach.*, III, 33.

l'Éternel, *Élie le Prophète* (Jean-Baptiste), *avant que vienne le jour grand et redoutable du Seigneur*¹. »

Les prophéties sont donc le signalement du Rédempteur ; elles ont pour but de nous faire connaître ses différents traits. Ce que l'une commence, l'autre l'achève, tellement qu'en les réunissant toutes, nous avons le portrait complet du Rédempteur, portrait qui convient *parfaitement et exclusivement* à l'Enfant de Bethléem. D'où il résulte que le Messie prédit par les Prophètes, c'est véritablement Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Oui, toutes les circonstances de la naissance, de la vie, de la mort, du triomphe de Notre-Seigneur, ont été manifestées par des prédictions plus claires que le soleil. L'histoire exacte et complète du Fils de Marie a été tracée d'avance par des hommes qui vivaient, les uns mille ans, les autres sept cents ans, les autres quatre cents ans avant lui.

Or, il est certain, 1^o que toutes ces prophéties ont précédé la venue du Messie, puisque nous les trouvons entre les mains des Juifs, nation plus ancienne que la venue du Messie, nation ennemie jurée des Chrétiens, laquelle, loin d'avoir reçu de nous ces prophéties, avait le plus grand intérêt à les supprimer, parce qu'elles renferment sa condamnation, et rendent un invincible témoignage à notre foi.

Il est certain, 2^o que les prophéties prouvent sans réplique la vérité de la Religion en faveur de laquelle elles ont été faites. Dieu seul connaît l'avenir, l'avenir qui, dépendant du libre concours des volontés et des passions humaines, échappe à tous les calculs. Dieu seul peut donc

¹ Drach, *Première lettre aux Israélites*, p. 41.

en donner connaissance à l'homme. Le don de cette connaissance, qui fait participer l'intelligence créée aux lumières de l'intelligence infinie, est un des plus grands miracles que Dieu puisse opérer. Mais Dieu ne peut faire des miracles pour autoriser le mensonge, Notre-Seigneur est donc vraiment le Fils de Dieu, sa Religion est donc la vraie Religion, puisque Jésus-Christ et sa Religion ont été annoncés longtemps d'avance par des prophéties incontestables.

Il est certain, 3^o que toutes les prophéties qui annonçaient le Messie se rapportent à Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'elles lui conviennent toutes et ne conviennent à nul autre qu'à lui. Ainsi, de deux choses l'une : ou bien les prophéties du Rédempteur ne signifient rien, ou bien elles désignent Jésus-Christ ; car c'est en lui seul qu'elles sont toutes venues s'accomplir à la lettre. Avant de montrer cette admirable conformité des prophéties avec Notre-Seigneur, disons quelques mots sur le nombre et la vie des Prophètes.

On appelle *Prophète* un homme qui prédit l'avenir par l'inspiration divine. Dieu, qui connaît tout le passé, le présent et l'avenir, peut communiquer à qui il lui plaît la connaissance de certains événements futurs, que toute la sagesse humaine ne saurait prévoir. Il a donné cette connaissance de l'avenir à un grand nombre d'hommes, soit dans l'Ancien, soit dans le nouveau Testament. Nous ne parlons ici que des Prophètes de l'ancienne alliance ; ils se divisent en deux classes : ceux qui n'ont pas écrit leurs prophéties ; tels que Nathan, Gad, Élie et Élisée, et ceux qui ont écrit leurs prophéties.

Parmi ces derniers, il en est qu'on appelle les *grands Prophètes*, parce que nous avons un plus grand nombre

de leurs écrits, tels que David, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel. Il en est d'autres qu'on appelle les *petits Prophètes*, parce que nous avons un moins grand nombre de leurs écrits. Ils sont au nombre de douze : Ozée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Voici quelle était en général la vie de ces hommes inspirés. Ils vivaient pour l'ordinaire comme des religieux, séparés du peuple et dans la retraite, à la campagne. Ils formaient avec leurs disciples des communautés et s'occupaient au travail, à l'instruction et à l'étude. Ils bâtissaient eux-mêmes leurs cellules et coupaient les bois nécessaires pour cela. Leur habit était le sac ou le cilice, c'est-à-dire l'habit de deuil, afin de montrer qu'ils faisaient continuellement pénitence pour les péchés de tout le peuple. Leur pauvreté paraît dans toute leur vie. On leur faisait des présents de pain et on leur donnait les prémices des récoltes, comme à des pauvres.

Ils ne prophétisaient pas continuellement. Mais lorsque l'Esprit du Seigneur descendait sur eux, ils sortaient de leurs retraites, et allaient annoncer aux rois et aux peuples les volontés du Ciel. Ils parlaient avec une grande liberté, ainsi qu'il convient à des hommes inspirés et envoyés de Dieu. Comme les prédicateurs de la vérité ont toujours eu le même sort, ils étaient souvent exposés à la violence des princes dont ils reprenaient l'impiété, aux insultes et aux railleries du peuple dont ils condamnaient les dérèglements. Plusieurs d'entre eux, comme nous le verrons plus tard, moururent d'une mort violente.

Ils sont du nombre de ces hommes saints dont l'apôtre saint Paul relève les souffrances et la vertu lorsqu'il dit : *Les uns ont été frappés de bâtons, ne voulant point rache-*

ter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons : ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toutes manières. Ils sont morts par le tranchant de l'épée, errants, couverts de peaux de brebis, abandonnés, affligés, persécutés ; eux dont le monde n'était pas digne, ils ont passé leur vie dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les antres et les cavernes ¹.

Au milieu de ces persécutions et de ces opprobres, on les voyait toujours, dans une parfaite liberté, mépriser la mort, les dangers et les tourments ; attaquer avec une intrépidité merveilleuse tout ce qui s'opposait à Dieu, mépriser les richesses, la faveur, les honneurs, avec un désintéressement qui étonnait ceux qui cherchaient à ébranler leur constance et à tenter leur ambition. Les maisons des Prophètes et leurs communautés étaient des asiles contre l'impiété. On y venait consulter le Seigneur, on s'y assemblait pour entendre la lecture de la Loi. C'étaient des écoles de vertu et des abris pour l'innocence.

Quoique la prophétie ne soit pas une chose qui dépende de l'industrie, de l'étude ou de la volonté des hommes, il était assez ordinaire que le Seigneur communiquât son Esprit aux enfants ou disciples des Prophètes, soit à cause de la pureté de leurs mœurs et de la sainteté de leur vie, soit que la vocation à l'étude de la sagesse et à la suite des Prophètes, fût déjà de la part de Dieu une disposition prochaine à la grâce de la prophétie.

Lorsque l'Esprit du Seigneur descendait sur eux, ils n'étaient pas tellement emportés hors d'eux-mêmes par

¹ Heb., xi, 35.

l'enthousiasme dont ils étaient saisis, qu'ils ne pussent y résister ; bien différents de ces prêtres des faux dieux qui étaient possédés par le mauvais esprit dont ils n'étaient pas les maîtres d'arrêter les agitations, et qui leur ôtaient l'usage et de leurs sens et de leur raison. L'esprit qui animait les Prophètes leur était soumis, dit saint Paul ¹, et l'Église a condamné l'erreur des Montanistes, qui attribuaient aux Prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament ce qui ne convient qu'aux prêtres des idoles, qui parlaient malgré eux par l'inspiration du mauvais esprit. Nos Prophètes étaient calmes et tranquilles ; ils se possédaient et ne parlaient que parce qu'ils voulaient obéir à l'ordre du Seigneur. Ils savaient ce qu'ils disaient et comprenaient fort bien le sens de leurs discours.

Pour autoriser leurs paroles, les Prophètes annonçaient ordinairement deux choses : l'une prochaine et l'autre éloignée. L'accomplissement de la première répondait de l'accomplissement de la seconde ². Ainsi, Isaïe prédit à Achaz, roi de Juda, qu'il serait délivré des rois de Samarie et de Damas, ses ennemis ; voilà la chose prochaine, dont l'accomplissement prouve l'événement plus éloigné qu'Isaïe prédit en même temps, savoir : la naissance du Messie d'une Mère vierge. Le premier objet est clair et prochain ; le second est obscur et éloigné ; celui-ci est soutenu par celui-là. En un mot, par cette double prédiction, les Prophètes disaient : Nous vous annonçons des événements éloignés dont vous ne verrez pas l'accomplissement ; mais,

¹ 1 Cor., xiv.

² « Les paroles des Prophètes, dit Pascal, sont mêlées de prophéties particulières et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans épreuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit. » (*Pensées*, chap. xv, n. 13.)

pour vous prouver que nous vous disons la vérité, voici un événement prochain et sensible que vous verrez s'accomplir sous vos yeux.

Comme si je disais moi-même : Dans cent ans naîtra dans cette ville, dans cette famille, tel jour, tel mois, un enfant qui portera tel nom, qui fera telle chose, qui vivra tant d'années, qui mourra de telle manière ; oui, cela arrivera comme je vous le dis ; et, pour vous prouver que je dis vrai, je vais vous prédire un événement que vous verrez s'accomplir dans un mois, et que nul homme au monde ne peut prévoir. Ainsi, dans un mois, à pareil jour, il tombera, ici, de la pluie, de telle minute à telle minute, pas une minute plus tôt ni plus tard. Elle commencera et finira par un coup de tonnerre, et ne tombera que sur telle place. Il est bien certain qu'après avoir vu l'accomplissement de l'événement qui doit avoir lieu dans un mois, et que personne au monde n'a pu prévoir, on serait obligé de croire avec certitude la naissance de cet homme qui ne doit avoir lieu que cent années après.

D'autres fois, pour prouver un fait éloigné et moins frappant, ils en annonçaient un autre qui devait s'accomplir plus tôt et être tellement éclatant, que tous les peuples en seraient témoins et ne pourraient pas plus en douter que de l'existence du soleil. Par exemple, Isaïe annonce, sept cents ans avant la venue de Notre-Seigneur, que les Juifs méconnaîtraient le Messie, qu'ils le couvriraient d'injures et de crachats : voilà le fait éloigné et moins frappant. En preuve, Isaïe annonce un autre fait que nul homme au monde n'a jamais osé et n'osera jamais nier. Ce fait, c'est la ruine de la ville de Tyr.

Au temps d'Isaïe, la ville de Tyr était une des plus belles, des plus fortes, et peut-être la plus opulente ville du

monde; Isaïe prédit qu'un jour viendra où elle ne sera plus qu'un misérable village. Et voilà que la superbe Tyr, où aboutissaient les navigateurs de toutes les parties du monde, qui envoyait elle-même ses vaisseaux porter ses belles étoffes, ses pierres précieuses, ses richesses de tout genre, dans toutes les contrées du globe; voilà que la superbe Tyr, ruinée par Alexandre, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village habité par cinquante ou soixante pauvres familles à peine abritées par quelques chétives cabanes, et vivant de la culture de quelques grains et d'un peu de pêche. C'est là un fait que chacun peut aller vérifier. Naguère, un impie fameux a visité ces ruines de Tyr, et, en voyant ce qu'Isaïe avait prédit, il n'a pu s'empêcher de s'écrier : *L'oracle s'est accompli.*

Montrons maintenant la conformité des prophéties qui annoncent le Rédempteur avec l'Enfant de Bethléem. David est le premier Prophète qui décrive en détail les caractères du Messie ¹. En preuve de ses prédictions sur le Libérateur du monde, le saint roi annonce aux Juifs des événements prochains dont l'accomplissement devait répondre de la certitude des autres. Ces événements prochains prédits par David sont, entre autres, la captivité de Babylone, qui ne devait avoir lieu que quatre cents ans plus tard, et le règne magnifique de Salomon, dont les Juifs allaient être témoins. C'est dans les Psaumes que David nous trace l'histoire anticipée de Notre-Seigneur.

Le royal Prophète commence par le grand caractère du Messie, il annonce qu'il convertira les nations et les rappellera à la connaissance du vrai Dieu. *Tous les peuples, dit-il, connaîtront le Seigneur et le glorifieront, tous*

¹ Voyez Bible de Venca, *Dissert. sur les Prophètes*, t. XIII, p. 12 et suiv.

les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront soumises, nulle région, nul pays ne sera soustrait à sa puissance ¹. C'est Notre-Seigneur et ses Apôtres qui ont converti le monde : Notre-Seigneur est donc le Messie annoncé par David.

Il prédit que des rois étrangers viendront adorer le Messie et lui offrir des présents. *Les rois de Tharsis, ceux de l'Arabie et de Saba lui apporteront des dons précieux* ². Notre-Seigneur a été adoré par des Mages, qu'une tradition constante nous dit avoir été rois; ils lui ont offert des présents : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Il annonce que les Juifs méconnaîtront le Messie, qu'ils cesseront d'être son peuple bien-aimé, et que les Gentils prendront leur place... Il fait parler ainsi le Messie, qui dit à son Père : *Vous me délivrerez des contradictions de mon peuple et vous m'établirez chef des nations. Un peuple que je n'avais pas connu s'est attaché à mon service ; il m'a obéi dès qu'il a entendu ma voix ; mes enfants, au contraire, devenus étrangers à leur père, se sont lassés de me suivre* ³. Notre-Seigneur a été méconnu des Juifs; depuis ce moment, les Juifs ont perdu la connaissance de la vraie Religion, et les Gentils ont reçu la lumière de l'Évangile : Notre-Seigneur est donc le Messie annoncé par David.

Il annonce que le Messie sera Prêtre suivant l'ordre de Melchisédech, c'est-à-dire qu'il n'aura ni prédécesseur ni successeur dans le Sacerdoce, et qu'il offrira le sacrifice du pain et du vin. *Le Seigneur, dit-il, l'a juré; il ne se rétractera point : Vous êtes Prêtre pour toujours selon l'or-*

¹ Psalm. LXXXV. — ² Ibid. LXXI. — ³ Ibid. XVII.

dre de Melchisédech ¹. Notre-Seigneur n'a eu ni prédécesseur ni successeur dans le Sacerdoce ; il est Prêtre éternel, et il offre, comme Melchisédech, le sacrifice du pain et du vin : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Il voit les rois et les peuples se liguier contre le Messie. *Les nations ont frémi, dit-il, les peuples ont formé de vains complots, les rois de la terre ont déclaré la guerre au Seigneur et à son Christ ; mais le Seigneur s'est ri de leurs projets insensés : il affermit malgré eux l'empire de son Christ : il établit sur eux-mêmes cet empire* ². Ce n'est que contre Notre-Seigneur que les rois et les peuples se sont ligüés ; mais leurs efforts ont été vains. Notre-Seigneur en a triomphé ; ils ont été obligés de se soumettre à sa Loi : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Il décrit les outrages, le genre de mort et toutes les circonstances du supplice auquel le Messie devait être condamné plus de mille ans après. Voici les plaintes qu'il lui met dans la bouche : *Celui qui était assis à ma table a signalé sa perfidie contre moi ; j'ai cherché quelqu'un qui me consolât, et je n'ai trouvé personne* ³ ; *mes ennemis m'ont insulté, ils ont branlé la tête, ils ont dit : Puisqu'il a mis sa confiance en Dieu, que Dieu vienne donc le sauver. Ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort* ⁴ ; *dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre* ⁵.

Notre-Seigneur a été trahi par Judas, qui était assis à sa table ; il a été abandonné de tous ses disciples ; son visage a été couvert de crachats ; les Juifs, sur le Calvaire, secouaient la tête en disant : Puisqu'il a espéré en Dieu, que Dieu vienne le délivrer. On lui perça les pieds et les mains ;

¹ Psalm. cix. — ² Id. II. — ³ Id. XL. — ⁴ Id. XXI. — ⁵ Id. Lxviii.

les soldats partagèrent ses habits, tirèrent sa robe au sort et lui donnèrent du vinaigre à boire. Tout cela n'a été accompli qu'en Notre-Seigneur : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Enfin, il annonce que le Messie ressuscitera sans avoir éprouvé la corruption du tombeau. Voici en quels termes il le fait parler : *Ma chair reposera dans l'espérance : vous ne laisserez point mon âme dans l'Enfer ; vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption*¹. Notre-Seigneur est mort ; il est descendu aux Limbes ; mais il n'a point éprouvé la corruption, car il est sorti triomphant du tombeau trois jours après sa mort : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir fait prédire si longtemps d'avance les mystères du Messie, et de m'avoir ainsi donné une preuve infallible de la vérité de ma foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je lirai l'Évangile avec le plus profond respect.*

¹ Psal. xx.

XXXIX^e LEÇON

LE MESSIE PRÉDIT (SUITE).

État du royaume d'Israël. — État du royaume de Juda. — *Isaïe, Prophète.*
— Événements prochains qu'il prédit en preuve de sa mission. — Ce qu'il annonce du Messie.

Pendant que les dix tribus rebelles et schismatiques abandonnaient leur Dieu et leur Roi, les deux autres tribus, sous le nom de royaume de Juda, demeurèrent dans l'alliance et la foi d'Abraham. Fidèles à Dieu et à David, elles observaient la loi de Moïse dans toute son étendue. Ainsi se forma cette fameuse division de l'empire des Hébreux. Le crime d'un seul prince causa le premier schisme qui ait déchiré le sein de la véritable Église. Par là, Dieu montre aux pères qu'il fait durer après leur mort leurs récompenses ou leurs châtimens, et veut les tenir soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, celui de leur famille.

Le royaume d'Israël dura deux cent cinquante-quatre ans. Pendant ce temps-là, le Seigneur envoya un grand nombre de Prophètes, entre autres Élie et Élisée, pour retirer les Israélites de leur idolâtrie. Un petit nombre se montra docile à leurs paroles. Enfin le Seigneur, irrité, appela Salmanazar, roi d'Assyrie, qui prit Samarie après un siège de trois ans, et emmena les dix tribus captives à Ninive. Ainsi finit le royaume d'Israël.

Quant au royaume de Juda, le Seigneur ne négligea rien pour le conserver dans la pratique de la vraie Religion. Mais bientôt l'exemple des dix tribus schismatiques le fit tomber dans l'idolâtrie. Roboam fut le premier qui

en donna l'exemple. Pour venger l'outrage fait à son nom, le Seigneur suscita contre Jérusalem Sésac, roi d'Égypte, qui s'empara des trésors du temple. Les Juifs, instruits par ce malheur, renoncent au culte des divinités de pierre et de bois qui n'avaient pu les protéger. Mais, après quelques années de fidélité, ce peuple inconstant retourne aux idoles. De nouveaux châtiments le rappellent à son devoir. Cette alternative de conversions au Seigneur et de retours aux dieux étrangers, compose le fond de l'histoire du royaume de Juda jusqu'à sa chute, c'est-à-dire jusqu'à la captivité de Babylone.

Cependant les avertissements ne lui manquèrent point. Une longue suite de Prophètes envoyés de Dieu ne cessèrent, pendant deux cents ans, de lui prédire les maux qui le menaçaient s'il persévérait dans l'idolâtrie, ainsi que les bénédictions dont sa fidélité au Dieu d'Abraham et de David serait récompensée. Ces prophètes n'avaient pas seulement pour but de maintenir dans le royaume de Juda la vraie Religion, ils étaient encore chargés d'annoncer le Messie et de marquer successivement les grands traits auxquels on devait le reconnaître. Le premier et le plus admirable de ces hommes extraordinaires fut Isaïe.

Ce Prophète était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous le règne de quatre rois de Juda, Osias, Joatham, Achaz et Ézéchias, c'est-à-dire 700 ans avant Jésus-Christ. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour rappeler son peuple à la pénitence, et pour annoncer de nouveau le grand mystère du Messie. Un Séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, et en toucha ses lèvres pour les purifier. Isaïe parla non-seulement avec une éloquence à laquelle on ne saurait rien comparer, mais encore avec toute l'autorité de sa mission divine. Manassès, successeur

d'Ézéchias, fut choqué des reproches que le saint Prophète lui faisait de ses impiétés. Pour se venger, ce roi cruel et impie le fit fendre par le milieu du corps avec une scie de bois : Isaïe avait alors environ cent trente ans. Ses écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem, et on les conserva avec un soin religieux.

Pour montrer aux Juifs qu'il était vraiment l'envoyé de Dieu, et que tout ce qu'il annonçait du Messie s'accomplirait un jour, Isaïe prédit trois principaux événements dont les Juifs furent témoins.

Il leur annonça : 1° que Phacée, roi d'Israël, et Razin, roi de Syrie, qui s'étaient ligués pour détruire le royaume de Juda, ne réussiraient point ¹. Cependant tout leur pro-

¹ Il nous paraît nécessaire de donner quelques détails sur cette prophétie fondamentale. Nous abrégeons la dissertation de M. Drach, citée plus loin.

Achaz, roi de Juda, prince cruel et incrédule, eut beaucoup à souffrir des armes de Razin et de Phacée, rois des tribus schismatiques d'Israël. Ces deux princes étaient au pied des remparts de Jérusalem dans l'intention non-seulement de ravager le pays et la capitale de leur ennemi commun, mais encore d'anéantir la race royale de David pour lui substituer une dynastie nouvelle. C'est alors que le Seigneur envoya le Prophète Isaïe pour dire au roi de Juda : « Ne craignez point : la pensée de vos ennemis n'aura point son effet *. » Un silence d'incrédulité accueillit la consolante parole du Prophète. Pour vaincre l'obstination d'Achaz, Isaïe lui dit : « En preuve de ce que je vous annonce, demandez vous-même un signe à Jéhova, votre Dieu **. — Je ne demanderai pas de signe, répondit Achaz avec un sacrilège mépris; je ne veux pas tenter Jéhova ***. »

A ces mots, l'homme de Dieu, éprouvant une sainte indignation, se détourna du roi incrédule, et, s'adressant à tous les princes de la famille royale, il leur dit : « Puisqu'il en est ainsi, écoutez donc, vous, maison de David. Le Seigneur vous donnera lui-même un signe, qui vous sera un gage certain de la conservation de la lignée royale : voilà la Vierge concevant et enfantant un Fils qu'elle nommera Emmanuel, *Dieu avec nous*. Ce *Dieu avec nous* sera en même temps vrai homme, car il sera nourri, comme les autres enfants, de beurre et de miel, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'âge où l'on sait choisir le bien et rejeter le mal. »

Comme cet événement était éloigné, le Prophète a soin d'en établir la cer-

mettait un heureux succès. Déjà ils étaient, à la tête d'une armée formidable, au pied des murailles de Jérusalem. Le roi et le peuple étaient dans la consternation. C'est ce moment extrême qu'Isaïe choisit pour venir dire au roi, de la part de Dieu : Demeurez en repos ; ne craignez rien, le projet de vos ennemis ne réussira pas, la maison de David subsistera. Au contraire, dans peu d'années le royaume d'Israël sera détruit, et Israël ne sera plus un peuple. La parole du Prophète fut accomplie ; les deux rois ennemis ne purent prendre Jérusalem, et le royaume d'Israël fut détruit quelques années plus tard.

2° Que Sennachérib échouerait dans ses projets contre Jérusalem. Sennachérib était un roi de Syrie qui déclara la guerre à Ézéchias, roi de Juda, et marcha contre lui à la tête d'une armée de près de deux cent mille hommes. Tout fuyait devant lui. Ézéchias était hors d'état de lui résister. Ce fut encore dans cette extrémité qu'Isaïe vint lui dire, contre toutes les prévoyances humaines : Rassurez-vous, le roi de Syrie n'entrera point dans la ville, il ne la prendra point, il sera obligé de s'en retourner honteuse-

tude par l'annonce d'un fait prochain. Il avait amené avec lui son jeune fils, nommé *Scheer-Yuschub*. Alors, s'adressant à Achaz lui-même. « Le petit garçon que voici, lui dit-il, ne saura pas encore distinguer entre le bien et le mal, lorsque les deux rois tes ennemis disparaîtront de leur propre terre. » Ce n'est guère que vers l'âge de sept ans qu'on distingue le bien du mal. Le fils d'Isaïe étant peut-être encore fort jeune, le terme indiqué pouvait peut-être paraître trop éloigné au monarque incrédule. Isaïe prend encore soin de le rassurer. Il dit au roi : « Je vais être père d'un fils que je nommerai *Hâtez-vous d'enlever le butin*. Eh bien, avant que ce futur garçon soit en état de dire : *Mon père, ma mère* (ce qui arrive ordinairement vers l'âge de deux ans), vos ennemis ne seront plus * . »

En effet, deux ans environ après cette prédiction, Théglatphalasar fit mourir Razin. Dans le même temps, Phacée périt des mains d'Osée, fils d'Éla, qui avait conspiré contre lui **.

* *Isa.*, viii, 4. — ** *IV Reg.*, xv, 39 ; xvi, 9.

ment par le même chemin par lequel il est venu. A quelques jours de là, l'oracle du Prophète s'accomplit. Le Seigneur envoya un Ange qui, pendant la nuit, tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennachérib. Ce prince, se levant le matin, fut étrangement surpris de voir un si grand carnage. Il ne songea qu'à s'enfuir dans ses États, où il fut tué par ses deux fils.

3° Que Jérusalem serait prise par Nabuchodonosor, et les Juifs emmenés captifs à Babylone, puis rappelés dans la terre de leurs pères. Nous verrons plus tard l'accomplissement de cette prophétie.

Examinons maintenant ce qu'Isaïe prédit du Rédempteur.

Comme David et les autres prophètes, il annonce que le grand caractère du Messie, le signe distinctif auquel on le reconnaîtra, c'est la conversion des Gentils. *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, père de David. Ce rejeton sera exposé, comme un étendard, à la vue de tous les peuples. Les Gentils viendront lui offrir leurs prières : il sera le Chef et le Précepteur des Gentils. Les Gentils verront ce juste : tous les rois de la terre connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion. Il enseignera la justice aux Gentils. Alors l'homme rejettera loin de lui ses idoles d'or et d'argent, et il n'aimera que le Seigneur*¹. Qui a converti les nations et détruit le règne des idoles ? N'est-ce pas Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur tout seul ? Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il dit que le Messie naîtra d'une mère toujours vierge. — *Voici que LA VIERGE concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu-Homme, ou Dieu*

¹ Isa, II, 10.

avec nous ¹. — Notre-Seigneur est né de la glorieuse et toujours vierge Marie. Nul autre que lui n'est né d'une vierge : il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe ².

Il voit les qualités de ce précieux enfant ; il prédit qu'il sera adoré par les rois, et qu'il aura un précurseur. *Un petit enfant nous est né, dit-il, un fils nous a été donné. Il portera sur son épaule l'instrument de sa puissance. Il sera appelé l'Admirable, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix ; le nom incommunicable de Dieu sera son nom. Il sera assis sur le trône de David ; les rois viendront honorer son berceau et lui offrir des présents. On entendra la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur* ³. Notre-Seigneur a porté sur son épaule la Croix, instrument de sa puissance, car c'est par elle qu'il a vaincu le monde ; Notre-Seigneur a été adoré par les Mages dans son berceau, il en a reçu des présents ; Notre-Seigneur a eu pour précurseur saint Jean-Baptiste, qui répétait ces mêmes paroles du prophète Isaïe : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur*. A nul autre qu'à Notre-Seigneur on ne peut appliquer toutes ces circonstances. Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Isaïe.

Il annonce que le Messie sera la douceur même ; qu'il opérera une foule de miracles en faveur des hommes. *Le Messie sera plein de douceur, dit le Prophète, il conduira*

¹ Isa., VII, 14.

² Voyez la magnifique explication de cette prophétie dans M. Drach, *troisième Lettre aux Israélites*, chap. 1, p. 45 et suiv. Chose bien remarquable ! l'attente d'une vierge qui devait enfanter un Dieu était répandue dans tout le monde païen. Voyez le *Christ devant le siècle*, et *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. II, p. 259 et suiv. — On a trouvé, il y a quelques années, à Châlons, une pierre antique portant cette inscription : *Virgini Deum parturæ, Druides* : Les Druides, à la Vierge qui doit enfanter un Dieu.

³ Isa., XL, 3.

*son peuple comme un pasteur conduit son troupeau, il rassemblera les petits agneaux, il les portera dans son sein, il ne sera point turbulent ; il ne foulera point aux pieds le roseau à demi brisé, il n'éteindra point la mèche encore fumante. Sa puissance égalera sa bonté. Les yeux des aveugles verront le jour ; les oreilles des sourds seront ouvertes ; le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée*¹. Notre-Seigneur a été la douceur même ; il a été le bon pasteur ; il a guéri tous les malades qui sont venus réclamer sa bonté. Nul autre que lui n'a eu tous ces caractères et n'a opéré tous ces miracles. Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il voit le Messie établissant un sacerdoce nouveau, et se choisissant des prêtres qui ne seront pas de la race d'Aaron, mais tirés de la Gentilité. *Je choisirai*, dit le Messie par la bouche du Prophète, *je choisirai, parmi ceux qui auront échappé à l'incrédulité générale des Juifs, des hommes que je marquerai d'un signe particulier ; je les enverrai aux nations, ils tireront du milieu d'elles ceux qui deviendront vos frères. Ils les offriront à Dieu comme une oblation sainte, et je me choisirai parmi eux des prêtres et des lévites*². Notre-Seigneur seul a établi un sacerdoce nouveau, il a choisi des prêtres qui n'étaient point de la race d'Aaron ; il les a envoyés aux Gentils ; et, parmi les Gentils convertis à l'Évangile, il s'est formé des prêtres. Tous les docteurs juifs qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ rapportent comme nous, au Messie promis, les textes que nous citons. Or, tous ces textes se sont vérifiés en Notre-Seigneur : il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

¹ Isa., XLII, 1.

² Isa., LXVI.

Il décrit les ignominies et la mort du Messie dans un tel détail, qu'on croit lire un Évangéliste plutôt qu'un Prophète. Écoutons-le : *Le rejeton de Jessé s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau qui sort d'une terre aride ; il est sans beauté et sans éclat, nous l'avons vu et nous ne l'avons pas reconnu. Il nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleur. On l'a mis au nombre des scélérats ; il a été condamné par des juges ; on l'a retranché de la terre des vivants et il est mort au milieu des douleurs, Il a été immolé parce que lui-même l'a bien voulu. On l'a mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger. Il s'est tu comme un agneau devant celui qui le tond. Ce n'est point pour ses péchés qu'il souffre ; il a pris sur lui nos langueurs et nos iniquités ; et il a été percé de plaies, et nous avons été guéris par ses meurtrissures ¹.*

Notre-Seigneur, au jour de sa passion, a perdu tout son éclat, son beau visage était méconnaissable ; il a été l'homme de douleurs, il a été comparé au scélérat Barabbas, et crucifié entre deux larrons ; il a été condamné par Pilate ; il est mort au milieu des tourments, il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre, mais pour prier en faveur de ses bourreaux. Il était innocent, mais il s'était chargé d'expier les péchés de tous les hommes ; il s'est livré à la mort de lui-même, et les prodiges qui accompagnèrent son dernier soupir prouvèrent qu'il ne tenait qu'à lui de ne pas se livrer à ses ennemis. Notre-Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il annonce qu'en récompense de ses souffrances et de sa mort le Messie sera vainqueur du démon et du monde, et que son sépulcre sera glorieux. *Mais, parce qu'il a souf-*

¹ Isa., LIII, 5, 8, 9.

*fert la mort, continue le Prophète, une longue postérité naîtra de lui ; son sépulcre sera glorieux. Il s'est acquis l'empire, il partagera les dépouilles des forts ; il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, il en sera rassasié, et sanctifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes*¹. Notre-Seigneur a vu tous les peuples accourir à lui après sa mort. Son tombeau est depuis dix-huit siècles l'objet de la vénération du monde entier ; l'Orient et l'Occident s'en sont disputé la possession ; ils y envoient de riches présents, et leurs députés veillent nuit et jour à sa conservation. Sa doctrine a procuré le salut à des millions d'hommes de tous les pays et de tous les siècles. Notre-Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Enfin il voit la prodigieuse fécondité de l'Église. Cette Église, formée d'abord dans le Paradis terrestre, avait été longtemps stérile et n'avait donné à Dieu que peu d'adorateurs.

Mais, devenue féconde par le sang du Sauveur, elle va, dit le Prophète Isaïe, s'étendre dans toutes les nations et peupler la terre entière de fidèles et de saints. Rien n'égale la magnifique peinture qu'il trace de cette étonnante propagation de l'Évangile. *Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point, chantez des cantiques, poussez des cris de joie, parce que celle qui était abandonnée, c'est-à-dire la Gentilité, a maintenant plus d'enfants que celle qui avait un mari, c'est-à-dire que la nation juive unie au Seigneur par l'alliance d'Abraham. Levez les yeux, voyez cette grande multitude qui vient se réunir à mon peuple ; tous ces nouveaux enfants seront pour vous comme un habillement précieux dont vous serez revêtue. Vos déserts, vos so-*

¹ Isa., II, 10, etc.

litudes, seront trop étroits pour recevoir toute cette multitude qui vient à vous. J'étendrai ma main vers les nations et j'élèverai mon étendard devant tous les peuples ; ils vous apporteront vos fils et vos filles ; alors toute chair saura que je suis le Seigneur ¹.

Notre-Seigneur a établi son Église ; cette sainte Épouse lui a donné rapidement une si grande multitude de Chrétiens, ses fidèles enfants, que, dix ans après la mort du Sauveur, saint Paul écrivait que l'Évangile était prêché et cru dans tout l'univers, et qu'un siècle plus tard, Tertulien disait aux Païens : Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons déjà vos villes, vos bourgades, vos armées, vos camps, le sénat, le forum, le palais ; nous ne vous laissons que vos temples et vos théâtres ².

Ainsi tous les traits du Rédempteur, marqués par le prophète Isaïe, conviennent à Notre-Seigneur et ne conviennent qu'à lui. Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Isaïe.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir envoyé tant de Prophètes à votre peuple pour le rappeler à la pénitence et lui annoncer le Messie. Rendez-moi docile à la voix des Prophètes de la nouvelle Loi, vos ministres, qui me rappellent de votre part à la pénitence et qui m'annoncent le Ciel en récompense de ma docilité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai avec respect le Catéchisme.*

¹ Isa., XLIX. — ² Apol., c. XXXVIII.

XL^e LEÇON

LE MESSIE PRÉDIT (SUITE).

Osée, Prophète. — Événements prochains qu'il prédit. — Ce qu'il annonce du Messie. — Michée, Prophète. — Événements prochains. — Ce qu'il annonce du Messie. — Joël, Prophète. — Jérémie, Prophète. — Sa vie. — Ses prophéties.

Après leur division, les deux royaumes d'Israël et de Juda tombèrent dans d'étranges désordres. Jamais on ne vit plus de crimes et plus de penchant à l'idolâtrie. De son côté, Dieu, qui ne cesse d'aimer les hommes, ne se montra jamais plus attentif à veiller sur le saint dépôt de la Religion, à conserver la tradition de la grande promesse et à proclamer solennellement la venue du Rédempteur. Ces temps mauvais furent l'époque des prophéties les plus nombreuses et les plus détaillées.

Isaïe vivait encore, que déjà un nouveau Prophète faisait entendre sa voix dans Juda : ce nouvel envoyé de Dieu fut Osée, fils de Béeri, né environ sept cents ans avant Notre-Seigneur. On ne sait aucun détail sur sa vie ni sur sa mort. Pour prouver aux Juifs que ses prophéties touchant le Rédempteur et les temps postérieurs à sa venue, sont véritables, il leur annonce deux événements qui doivent bientôt s'accomplir : le premier, c'est la ruine de Samarie ; le second, la ruine du royaume de Juda.

Il prédit que le Messie encore enfant ira en Égypte, et que son Père l'en rappellera. Le Seigneur lui-même, parlant figurément par l'organe de son Prophète, s'exprime ainsi : *Israël n'était encore qu'un enfant, lorsque je l'ai*

*aimé, et j'ai rappelé mon fils de l'Égypte*¹. Notre-Seigneur, encore enfant, fut conduit en Égypte avec sa mère par saint Joseph, qui en avait reçu l'ordre du Ciel, et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin, dit saint Matthieu, que fût accompli ce que le Seigneur avait dit par la bouche du Prophète : *J'ai rappelé mon fils de l'Égypte*². Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Osée.

Le grand caractère du Messie, la conversion des nations idolâtres qui n'étaient pas le peuple de Dieu, frappe le Prophète, et, parlant au nom du Tout-Puissant, il s'écrie : *J'ai appelé mon peuple celui qui n'était pas mon peuple, et l'objet de ma miséricorde celui qui n'était pas l'objet de ma miséricorde. Et il arrivera que ceux à qui il avait été dit : Vous n'êtes point mon peuple, seront appelés les enfants du Dieu vivant*³.

C'est Notre-Seigneur qui a converti les nations et qui a fait des Idolâtres son peuple bien-aimé et les enfants de Dieu. Il est donc le Messie prédit par Osée⁴.

Le même Prophète voit encore la réprobation des Juifs, l'état de désolation dans lequel ils vivent aujourd'hui, et enfin leur conversion à la fin des temps : *Les enfants d'Israël demeureront longtemps immobiles, sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans exercice public de leur religion. Et après cela les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et ils seront saisis de frayeur devant le Seigneur, en recevant les biens dont il les comblera dans les derniers jours*⁵.

Notre-Seigneur a été méconnu des Juifs ; ils sont aujour-

¹ Osee, II, 1. — ² Matth., II, 15. — ³ Osee, II, 23, 25, et I, 10.

⁴ Saint Paul lui-même applique à Notre-Seigneur les paroles de ce Prophète dans son Épître aux Romains (IX, 25).

⁵ Osee, III, 4, 5.

d'hui errants, sans autel et sans sacrifice. Cette première partie de la prophétie, dont nous voyons l'accomplissement de nos yeux, nous répond que la seconde partie s'accomplira de même, et qu'à la fin des temps les Juifs se convertiront. Ainsi, Notre-Seigneur est le seul à qui conviennent tous les caractères de cette prophétie ; ils ne conviennent qu'à lui seul : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Osée.

Vers le même temps parut un autre Prophète qui nous a laissé une des plus frappantes prédictions touchant le Rédempteur : ce Prophète, c'est Michée. Il annonce d'abord deux événements plus rapprochés, les malheurs et la ruine du royaume d'Israël, les malheurs et la ruine du royaume de Juda. Puis, passant au Messie, il s'exprime ainsi : *Et vous, Bethléem, Ephrata* (Ephrata est l'ancien nom de Bethléem), *vous n'êtes qu'un enfant dans les mille villes de Juda ; cependant c'est de vous que sortira Celui qui doit régner dans Israël, Celui dont la génération est éternelle* ¹.

En conséquence de cette prophétie, les Juifs savaient très-bien que le Messie naîtrait à Bethléem. Les Mages étant arrivés à Jérusalem, Hérode assembla tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, et leur demanda où devait naître le Christ, le Messie. Ils lui répondirent sans hésiter : C'est à Bethléem de Juda, suivant la prédiction du Prophète ; et ils lui citèrent les paroles de Michée. Le Messie devait donc naître à Bethléem. Or, c'est à Bethléem que Jésus-Christ a pris naissance dans le temps et au milieu des circonstances marquées pour la venue du Messie : il est donc le Rédempteur prédit par Michée.

¹ Mich., v, 11.

Le Prophète annonce que la génération du Rédempteur est éternelle ; qu'il convertira les nations ; que son empire n'aura point de fin, et qu'il sera notre Paix. *Son empire subsistera ; il paîtra son troupeau dans la force du Seigneur, et les peuples seront convertis, parce que sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités du monde : c'est lui qui sera notre Paix* ¹. Notre-Seigneur, Dieu et homme tout ensemble, est engendré dans le sein de son Père de toute éternité. Il est né dans le temps à Bethléem, de la plus pure des vierges ; lui seul possède un empire éternel ; lui seul a converti les nations ; lui seul jouit d'une puissance souveraine ; lui seul est notre paix, notre réconciliation par le sang qu'il a répandu sur la Croix. Vous le voyez, Notre-Seigneur est le seul à qui tous les caractères marqués dans cette prophétie conviennent à la lettre : il est donc le Messie prédit par Michée.

Joël, autre Prophète, contemporain du précédent, marque deux grands traits du Rédempteur : la descente du Saint-Esprit et le jugement dernier. Pour autoriser sa parole, Joël annonce un fait dont les Juifs ses contemporains virent l'accomplissement : c'est une famine épouvantable qui désola tout le pays. Voici en quels termes il s'exprime : *Écoutez ceci, vieillards, et vous tous, habitants de la terre, prêtez l'oreille. Est-il jamais rien arrivé de pareil de votre temps ou du temps de vos pères ? La sauterelle a mangé les restes de la chenille ; le ver, les restes de la sauterelle ; et la nielle, les restes du ver. Tout le pays est ravagé ; la terre est dans les larmes, parce que le pays est gâté ; la vigne est perdue, les oliviers ne font que languir. Pourquoi les bêtes se plaignent-elles ? Pourquoi*

¹ Mich., v, 4, 5

les bœufs font-ils retentir leurs mugissements, sinon parce qu'ils ne trouvent rien à paître, et que les troupeaux même de brebis périssent comme eux¹ ?

Passant ensuite au Messie, le Prophète nous le montre répandant son esprit sur l'Église et venant juger le monde avec un appareil formidable. *Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. En ces jours-là je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront².* Notre-Seigneur, suivant sa promesse, a envoyé son Saint-Esprit sur ses Apôtres, et ils ont prophétisé ; et ce divin Esprit a communiqué le don de prophétie à un très-grand nombre de fidèles des siècles suivants. Saint Pierre lui-même nous donne l'intelligence de cette prédiction.

Les habitants du Cénacle sont remplis du Saint-Esprit, et voilà que les Juifs de Jérusalem, frappés d'étonnement, se demandent les uns aux autres : *Que veut dire ceci ? Les autres s'en moquaient et disaient : Ce sont des gens ivres. Alors Pierre, se présentant avec les onze Apôtres, leur dit : Ces personnes ne sont pas ivres, comme vous le pensez ; mais c'est l'accomplissement de ce qui a été dit par le prophète Joël : Je répandrai mon esprit³ ;* et il rapporte la prophétie de Joël comme nous l'avons citée.

Le Prophète annonce en second lieu que le Messie viendra juger le monde avec un appareil formidable. C'est le Messie lui-même qui parle : *Je ferai paraître des prodiges dans le Ciel et sur la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la*

¹ Joël, 1. — ² Joël, 11, 28. — ³ Act., 11, 15.

lune en sang, avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive. J'assemblerai tous les peuples, je les conduirai dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec eux ¹.

Notre-Seigneur viendra juger le monde ; il nous annonce lui-même dans l'Évangile, et il nous dépeint les signes avant-coureurs de ce terrible jour dans des termes semblables à ceux du Prophète. Notre-Seigneur a envoyé le Saint-Esprit à ses Apôtres, suivant que Joël l'avait prédit. Notre-Seigneur viendra donc aussi juger le monde à la fin des temps : l'accomplissement de la première prophétie nous répond de l'accomplissement de la seconde. Notre-Seigneur est donc vraiment le Messie prédit par Joël.

Environ cinquante ans après les hommes inspirés dont nous venons de parler, Dieu suscita Jérémie : c'est le Prophète des douleurs. Il se défendit longtemps d'accepter la lugubre mission que le Seigneur voulait lui confier. *A, a, a,* disait-il, *Seigneur Dieu, je ne sais point parler : je ne suis qu'un enfant.* Le Seigneur lui répondit : Ne dites pas : Je ne suis qu'un enfant ; mais allez partout où je vous enverrai, et dites tout ce que je vous ordonnerai de dire. Ne craignez point de paraître devant eux, parce que je suis avec vous pour vous délivrer. Le Seigneur étendit sa main, toucha la bouche de Jérémie, et lui dit : Je mets présentement mes paroles dans votre bouche ; je vous établis aujourd'hui Prophète. Jérémie obéit enfin.

¹ *Joel*, II et III. Vallée de Josaphat signifie simplement, suivant l'hébreu, Vallée du jugement. On s'est amusé à calculer que le monde existant depuis six mille ans, toujours aussi peuplé qu'il l'est aujourd'hui, en donnant à chaque individu l'espace d'un pied carré, cinquante lieues carrées de France ou vingt-cinq d'Allemagne, suffiraient pour contenir toutes les générations. (Voyez *Catéch. phil. de Feller*, p. 562.)

Les malheurs dont il menaça les Juifs et la sainte liberté avec laquelle il les reprit de leurs désordres les irritèrent tellement contre lui, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. Après la prise de Jérusalem, une partie des Juifs restés dans la Judée se réfugièrent en Égypte, par la crainte du roi de Babylone. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein ; mais il fut contraint de les suivre avec son disciple Baruch. Là, il ne cessa de leur reprocher leurs crimes avec son zèle ordinaire. Il prophétisa contre eux et contre les Égyptiens. L'Écriture ne nous parle point de sa mort ; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent, l'an 590 avant Jésus-Christ.

Pour accréditer ses prophéties touchant le Rédempteur et les événements éloignés, il annonce aux Juifs des faits prochains, imprévoyables à la sagesse humaine, et dont néanmoins ils verront bientôt l'accomplissement. Citons entre tous les autres la ruine épouvantable de Jérusalem par Nabuchodonosor et la captivité de Babylone. Écoutez de quelle manière il prédit cette terrible catastrophe : Allez, lui dit le Seigneur, et prenez un vase de terre fait par un potier. Le Prophète prend un vase et sort de la ville.

Suivi des anciens du peuple et des anciens d'entre les prêtres, il s'arrête dans une vallée située aux portes de Jérusalem. *Roi de Juda et habitants de Jérusalem*, leur dit-il, *voici ce que dit le Seigneur des armées : Je ferai tomber cette ville en une si grande affliction, que quiconque en entendra parler en sera frappé comme d'un coup de tonnerre.* Élevant ensuite son vase de terre à la vue de tout le peuple, il ajoute : *Voici ce que dit le Seigneur des*

armées : Je briserai ce peuple et cette ville comme ce vase de terre. A ces mots, il met le vase en morceaux. Quelques années après le superbe Nabuchodonosor vint accomplir à la lettre cette triste prophétie : il ruina la ville de fond en comble et emmena le peuple captif à Babylone.

Passant ensuite aux événements éloignés, Jérémie annonce qu'à la naissance du Messie on fera mourir les petits enfants de Bethléem, et que leurs mères seront inconsolables. *Un grand bruit, s'écrie-t-il, a été entendu dans Rama, des plaintes et des cris lamentables : c'est Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point de consolation, parce qu'ils ne sont plus*¹.

Notre-Seigneur étant né à Bethléem, Hérode, pour le faire mourir, ordonna de massacrer les enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Alors on entendit les cris lamentables des mères ; et saint Matthieu nous dit que c'était l'accomplissement des paroles de Jérémie que nous venons de citer. Notre-Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Jérémie.

Le prophète n'a garde d'oublier le grand caractère du Libérateur. Il dit qu'il enseignera la vérité aux nations et qu'il fera avec les hommes une nouvelle alliance plus parfaite que l'ancienne : *Je vous ai établi Prophète pour les nations*², lui dit le Seigneur ; et le Messie lui-même ajoute, par l'organe de Jérémie : *Il viendra un temps où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda ; alors j'écrirai mes Lois dans leurs cœurs, et tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand*³. Notre-Seigneur seul a enseigné la vérité aux nations idolâtres ; il a converti le monde ; c'est lui qui a fait avec les

¹ Jérém., xxxi, 15. — ² Id., i, 6. — ³ Id., xxxi, 31.

hommes une nouvelle alliance plus parfaite que l'ancienne. Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Jérémie. Saint Paul reconnaît expressément que c'est de Notre-Seigneur que Jérémie a parlé dans cette prophétie ¹.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de nous avoir envoyé le Messie tant de fois prédit par les Prophètes ; faites que je l'écoute avec docilité comme une brebis fidèle, afin qu'au jour de son terrible jugement je mérite d'entendre cette consolante parole : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent : Dieu jugera cette action, cette parole, cette lecture.*

¹ *Heb.*, x, 14.

XLI^e LEÇON

LE MESSIE PRÉDIT (SUITE).

Ézéchiel, Prophète. — Événements prochains qu'il annonce. — Ce qu'il prédit du Messie. — Daniel, Prophète. — Son histoire. — Il explique le songe de Nabuchodonosor. — Enfants dans la fournaise.

Les terribles prédictions d'Isaïe, de Jérémie et des autres Prophètes contre Jérusalem s'étaient enfin vérifiées. Cette ville opulente avait été ruinée de fond en comble; son temple auguste, une des merveilles du monde, n'était plus qu'un amas de cendres, et ses habitants, emmenés par Nabuchodonosor, gémissaient à Babylone dans les fers de l'esclavage. C'est alors que parut un nouveau Prophète. Il fut suscité de Dieu pour reprendre et consoler les malheureux captifs, et surtout pour leur annoncer le Messie, libérateur de tous les hommes.

Ézéchiel, le grand Prophète dont nous voulons parler, fut conduit lui-même en captivité à Babylone, où il fit une partie de ses prédictions. Comme tous ses devanciers, pour prouver aux Juifs ce qu'il annonce du Rédempteur, il leur signale des événements prochains qu'ils verront de leurs yeux, d'autres dont le monde entier est encore aujourd'hui l'irrécusable témoin.

Le premier événement qu'il prédit à ses frères, c'est leur retour en Judée et la reconstruction du temple de Jérusalem ¹ : deux faits qui s'accomplirent à la lettre environ quarante ans après. Le second événement, qui prouve avec quelle pénétration divine Ézéchiel lisait dans l'avenir le

¹ *Ezech.*, xxxix et xlii.

plus reculé, c'est que depuis Nabuchodonosor, contemporain du Prophète, l'Égypte n'aura plus de rois de sang égyptien. Voici les termes de cette étonnante prédiction : *Je vais donner à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le pays d'Égypte : il en prendra tout le peuple, il en fera son butin : il n'y aura plus à l'avenir de princes du pays d'Égypte*¹. Qui eût jamais pensé que cette Égypte, la mère des sciences, l'institutrice des nations, serait à jamais privée d'un roi de race indigène, et qu'elle courberait éternellement son front sous un sceptre étranger? Et cependant voilà vingt-trois siècles que l'oracle d'Ézéchiel s'accomplit, et que, suivant la remarque d'un impie de nos jours², l'Égypte, enlevée à ses propriétaires naturels, a subi sans interruption le joug des étrangers.

Venant au Messie, Ézéchiel annonce qu'il sortira de la race de David, qu'il sera pasteur, mais pasteur unique, qui sauvera son troupeau et réunira toutes ses brebis dans le même bercail. Écoutons le Seigneur annonçant lui-même ce consolant événement par la bouche du Prophète : *Je sauverai mon troupeau ; il ne sera plus exposé en proie ; je jugerai entre les brebis et les brebis ; je susciterai sur elles, pour les paître, LE PASTEUR UNIQUE, DAVID MON SERVITEUR. C'est lui-même qui aura soin de les paître. Il sera au milieu d'elles comme leur prince*³.

Notre-Seigneur lui-même nous fait connaître le sens de cette prédiction, lorsqu'en parlant aux Juifs il dit : C'est moi qui suis le bon Pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Il a

¹ Ezech., xxx, 13. — ² Volney, *Voyage en Syrie*, t. I, c. vi. — ³ Ezech., xxxiv, 22.

amené ces autres brebis, c'est-à-dire les nations idolâtres. Il les a réunies aux brebis de la maison d'Israël, et il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule bergerie qui est l'Église, et un seul Pasteur qui est Notre-Seigneur. Ajoutez, pour que rien ne manque à l'accomplissement de la prophétie, que ce Pasteur unique devait être de la race de David, ou plutôt le vrai David. Or, Notre-Seigneur est de la race de David, et le David, c'est-à-dire le *bien-aimé* par excellence.

Ézéchiel ajoute que le Messie établira une alliance nouvelle plus parfaite que l'ancienne. *Je ferai avec mes brebis une alliance de paix*, dit le Messie par la bouche du Prophète. *Mon alliance sera éternelle. Je les multiplierai, et j'établirai pour jamais mon sanctuaire au milieu d'elles. Mon tabernacle sera chez elles ; je serai leur Dieu : elles seront mon peuple, et les nations sauront que c'est moi qui suis le Seigneur et le Sanctificateur d'Israël, lorsque mon sanctuaire sera pour jamais au milieu de mon peuple*¹. C'est Notre-Seigneur qui a établi une alliance nouvelle plus parfaite que l'ancienne, une alliance éternelle. C'est lui qui a réuni les Juifs et les Gentils dans un même bercail ; il est, de plus, de la race de David et le bien-aimé par excellence. Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Ézéchiel.

Vers le même temps, et dans la même ville de Babylone, prophétisa le dernier des grands Prophètes : c'est Daniel, dont voici l'intéressante histoire.

Nabuchodonosor voulut avoir à sa cour quelques enfants de cette nation juive, qu'il avait conduite en captivité. Son intention était de leur faire apprendre la langue et les sciences des Babyloniens. Il donna des ordres en consé-

¹ *Ezech.*, XXXVII.

quence à l'intendant de son palais. Le choix du ministre, dirigé par le Seigneur, tomba sur Daniel et sur trois de ses compagnons, nommés Ananias, Misaël et Azarias. Ils furent logés dans un appartement commode pour leurs études. En signe de sa faveur, le roi voulut qu'ils fussent nourris des viandes qu'on servait à sa table, et qu'on ne leur fit point boire d'autre vin que celui qu'il buvait. Ils devaient être ainsi élevés pendant trois ans, au bout desquels le roi les destinait à être mis au nombre de ses officiers, et à servir toujours en sa présence.

Une seule chose inquiétait ces vertueux enfants : c'étaient les viandes et le vin de la table du prince qu'on devait leur servir. Il pouvait aisément se trouver parmi ces aliments des mets défendus aux Juifs, et peut-être même offerts aux idoles : ils résolurent de n'en point user. Daniel en parla à l'intendant du palais chargé de leur nourriture. Celui-ci répondit que, le roi ne voulant à son service que des jeunes gens beaux, bien faits et de bonne mine, il avait expressément ordonné la manière dont ils devaient être nourris ; que si, faute d'user du vin et des viandes de la table du prince, ils perdaient quelque chose de leur embonpoint, on ne manquerait point d'en savoir la cause, et qu'il y allait de sa fortune, peut-être même de sa vie.

Daniel ne se découragea pas. Il s'adressa à Malassar, officier subalterne, chargé spécialement de lui et de ses trois compagnons. Donnez-nous, lui dit-il, comme nous le souhaitons, des légumes à manger et de l'eau à boire. Nous ne vous demandons que dix jours d'épreuve. Examinez ensuite notre visage, comparez-nous aux autres jeunes gens que vous nourrissez de la table du roi. Si vous avez lieu de vous repentir de votre complaisance, nous nous soumettrons à tout ce que vous voudrez. Malassar se rendit à

cette proposition. Daniel et ses compagnons ne vécurent pendant dix jours que de simples légumes, et néanmoins ils furent trouvés plus frais et mieux portants que le reste de la jeunesse nourrie de la table du prince. Malassar continua donc volontiers de les traiter de la sorte, et ce fut toujours avec le même succès.

Les trois années de leur instruction étant expirées, le jour arriva de présenter au roi les quatre jeunes Israélites. Nabuchodonosor fut charmé de la bonne grâce, répandue sur leur visage et sur toute leur personne. Il le fut bien davantage de leur habileté et de leur savoir. Je n'ai pas dans mon royaume, s'écria-t-il, de docteurs comparables aux quatre jeunes Hébreux. Il n'hésita pas à les retenir auprès de lui ; il leur donna des emplois à la cour, et voulut qu'ils servissent toujours en sa présence. Tel fut le commencement de la grande élévation du prophète Daniel. Le Seigneur, toujours infiniment bon, préparait ainsi des ressources aux Israélites captifs.

Quelques années après, Nabuchodonosor eut un songe dont il fut vivement inquiet. A son réveil, il fit venir tous les enchanteurs, les devins et les magiciens de Babylone : J'ai eu cette nuit, leur dit le roi, un songe qui m'a épouventé ; mais le trouble qui l'a suivi m'en a fait perdre absolument la mémoire. Si vous parvenez à me rappeler mon songe et à m'en donner l'explication, je vous promets une récompense digne de moi ; mais, si vous trompez mon attente, je vous ferai tous mourir jusqu'au dernier.

Ce que vous demandez, seigneur, lui répondirent-ils, n'est possible à aucun mortel. Le roi, furieux, ordonna de les mettre à mort. Cet ordre s'exécutait sans pitié, lorsque Daniel, rempli de confiance en Dieu et subitement inspiré, courut chez le roi, qu'il trouva plongé dans une

noire mélancolie ; il le conjura de lui accorder quelques moments pour lui expliquer le songe qu'il avait eu. Allez, Daniel, lui dit le roi, prenez le temps dont vous avez besoin.

Daniel se retira et passa la nuit en prières. Le matin étant arrivé, un des officiers de la cour l'introduisit dans l'appartement du prince, et il dit en le lui présentant : Voici, seigneur, un des captifs de Jérusalem qui donnera au roi, mon seigneur, l'éclaircissement qu'il désire. Croyez-vous, dit le prince à Daniel, pouvoir me rappeler mon songe et m'en donner l'explication ? Le songe que vous avez eu, lui répondit modestement Daniel, surpasse les lumières de tous les magiciens. Mais il est un Dieu dans le Ciel, et c'est le seul Dieu que j'adore, pour qui rien n'est caché, qui révèle, quand et à qui il lui plaît, les choses les plus obscures. C'est lui, grand prince, qui vous a montré, pendant l'obscurité de la nuit, les événements qui doivent s'accomplir dans les derniers temps.

Le prince et toute sa cour avaient les yeux fixés sur le jeune Prophète, lorsqu'il commença de la sorte : Voici, seigneur, le songe que vous avez eu. Il s'est présenté devant vous une grande statue. Cette grande statue était debout à vos yeux, et son regard était terrible. Elle avait la tête d'un or très-pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Vous étiez extrêmement attentif à cette vision, lorsqu'une pierre s'est détachée d'elle-même de la montagne ; elle a frappé les pieds de la statue, et elle les a brisés. La statue elle-même a été réduite en cendres, comme la poussière que le vent emporte dans l'été. Mais la pierre qui a frappé la statue est devenue une grande montagne, et elle a rempli toute

l'étendue de la terre : tel est votre songe, grand roi.

En voici l'explication : Vous, prince, vous êtes le plus grand des rois ; c'est vous que représente la tête d'or ; après votre empire, il s'en élèvera un autre moindre que le vôtre, figuré par l'argent. Il en viendra un troisième, figuré par l'airain, qui s'étendra sur toute la terre. Le quatrième empire, semblable au fer qui brise tous les métaux, domptera aussi, et renversera quiconque voudra s'opposer à son établissement. Cependant ce quatrième royaume sera affaibli par ses divisions, c'est ce qui est exprimé par le mélange du fer avec l'argile dans les pieds de la statue. Enfin, dans les temps que ces royaumes subsisteront encore, le Dieu du Ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit et qui renversera tous les autres empires. Il vous a été représenté sous la figure de cette pierre qui, détachée d'elle-même de la montagne, a réduit en poudre l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or.

Pour nous, qui vivons après l'événement, il nous est facile de reconnaître ces empires, dont la succession est annoncée par Daniel. Le premier, représenté par la tête d'or, est l'empire des Babyloniens ; le second, représenté par la poitrine d'argent, celui des Mèdes et des Perses ; le troisième, figuré par le ventre, les cuisses d'airain, est celui des Grecs, sous Alexandre le Grand. Cet empire, nous dit le Prophète, commandera à toute la terre. En effet, Alexandre porta ses conquêtes dans les trois parties du monde. Le quatrième royaume, représenté par les jambes de fer, désigne clairement l'empire romain. Comme le fer brise les métaux, cet empire a brisé et réduit en poudre tous les royaumes qui subsistaient avant lui dans les trois parties du monde connu.

Quant à cette pierre qui se détache de la montagne sans

la main d'aucun homme, qui brise la statue, qui grossit ensuite, qui couvre toute l'étendue de la terre, qui forme un empire dont la durée sera éternelle, elle marque clairement l'empire spirituel de Notre-Seigneur, empire formé sans le secours d'aucun homme, empire vainqueur de tous les autres, empire qui ne passera point à un autre peuple, empire aussi étendu que le monde et aussi durable que les siècles. A quel autre qu'au royaume de Jésus-Christ ces caractères pourraient-ils convenir ?

Au discours du Prophète, Nabuchodonosor, saisi d'étonnement au delà de tout ce qu'on peut dire, et regardant Daniel comme un Dieu caché sous la figure d'un homme, se jeta le visage contre terre ; il l'adora profondément, et commanda qu'on lui offrît de l'encens et qu'on lui sacrifiât des victimes. Daniel empêcha ce culte impie, et s'empressa de reporter tous ces hommages au Dieu qui l'avait inspiré. Nabuchodonosor reconnut que le Dieu de Daniel était vraiment le Dieu des dieux et le Maître des rois. Puis il éleva Daniel et ses compagnons aux premières dignités de l'empire.

Les jeunes Hébreux éprouvèrent bientôt comme tant d'autres que, pour être haï, il n'est pas nécessaire d'être méchant, il suffit d'être heureux. La faveur dont ils étaient l'objet leur attira des ennemis jaloux qui résolurent de les perdre. Ils persuadèrent à Nabuchonosor de défendre à tous ses sujets d'adorer d'autre Dieu que les dieux de Babylone. Le prince ordonna donc qu'on fit une grande statue d'or, haute de soixante coudées, et qu'on la plaçât au milieu d'une vaste plaine, aux environs de Babylone. En même temps l'ordre fut donné aux officiers de l'armée, aux magistrats, aux juges, aux intendants, aux gouverneurs des provinces, de se trouver dans la

plaine au jour marqué, pour rendre à la statue le culte religieux que le roi lui destinait; et cela sous peine d'être jeté à l'heure même dans une fournaise ardente.

Les trois compagnons de Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, se rendirent avec les autres dans la plaine. Mais, au moment où l'on donna le signal à tous les assistants de se prosterner le visage contre terre, les trois Israélites demeurèrent debout sans donner aucun signe d'adoration. Leurs ennemis coururent en avertir le roi. Outré de colère, Nabuchodonosor ordonne qu'on les jette aussitôt dans la fournaise, chauffée sept fois plus qu'à l'ordinaire. Il fait saisir les généreux athlètes par les plus forts de ses gardes, leur fait lier les pieds et les mains, et lancer au milieu des flammes. Mais le Dieu d'Israël y descend avec eux, le feu consume leurs liens, en respectant leurs personnes, et ils se promènent tranquillement dans le gouffre embrasé. Bientôt on les entend chanter les louanges du Seigneur.

A la vue du miracle, Nabuchodonosor s'approche de la fournaise, et il les appelle : Serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez à moi. Il proclama lui-même que le Dieu d'Israël était le seul vrai Dieu, et fit un édit par lequel il défendit, sous peine de mort, de le blasphémer. Cet hommage solennel est une nouvelle preuve de cette miséricordieuse providence du Père céleste, qui ne permettait les persécutions de ses serviteurs et le mélange de son peuple avec les nations infidèles, que pour faire éclater sa gloire, affermir Israël dans la foi de ses pères et préparer peu à peu les Gentils au culte du vrai Dieu.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'a-

voir conservé au milieu des flammes vos fidèles serviteurs; donnez-moi leur fidélité à votre sainte Loi et leur courage pour braver le respect humain, afin d'être délivré moi-même des flammes éternelles.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je n'accepterai jamais d'aliments gras les jours défendus.*

XLII^e LEÇON

LE MESSIE PRÉDIT (SUITE).

Suite de l'histoire de Daniel. — Vision de Balthazar. — Daniel l'explique. — Balthazar est tué. — Daniel dans la fosse aux lions. — Idole de Bel. — Daniel prédit l'époque de la naissance du Messie.

On comprend sans peine que le miracle opéré dans la fournaise affermit le crédit des jeunes compagnons de Daniel. Ces vertueux Israélites ne profitèrent de leur autorité que pour faire connaître le Dieu puissant qui les avait conservés, et adoucir le sort de leurs frères captifs dans toute l'étendue de l'empire.

Cependant Nabuchodonosor mourut, et, sous le règne de son successeur, Daniel fut oublié. Il était avancé en âge et ne songeait qu'à servir le Seigneur son Dieu dans le silence, et à prier pour ses chers captifs ; mais le Maître avait des vues bien différentes de celles du serviteur. C'était de ce même Daniel, tout âgé et tout oublié qu'il était, que la Providence voulait se servir pour consommer le grand ouvrage de la délivrance de son peuple.

Balthazar, petit-fils de Nabuchodonosor, venait de monter sur le trône de son aïeul. Beaucoup plus occupé de ses plaisirs que du soin de son royaume, il s'avisa un jour de faire un somptueux festin, où il invita mille des plus grands seigneurs de son royaume. Livré sans mesure à une folle joie, le roi but excessivement, et, dans son ivresse, il ordonna à ses officiers d'apporter dans la salle du festin les vases d'or et d'argent, que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem, afin d'y faire boire

avec lui ses seigneurs et les femmes qui se trouvaient au festin. Le roi donna l'exemple, et chacun se fit un mérite de le suivre. C'était à qui profanerait avec plus d'insolence les vases sacrés. Ils y buvaient le vin à grands coups, en chantant des hymnes à l'honneur de leurs fausses divinités. Le malheureux Balthazar, mettant ainsi le comble à ses crimes, remplissait la mesure fatale que Dieu attendait pour détruire sa monarchie.

Tout à coup on vit paraître comme les doigts de la main d'un homme appliqués sur la muraille, vis-à-vis le lustre qui éclairait la salle du festin, et le roi voyait distinctement de ses yeux le mouvement de la main qui écrivait. Alors il change de couleur, son esprit se trouble, ses forces l'abandonnent, ses genoux tremblants se heurtent; il ne lui reste de force que pour crier : Qu'on appelle de suite les devins, les augures, tous les magiciens.

Il fut promptement obéi. Celui d'entre vous, leur dit-il, qui me lira cette écriture et m'en expliquera le sens, je le ferai revêtir de pourpre, je lui donnerai un collier d'or, il sera le troisième personnage de mon royaume. Tous ces fourbes se mirent à l'œuvre, mais leurs efforts furent inutiles. Le désespoir du roi augmentait : il retomba dans sa première défaillance, et sa cour épouvantée ne savait plus à qui avoir recours : c'était le moment que Dieu attendait.

La reine, informée de ce qui se passe, descend dans la salle du festin : Seigneur, dit-elle au roi, rassurez-vous. Il est un homme dans votre royaume à qui les dieux saints communiquent leur esprit : il se nomme Daniel. Faites-le venir, et il vous tirera de votre inquiétude. Le roi fit appeler Daniel, et du plus loin qu'il l'aperçut : Êtes-vous Daniel, lui dit-il, un des enfants de Juda que mon père a

amenés en captivité? Si vous m'expliquez cette écriture tracée sur la muraille par une main inconnue, vous serez revêtu de pourpre, vous porterez un collier d'or, et vous serez, après la reine et moi, le premier personnage de mon empire.

Daniel sentit tout le danger de la commission; mais il y avait près de quatre-vingts ans qu'il apprenait à ne pas trembler devant les puissances de la terre. Grand roi, dit-il à Balthazar, je n'accepterai point vos présents, mais je vais vous lire les paroles écrites sur la muraille et vous en donner l'explication. Cette écriture se compose de trois mots : *Mane, Thecel, Phares*. Voici ce qu'ils signifient : *Mane* : le Seigneur a compté les jours de votre règne, et ils touchent à leur fin. *Thecel* : vous avez été mis dans la balance, et vous avez été trouvé trop léger. *Phares* : votre royaume a été divisé et partagé entre les Mèdes et les Perses. Malgré le trouble et l'effroi qu'une semblable explication dut jeter dans son âme, le roi obligea le Prophète d'accepter les honneurs qu'il lui avait promis.

L'exécution de la terrible sentence était plus proche que Balthazar ne croyait. Cette nuit-là même, Cyrus, roi des Mèdes et des Perses, entre dans Babylone. Ses troupes pénètrent jusqu'au palais du roi, où Balthazar est tué au milieu du carnage de cette nuit à jamais fameuse par un festin sacrilège, par un miracle de la main de Dieu, par la mort d'un puissant monarque, par la fin d'une grande monarchie et par l'accomplissement des prophéties des trois Prophètes : de Daniel, qui avait annoncé, quelques années auparavant, la destruction de l'empire des Assyriens; d'Isaïe et de Jérémie, qui avaient, l'un deux cents ans, l'autre soixante-dix ans auparavant, prédit

dans le plus grand détail la prise de Babylone par les Mèdes et les Perses ¹.

Sous la nouvelle dynastie, Daniel jouit de la même faveur que sous les rois babyloniens. Jaloux de son mérite et de sa fortune, les seigneurs de la cour résolurent de le perdre. Ils persuadèrent au roi de défendre, par un édit solennel, de faire des vœux ou des prières, pendant l'espace de trente jours, à aucun homme ni à aucune divinité, dans toute l'étendue du royaume ; cela sous peine, pour ceux qui seraient surpris en contravention, d'être précipités dans la fosse des lions pour y être dévorés.

Rien n'était plus injuste et plus bizarre que cette proposition. Mais le roi craignait les grands de sa cour ; il se les croyait encore nécessaires, et l'édit fut publié. Daniel pouvait éluder l'édit du prince : il lui suffisait de ne paraître pas publiquement offrir des vœux à Dieu ; mais il reconnut que, dans cette circonstance, tenir secret le culte qu'il rendait au Seigneur, c'était le désavouer. Il ne changea donc rien à ses pratiques. Trois fois par jour il ouvrait, suivant sa coutume, les fenêtres de son appartement du côté de Jérusalem ; il fléchissait les genoux ; il priait, il adorait son Dieu. On l'épiait, et il ne l'ignorait pas. Dès qu'ils l'eurent surpris en prière, ses ennemis triomphants coururent rendre compte au roi du mépris qu'il témoignait pour ses ordres. Daniel, lui dirent-ils, cet esclave juif, devenu votre plus cher favori, est le premier infracteur de votre édit.

Au nom de Daniel, le roi fut sincèrement affligé. Il aimait ce grand homme, il respectait sa vertu, il honorait sa vieillesse et sentait tout le prix de ses services. Il

¹ *Isa*, XIII, XIV, XXI ; *Jerem.*, XXVII, 6 et 7, et I et LI.

ne répondit rien aux délateurs, et il ordonna de le laisser seul en attendant qu'il déclarât ses intentions.

Son dessein était de sauver Daniel : ses ennemis le comprirent. Ils rentrèrent brusquement chez le roi, et lui dirent d'un air menaçant : Nous ne savons, seigneur, ce qui arrête votre justice ; mais sachez que vous n'êtes pas au-dessus des lois, et que c'en est une fondamentale parmi les Mèdes et les Perses, que le prince ne peut révoquer ses propres édits. Le roi, intimidé, fit donc venir le Prophète. Touché de la présence de ce vénérable vieillard, il ne lui dit que ces deux mots : Allez, Daniel, où vos ennemis vous entraînent ; votre Dieu, que vous n'avez cessé d'adorer, vous délivrera. Il en était si convaincu, qu'il voulut suivre de près les exécuteurs de sa sentence. Accompagné de toute sa cour, il s'avança sur le bord de la fosse ; et, Daniel y ayant été précipité, il en fit fermer l'entrée avec une pierre qu'il scella de son sceau et de celui de tous les seigneurs de sa suite, afin que la malice des hommes n'ajoutât rien à la cruauté des bêtes.

Le roi s'en retourna dans son palais, livré à une inquiétude mortelle : il ne put prendre ni nourriture ni repos. Dès la pointe du jour, il se lève pour se transporter à la fosse des lions. Il s'en approche en tremblant ; et, les yeux baignés de larmes, il s'écrie d'une voix tremblante : Daniel, fidèle serviteur du Dieu vivant, votre Dieu a-t-il pu vous délivrer de la fureur des lions ? Oui, seigneur, répond tranquillement Daniel ; mon Dieu a envoyé son Ange, qui a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal.

Au comble de la joie, le roi ordonna que Daniel fût incessamment tiré de la fosse. On ne trouva sur son corps aucune blessure, et le monarque infidèle, voyant de ses

yeux ce que peut la foi du vrai Dieu pour le salut de ceux qui mettent en lui leur confiance, ne résista pas à un miracle si palpable. Il adora ce Dieu souverain dans toute la sincérité de son cœur, et fit jeter les accusateurs de Daniel dans la fosse. Les malheureux n'étaient pas encore au fond du lac, que les lions avaient déjà déchiré leurs chairs et brisé leurs os.

Daniel, plus puissant que jamais, employa toutes les ressources de sa sagesse pour tirer de l'idolâtrie le nouveau roi qui venait de monter sur le trône de Babylone : ce roi était le grand Cyrus. A son arrivée dans ses États, ce prince trouva une idole nommée Bel, en grande vénération parmi les Babyloniens ; il s'en déclara l'adorateur, et régulièrement tous les jours il allait lui rendre ses hommages. Rien ne put résoudre Daniel à le suivre dans le temple du faux dieu. Le roi remarqua l'absence de son ministre. Pourquoi, lui dit-il, n'adorez-vous pas Bel ? C'est, répondit le saint vieillard, que je n'adore point les idoles faites de la main des hommes. Il est un Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui est le maître absolu de toutes les créatures. C'est celui-là que j'adore dès l'enfance et que j'adorerai toujours. Mais, quoi ! reprit Cyrus, est-ce que Bel n'est pas un Dieu vivant ? Ne voyez-vous pas combien il mange et boit chaque jour ?

En effet, l'idole de Bel était une énorme statue à laquelle on servait tous les jours, sans y manquer, douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons et six monstrueux vases du meilleur vin. Ce n'était là qu'un de ses repas, et jamais il ne restait rien pour le lendemain. Seigneur, reprit Daniel en souriant, ne vous y trompez pas. Ce prétendu dieu n'est qu'une

statue de terre revêtue d'airain. Je vous réponds que jamais il n'a bu ni mangé.

Cyrus, étonné, fait appeler les prêtres de Bel et leur dit d'un ton de maître : Si vous ne me dites pas quel est celui qui consomme les viandes et le vin qu'on sert devant Bel, je vous ferai tous mourir. Mais si vous me montrez que c'est le dieu qui s'en nourrit, je ferai mourir Daniel pour venger Bel des blasphèmes qu'il a vomis contre lui. J'y consens, dit Daniel ; j'accepte la condition.

Les prêtres de l'idole triomphaient d'avance, et ils s'imaginaient déjà voir couler le sang de leur ennemi. Ils étaient au nombre de soixante-dix, sans y comprendre leurs femmes, leurs enfants et petits-enfants. Ils avaient ménagé sous la table de l'autel une entrée secrète dont ils ne craignaient pas qu'on pût avoir le moindre soupçon. C'est par là qu'ils entraient toutes les nuits et qu'ils emportaient les viandes, la farine et le vin : leur coup leur paraissait immanquable.

Ils conjurèrent le roi de se transporter à leur temple avec Daniel et lui dirent : Nous allons sortir ; et vous, prince, faites apporter les viandes, la farine et le vin accoutumés. Vous ferez fermer la porte du temple ; vous la scellerez de votre cachet royal. Vous y reviendrez demain matin, et, si vous ne trouvez pas que Bel ait tout consommé pendant la nuit, vous nous ferez tous mourir. Si, au contraire, il a tout mangé, vous ferez mourir Daniel, qui a blasphémé notre dieu et calomnié ses ministres. Lors donc qu'ils furent sortis, le roi fit placer devant Bel sa nourriture accoutumée. Daniel, de son côté, ordonna à quelques-uns de ses domestiques de lui apporter de la cendre et un crible. Il la répandit sur le pavé du temple en présence du roi, fort étonné de cette bizarre manœu-

vre, dont il ne pénétrait pas le mystère. Le roi, accompagné de Daniel, sortit ensuite du temple et en fit fermer la porte, qu'il scella de son anneau.

Vers le milieu de la nuit, les prêtres de Bel entrèrent, selon leur coutume, avec leurs femmes et leurs enfants, dans le temple, par l'ouverture secrète qu'ils s'étaient ménagée. Ils emportèrent tout ce que le roi y avait fait placer. Ils firent ensemble un grand festin, où la joie éclata apparemment en mauvaises railleries sur la simplicité du bon roi et en insultes amères contre les entreprises de son vieux ministre : mais ils n'en étaient pas où ils pensaient.

Le roi, s'étant levé de grand matin, se fit accompagner de Daniel et se dirigea vers le temple. Dès qu'il en approcha : Les sceaux sont-ils entiers ? dit-il à son ministre. Prince, ils sont entiers, répondit Daniel. Le roi fait ouvrir la porte, et, voyant qu'il ne reste rien sur la table de l'autel, il s'écrie avec transport : Vous êtes grand, ô Bel ! vous justifiez d'une manière éclatante la sincérité de vos prêtres. Daniel se met à rire, et, prenant le roi pour l'empêcher d'entrer : Examinez, lui dit-il, le pavé du temple, et dites-moi quelles traces vous y voyez. On me joue, s'écrie le prince hors de lui-même. J'aperçois des vestiges de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants. Sur-le-champ il fait arrêter les prêtres de Bel et leurs familles, et les somme de lui dire quels sont les pas qu'il aperçoit. Tremblants de peur, ils lui montrèrent les ouvertures cachées par où ils entraient et s'emparaient de tout ce qui était servi à l'idole. Le roi les fit tous mourir, et il abandonna l'idole à la discrétion de Daniel, qui la renversa sur-le-champ, la mit en pièces et fit abattre le temple qui lui était consacré. C'est ainsi que Daniel amena Cyrus

à reconnaître le Dieu d'Israël, et à rendre aux Juifs la liberté.

Daniel est, comme nous avons dit, le dernier des grands Prophètes. En preuve de la vérité de ses prédictions touchant le Messie, il annonça plusieurs événements qui se réalisèrent sous les yeux mêmes des Juifs et des Babylo-niens. Le premier, c'est la succession de quatre grands empires. Il prédit que l'empire des Assyriens, dont Nabuchodonosor était roi, passerait aux Mèdes et aux Perses; que l'empire des Mèdes et des Perses passerait aux Grecs, commandés par Alexandre; et enfin que l'empire des Grecs passerait aux Romains ¹. Le second, c'est l'époque précise où Jérusalem, détruite par Nabuchodonosor, serait rebâtie ². Tout cela s'est accompli à la lettre : les Juifs et les historiens profanes mêmes en conviennent ³.

Passant au Rédempteur, il annonce que le Messie tant désiré viendra dans 490 ans; qu'il sera mis à mort; que les Juifs le renieront et cesseront d'être son peuple; que le temple et la ville de Jérusalem seront détruits; que le Messie établira une nouvelle alliance; que les sacrifices de l'ancienne Loi cesseront; et qu'alors commencera la désolation dans laquelle nous voyons encore aujourd'hui le peuple déicide. Pour bien entendre les paroles de Daniel, il faut remarquer qu'il y avait chez les Juifs, ainsi que chez d'autres peuples, deux sortes de semaines : les semaines de jours, comme les nôtres, et les semaines d'années, qui étaient de sept ans. Il s'agit de ces dernières dans la célèbre prophétie de Daniel, dont voici le texte.

L'archange Gabriel parle à Daniel, et lui dit : *Soixante-dix semaines, c'est-à-dire 490 ans, ont été fixées à l'égard de*

¹ Dan., II, 36 et sqq. — ² Dan., IX, 25. — ³ Bossuet, *Hist. univ.*, 1^{re} partie.

votre peuple et de votre ville sainte. Alors les prévarications cesseront ; le péché prendra fin ; l'iniquité sera expiée, la Justice éternelle viendra, les visions et les prophéties seront accomplies. Celui qui est le Saint des saints recevra l'onction ; le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le reniera ne sera plus son peuple. Un peuple étranger viendra avec son chef ; il détruira la ville et le sanctuaire, qui seront entièrement ruinés. La guerre sera suivie de la désolation qui a été résolue. Le Christ confirmera son alliance avec le monde. Alors les sacrifices seront abolis. L'abomination et la désolation seront dans le temple, et la désolation n'aura plus de terme ¹.

Par cette prophétie, il est démontré clair comme le soleil : 1° que le Messie est venu. En effet, Daniel annonce que la ruine du temple et de la ville de Jérusalem doit suivre la mort du Christ. Le Christ sera mis à mort, dit-il, et la ville et le sanctuaire seront détruits. Jérusalem a été prise et détruite, et son temple brûlé par les Romains l'année 70 de l'ère vulgaire. Le Christ ou le Messie prédit par Daniel était donc venu, il avait donc été mis à mort avant cette époque. C'est donc vainement que les Juifs attendent encore le Messie.

2° Il est démontré par la même prophétie que le Christ ou le Messie prédit par Daniel est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En effet, le Messie annoncé par Daniel doit expier les iniquités du monde. C'est Notre-Seigneur qui a expié les iniquités du monde, c'est de lui que saint Jean-Baptiste disait : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. — Le Messie prédit par Daniel doit

¹ Dan., ix.

ramener sur la terre le règne de toutes les vertus. C'est Notre-Seigneur qui a ramené sur la terre le règne de toutes les vertus, en abolissant l'idolâtrie et en rappelant tous les peuples à la connaissance du vrai Dieu. — Le Messie prédit par Daniel doit accomplir en lui toutes les prophéties. Notre-Seigneur a littéralement accompli toutes les prophéties, soit dans sa naissance, soit dans sa vie, soit dans sa mort et dans sa résurrection.

— Le Messie doit être le Saint des saints, Dieu en un mot. Notre-Seigneur est le Saint par excellence, si saint, qu'il défiait ses plus mortels ennemis de trouver en lui aucun péché. Il a fait, pour prouver qu'il était Dieu, une foule de miracles que les Juifs n'ont jamais pu contester, celui, par exemple, de la résurrection de Lazare. — Le Messie prédit par Daniel doit établir une nouvelle alliance. Notre-Seigneur, seul, a établi une nouvelle alliance avec le monde. — Le Messie prédit par Daniel doit être mis à mort, et, à cause de cette mort, le peuple juif cessera d'être le peuple de Dieu ; Jérusalem et le temple seront détruits. Notre-Seigneur a été mis à mort par les Juifs, qui l'ont renié ; c'est depuis cette mort et à cause de cette mort, suivant la prédiction même de Notre-Seigneur, que les Juifs sont tombés dans l'état de désolation où nous les voyons aujourd'hui, et que la ville et le temple de Jérusalem ont été ruinés de fond en comble. Notre-Seigneur réunit tous les caractères du Messie prédit par Daniel ; ces caractères ne conviennent qu'à lui seul : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Daniel.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie

d'avoir annoncé avec tant de précision la naissance et les caractères du Messie ; c'est avec transport que je reconnais ce divin Messie dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui réunit en lui seul tous les caractères du Messie prédit par Daniel.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour la conversion des Juifs.*

XLIII^e LEÇON

LE MESSIE PRÉDIT (SUITE).

Édit de Cyrus. -- Retour des Juifs dans la Judée. — Aggée, Prophète. — Zacharie, Prophète. — On rebâtit la ville et le temple de Jérusalem. — Malachie, dernier Prophète.

Les efforts de Daniel pour la délivrance des Juifs et leur retour dans leur patrie, furent enfin couronnés du plus heureux succès. Cyrus donna ce fameux édit par lequel il accordait aux Juifs, captifs dans l'empire de Babylone, une pleine liberté de rentrer dans la Judée, de rebâtir le temple et de repeupler Jérusalem. On s'empressa de prendre les mesures pour profiter incessamment de la permission du prince. Comme il n'était pas possible que tous les Juifs retournassent à la fois dans un pays inculte, où la terre, depuis près de soixante-dix ans, ne produisait aucun fruit, une partie des captifs seulement se mit en marche sous la conduite du grand prêtre Josué, et de Zorobabel, jeune prince de la famille de David. Cyrus leur remit tous les vases sacrés du temple de Jérusalem. Il les fit compter en sa présence, et, tant en or qu'en argent, on en trouva jusqu'à cinq mille quatre cents.

On partit le dixième mois de la soixante-dixième et dernière année de la captivité. Le voyage fut long, parce que Jérusalem était éloignée de Babylone d'environ trois cents lieues, et qu'on conduisait les familles entières, vieillards, femmes et enfants. Après quatre mois d'une marche pénible, on posa enfin le pied sur la terre de Judée. Dès qu'on fut arrivé, on fit le dénombrement de la troupe,

qui se trouva monter à quarante-deux mille trois cent soixante personnes. Le premier soin des exilés, de retour dans leur patrie, fut d'élever un autel au Seigneur, en attendant que les ressources permissent de lui bâtir un temple. Un an plus tard, ils en jetèrent les fondements ; mais de grandes difficultés étant survenues, suivant la prophétie de Daniel, l'ouvrage interrompu ne fut continué que plusieurs années après.

Comme Josué, Zorobabel, et surtout les vieillards, qui avaient vu le temple de Salomon, étaient dans le découragement, et pleuraient en voyant combien le nouveau temple serait inférieur à l'ancien, le Seigneur voulut bien consoler les uns et encourager les autres.

Dans cette vue, il appela le prophète Aggée, et lui dit : Parlez à Zorobabel, chef de Juda, et à Josué, grand prêtre, et à tout le peuple, et dites-leur : Pour quiconque d'entre vous a vu l'ancien temple dans toute sa gloire, celui-ci ne paraît-il point à ses yeux comme n'étant rien ? Cependant, ô Zorobabel ! prenez courage, dit le Seigneur ; Josué, grand prêtre, prenez courage, et vous tous, restes de mon peuple, prenez courage et mettez-vous à l'œuvre. *Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers : j'ébranlerai tous les peuples et le* DÉSIRÉ DE TOUTES LES NATIONS VIENDRA, *et je remplirai de gloire cette maison par sa présence. La gloire de ce dernier temple sera plus grande que celle du premier, car c'est en ce lieu que je donnerai la PAIX* ¹.

Les Juifs et les Chrétiens ont toujours soutenu que cette prédiction regarde le Messie. Or, elle prouve deux choses : la première, que le Messie est venu. En effet, le Pro-

¹ Agg., II.

phète annonce que le Messie viendra en personne dans le second temple, et c'est pour cela que la gloire de ce second temple surpassera infiniment celle du premier. Comme ce second temple a été brûlé par les Romains, l'an 70 de l'ère chrétienne, le Messie était donc venu avant cette époque, et c'est bien vainement que les Juifs continuent de l'attendre.

La seconde chose, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment le Messie prédit par Aggée. En effet, le Prophète annonce qu'à la venue du Messie, Dieu ébranlera le ciel et la terre, la mer et tout l'univers. Or, à la venue de Notre-Seigneur, le ciel, la terre, la mer, ont été ébranlés par des prodiges : le concert des Anges qui ont annoncé sa naissance, l'étoile qui l'a indiquée aux Mages, le ciel ouvert à son baptême, les ténèbres qui ont couvert le monde à sa mort, ont été autant de prodiges opérés dans le ciel ; la terre a été étonnée de l'éclat de ses œuvres ; la mer a senti sa toute-puissance ; d'un mot il a apaisé ses vagues furieuses et obligé ses flots agités à servir de base solide aux pieds de saint Pierre ; l'univers a été mis en mouvement par la chute successive des grandes monarchies des Perses et des Grecs, envahies par les Romains.

De plus, le Prophète désigne le Messie sous le nom de Désiré des nations ; c'est ainsi que Jacob, mourant, le désignait lui-même à ses fils. Or, il est certain qu'à la venue de Notre-Seigneur tous les peuples étaient dans l'anxiété et dans l'attente d'un personnage mystérieux, qui devait paraître en Judée et devenir le maître du monde. On le croyait, nous disent deux historiens païens, Tacite et Suétone, sur la foi d'anciennes traditions répandues dans tout l'Orient. Depuis la venue de Notre-Seigneur, les nations ont cessé d'attendre ce personnage

mystérieux, qui devait sortir de la Judée et devenir le maître du monde ; donc Notre-Seigneur était vraiment le Désiré des nations ; et, puisque le Désiré des nations, comme nous avons vu, c'est le Messie, il s'ensuit nécessairement que Notre-Seigneur est vraiment le Messie.

Le Prophète annonce que c'est dans le second temple que le Seigneur *donnera la paix*. Cette paix n'est pas la paix limitée à certain peuple et à certain temps. C'est la *paix* simplement dite, la paix éternelle, constante, comprenant tous les biens, embrassant tous les peuples ; c'est la paix du Ciel avec la terre, la réconciliation de toutes les créatures avec le Créateur, du genre humain avec Dieu. Voilà l'ouvrage réservé au Messie prédit par Aggée.

Et maintenant, quel autre que Notre-Seigneur a donné la paix au monde, la paix avec Dieu, la paix comprenant tous les biens, embrassant tous les peuples ; la paix qui est la réconciliation du Ciel avec la terre ? N'est-ce pas lui dont les Anges ont annoncé la venue en disant : Paix aux hommes de bonne volonté ! N'est-ce pas lui qui a laissé au monde, pour unique héritage, la paix ? Je vous donne la paix, disait-il, je vous laisse ma paix, non pas la paix que le monde donne. Le divin Sauveur, ministre de cette paix, ne l'a-t-il pas annoncée dans le temple même de Jérusalem ? N'est-ce pas dans ce temple même que cette paix a été conclue, lorsque le Sauveur y répandit les prémices de son sang sous le couteau de la circoncision ? Notre-Seigneur est donc véritablement le Messie prédit par Aggée.

Pour prouver aux Juifs la vérité de ses prédictions touchant le Messie, le Prophète leur annonce le même jour des événements dont ils allaient être témoins. Le premier, c'est la cessation de la longue stérilité qui durait depuis près de dix ans, et le retour de l'abondance ; le second,

c'est la chute des royaumes étrangers, tels que le renversement de la monarchie des Perses par celle des Grecs, et de celle des Grecs par les Romains, et surtout la conservation de la race royale de Juda jusqu'à la naissance du Messie, qui, par les descendants de Zorobabel, devait sortir de David, de Jacob, d'Isaac et d'Abraham. Ces deux événements ont été vérifiés. Aggée prophétisait environ cinq cent vingt ans avant la venue de Notre-Seigneur.

A peine Aggée eut-il fait au peuple de Dieu toutes ces consolantes promesses, que Zacharie, autre Prophète du Seigneur, vint les confirmer et en ajouter de nouvelles. Suivant le devoir indispensable de tous les Prophètes, il commence par établir sa mission divine, en prédisant des événements prochains, dont l'accomplissement répondrait de la vérité de ses prédictions touchant le Messie.

Il annonce : 1° que Jérusalem, tant de fois infidèle, ne retombera plus dans l'idolâtrie, et qu'elle sera appelée la ville de la vérité. Cette prophétie s'est vérifiée à la lettre : depuis le retour de la captivité, Jérusalem ne se livra plus au culte des idoles ; 2° que, malgré toutes les apparences, Jérusalem serait rebâtie et repeuplée. On verra encore, dit ce Prophète, dans les places de Jérusalem, des vieillards qui auront un bâton à la main pour se soutenir à cause de leur grand âge, et les rues de la ville seront remplies de petits garçons et de petites filles qui joueront sur les places publiques ; 3° que la terre des Philistins, ces anti-ques ennemis du peuple de Dieu, serait abandonnée à la désolation. Cette dernière prédiction fut accomplie par Alexandre le Grand ¹, comme la précédente l'avait été par les rois de Perse.

¹ *Zuchar.*, VIII et IX.

Passant au Messie, le Prophète entre dans les plus intéressants détails. Il dit qu'il effacera l'iniquité du monde ; qu'il sera roi ; qu'il sera juste ; qu'il sera le Sauveur ; qu'il sera doux et humble ; qu'il entrera dans Jérusalem monté sur une ânesse et sur un ânon ; qu'il sera frappé, et qu'à cette vue ses Disciples l'abandonneront ; qu'il sera vendu pour trente pièces d'argent ; que cet argent sera apporté dans le temple et donné à un potier ; qu'il aura les mains percées ; enfin, il annonce qu'il convertira les nations, que ceux qui l'auront mis à mort finiront par le reconnaître, et qu'il aura un grand deuil dans Jérusalem ¹.

Notre-Seigneur a effacé l'iniquité du monde ; Notre-Seigneur est roi, il l'a hautement déclaré à Pilate, et il règne encore sur le monde, dont il a changé les idées et les mœurs ; il est juste, si juste, que ses ennemis n'ont pas pu trouver le moindre reproche à lui faire ; il est le Sauveur par excellence, il est doux et humble : *Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur* ². Il est entré à Jérusalem monté sur une ânesse suivie de son ânon ; c'est lui qui a été saisi au jardin des Oliviers et abandonné de ses Apôtres ; c'est lui et lui seul qui a été vendu pour trente pièces d'argent, et cet argent, le prix d'un Dieu, Judas le rapporta aux prêtres, qui en achetèrent le champ d'un potier : c'est lui et lui seul qui a converti les nations ; c'est lui et lui seul que les Juifs pleurèrent amèrement, lorsque après sa résurrection ils reconnurent qu'ils avaient crucifié le Fils de Dieu : Notre-Seigneur est donc véritablement le Messie prédit par Zacharie.

Encouragés par les paroles d'Aggée et de Zacharie sur la future grandeur du temple, les Juifs ne se rebutèrent

¹ *Zachar.*, III, VIII, IX, XII et XIII. — ² *Matth.*, XI, 29.

plus. Ils travaillèrent avec ardeur à la construction de cet édifice, sans que ni les fatigues ni les mauvais desseins de leurs ennemis pussent les décourager.

Quelques années après, Esdras, qui était encore à Babylone, où il occupait un rang très-distingué, obtint du roi la permission de conduire en Palestine une seconde colonie de Juifs restés dans ses États. Ayant réuni tous les voyageurs, il leur parla de la sorte : Nous sommes seuls, mes frères, sans armes, sans défense, au milieu d'un vaste pays que nous allons traverser, et environnés de peuples ennemis qui ne cherchent qu'à nous surprendre. J'aurais pu demander au roi des troupes pour nous accompagner, mais je vous avoue que j'aurais eu honte de le faire. Vous savez ce que j'ai dit à ce prince devant vous sur la puissante protection, dont le Seigneur notre Dieu honore tous ceux qui le cherchent dans la simplicité de leur cœur, et qui mettent en lui leur confiance. Mais, pour nous rendre dignes de sa protection, passons un jour dans le jeûne et la prière ; demandons-lui par de ferventes supplications qu'il daigne nous servir de guide et de protecteur durant notre marche.

Esdras eut la consolation de voir tous les voyageurs dans les mêmes sentiments que lui. Il n'y en eut pas un qui ne regardât la prière et le jeûne comme une défense, bien plus sûre que toutes les escortes qu'on aurait pu leur donner : leur espérance ne fut pas vaine. Arrivés heureusement dans leur patrie, ils s'unirent à leurs frères pour relever incessamment les ruines de Jérusalem et achever la construction du temple. Esdras eut le bonheur de terminer cet auguste ouvrage ; et le Seigneur choisit Néhémie pour rebâtir les murs de Jérusalem, et remettre la nation juive dans un état capable de se faire respecter

des ennemis jaloux et nombreux qui l'environnaient.

C'est alors que parut Malachie, le dernier des Prophètes, autorisé lui-même par les autres Prophètes, sans avoir besoin de prédire des événements rapprochés en preuve de sa mission ¹. Dieu l'envoya pour annoncer aux Juifs que les sacrifices qu'ils commençaient d'offrir dans le nouveau temple de Jérusalem, ne seraient pas toujours agréables au Seigneur ; qu'un sacrifice plus saint devait lui succéder ; qu'ainsi leur religion n'était que la préparation et comme l'ébauche d'une alliance plus parfaite que le Seigneur avait résolu de faire, non plus avec un seul peuple, mais avec le genre humain tout entier.

Transporté dans l'avenir, il voit comme accomplie la grande merveille dont le monde est aujourd'hui témoin : à la place des sacrifices anciens, l'auguste victime offerte sur tous les points du globe. S'adressant aux prêtres de la Loi, le Prophète leur parle ainsi : *Voici ce que dit le Seigneur : Mon affection n'est pas pour vous ; et je ne recevrai plus d'offrande de votre main ; car, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on m'offre un sacrifice, et on présente une oblation pure à la gloire de mon nom, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées* ².

Malachie annonce encore que le Messie aura un précurseur qui préparera les hommes à l'écouter : *Je vais envoyer mon Ange, dit le Seigneur, et il préparera la voie devant moi ; et aussitôt le dominateur que vous cherchez, l'Ange de l'alliance que vous désirez, viendra dans son temple.*

¹ Voyez Bible de Vence, *Dissertation sur les Prophètes et Préface sur Malachie.*

² *Malach.*, 1.

l'our faire connaître ce Précurseur, le Prophète dit qu'il sera un autre Élie, qu'il réunira les cœurs des pères avec leurs enfants, et les cœurs des enfants avec leurs pères ¹.

Notre-Seigneur a eu pour précurseur Jean-Baptiste. L'ange qui annonça la naissance de ce miraculeux enfant avait dit : Il marchera devant le Seigneur, dans l'esprit et dans la puissance d'Élie, pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfants, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait et disposé à le recevoir ². Jean-Baptiste est donc le précurseur prédit par Malachie. Or, Jean-Baptiste n'a marché que devant Notre-Seigneur; c'est à lui et à lui seul qu'il a préparé les voies : Notre-Seigneur est donc ce Dominateur, cet Ange de l'alliance, ce Messie désiré par les Juifs et annoncé par Malachie.

Quel est maintenant ce grand sacrifice dont parle le même Prophète ? C'est évidemment l'auguste sacrifice de la nouvelle Alliance ? En effet Malachie prédit que les sacrifices des Juifs vont cesser, que Dieu n'en veut plus. Il annonce à leur place un sacrifice qui s'offrira de l'orient à l'occident : le sacrifice seul de la nouvelle Loi est offert de l'orient à l'occident. Le Prophète annonce un sacrifice pur, qui rendra grand parmi les nations le nom du Seigneur : le sacrifice seul de la nouvelle Alliance est un sacrifice pur, un sacrifice qui rend grand, infiniment grand le nom du Seigneur parmi les nations. Le sacrifice de la nouvelle Alliance est donc le sacrifice prédit par Malachie. Donc, l'ancienne Loi a été abolie depuis le jour où le nouveau sacrifice, destiné à remplacer tous les autres et à sceller une nouvelle Alliance, a été établi. Donc le Messie Médiateur de cette nouvelle alliance est venu, depuis le jour où les sacrifices anciens ont été abolis.

¹ Malach., iv — ² Luc., i, 16.

Il ne reste après cela qu'à demander aux Juifs depuis quel temps ils ont perdu l'autel et le temple, où il était permis à leurs pères de sacrifier. Il y a dix-huit siècles : telle est la réponse de l'histoire. Il y a donc dix-huit siècles que le Messie est venu, et Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment ce Messie, puisque c'est lui qui a institué le sacrifice de la nouvelle Alliance. Il faut donc nécessairement que tout soit accompli, et que désormais l'espérance des Juifs ne soit qu'une illusion et un aveuglement.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir veillé avec tant de sollicitude sur votre peuple pendant son séjour au milieu des nations infidèles, de l'avoir tiré de la captivité et ramené dans la terre de ses pères. Veillez aussi sur moi, je vous en conjure, pendant que j'habite au milieu d'un monde qui ne vous connaît pas. Tirez-moi de mon exil, et conduisez-moi à vous dans ma céleste patrie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai avec beaucoup de piété au saint sacrifice de la Messe.*

XLIV^e LEÇON

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET APPLICATION DES PROMESSES, DES FIGURES ET DES PROPHÉTIES, A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Pour avoir le sentiment de l'intelligence convenable de ce que nous allons vous dire, représentez-vous un monarque puissant, heureux, magnifique, habitant un palais étincelant d'or et de diamants, environné d'une cour brillante, tombé tout à coup du trône, dépouillé de sa couronne et de sa pourpre, couvert de haillons, déchiré de blessures, et précipité au fond d'un noir cachot : voilà Adam, voilà l'homme après la chute originelle.

Dieu, touché de compassion pour ce roi de la création, pour cet être qu'il a tant aimé, veut le tirer de l'abîme et le replacer sur le trône en lui rendant tous les biens qu'il a perdus : voilà le but de la Rédemption et de l'Incarnation du Verbe, voilà l'objet de toute la Religion.

Un Réparateur, un Sauveur sera donc envoyé à ce monarque déchu. Si ce Réparateur ne doit pas venir sur-le-champ, on conçoit que Dieu doit à sa bonté de l'annoncer à l'homme pour le consoler ; de lui en donner le signalement, et de préparer le monde à sa réception et au succès de sa mission.

En effet, l'homme n'est pas plutôt tombé, que Dieu lui annonce un Sauveur. Cette première promesse est vague et générale. Il en naîtra un de vous qui vous sauvera, dit-il au père du genre humain ; mais quand viendra ce Sauveur ? Dans quel pays paraîtra-t-il ? De quel peuple sortira-t-il ? Cette promesse n'en dit rien : tout ce qu'elle annonce, c'est qu'il viendra.

Les siècles marchent, une nouvelle promesse vint éclaircir la première. Cette seconde promesse est faite à Abraham : Dieu lui dit que c'est de sa race que naîtra le Messie. Ainsi, voilà tous les peuples étrangers à la race d'Abraham mis de côté. Ce n'est plus dans la généralité des nations que nous chercherons désormais le Messie, c'est uniquement dans la postérité d'Abraham. Or, ici se présente une nouvelle difficulté. Abraham a sept enfants : lequel d'entre eux sera le père du Messie ? Une troisième promesse viendra vous le dire.

En effet, la troisième promesse est faite à Isaac. Par là sont écartés les autres enfants d'Abraham et tous les peuples qui en descendent. La vérité devient de plus en plus claire, mais tout à coup un nouveau nuage vient l'obscurcir. Isaac a deux fils, Ésaü et Jacob. Lequel des deux donnera naissance au Messie ? La quatrième promesse nous l'apprend : ce sera Jacob.

La quatrième promesse du Messie est donc faite à Jacob : elle nous dispense de nous occuper désormais de la postérité d'Ésaü et nous fixe exclusivement sur les descendants de son frère. Voilà un pas de plus, mais à peine l'avons-nous fait, que nous tombons dans un nouvel embarras. Jacob a douze fils qui seront les pères des douze tribus d'Israël. Sera-ce Ruben, l'aîné de tous ? Sera-ce l'innocent et vertueux Joseph qui verra le Messie sortir de sa race ? Une nouvelle promesse devient nécessaire : elle ne se fera point attendre.

Cette cinquième promesse, Dieu la fait à Juda par la bouche de Jacob mourant. A part donc les onze autres enfants du saint Patriarche et les onze tribus d'Israël qui sortirent de leur sang. Mais dans la tribu de Juda il y a bien des familles. Or, quelle sera la famille fortunée qui

donnera le jour au Rédempteur du monde ? Ce sera la famille de Jessé ¹. Mais dans la famille de Jessé quelle sera la maison désignée pour donner au monde le Christ Sauveur ? La dernière promesse nous le dira.

Cette dernière promesse du Messie est faite à David. C'est donc dans la maison de David, que nous avons à chercher le Sauveur tant de fois annoncé.

Parallèlement aux promesses marchent les figures. Tandis que les premières nous donnent la généalogie du Messie, et nous conduisent, de degrés en degrés, du genre humain à un peuple particulier, de ce peuple à une de ses tribus, de cette tribu à une famille, d'une famille à une maison, les secondes ébauchent le portrait de ce fils de David qui sauvera le monde.

Par elles, il nous est représenté, dans Adam, comme père d'un monde nouveau, donnant, pendant son sommeil, naissance à une épouse, l'os de ses os, la chair de sa chair ; dans Abel innocent, mis à mort par les mains de son propre frère ; dans Noé, sauvant le monde d'une ruine universelle et repeuplant la terre d'enfants de Dieu ; dans Melchiséch, sans prédécesseur et sans successeur dans le Sacerdoce, offrant au Très-Haut le pain et le vin en sacrifice. Nous le voyons dans Isaac, offrant un sacrifice sur la montagne du Calvaire, immolé par la main de son père ; dans Jacob, travaillant de longues années pour obtenir une épouse digne de lui ; dans Joseph vendu par ses frères, livré à des étrangers, condamné pour un crime dont il est innocent, placé entre deux criminels à l'un desquels il annonce la vie, à l'autre la mort, enfin comblant généreusement de biens ses frères inhumains.

¹ II Reg., vii, 12 et seqq. ; III Reg., xi, 34, 36.

Dans l'Agneau pascal, s'offrant en sacrifice et préservant son peuple de l'Ange exterminateur; dans la manne, nourrissant miraculeusement la nation voyageuse d'une nourriture descendue du Ciel; dans les sacrifices, expiant, adorant, demandant et offrant des actions de grâces au Seigneur; dans le serpent d'airain, élevé sur une croix, et guérissant, par sa présence, la morsure des serpents brûlants. Il nous apparaît dans Moïse, tirant son peuple de la captivité, lui donnant une Loi qui en fait un peuple chéri de Dieu; dans Josué, introduisant son peuple dans une terre de bénédictions; dans Gédéon, triomphant des ennemis de son peuple avec une poignée de monde et les plus faibles moyens.

Dans Samson, prenant une épouse chez les Gentils, et luttant seul contre toute une nation; dans David, terrasant un géant malgré l'inégalité de ses forces, maltraité par un prince jaloux, persécuté par un fils dénaturé, gravissant, nu-pieds et en pleurant, la montagne des Oliviers, insulté par un homme à qui il défend de faire aucun mal; dans Salomon, assis sur un trône magnifique, environné de puissance et de gloire, doué d'une sagesse divine, et bâtissant à la gloire de Dieu un temple merveilleux; enfin, dans Jonas, prêchant la pénitence aux Juifs qui ne l'écoutent pas, restant trois jours et trois nuits dans le sein d'une baleine, puis en sortant plein de vie et prêchant la pénitence à des Gentils qui se convertissent à sa voix.

Vous le voyez, ces différents caractères conviennent si parfaitement et si exclusivement au Messie, c'est-à-dire à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il est impossible de ne pas le reconnaître pour le type de toutes ces figures, le modèle de tous ces tableaux.

Toutefois, ces traits épars, nous l'avons remarqué, ne suffisent pas. Voilés sous des ombres plus ou moins épaisses, ils ne forment qu'un demi-jour et ne présentent que le signalement imparfait du Rédempteur. Or, c'est le signalement complet qu'il nous faut : Dieu nous le donne par les Prophètes.

Lisons : le Messie, nous disent-ils, les uns mille ans, les autres sept, les autres cinq, les autres quatre cents ans avant l'événement, le Messie sera Dieu et homme tout ensemble, il sera Fils de Dieu et Fils de David ; il naîtra, à Bethléem de Juda, d'une mère toujours Vierge ; sa naissance arrivera lorsque le sceptre de David aura passé dans les mains d'un étranger. Il sera adoré dans son berceau par des rois qui lui offriront en présent de l'or et des parfums. A l'occasion de sa naissance, on fera mourir les petits enfants de Bethléem et des environs ; leurs mères éplorées feront entendre, sur les hauteurs, des gémissements inconsolables. Pour lui, il se retirera en Égypte, d'où Dieu son Père le fera revenir plus tard. Il sera pauvre, et l'humilité, la bonté, la justice, feront son caractère. Il sera si doux, qu'il n'achèvera pas de briser le roseau déjà rompu, et qu'il n'éteindra point la mèche core fumante.

Devant lui marchera un précurseur, qui, élevant la voix dans le désert, prêchera la pénitence, annoncera sa prochaine arrivée et s'efforcera de préparer les hommes à le reconnaître et à s'attacher à lui. Ce Précurseur aura tellement l'esprit et la vertu d'Élie, qu'il sera lui-même un autre Élie. Le Messie prêchera le salut aux pauvres et aux petits ; de nombreux prodiges opérés dans le Ciel, sur la terre et sur la mer, lui rendront témoignage : il guérira les lépreux, il délivrera les possédés, il rendra la

vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts.

Cependant son peuple le méconnaîtra, il sera persécuté, contredit, calomnié ; il entrera dans Jérusalem, au milieu des acclamations, monté sur une ânesse suivie de son ânon ; il viendra en personne dans le nouveau temple, qui deviendra ainsi plus glorieux que le premier ; il annoncera la réconciliation du Ciel avec la terre, des hommes avec Dieu. Un de ses Disciples, qui mangeait à sa table, le trahira et le vendra pour trente pièces d'argent ; cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier pour prix de son champ. Ses ennemis se saisiront de sa personne ; tous ses Disciples l'abandonneront ; il sera maltraité, déchiré de coups, couvert de crachats, traité comme un ver de terre. On lui percera les pieds et les mains : comme l'agneau qu'on porte à la boucherie, il n'ouvrira pas même la bouche pour se plaindre. Il sera placé entre des malfaiteurs ; on lui donnera du vinaigre à boire, on partagera ses vêtements, et on tirera sa robe au sort. Enfin il sera mis à mort, et cela, disait Daniel, arrivera dans quatre cent quatre-vingt-dix ans.

Par sa mort, il expiera toutes les iniquités du monde, dont il se sera volontairement chargé. Il restera trois jours dans le tombeau ; il en sortira plein de vie, montera au Ciel, enverra l'Esprit-Saint sur ses Disciples. Il fera une nouvelle alliance plus parfaite que celle de Moïse. Il convertira les nations, qui s'empresseront de toutes parts d'abandonner leurs idoles pour s'attacher à lui : d'une extrémité de l'univers à l'autre, les peuples les plus différents de mœurs et de langage se réuniront pour l'adorer. Il établira un sacrifice nouveau qui remplacera seul tous les sacrifices, qui sera offert, non pas dans un seul pays et dans un seul temple, mais dans tous les pays du monde,

depuis l'orient jusqu'à l'occident ; ce sacrifice sera saint et rendra grand le nom du Seigneur.

Quant à son peuple qui l'aura renié, il cessera d'être son peuple ; et, pour le punir d'avoir fait mourir le Messie, la ville et le temple de Jérusalem seront ruinés et brûlés par un peuple étranger commandé par son prince en personne, et les enfants d'Israël, errants et méprisés, demeureront sans autels, sans sacrifices, sans prêtres, dans un état de désolation qui durera jusque vers la fin des temps.

Alors Élie descendra du Ciel pour les convertir, et bientôt après il y aura des signes épouvantables dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; tous les éléments seront dans la confusion, et le Messie, réunissant toutes les générations dans la vallée de Josaphat, viendra les juger, environné d'une grande puissance et d'une grande majesté ¹.

Voilà le signalement du Messie, tel qu'il est tracé par les Prophètes. Le descendant de David qui réunira tous ces traits divers sera donc ce Messie tant de fois promis, si ardemment désiré et si indispensablement nécessaire, qu'il n'y n'aura de salut qu'en lui et par lui.

Ce signalement à la main, cherchez parmi tous les enfants de David qui ont vécu avant la ruine de Jérusalem et du temple, celui auquel ce signalement convient tout entier : celui-là sera le Messie. Vous devrez vous attacher à lui, faire tout ce qu'il vous dira, sous peine, roi déchu, de n'être jamais retiré de l'abîme et replacé sur le trône

¹ *Gen.*, XLIV, 8 et sqq. ; *II Reg.*, VII, 12. *Psal.* LXXI, XXI, CIX ; *Isaïe*, VII, 14 ; et XI, 1 ; *Jerem.*, XXIII, XXXII ; *Ezech.*, XXIV, XXXVII ; *Dan.*, II, 44, et VII, 13, 14 ; IX, 24 et sqq. ; *Osée*, III, 5 ; *Joël*, II, 24 ; *Amos*, XIX, 11 ; *Mich.*, V, 2 ; *Agg.*, II, 8 ; *Zach.*, III, 8, et VI, 12 ; *Malach.*, III, etc., etc.

céleste d'où vous êtes tombé. Commencez votre recherche; ah! je vous entends : la recherche n'est ni longue ni difficile. Vous connaissez, nous connaissons tous, un enfant de David à qui ce signalement convient tout entier, à qui seul il convient; et dans les sentiments les plus profonds de l'admiration, du respect et de l'amour, nous avons prononcé le nom adorable de **NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST!!!**

C'est donc une chose admirable que la précision et le détail avec lesquels les Prophètes ont tracé si longtemps d'avance le portrait du Messie; mais ce qui est peut-être plus admirable encore, c'est le moyen que Dieu a choisi pour conserver et porter aux regards de tous les peuples ces étonnantes prophéties. Qui aurait jamais pu imaginer que c'est précisément au peuple juif, à ce peuple le plus intéressé à déchirer, à anéantir les prophéties, puisqu'elles le condamnent et le flétrissent, que Dieu en a confié la garde?

Ce peuple ne les garde pas comme une chose indifférente; il les conserve religieusement, il les aime, il leur rend témoignage envers et contre tous, et dans sa course vagabonde il les porte avec lui par toute la terre et les fait lire à toutes les nations. Admirable Providence, qui faites de l'incrédulité des Juifs une des plus fortes preuves de la Religion! Si tous les Juifs s'étaient convertis, l'impiété ne manquerait pas de dire que nous n'avons que des témoins suspects de l'anquité des prophéties, et nous serions moins disposés à les croire. S'ils avaient tous été exterminés, nous n'en aurions pas du tout. Il n'en est pas ainsi; et l'on voit depuis dix-huit siècles le peuple le moins suspect de nous favoriser, déposer en notre faveur, en portant partout et en conservant, avec une vigilance incorruptible, sa condamnation et nos preuves.

Autre miracle. Pour accomplir sa mission providentielle, le Juif, à l'exclusion de tous les autres habitants du globe, jouit d'un double privilège : il est immortel et cosmopolite. Immortel ; tous les anciens peuples ont disparu, ou se sont modifiés d'une manière sensible, ou se sont mêlés avec d'autres races. Le Juif seul est partout resté lui-même, gardant ses traditions, ses rites, ses traits, sa nationalité et son type, semblable à ces fleuves qui traversent des lacs, en conservant toujours leur trace et la qualité initiale de leurs eaux.

Cosmopolite, le Juif est partout, et il n'est nulle part. Tandis que l'homme ne peut s'acclimater au delà de certaines zones, le Juif s'acclimate partout. Né dans la vallée du Jourdain qui, par un phénomène unique, est à plus de six cents pieds au-dessous du niveau de la mer, le Juif vit au sommet des plus hautes montagnes, dans les pays glacés du Nord, comme dans les régions tempérées de l'Europe centrale et sous les feux des tropiques, sans que les tables mortuaires accusent un excédant de décès sur les naissances ¹. Tant il est vrai que le peuple juif est visiblement un peuple fait exprès pour servir d'éternel témoin au Messie !

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie non-seulement de nous avoir promis un Sauveur, mais encore de l'avoir dépeint si clairement par cette longue suite de figures et de prophéties. Je tombe à vos genoux, ô mon Seigneur Jésus ! et je vous reconnais pour ce fils de David,

¹ Voir le savant *Traité de géographie et de statistique médicales*, par le docteur Boudin, t. II, p. 128.

Rédempteur du monde. Je vous remercie de plus, ô mon Dieu, d'avoir choisi un moyen si admirable de conserver vos saintes Écritures, et de les porter à la connaissance de tous les peuples.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prononcerai avec respect le nom adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

XLV^e LEÇON

LE MESSIE PRÉPARÉ

Ce qu'il faut entendre par la préparation du Messie. — Tous les événements antérieurs à la venue du Messie concourent à l'établissement de son règne. — Quatre grandes monarchies prédites par Daniel. — Mission des Assyriens. — Histoire d'Holopherne.

Nous avons vu, dans les leçons précédentes, que tout ce que Dieu voulait révéler aux hommes sur la naissance, les actions et les caractères du Messie, a été promis, figuré, prédit dans le plus grand détail pendant une longue suite de siècles. Les Livres de Moïse et les Prophètes qui contenaient ces précieux enseignements, étaient gardés avec soin dans le temple de Jérusalem. Des copies s'en trouvaient dans les familles, tous les Israélites en faisaient assidûment la lecture, soit en particulier, soit en commun, le jour du Sabbat, soit enfin à Jérusalem, où toute la nation se réunissait trois fois par an, aux grandes fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles. Ainsi, il était impossible que ces livres se perdissent ou fussent altérés. Le signalement du Messie, le temps, le lieu de son avènement, étaient donc fixés et connus. Dès lors, que restait-il à faire à la Providence ?

Le voici : Lorsqu'un grand roi tendrement aimé et impatiemment attendu doit faire son entrée dans une ville, on s'empresse de lui aplanir toutes les voies, on lui ouvre toutes les portes, on prépare tous les esprits à le recevoir. Ainsi, le Fils de Dieu, le Verbe éternel, le Roi immortel des siècles, le Désiré des nations devant bientôt

faire son entrée dans le monde, Dieu, son Père, lui aplanit toutes les voies, lui ouvre toutes les portes, prépare les esprits à le recevoir et fait concourir tous les événements à l'établissement de son règne éternel, préparation admirable qu'il s'agit maintenant de développer.

Et, d'abord, qu'est-ce que la préparation du Messie ? La préparation du Messie, c'est la direction et le concours de tous les événements à la gloire du Messie. Les uns ont pour but de conserver sur la terre la vraie Religion, c'est-à-dire la Religion du Messie ; les autres, de faire naître le Messie à Bethléem ; d'autres, enfin, de faciliter la propagation rapide de l'Évangile ou du règne du Messie par toute la terre. En sorte que tous les événements qui ont eu lieu chez les Juifs ou chez les nations infidèles avant Jésus-Christ, tout le gouvernement du monde se résume en trois mots : Tout pour le Messie, le Messie pour l'homme, l'homme pour Dieu. C'est ainsi que la Religion est le centre auquel tout aboutit, et que la création tout entière remonte à Dieu, d'où elle est descendue.

Or, de toute éternité, il était arrêté dans les décrets du Tout-Puissant : 1° que le peuple juif verrait sortir de son sein le Messie ; qu'il serait le dépositaire obligé de cette grande promesse, par conséquent le gardien fidèle de la vraie Religion ; 2° que le Messie naîtrait de ce peuple, en Judée, de la famille de David ; 3° que le règne du Messie, ou l'Évangile, se répandrait avec rapidité d'une extrémité du monde à l'autre ; 4° que le Messie réunirait sous un même sceptre tous les peuples de l'Orient et de l'Occident, devenus, par la communauté de croyance et d'amour, un seul peuple de frères ; enfin qu'il naîtrait à Bethléem, lorsque la puissance souveraine serait sortie de la tribu de Juda. La preuve de ces vérités se trouve à chaque page des

Prophètes dont nous venons de rapporter les oracles. Il nous reste donc à montrer comment tous les événements du monde antérieurs au Messie, ont concouru à l'accomplissement de ces décrets éternels de la Providence.

Le premier établit le peuple juif dépositaire de la grande promesse du Messie, par conséquent gardien de la vraie Religion. Il fallait donc que le peuple juif connût et conservât cette promesse sacrée avec bien plus de fidélité que les autres peuples. De là, le renouvellement tant de fois répété qui en est fait aux Patriarches ; de là, cette variété infinie de figures qui la redisent à leur manière pendant quatre mille ans ; de là, enfin, tous ces Prophètes qui, pendant plus de dix siècles, ne cessent de lui rappeler le souvenir et de lui peindre les caractères du Messie. Il fallait surtout que le peuple juif fût environné d'une infinité de barrières qui l'empêchassent de tomber dans l'idolâtrie. De là, ces lois, ces règlements, ces pratiques sans nombre établis par Moïse, son législateur ; de là, toutes ces menaces terribles, toutes ces promesses magnifiques, enfin tout cet appareil de cérémonies qui, l'isolant des autres nations, forment autour de lui comme une muraille insurmontable à l'invasion de l'erreur. De là encore cette arche d'alliance, redoutable monument de la présence continue et sensible de Dieu au milieu d'Israël ¹.

Il fallait de plus, s'il venait jamais, malgré tout cela, à tomber dans l'idolâtrie, qu'il n'y persévérât point et qu'il fût ramené forcément au culte du vrai Dieu, par des humiliations, des châtimens et des calamités publiques. De là, cette longue chaîne de défaites sanglantes, de servitudes

¹ Conserver la grande promesse du Messie : voilà l'idée qui explique et justifie la législation de Moïse, voilà ce qui donne à des observances qui paraissent minutieuses aux esprits superficiels une importance infinie.

honteuses qui forment la trame générale de son histoire, qui se renouvellent autant de fois qu'il devient prévaricateur, qui durent jusqu'à ce qu'il soit corrigé et que, reconnaissant sa faute, il revienne au Dieu véritable. De là, en particulier, l'élévation et la puissance de l'empire des Assyriens ou de Babylone.

Il est, d'après la prophétie de Daniel, le premier des quatre grands empires qui devaient se succéder jusqu'à la venue du Messie, et préparer magnifiquement son règne éternel ¹. Or, cette formidable monarchie, Dieu s'en servit pour châtier le peuple juif toutes les fois qu'il tomberait dans l'idolâtrie, et, par ce châtiment salutaire, le ramener à la vraie Religion. Telle fut la mission providentielle de l'empire des Assyriens. Isaïe nous l'apprend en termes précis : *Le Seigneur, dit le Prophète, appellera, d'un coup de sifflet, un essaim d'Assyriens... car c'est Assur qui est la verge et le bâton de ma fureur ; j'ai rendu sa main l'instrument de ma colère... Mais, ajoute le Prophète, lorsque le Seigneur aura purifié Jérusalem, il visitera la fierté insolente du roi d'Assyrie et l'orgueil de ses yeux altiers, parce que, n'étant qu'un instrument dans ma main, il s'est glorifié de ses succès et qu'il a outre-passé mes ordres ; je lui avais commandé de châtier mon peuple, et il a voulu le détruire* ².

¹ Les quatre grandes monarchies dont nous allons parler composaient la *Cité du mal*, dont Satan était le roi. Son but constant fut d'élever ces empires à un tel degré de puissance, que Notre-Seigneur ne pût les détruire et sur leurs ruines établir son règne. Dieu le laissa faire ; et, quand Rome fut devenue la maîtresse du monde et la capitale de Satan, Dieu envoya saint Pierre armé d'une croix de bois qui prit la citadelle du démon, détruisit sa puissance et fit briller d'un éclat incomparable le miracle de l'établissement du Christianisme. En attendant, Dieu, qui tire toujours le bien du mal, fit servir les quatre grandes monarchies à préparer cette victoire immortelle. Voir notre *Traité du Saint-Esprit*, t. ¹.

² Isaïe, VII et IX.

O mon Dieu ! que vous êtes grand et que c'est à juste titre que vous êtes appelé le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ! Ce roi d'Assyrie, ce superbe Nabuchodonosor, la terreur de l'Orient, n'était qu'un ministre subalterne, un serviteur mandé par son Maître, une verge et un bâton dans la main du Tout-Puissant !

Empêcher le peuple juif d'oublier la grande promesse du Libérateur en se livrant au culte des idoles, et le châtier sévèrement toutes les fois qu'il trahirait ce noble devoir, telle était, nous venons de le montrer, la mission de la grande monarchie des Assyriens : son histoire même en fait foi. Aussitôt que les Juifs deviennent prévaricateurs, Assur, toujours debout, toujours les armes à la main, franchit les frontières de la Judée, et force ses coupables habitants à recourir au Dieu de leurs pères et à briser leurs idoles.

Mais Assur veut outre-passer les ordres du Maître qui l'envoie : non content de châtier le peuple juif, il songe à l'exterminer. Bien plus, au lieu de le conserver fidèle au vrai Dieu et à la grande promesse, il voulut un jour le rendre prévaricateur, et abolir chez lui avec la véritable Religion le souvenir de la promesse, unique espoir du monde. Tu ne sais donc pas, Assur, qu'il n'y a ni puissance ni sagesse contre le Seigneur ! Attends un instant : le voici qui va te l'apprendre et humilier ton orgueil, en se servant du plus faible moyen.

Le siège de l'empire d'Assyrie, qui fut depuis fixé à Babylone, était encore à Ninive. Nabuchodonosor I^{er}, successeur du roi qui fit pénitence à la voix de Jonas, enorgueilli de ses victoires, résolut de soumettre tout l'Orient à son empire. Il crut même que ce serait peu pour lui de se faire des sujets, s'il n'acquerrait des adorateurs. Dans ce

sacrilège dessein, il envoie des ambassadeurs à tous les peuples voisins, et aux nations mêmes établies au delà du Jourdain, jusqu'à Jérusalem. Ils avaient ordre d'exiger une soumission entière aux commandements du roi d'Assyrie. Les peuples étonnés reçurent ces ambassadeurs avec le mépris, que semblait mériter la prétention du monarque ; et, au lieu des soumissions qu'ils attendaient, ils revinrent à Ninive chargés de l'indignation publique.

Nabuchodonosor, blessé dans son orgueil, s'emporta en de furieux éclats contre tous les pays, où ses ambassadeurs avaient si mal réussi. Il jura par son trône et par son empire qu'il en tirerait une vengeance digne de sa majesté. Il tint donc un grand conseil dans son palais de Ninive, où il déclara publiquement la résolution qu'il avait prise de se venger. Ce conseil était composé de tous les anciens seigneurs de sa cour, de tous les généraux et de tous les officiers de ses troupes. Je veux, leur déclara-t-il nettement, soumettre toute la terre à mon empire. Ses paroles furent universellement applaudies, et son projet, encensé de tant de flatteurs, passa sur-le-champ en résolution fixe et arrêtée.

Il appela Holopherne, général en chef de ses armées, et lui dit : Partez, Holopherne, allez me soumettre tous les royaumes de l'Occident ; punissez surtout ceux qui ont méprisé mes ordres. Ensuite il lui recommanda d'exterminer tous les dieux des nations, et d'abolir toute espèce de culte et de religion, afin qu'on n'adorât plus d'autre dieu que lui, dans toute l'étendue de ses conquêtes.

Holopherne se mit en devoir d'accomplir la commission que son maître venait de lui confier. Bientôt son armée se trouva forte de cent vingt mille hommes de pied et de douze mille archers à cheval. Il fit prendre le devant aux

bagages, dont la marche portait partout la terreur. C'était une multitude effrayante de chameaux chargés de toutes les provisions nécessaires non-seulement aux besoins, mais aux délices d'une armée. Ils étaient suivis par des troupeaux innombrables de bœufs et de moutons, et par un grand nombre de chariots qui voituraient des sommes immenses en or et en argent, que le général avait prises à discrétion dans les coffres de son maître. Pour le blé, il ordonna qu'on en fit des provisions dans la Syrie, où il devait les prendre sur son passage.

Holopherne suivit de près les bagages. Il partit à la tête de ses troupes, avec ses chariots, sa cavalerie et ses archers. La face de la terre était couverte de cette multitude de soldats, il semblait voir une de ces nuées de sauterelles qui obscurcissent l'air. Tout ce qui osa résister fut anéanti, les villes fortes prises d'assaut et les habitants passés au fil de l'épée. Bientôt le redoutable vainqueur descendit dans les belles campagnes de Damas. C'était le temps de la récolte : il mit le feu aux moissons et ordonna de couper les arbres et les vignes, d'où le pays tirait sa subsistance. Après avoir fait couler des ruisseaux de larmes et de sang, et rempli tous les pays voisins de terreur, il s'arrêta quelques jours pour attendre en repos les fruits de tant de victoires.

On ne tarda pas à les lui présenter. La consternation était si générale, que les princes et les gouverneurs des provinces lui envoyèrent leurs ambassadeurs, et vinrent demander grâce, en lui offrant et la couronne de leurs maîtres et leurs services. Holopherne choisit parmi tous ces peuples ce qu'il trouva de jeunes gens capables de porter les armes, et il les contraignit de le suivre dans le reste de son expédition. A mesure qu'il avançait, son

armée grossissait comme un torrent qui a rompu ses digues et qui porte au loin ses ravages.

La terreur du nom d'Holopherne était si fortement imprimée dans l'âme de tous les habitants de ces contrées, qu'à mesure que le vainqueur approchait d'une ville, les princes, les magistrats, toute la population sortait au-devant de lui. On lui faisait des entrées magnifiques, on le recevait au son des tambours et des flûtes ; on lui préparait des illuminations ; chacun se couronnait de fleurs et portait des flambeaux à la main en signe de joie. A voir cet empressement, on aurait cru qu'on se disposait à fêter le meilleur de tous les maîtres. Mais Holopherne n'était pas plutôt entré, qu'on s'apercevait, aux actes les plus odieux, qu'on avait reçu un tyran. Rien n'était capable d'apprivoiser sa férocité. Les villes étaient détruites et surtout les autels renversés ; car l'impie n'oubliait pas que c'était aux dieux encore plus qu'aux hommes, qu'il avait ordre de déclarer la guerre.

Ce fut en exerçant ces cruautés et en tyrannisant la conscience des hommes qu'il arriva jusqu'à la terre de Gabaa, occupée par les Iduméens. Là, comme ailleurs, toutes les places furent emportées. Holopherne y donna rendez-vous à toutes ses troupes, et passa trente jours entiers dans ce camp à rafraîchir son armée, menaçant de ce point inexpugnable la Samarie et la Judée.

A cette nouvelle, les Juifs furent saisis d'épouvante. Ils craignirent pour Jérusalem le sort des autres capitales, et pour le temple une sacrilège profanation : tout le peuple cria vers le Seigneur. Les hommes et les femmes humilièrent leurs âmes par un jeûne rigoureux. Les Prêtres se revêtirent de sacs et de cilices ; il n'y eut pas jusqu'aux enfants, objet digne par leur innocence de la compassion

du Ciel, qu'on ne prosternât devant le temple du Seigneur. On couvrit d'un cilice l'autel du Dieu vivant; de toutes parts retentirent ces paroles sorties de cœurs contrits et humiliés : Seigneur, ne nous livrez pas entre les mains de nos ennemis. Le grand prêtre Éliachim, charmé des saintes dispositions où il avait mis Jérusalem, parcourut les autres villes pour y exciter une ferveur semblable. Partout ses exhortations produisirent leur effet : on ne cessait de prier.

A tant de ferveur le grand prêtre joignit ses soins. Il envoya des ordres, afin qu'on se saisît sans délai de toutes les hauteurs, et qu'on se tint prêt à une vigoureuse résistance. Les enfants d'Israël obéirent avec docilité aux ordres d'Éliachim, et, pleins de confiance au Seigneur, ils se mirent de tous côtés en état de bien se défendre.

Holopherne, ayant eu connaissance de tous ces préparatifs, entra dans une fureur extrême : il fit venir les princes de Moab et les chefs des Ammonites, qu'il avait conduits à la guerre. Quel est donc, leur demanda-t-il, ce peuple qui occupe les montagnes ? quelles sont ses villes ? quelles sont ses forces ? quel est leur chef ? Pourquoi de tous les peuples de l'Orient est-il le seul qui ose nous résister ? Achior, chef des Ammonites, lui répondit : Seigneur, je vais vous dire la vérité. Le peuple qui se prépare à vous résister adore un seul Dieu, qui est le Dieu du Ciel. Ce Dieu protège les Juifs, toutes les fois qu'ils lui sont fidèles. Avant de les attaquer, informez-vous avec soin s'ils ont commis quelque faute contre leur Dieu, qui leur ait attiré sa colère. En ce cas, allons, le Seigneur vous les livrera. Mais, s'ils sont innocents, si leur Dieu n'est point offensé, gardons-nous bien d'essayer nos forces contre eux, nous ne leur résisterons pas.

Le discours d'Achior était sensé, mais il n'était pas flatteur. A peine eut-il achevé de parler, qu'un murmure général s'éleva contre lui dans la tente d'Holopherne, où les grands officiers étaient assemblés. Holopherne lui-même s'emporta en menaces contre Achior et en blasphèmes contre le Dieu des Juifs. Bien plus, il ordonna qu'on conduisît Achior chez les Israélites, afin qu'il périt avec eux lorsque les Assyriens les égorgeraient. Les gardes d'Holopherne se saisissent du général ammonite et le conduisent vers Béthulie. C'était la ville qui devait être saccagée la première.

Il n'était pas si aisé de s'approcher de la ville que le général assyrien l'imaginait. Ses gens s'en allèrent avec leur prisonnier le long de la plaine. Mais, étant près de la montagne, ils virent sortir un détachement de frondeurs qui les fit changer de pensée. Ils se détournèrent du chemin, et, faisant le tour de la montagne, ils attachèrent Achior à un arbre par les pieds et par les mains. Ils le laissèrent en cet endroit et s'enfuirent précipitamment. Les Israélites, témoins de ce spectacle, descendirent de la ville et vinrent au prisonnier. L'ayant détaché, ils le conduisirent dans la place. Tout le peuple s'assembla autour de lui en le priant de raconter avec détail les circonstances de son aventure.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie des miracles sans nombre par lesquels votre toute-puissance et votre sagesse infinie ont fait concourir tous les événements du monde à la gloire du Messie, votre Fils et mon Rédempteur, comme vos Prophètes l'avaient

prédit, et comme vous l'aviez décidé de toute éternité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me soumettrai sans murmures aux décrets de la Providence.*

XLVI^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ (SUITE).

Mission des Assyriens. — Histoire de Judith. — Son rapport avec la préparation du Messie. — Holopherne assiège Béthulie. — Judith, sa vie, ses prières. — Elle arrive au camp d'Holopherne. — Mort de ce général.

A la pointe du jour qui suivit le départ d'Achior, Holopherne ordonna à son armée de se mettre en marche, de s'avancer contre Béthulie et de l'investir de tous côtés. Il était à la tête de cent vingt mille hommes de pied et de vingt-deux mille cavaliers de troupes réglées, sans y comprendre un nombre infini d'étrangers, qu'il avait choisis parmi les nations nouvellement soumises et qu'il avait contraints de servir.

Béthulie était une petite place, située sur une montagne qui en faisait toute la force. Par la même raison, il était très-facile de l'affamer dès qu'on avait assez de monde pour l'investir tout entière. Dès le matin, on aperçut de la ville la grande armée d'Assyrie se développer sur les hauteurs. Elle forma un immense cercle autour de Béthulie. A cette vue, les prières et les vœux redoublèrent ; tout le peuple conjura, la face contre terre, le Dieu d'Israël de faire éclater sa miséricorde.

C'était sans doute uniquement sur le secours du Ciel qu'ils comptaient et qu'il fallait compter dans une partie si inégale ; mais il fallait l'attendre sans tenter le Seigneur, et faire au moins de leur part quelques efforts, jusqu'au moment qu'il aurait marqué pour suppléer à leur faiblesse. Ils s'armèrent en sa présence, ils allèrent se saisir de toutes les gorges de la montagne qui servaient de che-

min pour venir jusqu'à eux, et, se relevant les uns les autres, ils y faisaient le jour et la nuit une garde continue.

Avant de tenter une attaque, Holopherne fit le tour de la montagne voisine de Béthulie ; il s'aperçut que les eaux d'une source qui sortait de cette montagne étaient portées dans la ville par un aqueduc ; il le fit couper sur-le-champ, espérant que dans peu de jours la soif contraindrait les habitants de se rendre à discrétion. Les conjectures d'Holopherne n'étaient que trop justes : bientôt la ville fut réduite aux abois. On s'assembla pour délibérer, et on convint de se rendre cinq jours après, si le Seigneur ne faisait éclater sa miséricorde : en attendant, on résolut de passer ces cinq jours dans la pénitence.

Dieu, qui avait poussé l'épreuve aussi loin qu'elle pouvait aller, fit briller un rayon d'espérance. Il préparait un miracle, mais, selon sa coutume, il voulait l'opérer par une main faible, toute propre à renvoyer sur son bras tout-puissant la gloire de son succès. Ainsi, comme il s'agissait d'humilier le plus orgueilleux de tous les hommes, il avait choisi une femme pour l'instrument de ses merveilles.

Cette héroïne s'appelait Judith, de la tribu de Siméon. Elle avait épousé, à l'âge d'un peu plus de vingt ans, un Israélite de la tribu de Zabulon, nommé Manassès, établi comme elle à Béthulie. Demeurée veuve après trois ans et demi de mariage, elle renonça pour toujours à l'alliance des hommes. Elle était jeune, riche, sans enfants, et douée de toutes les qualités du corps et de l'âme qui peuvent rendre une personne accomplie.

Résolue de faire profession publique de la retraite et de la modestie convenable à l'état de veuve, qu'elle s'était

promis de ne jamais quitter, elle occupait au haut de sa maison une chambre secrète, où elle demeurait enfermée avec les filles qui la servaient. Malgré l'innocence et la régularité de toute sa vie, elle se condamna aux rigueurs de la pénitence. Elle était revêtue d'un rude cilice et elle jeûnait tous les jours, excepté les jours de fête qu'elle solennisait par de saintes réjouissances. Sa réputation de sainteté était si universellement connue, qu'il ne s'était trouvé personne qui en eût jamais mal parlé. Telle était la libératrice que le Seigneur destinait à son peuple.

Judith entendit parler de la résolution qu'on avait prise de rendre Béthulie dans cinq jours, si avant ce temps la place n'était secourue par quelque coup extraordinaire de la puissance de Dieu. Elle envoya chercher deux anciens du peuple. Que viens-je d'apprendre? leur dit-elle. Quoi! vous avez résolu de livrer la ville aux Assyriens dans cinq jours, si le secours qu'on attend du Ciel ne paraît pas avant ce temps? Qui êtes-vous donc pour tenter ainsi le Seigneur? Vous vous mêlez de lui donner des lois et de lui prescrire à votre gré le temps de ses miséricordes! Ce n'est pas ainsi qu'on mérite sa protection, mais plutôt sa juste colère. Cependant, puisqu'il est d'une patience infinie, humilions-nous devant lui; faisons de nouveau pénitence et attendons avec confiance sa consolation.

Les anciens et les Prêtres, qui étaient accourus auprès de la vertueuse veuve, touchés de ses paroles, lui dirent: Vos paroles sont vraies. Priez donc pour nous, car vous êtes une sainte femme. Puisque vous reconnaissez l'esprit de Dieu dans mes paroles, reprit Judith, allez vous prosterner en sa présence, pour savoir si c'est lui qui m'inspire les résolutions que j'ai prises et m'obtenir le courage de les exécuter. Vous vous trouverez cette nuit à la porte de

la ville, d'où je sortirai avec une de mes filles. Vous prierez ensuite le Seigneur que, dans l'espace de cinq jours, il daigne avoir compassion de son peuple. Ne m'en demandez pas davantage ; je ne veux faire à personne la confiance de mon secret. Allez en paix, lui répondit Ozias, commandant de la ville, nous nous reposons sur vous de notre délivrance.

La grande préparation de Judith était la prière et la pénitence. Elle entre dans son oratoire, reprend son cilice, se couvre la tête de cendre, se prosterne aux pieds du Seigneur et répand son âme devant lui. Après sa fervente prière, elle se lève, appelle une de ses filles et descend avec elle dans l'appartement où elle avait autrefois demeuré. Là elle quitte son cilice, dépouille ses lugubres habits de deuil, et se fait parfumer d'une essence exquise. On tresse ses cheveux sur sa tête ; on lui place une magnifique coiffure ; elle se fait revêtir de ses plus riches habits ; on lui met aux pieds une brillante chaussure ; elle prend ses bracelets, ses colliers, ses boucles d'oreilles et ses bagues : elle ne veut pas que rien manque à sa parure.

Ce n'est pas tout : comme la volonté de Dieu et la plus pure vertu étaient les motifs de ces soins curieux que suggère communément aux personnes du sexe la vanité de plaire, le Seigneur ne se contenta pas de conserver dans sa servante les dons de la nature, il lui donna de nouveaux agréments qui la firent briller aux yeux de tout le monde d'un éclat incomparable. Tout étant prêt, Judith dit à la fille qui devait l'accompagner : Prenez avec vous un vaisseau plein de vin, un vase d'huile, du pain, quelques figes, du fromage, et suivez-moi.

Elles arrivent bientôt à la porte de la ville. Ozias et les

anciens l'y attendaient, comme on en était convenu. Sans oser lui faire aucune question, ils se contentent de lui dire : Que le Dieu de nos pères vous accompagne et soutienne par la puissance de son bras la générosité de vos projets ; que votre nom, illustré par la délivrance de votre peuple, soit écrit à jamais avec ceux des justes et des saints !

Judith continue sa route, accompagnée de sa suivante ; et, toujours unie au Seigneur par une fervente prière, elle descend la montagne. Au point du jour, elle se trouve assez près des postes avancés des Assyriens : leurs coureurs l'aperçoivent et l'arrêtent. Qui êtes-vous, lui disent-ils, et où allez-vous ? Je suis, répondit-elle sans s'étonner, une fille des Hébreux. Je me suis sauvée de leur ville, parce que je prévois qu'ils ne vous résisteront pas longtemps ; et je me suis dit : J'irai trouver le grand Holoferne, et je lui apprendrai le secret d'achever bientôt sa conquête, sans qu'il lui en coûte un seul homme ¹. Vous avez fait sagement, lui répondent-ils, de pourvoir à votre conservation en vous rendant auprès de notre général, vous trouverez grâce devant lui. Suivez-nous avec confiance, nous allons vous annoncer.

Bientôt Judith est introduite dans la tente d'Holoferne,

¹ Nous savons par l'Écriture que Judith était une femme très-vertueuse, et qu'avant d'exécuter son périlleux dessein, elle avait consulté le Seigneur par de ferventes prières. Nous voyons que son action est louée par le Saint-Esprit ; qu'une fête solennelle est établie chez les Juifs pour en perpétuer le souvenir et en rendre gloire à Dieu ; que tous les Pères de l'Église ont exalté à l'envi son courage et son austère vertu. Nous ne connaissons qu'imparfaitement le droit des nations anciennes, ce qui nous fait trouver étranges des ruses et des artifices qui pouvaient passer pour des moyens reçus ; enfin, nous n'avons que la substance du fait ; les détails, s'ils nous étaient parvenus, justifieraient peut-être à nos propres yeux et sans autre preuve ce qui nous paraît difficile à expliquer. Ces observations suffisent pour mettre au-dessus de toute critique raisonnable, la conduite et les stratagèmes de la sainte veuve de Béthulie.

qui est ébloui de sa beauté. Judith, ayant jeté sur le fier général un regard respectueux, se prosterne jusqu'à terre et se tient devant lui dans un profond abaissement. Holopherne ordonne à ses gens de la relever. Ne craignez rien, lui dit-il ; expliquez-nous seulement pourquoi vous avez quitté Béthulie et ce qui vous engage à vous remettre à ma discrétion. Judith répond à tout avec assurance.

Holopherne était charmé de toutes les paroles qui sortaient de la bouche de Judith ; c'était pour lui et pour ses officiers autant d'oracles dont ils admiraient la sagesse. Les choses prenaient le meilleur train du monde pour l'exécution du projet de Judith. Holopherne ordonna qu'on lui préparât un appartement dans le cabinet de ses trésors, qu'elle y demeurât en liberté, et qu'on lui portât tous les jours à manger des mets de sa table. Judith accepta tout, excepté la nourriture qu'on lui destinait. Je ne puis, dit-elle, me nourrir des viandes de votre table ; c'est un point qui m'est défendu par ma loi ; j'ai eu soin de faire mes provisions, et l'on m'a apporté ce qui m'est nécessaire.

Avant d'entrer dans la tente qu'on lui avait préparée, Judith demanda qu'il lui fût permis de sortir, pendant la nuit et avant le jour, pour aller faire au Seigneur sa prière accoutumée. Cette liberté était essentielle à son projet ; elle l'obtint aisément. Holopherne commanda aux officiers de sa chambre de ne la contraindre en rien et de la laisser entrer et sortir pendant trois jours pour adorer son Dieu, à quelque heure que ce pût être.

La sainte veuve profita bien de la permission. Chaque nuit, elle descendait dans la vallée de Béthulie, où elle se lavait dans une fontaine pour se purifier du commerce des Infidèles. Elle rentrait aussitôt dans sa tente, où, ainsi

purifiée, elle passait le jour dans l'oraison et dans le jeûne jusqu'au soir, ne prenant alors qu'un repas frugal. Le soir du quatrième jour, Holopherne fit préparer un grand festin à tous ses officiers : Judith y fut invitée. Sûre de la protection de son Dieu, elle accepta sans hésiter. Parée de ses plus magnifiques ornements, elle se présenta devant Holopherne, qui lui dit : Buvez et mangez, car vous avez trouvé grâce devant moi. Je le ferai, répondit Judith ; mais vous savez, seigneur, que toutes les viandes ne me sont pas permises : j'ai fait apporter ce qui me convient. Elle but et mangea en sa présence ce que sa suivante lui avait préparé.

Holopherne, qui touchait presque au moment de sa mort, se livra, comme tant de pécheurs, à une joie folle et brutale. Il but avec si peu de ménagement, qu'ayant porté la débauche plus loin qu'il n'avait fait de toute sa vie, on fut contraint de l'enlever de table, assoupi par les fumées du vin, et de le mettre dans son lit, où il tomba tout d'abord dans le plus profond sommeil. Un instant après, ses officiers se retirèrent chacun chez soi, à peu près dans le même état que leur général. Judith resta seule dans la tente d'Holopherne, mais elle avait eu soin d'avertir la fille qui la servait, de ne point s'éloigner et d'avoir l'œil à tout ce qui se passerait au dehors.

Le moment décisif était arrivé ; il fallait ou périr, ou perdre son ennemi. Judith, debout devant le lit d'Holopherne, s'adresse au Seigneur, et lui dit tout doucement en pleurant : Seigneur, Dieu d'Israël, assistez-moi dans ce moment. A ces mots, elle s'approche de la colonne qui était à la tête du lit, prend le sabre du général qui y était suspendu, puis, saisissant Holopherne par les cheveux et disant : Seigneur, mon Dieu, secourez-moi ! elle lui dé-

charge de toute sa force deux grands coups dont elle lui abat la tête ; elle détache ensuite le pavillon des colonnes et enveloppe le corps mutilé.

Aussitôt elle sort, et remet à sa servante la tête d'Holopherne, en lui disant : Placez-la dans le sac que vous avez apporté. Elles s'éloignent ensuite, sans aucun signe d'émotion. Les gardes les laissent passer, s'imaginant qu'elles vont prier selon leur coutume. Elles traversent tout le camp ; et, faisant le tour de la vallée, elles se rendent tranquillement à la porte de Béthulie.

Il était temps qu'elles arrivassent. Le jour destiné à la reddition de la place allait paraître, et la patience des habitants commençait à s'épuiser. Du plus loin que Judith put se faire entendre des gardes qui veillaient sur les murailles, elle leur dit : Ouvrez les portes : le Seigneur est avec nous ; il vient d'étendre sur Israël la puissance de son bras. Les gardes, ayant reconnu sa voix, s'empresèrent de lui ouvrir ; bientôt tout le peuple fut assemblé. Alors Judith, montant sur une petite éminence, s'expliqua en ces termes : Louez le Seigneur notre Dieu qui n'a point abandonné ceux qui ont mis en lui leur confiance. Puis, ouvrant le sac : Voici, dit-elle, la tête d'Holopherne ; et elle la montra à l'assemblée. Tout le peuple, ivre de joie, unit sa voix à celle de Judith pour bénir le Seigneur.

Pendant que tout ceci se passait à Béthulie, le camp des Assyriens était plongé dans un profond sommeil. Judith ordonna de l'attaquer dès le point du jour et de placer la tête d'Holopherne sur l'endroit le plus élevé des murailles. Les Assyriens, voyant les Israélites s'avancer en ordre de bataille, coururent à la tente de leur général ; mais on n'osait y entrer, car il était défendu de troubler son sommeil ; enfin, un valet se hasarda d'y pénétrer. N'en-

tendant aucun bruit, il détourna le rideau et ne trouva qu'un cadavre sans tête. A cette vue, il pousse un grand cri, retourne vers les officiers et leur dit : Venez et voyez. L'esprit de vertige s'empare des chefs et bientôt de toute l'armée; on ne songe qu'à fuir. Les Israélites arrivent et poussent les ennemis l'épée dans les reins : la victoire fut complète. Trente jours suffirent à peine pour recueillir les dépouilles. Judith, proclamée la libératrice de son peuple, figure vivante de Marie, rentra bientôt dans son obscurité, et continua jusqu'à sa mort sa vie de prières et de pénitence.

Par ce coup d'éclat les Assyriens apprirent à respecter le peuple de Dieu, qu'ils avaient mission de corriger, mais non de détruire. Ainsi, l'histoire de Judith, si belle par elle-même, devient magnifique lorsqu'on voit qu'elle entre comme partie essentielle dans le plan général de la Providence, pour la conservation de la grande promesse du Libérateur, confiée en dépôt au peuple juif. De plus, en se rattachant par des liens si étroits à la préparation du Messie, elle est une preuve éclatante de cette vérité fondamentale, que tous les faits antérieurs à la naissance de Notre-Seigneur s'expliquent en trois mots : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme et l'homme pour Dieu.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir conservé avec tant de soin le souvenir du Rédempteur : faites-nous la grâce de profiter de ses mérites.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me recommanderai à Dieu dans tous mes dangers.*

XLVII^e LEÇON

LE MESSIE PRÉPARÉ (SUITE).

Histoire de Tobie. — But de la Providence dans la dispersion des dix tribus et dans leur long séjour parmi les nations infidèles. — Naissance de Tobie. — Il est emmené captif. — Sa conduite à Ninive. — Il perd la vue. — Il se voit au moment de mourir. — Avis qu'il donne à son fils. — Voyage du jeune Tobie. — Il épouse Sara. — Il revient auprès de son père. — Mort de Tobie le père. — Bénédiction de Dieu sur sa famille.

Assur, dit le Seigneur, est la verge de ma colère. En effet, nous avons vu que la grande monarchie des Assyriens fut l'instrument dont le Seigneur se servit pour châtier le royaume de Juda, toutes les fois qu'il voulut oublier la grande promesse du Rédempteur et s'abandonner au culte des idoles. Pour punir le royaume d'Israël, Dieu employa la même puissance. Salmanazar emmena en captivité les dix tribus coupables d'idolâtrie ; mais le Seigneur, qui sait tirer le bien du mal, faisait servir leur châtement à l'accomplissement de son grand dessein.

Ce n'était pas, il est vrai, aux dix tribus séparées qu'était confié le dépôt des promesses ; néanmoins elles devaient concourir à préparer le règne du Messie, et les Assyriens, sans le savoir, les aidèrent à remplir cette mission providentielle. Ils croyaient n'emmener à Ninive qu'un peuple de captifs, et ils y amenèrent un peuple de missionnaires ; car c'était pour répandre chez les nations de l'Orient, ou pour y réveiller le souvenir et la connaissance du Libérateur futur, que Dieu permit la dispersion et le long séjour des dix tribus parmi les Assyriens.

Ce but de la Providence est consigné en propres termes

dans les livres saints. Un des captifs de Ninive, inspiré de Dieu, disait à ses frères : *Enfants d'Israël ! louez le Seigneur et rendez-lui gloire en présence des nations ; il vous a dispersés chez les Infidèles, qui ne le connaissent pas, afin que vous racontiez ses merveilles et leur fassiez savoir qu'il n'est point d'autre Dieu que lui* ¹.

Le Prophète qui nous révèle si clairement le dessein du Seigneur est le saint homme Tobie. Il fut lui-même un des plus zélés prédicateurs de la gloire de Dieu parmi les Assyriens. Préparateur évangélique, il contribua, plus encore par l'éclat de ses vertus que par ses discours, à leur faire connaître la vraie Religion, dont l'attente du Messie était le premier article. Écoutons, avec un grand désir d'en profiter, son intéressante histoire.

Tobie était originaire de la tribu de Nephthali et de la ville du même nom, située dans la partie supérieure de la haute Galilée. Il perdit de bonne heure ses pieux parents ; mais, quoique le plus jeune chef de famille de toute sa tribu, il fut le seul que la contagion générale ne put corrompre. Pendant que ses compatriotes allaient en foule adorer les veaux d'or, que Jéroboam avait fait élever à Dan et à Béthel, il allait à Jérusalem adorer le Dieu de ses pères. Son enfance et sa jeunesse se passèrent dans l'exercice constant de toutes les vertus. Arrivé à un âge plus mûr, il épousa une jeune fille de sa tribu, nommée Anne. Il en eut un fils à qui il fit porter son nom, et qui, en devenant l'objet de sa tendresse, le devint encore plus de ses soins et de sa vigilance. Il lui apprit à craindre Dieu dès son enfance et à fuir toute espèce de péché.

Bientôt, l'armée de Salmanazar, roi d'Assyrie, tomba

¹ Tob., XIII.

sur Israël et désola le royaume de Samarie. Le saint homme, enveloppé dans le malheur général de sa nation, fut emmené captif à Ninive avec son épouse et son fils. Il fut tel en Assyrie qu'il avait paru en Israël. Les exemples de ses propres frères ne l'avaient pas séduit, ceux des étrangers ne purent le corrompre. Les autres Israélites, accoutumés depuis longtemps à violer la Loi de Dieu, mangèrent indifféremment de toutes les viandes dont se nourrissaient les Gentils. Le fidèle Tobie ne voulut jamais se souiller d'un pareil crime. Aussi charitable envers ses frères que religieux observateur de sa Religion, il distribuait à ses malheureux compatriotes le peu de bien qu'il avait pu apporter avec lui.

En récompense de sa piété, le Seigneur lui fit trouver grâce devant Salmanazar. Touché de la charité de son captif, ce prince lui donna dix talents d'argent, et, ce que Tobie aimait beaucoup mieux, la permission d'aller partout où il voudrait, et de faire ce que bon lui semblerait. Tobie profita de sa liberté pour rendre visite à ses frères et leur porter des secours et des consolations.

Étant allé jusqu'à Ragès, ville des Mèdes, où une partie des captifs avait été transportée, il fit un acte héroïque de générosité qui fut pour lui, sinon la source principale, du moins l'occasion des merveilles par où le Seigneur se préparait à récompenser sa vertu. Il trouva dans cette ville un grand nombre d'Israélites de sa tribu, entre autres un de ses parents nommé Gabélus, vertueux et pauvre tout ensemble; ayant besoin d'un prompt secours et ne sachant à qui le demander. Tobie lui prêta les dix talents qu'il avait reçus du roi, et emporta l'obligation par laquelle Gabélus s'engageait à les lui rendre.

Cependant, Salmanazar mourut. Son fils, Sennachérib,

héritier de sa couronne, ne le fut pas de sa douceur pour les Hébreux ; il les haïssait. Cette disposition du roi devint pour Tobie un nouveau motif de redoubler ses attentions. Tous les jours, il visitait ceux de sa parenté qui languissaient dans Ninive. Il les consolait, partageait avec eux le peu de bien qui lui restait et ensevelissait ceux qui étaient morts ou qui avaient été tués ; car Sennachérib, vaincu dans une sanglante bataille, tourna sa fureur contre les Israélites, dont il fit périr une grande multitude, avec ordre de laisser leurs corps sans sépulture.

Tobie connut cette défense, il vit tout le danger qu'il allait courir ; mais rien ne put ébranler son pieux courage, et il continua d'enterrer les corps de ceux qu'on égorgeait. Sennachérib ne tarda pas à en être instruit : la tête de Tobie fut proscrire et tous ses biens confisqués. Le saint homme se vit obligé de prendre la fuite et de se cacher avec son épouse et son fils. Cependant, le persécuteur ayant été tué, Tobie revint à Ninive et reçut du nouveau roi ses biens confisqués et sa liberté première. Aussitôt ses libéralités recommencèrent.

Plus de cinquante ans d'une vie de bonnes œuvres et de vertu demandaient, ce semble, des récompenses ; mais les vues du Seigneur sur ses Saints sont bien différentes de celles des hommes. Après mille épreuves, généreusement soutenues, au lieu des faveurs que nous attendons pour eux, il leur destine de nouveaux combats qui enrichissent leur couronne en perfectionnant leur vertu. Tobie avait été frappé dans ses biens et dans sa liberté, il ne l'avait pas été dans sa personne ; il lui fallait ce dernier trait de ressemblance avec les anciens patriarches dont il était l'imitateur.

C'était la coutume du saint homme, selon l'esprit de la

Loi, de donner chez lui d'honnêtes festins, le jour des grandes solennités, où les conviés, dans une joie toute religieuse, témoignaient au Seigneur leur reconnaissance, et où les pauvres de la nation avaient toujours la meilleure part. Ce fut dans une de ces fêtes que Tobie, ayant préparé son repas à l'ordinaire, fit venir son fils, et lui dit : Allez, mon fils, et invitez encore quelques-uns de nos frères craignant Dieu à venir manger avec nous. Le jeune Tobie exécuta les ordres de son père ; en rentrant, il lui annonça qu'un enfant d'Israël venait d'être mis à mort.

A cette nouvelle, Tobie se lève de table, court à la place où était le corps, le charge sur ses épaules et l'emporte secrètement dans sa maison, pour l'ensevelir quand le soleil serait couché. Il retourne ensuite rejoindre ses amis, et mange quelques morceaux de pain qu'il détrempe de ses larmes.

On lui représenta les dangers qu'il courait ; mais le charitable Tobie, craignant plus Dieu que le roi, continuait toujours cette œuvre de miséricorde. Un jour, ce vénérable vieillard s'étant extrêmement fatigué à ensevelir les corps des Israélites, il revint chez lui si épuisé de force, qu'il fut contraint de se jeter au pied d'une muraille où il s'endormit sans précaution. C'était là que la Providence divine l'attendait. D'un nid d'hirondelles, il tomba des ordures toutes récentes de ces oiseaux, dont la chaleur et l'acrimonie lui firent perdre la vue en un instant. Tobie avait été un modèle de crainte de Dieu dès son enfance, il en devint un de patience dans l'adversité.

Semblable à ces rois, amis de Job, qui insultaient au malheur de cet illustre affligé, les proches de Tobie poussèrent la cruauté, jusqu'à le railler sur la régularité de sa vie et sur la vanité de ses espérances. Mais, à l'exemple de

Job, Tobie cherchait sa consolation dans les grandes pensées de sa foi ; il se contenta de dire à ses parents : Ne parlez pas de la sorte ; nous sommes les enfants des Saints, et nous attendons cette vie bienheureuse que le Seigneur a promise à ceux qui lui resteront fidèles.

Pauvre, abandonné, aveugle, il ne vivait plus que du petit gain qu'Anne, son épouse, pouvait faire du travail de ses mains. Une fois, pour prix de son labeur, elle reçut un chevreau qu'elle apporta dans sa maison. Tobie, entendant crier cet animal, qu'il ne savait pas lui appartenir, dit à sa femme : Voyez si ce chevreau n'est pas entré furtivement chez nous, et rendez-le à son maître. L'épouse de Tobie ne tint pas contre la scrupuleuse délicatesse de son mari. Elle s'emporta contre lui et même contre la Providence. A l'exemple de Job, soumis à la même épreuve, Tobie s'adressa en pleurant au Dieu de toute consolation, et se contenta de dire : Vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont pleins d'équité.

Tobie, se croyant désormais inutile à ses frères, pria le Seigneur de l'appeler à lui, et il se flatta d'être exaucé. Dans cette espérance, il fit venir son fils, et lui parla comme devraient parler tous les pères chrétiens avant de mourir. Écoutez, mon fils, lui dit-il, les dernières paroles de votre père ; qu'elles soient pour vous la règle de toute votre conduite. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps. Honorez votre mère tous les jours de votre vie. N'oubliez jamais ce que vous lui avez coûté de périls et de peines. Quand elle aura achevé sa course sur la terre, vous l'ensevelirez auprès de moi.

Ayez Dieu présent à l'esprit tous les jours de votre vie ; prenez garde de ne jamais consentir au péché. Faites l'aumône de votre bien ; ne détournez vos yeux d'aucun pau-

vre, par là vous mériterez que les yeux du Seigneur ne se détournent jamais de vous. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez encore volontiers du peu que vous aurez. En user ainsi, c'est se faire un trésor pour le temps de la nécessité, car l'aumône expie le péché et délivre de la mort. Veillez sur votre cœur ; craignez jusqu'au commencement d'une inclination qui conduit au crime. Ne souffrez pas que l'orgueil domine jamais en vous, car c'est par là qu'a commencé la perdition. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même. Prenez toujours conseil d'un homme sage. Bénissez le Seigneur en tout temps, et priez-le de diriger toutes vos voies.

Ainsi, le saint homme met en première ligne tous les grands devoirs comme tous les grands intérêts de son fils ; ce n'est qu'à la fin qu'il lui dit : Lorsque vous étiez encore au berceau, j'ai prêté à Gabélus dix talents d'argent. Il demeure à Ragès, ville des Mèdes : j'ai son obligation. Voyez comment vous pourrez faire ce voyage, afin de retirer de Gabélus les dix talents, et lui rendre son billet. Ne craignez rien, mon fils, nous sommes pauvres ; mais nous aurons toujours assez si nous craignons Dieu, si nous évitons le péché, et si nous pratiquons de bonnes œuvres.

Je ferai, mon père, répondit le jeune Tobie, tout ce que vous m'avez commandé ; seulement, je ne sais de quelle manière recouvrer l'argent. Gabélus ne me connaît pas ; je ne le connais pas non plus : je ne sais pas même le chemin qui conduit à Ragès. Mon fils, j'ai son obligation ; vous n'aurez qu'à la lui montrer, et, j'en suis sûr, il vous remettra les dix talents. Cherchez parmi nos frères un guide fidèle qui vous accompagne, et nous lui payerons sa peine.

Le fils du saint vieillard sortit aussitôt, et vit venir à sa rencontre un jeune homme bien fait, d'un air noble, doux, sage, en habit de voyageur, et tout prêt à se mettre en marche. Ne sachant pas que c'était un Ange de Dieu, il le salua et lui dit : Qui êtes-vous, excellent jeune homme? — Je suis un des enfants d'Israël. — Connaissez-vous le chemin de Ragès, ville des Mèdes? — Je le connais parfaitement; j'ai habité chez Gabelus, notre frère, qui demeure à Ragès. — Attendez-moi un instant, je vais annoncer cette nouvelle à mon père. Tobie, instruit de tout, dit à son fils de faire entrer le jeune étranger. On convint avec lui qu'il accompagnerait le jeune Tobie, et qu'au retour on lui donnerait une récompense. Le vénérable Patriarche donna sa bénédiction aux deux voyageurs; et son fils, ayant dit adieu à son père et à sa mère, partit avec son guide.

Jusqu'au moment de la séparation, la constance de la mère s'était assez bien soutenue; mais, aussitôt après, l'amour maternel l'emportant, elle se mit à pleurer et à dire à son mari : Vous avez éloigné de nous le bâton de notre vieillesse; plût à Dieu que vous n'eussiez jamais eu cet argent que vous envoyez chercher!

Pendant ce temps-là, le jeune Tobie, conduit par l'Ange, s'éloignait de plus en plus : son chien les avait suivis. La première journée, ils arrivèrent sur les bords du Tigre, dans lequel Tobie voulut se laver les pieds; mais voilà que tout à coup un poisson monstrueux s'élança pour le dévorer. Le jeune voyageur, épouvanté, s'écria : Seigneur, il va m'engloutir! L'Ange le rassura, et lui dit de saisir le poisson par les nageoires et de l'attirer sur le rivage. Tobie tira le poisson sur la terre, et le vit palpiter à ses pieds. Ouvrez-le, lui dit l'Ange, mettez à part le cœur, le

fiel et le foie, ils vous serviront un jour pour opérer une guérison. Ensuite, faisant rôtir sur des charbons une partie des chairs de l'animal, ils les emportèrent avec eux et salèrent le reste, qui suffit à leur nourriture jusqu'au terme du voyage.

Après une longue marche, ils arrivèrent auprès d'une ville de Médie. Où voulez-vous, demanda Tobie, que nous allions loger? L'Ange répondit : Vous avez ici un de vos proches parents, nommé Raguel. Il a une fille unique, nommée Sara, que le Seigneur vous destine avec toute sa fortune. Demandez-la à son père, elle ne vous sera pas refusée. Tobie lui dit : J'ai appris qu'elle a été mariée sept fois, et que tous ses maris ont été tués par le démon ; je crains qu'il ne m'en arrive autant, et que mes parents, dont je suis l'unique appui, ne meurent de douleur. Ne craignez rien, lui dit l'Ange, ces maris ont été tués par le démon, parce que leurs vues n'étaient pas saintes. Pour vous, ne craignez rien. Vivez dans l'innocence et la prière, et le démon n'aura sur vous aucun empire.

L'Ange finissait de parler lorsqu'ils entrèrent dans la maison de Raguel. C'était un Israélite plein d'honneur, de franchise et de religion, proche parent et ami de Tobie le père, qu'il avait fort connu dans sa jeunesse. Il reçut ses hôtes avec joie, sans les connaître encore que pour des voyageurs de sa nation. Mais, ayant fixé les yeux sur Tobie, il dit tout bas à sa femme : Combien ce jeune homme ressemble à mon cousin Tobie ! Ensuite, se tournant vers les voyageurs, il leur dit : D'où êtes-vous, mes frères? — De la tribu de Nephthali, du nombre des captifs. — Connaissez-vous Tobie, mon cousin? — Nous le connaissons. Et Raguel se mit à en faire l'éloge. Voici son fils unique, lui dit l'Ange. Raguel se jette au cou de son

jeune parent, l'arrose de ses pleurs, et le tenant tendrement embrassé : Mon fils, lui dit-il, que Dieu vous bénisse, car vous êtes le fils d'un grand homme de bien. De leur côté, Anne et Sara, témoins de ce spectacle, versaient des larmes d'attendrissement.

Après ces premiers transports d'une amitié tendre et réciproque, Raguel ordonne de préparer le festin. Tout étant prêt, il les invite à se mettre à table. Je n'accepterai rien, lui dit le jeune Tobie, qu'auparavant vous ne m'ayez accordé pour épouse, Sara votre fille.

Un mariage arrêté dans le Ciel, et conduit par un Ange, est bientôt conclu sur la terre. Raguel, cependant, fut saisi de frayeur : il hésitait. L'Ange le rassura, et il donna son consentement. Les convives se mirent ensuite à table. On fit un innocent festin, où l'on ne cessa de bénir la miséricorde du Seigneur, dont on recevait des marques si sensibles.

Le lendemain, Raguel signa un acte authentique par lequel il donnait actuellement au jeune Tobie la moitié de tous ses biens, stipulant, de plus, qu'après sa mort et celle de sa femme l'autre moitié lui reviendrait aussi tout entière, comme à son unique héritier. Tant d'amitiés et des avances si généreuses mettaient, ce semble, le jeune Tobie dans l'impuissance de résister aux empressements de son beau-père, qui le conjurait de demeurer dans sa maison encore deux semaines. Mais, d'un autre côté, s'il devait beaucoup à Raguel, il devait encore plus à son père et à sa mère, que le moindre retard allait jeter dans de mortelles inquiétudes. Pour obéir à leurs ordres, il fallait qu'il continuât son voyage jusqu'à Ragès de Médie, afin de retirer les dix talents prêtés à Gabélus.

Dans cette incertitude, il conjura son guide d'aller lui-

même à Ragès, de remettre à Gabélus son obligation, et de le prier de venir prendre part aux réjouissances de ses noces. L'Ange partit, reçut l'argent, et ramena Gabélus. A la vue du fils de son bienfaiteur, Gabélus, attendri jusqu'aux larmes, s'écria : Que le Dieu d'Israël vous comble de ses faveurs ! car vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Puissiez-vous voir vos enfants et les enfants de vos enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ! Que votre race soit bénie, favorisée par le Dieu d'Israël qui règne aux siècles des siècles ! Tous les assistants répondirent : Ainsi soit-il. On fit honneur à Gabélus, on renouvela toute la joie du festin des noces, joie toujours réglée sur la crainte de Dieu, dont tous les conviés étaient les fidèles adorateurs.

Enfin, le moment du départ étant arrivé, on voulut retenir le jeune Tobie ; mais il répondit : Je sais que mon père et ma mère comptent les jours, et qu'ils sont dans de grandes inquiétudes. Alors Raguel lui remit sa fille et avec elle la moitié de tout ce qu'il possédait en serviteurs, en servantes, en troupeaux, en vaches, en chameaux, et une grande somme d'argent. Les père et mère de Sara l'embrassèrent tendrement et lui dirent : Honorez votre beau-père et votre belle-mère, aimez votre époux, réglez votre famille, gouvernez votre maison, montrez-vous irrépréhensible.

Le voyage fut long. On conduisait des troupeaux nombreux qui ne pouvaient suivre que lentement. L'Ange dit alors à Tobie : Vous savez en quel état vous avez laissé votre père et votre mère ; si vous voulez, prenons les devants ; votre épouse, les domestiques, les troupeaux et les bagages nous suivront, et nous annoncerons leur arrivée. Prenez ce qui reste du fiel du poisson, car vous en aurez

besoin. Tobie se rendit sans hésiter à l'avis de son conducteur, et ils partirent.

Leur diligence ne put prévenir les inquiétudes du vieux Tobie et de sa femme; ils n'entendaient point parler de leur fils; cependant, à leur compte, il devait être revenu. Toujours soumis aux ordres de la Providence, Tobie se contentait de dire de temps en temps à Anne, son épouse : Pourquoi pensez-vous que mon fils tarde si longtemps? Et les deux vieillards se mettaient à pleurer. Mais rien ne pouvait calmer les inquiétudes de la mère de Tobie : Hélas ! hélas ! mon fils, disait-elle en fondant en larmes, pourquoi t'avons-nous envoyé loin de nous? toi, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, l'unique consolation de notre vie! Inconsolable, elle sortait de la maison tous les jours, regardait de tous côtés, allait à l'entrée de tous les chemins par où il lui semblait qu'il devait revenir, afin de l'apercevoir de loin s'il revenait.

Cependant le jeune Tobie approchait avec son guide, qui lui indiqua la manière dont il devait s'y prendre pour guérir son père. Anne était à son ordinaire sur le chemin, au-dessus d'une éminence, afin de dominer toute la campagne. Les yeux d'une mère reconnaissent un fils de plus loin que ceux des autres. Elle l'aperçut, le reconnut, et, courant à la maison, elle dit à son mari : Voilà votre fils qui vient. Alors le chien qui les avait suivis dans le voyage courut devant; et, comme s'il eût porté la nouvelle de leur arrivée, il témoignait sa joie par le mouvement de sa queue et par ses caresses. Le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, se leva et commença à courir, se heurtant à chaque pas; et, donnant la main à un serviteur, il alla au-devant de son fils, et, le recevant sur son sein, il l'em-

brassa, et sa mère l'embrassa aussi, et tous deux commencèrent à pleurer de joie.

Après avoir adoré et remercié le Seigneur, ils s'assirent. Alors le jeune Tobie, prenant le fiel du poisson, en frotta les yeux de son père. Au bout d'une demi-heure il en tomba une petite peau blanche, et Tobie recouvra la vue. Il rendit au Seigneur les plus vives actions de grâces, et son fils lui raconta, ainsi qu'à sa mère, tout ce que le Seigneur avait fait pour lui dans son voyage.

Sept jours après, arriva Sara en parfaite santé, ainsi que tout ce qui l'accompagnait. Il n'était pas à craindre que cette famille si vertueuse manquât au devoir sacré de la reconnaissance. Après les réjouissances saintes par lesquelles on célébra tant d'événements heureux, Tobie appela son fils et lui dit : Que pouvons-nous offrir à ce saint homme qui vous a servi de guide ? Tout ce que nous pourrions lui donner, reprit le jeune Tobie, n'est rien en comparaison des services qu'il m'a rendus ; mais, je vous en prie, mon père, demandez-lui s'il daignerait accepter la moitié de tout ce que j'ai apporté.

Ils appelèrent l'Ange en particulier, et lui firent de grand cœur cette proposition. C'est alors que l'Ange se fit connaître et dit au vieux Tobie : Lorsque vous priez avec larmes, et que vous ensevelissiez les morts, et que pour cela vous quittiez votre repas, et que vous cachiez les corps pendant le jour afin de les ensevelir pendant la nuit, j'offrais votre prière au Seigneur ; car c'est moi qui suis Raphaël, un des sept Anges qui sont toujours debout devant le Seigneur. A ces mots, le père et le fils tombèrent le visage contre terre. La paix soit avec vous, leur dit l'Ange ; ne craignez rien, il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé ; pour vous, bénissez le Seigneur

et publiez toutes ses merveilles. Aussitôt il disparut.

Tobie vécut encore longtemps, et il vit son fils et ses petits-fils marcher dans la voie de la justice. Après la mort de son père, le jeune Tobie retourna auprès de Raguel et de son épouse, et il fut leur consolation dans les jours de leur vieillesse : lui-même, âgé de quatre-vingt-dix ans, alla rejoindre son père, laissant après lui une nombreuse postérité, aussi chère à Dieu qu'aux hommes, par les vertus dont elle donna constamment les plus beaux exemples.

Comme celle de Judith, l'histoire de Tobie, prise en elle-même, est sans contredit un des plus intéressants épisodes de nos livres saints. Mais, si on l'envisage dans ses rapports avec la préparation du Messie, elle grandit tout à coup ; on la comprend mieux, on l'admire davantage, car on voit qu'elle tient une large place dans le plan général de la Providence. Tel est le point de vue sous lequel nous l'avons considérée, aussi bien que celle de Judith : il en sera de même de celle d'Esther, dont nous allons parler.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir tiré le bien du mal, en faisant servir le châtement des Israélites, et leur dispersion parmi les Gentils à préparer le règne du Messie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour mes père et mère.*

XLVIII^e LEÇON

LE MESSIE PRÉPARÉ (SUITE).

Mission des Perses. — Histoire d'Esther. — Son élévation. — Mardochée découvre une conspiration. — Aman, favori d'Assuérus, veut se faire rendre les honneurs divins. — Mardochée s'y refuse. — Aman jure de le faire périr et tous les Juifs avec lui. — Mardochée en donne avis à Esther. — Elle va trouver le roi. — Triomphe de Mardochée. — Humiliation d'Aman. — Sa mort. — Salut des Juifs.

Nous avons indiqué quatre grands décrets de la Providence relatifs à la préparation du Messie. Le premier établit que le peuple juif, destiné à voir sortir de son sein le Rédempteur du monde, serait le dépositaire obligé de cette grande promesse, par conséquent le gardien fidèle de la vraie Religion. La leçon précédente nous a rendu palpable l'exécution littérale de ce premier décret.

Le second établit que le Messie naîtrait du peuple juif, en Judée, et de la famille de David. Montrons encore la Providence faisant concourir à l'accomplissement de ce nouveau décret tous les événements de l'histoire des Juifs et des autres nations. C'est dans ce dessein que, deux mille ans avant la venue du Messie, Dieu fait venir Abraham du fond de la Mésopotamie et qu'il lui ordonne de se fixer dans la Judée, appelée alors le pays de Chanaan. C'est pour cela qu'il s'oblige, par serment, à lui donner ce pays pour lui et pour sa postérité. C'est pour cela que, quatre cents ans plus tard, il remue le Ciel et la terre pour tirer de l'Égypte les descendants du saint Patriarche et les ramener dans ce pays.

C'est pour cela qu'il extermine les sept puissantes na-

tions qui le possédaient ; qu'il y maintient invariablement son peuple pendant quinze cents ans, malgré les efforts sans cesse renaissants des nations voisines, avides de s'en emparer ; qu'il veut, si les Israélites sont emmenés en captivité, qu'il en reste un petit nombre pour garder cette terre sacrée, sans jamais permettre qu'aucune nation vienne s'y établir. C'est encore pour cela que, parmi tant de villes brûlées et anéanties pendant ces guerres continuelles, la petite ville de Bethléem subsiste. C'est pour cela, enfin, que cette ville tombe en partage à la tribu de Juda et devient plus tard l'héritage de la famille de David, dont le Messie devait sortir. Voilà pour les événements particuliers au peuple juif.

A l'extérieur, même dessein et même concours. C'est pour l'exécution de ce même décret que la puissante monarchie des Perses, le second des quatre grands empires prédits par Daniel, prend la place de l'empire de Babylone. En effet, d'après les Prophètes, le Messie devait naître en Judée, de la race d'Abraham et de la tribu de Juda. Il était donc nécessaire de conserver le peuple juif dans la Judée, ou de l'y ramener s'il en était éloigné. De plus, le Messie devait être de la tribu de Juda, et naître à Bethléem d'une vierge de la famille de David. Son origine était une des marques auxquelles on le reconnaîtrait un jour ; il était donc nécessaire de maintenir chez les Juifs la distinction des tribus et des familles.

Or, comme nous l'avons remarqué, les Assyriens avaient des vues bien opposées ; ils ne voulaient rien moins qu'exterminer ce peuple qui leur était odieux. Depuis soixante-dix ans, ils le tenaient prisonnier à Babylone. Une plus longue captivité, si elle ne l'eût pas fait périr, l'aurait exposé à se confondre avec ceux parmi lesquels il vivait. Pour conser-

ver ce peuple, et empêcher qu'il ne se mêlât avec une nation étrangère, et le ramener dans la Judée, Dieu lui suscita un libérateur. Comme il avait fait servir les princes d'Assyrie à l'exécution de ses vengeances, il rendit les rois de Perse ministres de sa bonté envers la nation sainte, et destina Cyrus, le fondateur de ce second empire, à affranchir les enfants d'Israël.

C'est encore Isaïe qui nous apprend le dessein de Dieu sur cette seconde monarchie. Chose admirable ! le Prophète nomme Cyrus par son nom, deux cents ans avant la naissance de ce prince ; représente le Tout-Puissant qui le prend par la main, qui marche devant lui, qui le conduit de province en province, qui fait tomber à son approche les remparts des villes, et qui lui en abandonne toutes les richesses et tous les trésors. Tout cela pour punir Babylone et pour affranchir Juda.

Recueillons-nous pour écouter ces magnifiques oracles : *Voici ce que moi, qui suis le Seigneur, dis à Cyrus, mon christ, que j'ai choisi pour l'exécution de mon dessein : Je vous prendrai par la main pour assujettir les nations, pour désarmer les rois vos ennemis, pour ouvrir devant vous les portes des villes, sans qu'aucune vous soit fermée. Je vous aplanirai les chemins, je briserai les portes d'airain et les barrières de fer ; je vous donnerai les trésors cachés, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui vous appelle dès maintenant par votre nom ; je le fais à cause de Jacob qui est mon serviteur, et d'Israël qui est mon élu, afin que, depuis l'orient jusqu'à l'occident, toutes les nations sachent un jour qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi. Oui, c'est moi qui susciterai Cyrus pour faire justice ; c'est moi qui aplanirai devant lui tous les chemins. Il rebâtitira la ville qui m'est consacrée, et il renverra libres*

mes captifs, sans recevoir pour eux ni rançon ni présents, dit le Seigneur, le Dieu des armées ¹.

Comme on le voit, la mission de l'empire des Perses est toute de protection et de bienveillance pour les Juifs. Il faut le dire à leur louange, les chefs de cette nouvelle monarchie s'acquittèrent fidèlement de leur commission. Grâce à eux, la ville et le temple de Jérusalem furent rebâtiés, les Juifs renvoyés et maintenus dans la Judée avec la distinction des tribus et des familles, jusqu'à l'arrivée du Messie. Il se trouva néanmoins des hommes ambitieux et aveugles, comme il s'en trouve dans toutes les cours, qui ne négligent rien pour engager leurs maîtres dans une fausse route, et hâter ainsi la chute de leur empire en les mettant en opposition avec les desseins du Très-Haut. De protecteurs des Juifs que devaient être ces puissants monarques, des courtisans pervers s'efforçaient d'en faire les tyrans injustes et mêmes les exterminateurs de ce peuple : à la tête de ces hommes imprudents et coupables paraît Aman, favori d'Assuérus.

Mais la Providence, qui tient en ses mains les rênes de tous les empires, et qui fait servir à l'accomplissement de ses vues les volontés et les passions des hommes, fit tourner à l'avancement de son grand dessein les machinations de ce ministre orgueilleux. Dieu avait employé le ministère d'une faible femme pour briser la puissance du superbe Holopherne ; par le même moyen il va renverser les projets d'Aman. Comme celle de Judith, l'histoire d'Esther se rattache donc admirablement au plan général de la rédemption du genre humain : figures de Celle qui écrasera la tête du serpent, ces deux héroïnes

¹ *Isaïe, XLV.*

sauvent le peuple juif, dépositaire de la grande promesse du Libérateur.

Parmi les Juifs captifs à Babylone, était Mardochée, de la tribu de Benjamin. Il avait une nièce nommée Esther, qui avait perdu son père et sa mère dès sa plus tendre enfance. Adoptée par son oncle, la jeune orpheline vivait dans l'innocence et la pratique fidèle de la Loi du Seigneur. Assuérus, qui régnait alors à Babylone, ayant remporté de grandes victoires, voulut, à son retour dans la capitale, donner des fêtes dignes du plus puissant monarque de l'Orient. Il y invita tous les officiers de l'armée et tous les satrapes ou gouverneurs des cent vingt-sept provinces dont se composait son vaste empire.

Le septième jour de ces fêtes, il lui prit fantaisie de faire paraître aux yeux de toute la cour la reine Vasthi, son épouse, afin que tout le monde rendit hommage à sa rare beauté ; Vasthi refusa de se montrer. Assuérus, outré de dépit, la répudia. Il ordonna aussitôt qu'on lui amenât les jeunes vierges les plus accomplies de son royaume, afin qu'il pût se choisir une épouse : Esther fut du nombre. L'humble fille de Juda ne demanda rien pour sa parure, elle se contenta de ce qu'on jugea à propos de lui donner. Elle parut devant le roi avec cet air de modestie et de simplicité qui ne l'abandonnait jamais. Le roi la préféra à toutes les autres, lui plaça le diadème sur la tête, et la fit régner à la place de Vasthi.

Devenue reine, et reine toute-puissante, Esther ne changea rien à la simplicité de sa conduite et à l'innocence de ses mœurs. Telle dans ses palais, au milieu d'une cour superbe et empressée, qu'elle avait été dans la maison de son oncle et parmi les jeunes Israélites de son âge, elle ne s'occupait que de la prière et de la méditation de la Loi

sainte. Aussi docile que jamais aux instructions de Mardochée, qu'elle honora toujours comme son père, elle observait avec soumission tout ce qu'il avait soin de lui faire dire, dans les différentes conjonctures où elle se trouvait. Le soin principal de cet homme vertueux était de faire souvenir la jeune reine que ce n'était pas pour elle, mais pour son peuple, qu'elle était montée sur le trône.

Tout ce qui se passait à la cour du roi de Perse, entraînait dans les arrangements de la Providence. Il n'y eut pas jusqu'à l'assiduité de Mardochée aux portes du palais, quoiqu'elle n'eût d'autre motif que sa tendresse pour Esther, qui n'eût quelque chose de décisif pour le salut de la nation sainte, par conséquent pour la conservation de la grande promesse du Libérateur : événement immense, dont le puissant Assuérus n'était qu'un acteur subalterne.

Un jour qu'il s'y trouvait seul, selon sa coutume, Mardochée entendit les deux commandants de la porte, qui parlaient tout bas d'assassiner le roi. Ayant prêté une oreille plus attentive, il surprit tout le fil de la conspiration. Dès qu'il fut pleinement convaincu, il trouva le moyen de donner secrètement avis de tout à Esther, et la reine, sans différer, informa le roi, son époux, du danger qui le menaçait, en ajoutant que c'était par Mardochée qu'elle était instruite. Les officiers furent saisis, ils avouèrent leur crime, et furent condamnés à mort.

Suivant la coutume des rois ses prédécesseurs, Assuérus fit écrire cet événement dans les archives du royaume ; mais Dieu permit qu'il oubliât son libérateur. Mardochée reçut quelques minces présents, avec invitation néanmoins de demeurer toujours dans l'enceinte du palais.

Tandis qu'Assuérus traitait avec tant d'indifférence un

fidèle serviteur à qui il devait la vie, le même prince, par une seconde permission de la Providence, mettait son empire à la discrétion d'un homme qu'il reconnut trop tard pour le plus dangereux de ses ennemis.

Ce traître se nommait Aman. Grâce à ses artifices, il devint peu à peu le favori du monarque et le maître à la cour : Assuérus lui fit élever un trône peu inférieur au sien. Dès qu'Aman paraissait aux portes du palais, il fallait, par ordre exprès du roi, se courber devant lui, fléchir le genou en terre, se prosterner profondément. C'était l'idole du maître, on était contraint de l'adorer.

Aman prétendait que ces honneurs lui fussent rendus comme à un dieu. Les courtisans et le peuple en passèrent par où il voulut ; mais cette prévarication ne convenait point à Mardochée. Aman avait beau passer devant cet intrépide adorateur du vrai Dieu, il ne recevait plus de lui la moindre marque de respect, depuis qu'il en exigeait de semblables à celles que les Juifs ne donnaient qu'à Dieu. Les officiers et les gardes du palais, surpris de la hardiesse de Mardochée, lui demandèrent souvent s'il ne craignait point de s'attirer l'indignation d'Aman. Il leur dit qu'il était Juif et que sa Religion lui défendait de rendre à un homme, des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu.

Ils en avertirent l'orgueilleux ministre, qui ne tarda pas à reconnaître, par sa propre expérience, la vérité de leur rapport. Plus d'une fois il remarqua lui-même que ce Juif se tenait debout et ne fléchissait point les genoux quand il passait : piqué jusqu'au vif, il résolut de se venger. Mardochée était coupable aux yeux du traître, et de lui refuser les honneurs divins, et d'avoir découvert la dernière conspiration formée contre la vie d'Assuérus. C'était trop peu de sa mort pour expier ce double crimé :

toute la nation juive devait le laver dans son sang.

Aman va trouver le roi et lui représente les Juifs dispersés dans son royaume comme une race turbulente, ennemie des dieux et des coutumes nationales, et rebelle aux ordres du souverain : il ajoute que la paix publique exige qu'on se défasse au plus tôt de ce peuple odieux. Il sollicite l'ordre de l'exterminer dans un même jour : Assuérus, jaloux de son autorité, signe l'arrêt de mort. Tandis que des courriers le portent aux gouverneurs de toutes les provinces, il est affiché publiquement dans la capitale.

On peut juger quelle fut, à cette nouvelle, la consternation des Juifs. Ils versent des torrents de larmes, ils poussent des cris lamentables. Heureusement ils ne s'en tiennent pas là ; tous ensemble recoururent à la prière, au jeûne, à la plus sincère pénitence.

Mardochée lui-même, ayant vu l'édit de ses yeux, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac et se couvrit la tête de poussière. Dans ce lugubre équipage, il courut aux portes du palais, où il fut obligé de s'arrêter ; car c'était un crime d'entrer vêtu de deuil dans la maison du prince. Il prétendait bien, par ses démonstrations, faire savoir quelque chose à Esther de ce qui se passait : Dieu ne permit pas qu'il fût trompé. Les dames de la reine, instruites, à la vérité, qu'elle prenait quelque intérêt à Mardochée, mais qui n'avaient pas le moindre soupçon qu'elle fût Juive et nièce de cet étranger, vinrent lui dire l'état où il était.

Esther appela sur le champ un de ses officiers, et lui ordonna d'aller demander à Mardochée quel était le sujet de sa douleur. Mardochée donna à l'officier un exemplaire de l'édit de proscription et lui dit de le remettre à la reine,

en la conjurant de sa part d'aller trouver le roi afin d'en obtenir la révocation. L'officier retourne auprès d'Esther, lui remet l'édit et lui répète fidèlement ce que Mardochée l'a chargé de lui dire. Mardochée ne sait donc pas, s'écrie Esther, que nul ne peut se présenter dans l'appartement du roi à moins d'y être nommément appelé, sans être aussitôt puni de mort ? Retournez, dit-elle à l'officier, et apprenez à Mardochée la loi qu'il ne connaît pas. Allez vous-même, répond Mardochée à l'officier, dire à la reine, de ma part, qu'elle se présente au roi. Qui sait si ce n'est pas pour être l'instrument de sa miséricorde que le Seigneur l'a couronnée ?

Esther, ayant reçu cette réponse, envoya dire à Mardochée : Faites assembler tous les Juifs qui sont dans la capitale, et priez pour moi. De son côté, elle se mit en prière, jeûna pendant trois jours, et, s'étant recommandée à Dieu avec larmes, elle se dévoua pour le salut de son peuple.

Trois jours après, elle prend ses plus magnifiques parures et appelle deux de ses femmes ; l'une la suit et porte sa longue robe, elle s'appuie sur le bras de l'autre. Arrivée dans la salle la plus voisine des appartements du roi, elle s'arrête. Bientôt la porte s'ouvre ; Assuérus paraît sur son trône, revêtu de ses habits royaux, et tout éclatant d'or et de pierreries. A l'approche d'Esther, qu'il voit paraître sans son ordre, ses yeux étincelants révèlent toute la colère de son âme. Esther tombe évanouie ; la couleur vive de son visage se change en une pâleur mortelle, et sa tête, sans mouvement, demeure appuyée sur la femme qui la soutient.

Dieu permettait cet accident pour en tirer sa gloire : maître du cœur des rois, il changea subitement celui d'Assuérus. Ce prince, tremblant de peur à la vue du pi-

toyable état de la reine, se lève brusquement de son trône. court vers Esther, la prend dans ses bras, et n'épargne rien pour la faire revenir de sa faiblesse. Qu'avez-vous, Esther ? lui dit-il, je suis votre frère, ne craignez rien. Non, vous ne mourrez point, la loi portée pour les autres ne vous regarde pas, approchez et touchez mon sceptre. Esther ne revenait point, le roi lui met son sceptre d'or sur le cou, et lui dit : Parlez-moi. La reine, à ces mots, reprend un peu ses sens, elle s'approche et baise l'extrémité du sceptre d'or ; puis, levant les yeux sur Assuérus, elle dit avec peine : Seigneur, vous m'avez paru comme l'Ange de Dieu, je n'ai pu soutenir vos regards.

A ces mots, elle tombe de nouveau évanouie sur les bras de sa suivante. Le roi était dans un trouble inexprimable, il n'oubliait rien pour soulager son épouse qui finit par revenir parfaitement à elle-même. Assuérus, au comble de ses vœux, lui dit : Esther, que souhaitez-vous de moi ? quand ce serait la moitié de mon royaume, je vous la donnerai. Elle se contenta de répondre : S'il plaît au roi, je le supplie de venir aujourd'hui, avec Aman, prendre part à un festin que j'ai préparé. L'invitation fut acceptée avec empressement, et le roi s'y rendit avec son ministre. Au milieu du repas, qui fut magnifique, Assuérus demanda de nouveau à la reine si elle avait quelque chose à désirer. Esther lui répondit : Je supplie le roi de venir encore demain avec Aman prendre part à mon festin, et je lui dirai ce que je souhaite.

Enivré de l'honneur qu'il venait de recevoir, Aman entra chez lui ; et, en passant aux portes du palais, il vit encore Mardochée, qui demeura assis à la même place, sans faire le moindre mouvement. Il s'empressa de raconter à sa femme et à ses amis ce qui venait de lui

arriver. La reine, dit-il, m'a invité à son festin, seul avec le roi, et demain encore je dois manger avec eux; mais tout cela ne m'est rien tant que je verrai le Juif Mardochée ne pas daigner se lever quand je passe. Sa femme et ses amis lui dirent : Faites préparer une potence haute de cinquante coudées, et faites-l'y pendre. L'avis plut à Aman, la potence fut dressée, et, le lendemain même, Mardochée devait y être attaché.

Cependant Assuérus, n'ayant pu fermer l'œil de toute la nuit, s'était mis à lire les annales des dernières années de son règne. Il en vint à l'endroit où le Juif Mardochée avait découvert le complot formé contre la vie du roi, et demanda quelle récompense ce fidèle étranger avait reçue pour un service si important. Seigneur, lui répondirent ses officiers, vous lui fîtes donner quelques petits présents dans le moment de l'alarme publique; mais ce fut si peu de chose, qu'on n'a pas cru devoir l'écrire.

Les officiers finissaient à peine de parler, que le roi, entendant du bruit, demanda : N'y a-t-il pas quelqu'un dans l'antichambre? Il y avait quelqu'un en effet, et c'était Aman, qui venait solliciter la permission de faire pendre Mardochée. C'est Aman, répondirent les officiers. Faites-le entrer, dit le roi. Étant entré, Assuérus lui dit : Que faut-il faire pour un homme que le roi veut honorer d'une manière toute particulière? Aman, ne doutant pas que c'était lui que le roi voulait honorer, répondit : Il faut, seigneur, que l'homme que le roi veut honorer soit revêtu de vos habits royaux, qu'il monte le cheval dont le roi se sert dans les jours de cérémonie, qu'il ait la couronne sur la tête, et que le premier des princes et des seigneurs, tenant la bride du cheval, conduise votre favori par la ville, en criant à haute voix : Ainsi sera honoré

celui que le roi voudra honorer. Eh bien ! lui dit Assuérus, hâtez-vous ; prenez mes vêtements royaux et mon cheval de parade, et faites cela pour Mardochée, ce Juif qui se tient aux portes du palais. N'omettez rien de ce que vous m'avez conseillé.

La mort eût moins fait de peine qu'un pareil ordre. Il fallut cependant l'approuver, renfermer son dépit au fond de son âme, et obéir sans réplique. Aman prit la robe royale, il en revêtit Mardochée au milieu de la place publique, il le fit monter sur le cheval du roi, il lui mit le diadème sur la tête, et, tenant le cheval par la bride, il criait à haute voix dans les rues : Ainsi sera honoré celui que le roi voudra honorer. Lorsque Mardochée fut revenu à la porte du palais, Aman se hâta de regagner sa maison, les larmes aux yeux et la tête couverte. Il raconta à sa femme et à ses amis tout ce qui venait d'arriver. Son récit n'était pas achevé que les officiers du roi vinrent le prier de se rendre, sur-le-champ, au festin que la reine avait préparé. Il arriva auprès du roi et entra avec lui chez la reine.

Comme celle de la veille, la fête était magnifique. Sur la fin du repas, Assuérus, s'adressant à Esther, lui dit : Que désirez-vous de moi ? quand ce serait la moitié de mon royaume, vous l'obtiendrez. Esther répondit : Si j'ai trouvé grâce devant vous, ô roi, je ne vous demande que ma propre vie et celle de mon peuple. Car nous sommes, moi et mon peuple, désignés à la mort, déjà proscrits et condamnés. Plût à Dieu qu'on se fût contenté de nous vendre, hommes et femmes, comme des esclaves ! le mal serait supportable, et je me contenterais de gémir en silence ; mais tant de cruauté de la part de notre ennemi retombe sur le roi. Quel est cet ennemi ? répondit Assuérus frappé

d'étonnement, et quelle est sa puissance pour oser faire de pareilles choses ?

Esther répondit : Cet ennemi, c'est Aman ! A ces mots, Aman fut stupéfait. Assuérus, ne se possédant plus, sortit un instant. Aman tomba aux pieds de la reine, en la suppliant de lui obtenir la vie : le roi rentra, et ses officiers jetèrent un voile sur le visage d'Aman pour dérober cet objet odieux aux regards de leur maître. L'un d'entre eux dit tout haut : Il y a dans la maison d'Aman une potence, haute de cinquante coudées, qu'il avait fait préparer pour Mardochée, qui a sauvé la vie du roi. Allez l'y pendre, dit Assuérus. L'ordre fut exécuté, et la colère du roi s'apaisa.

Digne sort d'un impie enivré de sa grandeur jusqu'à se croire une divinité, la mort d'Aman est encore un terrible exemple de la justice de Dieu sur les persécuteurs de l'innocence, et un monument illustre de sa bonté envers ses adorateurs, quand, au milieu des dangers, ils se souviennent qu'il est leur Père et qu'ils comptent sur sa protection.

Ce n'était là toutefois que le commencement de ses faveurs. La reconnaissance de son peuple, qui chantait publiquement ses louanges au milieu d'une ville tout idolâtre, jointe à la vertu d'Esther, qui, sans rien se réserver, lui rapportait la gloire de tant de merveilles, l'obligea d'y mettre le comble par des bienfaits plus signalés. Assuérus donna à la reine tous les biens d'Aman et fit de Mardochée son premier ministre et son favori. Esther, de son côté, confia à son oncle l'intendance de sa maison ; puis, se jetant aux pieds du roi, elle le supplia avec larmes de révoquer l'édit de proscription porté contre les Juifs : cette faveur lui fut accordée sur-le-champ. Grâce à un nouvel

édit publié dans toutes les provinces, non-seulement les Juifs furent mis hors d'insulte, mais encore redoutés et respectés dans toute l'étendue de l'empire, à cause d'Esther et de Mardochée.

C'est ainsi que la Providence veillait sur son peuple, et ramenait la monarchie des Perses à sa véritable mission, qui était de protéger la nation juive. Tout cela se faisait en vue du Messie qui en devait naître. Combien deviennent grands les événements en apparence les plus petits, quand on les envisage ainsi dans leurs rapports avec le plan général du Très-Haut pour la rédemption du genre humain !

Pénétrés de reconnaissance pour tant de bienfaits, les Juifs consacèrent, par une fête perpétuelle, le souvenir de leur délivrance. La veille était un jour de jeûne général, en mémoire de la destruction dont on avait été menacé. Le jour de la fête se passait dans le chant des psaumes, dans d'honnêtes festins, d'où l'on s'envoyait les uns aux autres les mets qu'on avait préparés. Surtout on avait grand soin de faire aux pauvres de la nation de petits présents, afin qu'ils pussent avoir part à la fête. Touchant exemple de charité que les Chrétiens des premiers siècles suivaient à la lettre, mais que leurs enfants n'imitent pas toujours.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir miraculeusement conservé votre peuple, et par là préparé le règne du Messie ; accordez-nous la grâce d'être, comme Esther et Mardochée, pleins de confiance en vous dans nos dangers et de reconnaissance pour vos bienfaits.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je répéterai souvent cette prière : Jésus, doux et humble de cœur, ayez pitié de moi.*

XLIX° LEÇON

LE MESSIE PRÉPARÉ (suite).

Troisième monarchie prédite par Daniel. — La monarchie des Grecs. — Sa mission. — Répandre partout la connaissance de la langue grecque. — Passage d'Alexandre en Orient. — Il jure d'exterminer les Juifs. — Dieu lui change le cœur. — La monarchie des Grecs attire les Juifs dans toutes les parties du monde, — fait connaître les livres saints, — en assure l'authenticité. — Mission des Romains.

Les leçons précédentes nous ont fait voir l'accomplissement des deux premiers décrets de la Providence, relatifs à la préparation du Messie, savoir : que le peuple juif serait le dépositaire privilégié de la grande promesse du Libérateur et de la vraie Religion, que le Messie naîtrait de ce peuple dans la Judée et de la famille de David.

Il était également décidé dans les conseils du Très-Haut que le règne du Messie, c'est-à-dire l'Évangile, se répandrait avec rapidité d'une extrémité du monde à l'autre. Nous allons montrer de quelle manière les événements particuliers au peuple juif, ainsi que le troisième empire prédit par Daniel, ont concouru à l'accomplissement de ce troisième décret du Tout-Puissant.

Dieu avait suscité l'empire des Perses, pour délivrer son peuple de la captivité de Babylone et le remettre en possession de la Judée. Les rois de Perse s'étaient acquittés fidèlement, peut-être sans le savoir, de la commission du souverain Maître. La Judée était repeuplée par ses anciens habitants ; Jérusalem et le temple étaient rebâties. A l'ombre protectrice de la monarchie des Perses, les Juifs s'étaient multipliés : ils avaient pris une consistance fixe et étaient redevenus une nation forte, riche et florissante.

L'empire des Perses ayant accompli sa mission, Dieu le fit passer entre les mains des Grecs. Cette nouvelle révolution avait pour but de servir à l'œuvre future du Messie, et de préparer de loin les voies à l'Évangile.

La preuve en est tout ensemble dans la prophétie de Daniel et dans l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs. Ce qui distingue aux yeux du Prophète la troisième monarchie, c'est la rapidité avec laquelle elle s'établit et l'étendue qu'elle atteint. *Après cela, dit-il, comme je regardais, je vis une autre bête qui était comme un léopard : et elle avait au-dessus d'elle quatre ailes comme celles d'un oiseau : cette bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée*¹. Plus loin, Daniel continue de dépeindre Alexandre, et il s'exprime ainsi : *J'étais attentif à ce que je voyais, et voici qu'un bouc vint de l'Occident sur la face de toute la terre, et il ne touchait pas la terre. Ce bouc devint extrêmement grand, et, ayant crû, sa grande corne se rompit, et il se forma quatre cornes au-dessous, vers les quatre vents du ciel*².

Dans ce double caractère de rapidité et d'étendue se trouve marquée la nature de la mission providentielle dévolue à l'empire des Grecs. L'histoire va nous l'expliquer clairement et confirmer par des faits la prédiction du Prophète.

1° La monarchie des Grecs prépara les voies à l'Évangile en rendant populaire dans tout l'Orient la langue grecque, c'est-à-dire la langue dans laquelle l'Évangile devait être annoncé. Par là, Dieu assurait un cours plus libre

¹ Dan., VII, 6. — ² *Id.*, VIII, 5, 8. — Il faut voir dans les Pères et dans les interprètes avec quelle admirable précision tous ces traits conviennent à Alexandre et à l'empire des Grecs, dont il est le fondateur. (Corn. à Lapid., *in Dan.*)

à la prédication des Apôtres et une circulation rapide à la doctrine du Messie.

Voyez comme l'action de la Providence se montre ici à découvert. Le passage d'Alexandre en Orient devait, suivant les prévisions humaines, renverser le dessein du Seigneur. Mais celui qui fait les rois, qui élève les empires et qui les abaisse à son gré, sut bien faire tourner la puissance de ce fier conquérant à la gloire du grand Libérateur et à l'établissement de son règne éternel. Alexandre, qui, dans sa course victorieuse, touchait à peine la terre, tant était grande la rapidité de ses conquêtes, était venu mettre le siège devant Tyr. Cette ville puissante l'arrêta pendant sept mois. Du pied de ses murailles, le terrible vainqueur envoya des commissaires, pour sommer les Juifs de se soumettre à sa domination et de lui expédier des secours. Les Juifs s'en excusèrent sur ce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius, roi de Perse. Irrité de cette réponse, Alexandre n'eut pas plutôt réduit Tyr, qu'il marcha contre Jérusalem, résolu de faire de cette ville un second exemple de sévérité.

Comme il s'avancait pour exterminer la nation sainte, le grand prêtre, qui se nommait Jaddus, eut recours à Dieu. Il ordonna des prières publiques et offrit des sacrifices pour implorer son secours. Dieu veillait à la conservation de son peuple et à l'accomplissement de sa promesse touchant le Messie qui en devait naître. Il apparut en songe au grand prêtre et lui ordonna de faire répandre des fleurs dans la ville, d'en faire ouvrir toutes les portes, et d'aller lui-même, revêtu de ses habits pontificaux, au-devant d'Alexandre, sans rien craindre de ce prince, parce qu'il le protégerait. Jaddus, plein de joie, rapporta au peuple la vision qu'il avait eue. Tout fut préparé comme il avait été

prescrit dans la révélation. Le grand-prêtre, accompagné des sacrificateurs et des autres ministres, en robe de lin, s'avança hors de la ville jusqu'à un lieu élevé, d'où l'on découvrait le temple et la ville de Jérusalem. On y attendit en cet état l'arrivée d'Alexandre.

Quand on sut qu'il approchait, tout le peuple alla au-devant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frappé de la vue du grand-prêtre, vêtu de son éphod, avec sa tiare sur la tête et une lame d'or sur le front, où le nom de Dieu était écrit. Saisi de respect, il s'inclina devant le Pontife et le salua avec une vénération religieuse. On ne peut exprimer quelle fut la surprise de tous les assistants ; à peine en croyaient-ils leurs propres yeux ; ils ne comprenaient rien à un changement si peu attendu.

Parménion, l'un des confidens du prince, ne pouvait revenir de son étonnement. Il lui demanda pourquoi il adorait le grand-prêtre, lui qui était adoré de tout le monde. Ce n'est pas le grand-prêtre que j'adore, répondit Alexandre, mais le Dieu dont il est le ministre. Lorsque j'étais en Macédoine et que je méditais la conquête de la Perse, ce même homme, avec les mêmes habits, m'apparut en songe et m'assura que son Dieu marcherait avec moi et me rendrait victorieux des Perses. Dès que j'ai aperçu ce Prêtre, je l'ai reconnu à son habillement et aux traits de son visage : je ne puis douter que cette guerre n'ait été entreprise par les ordres et sous la conduite du Dieu qu'il adore. C'est pour cela que je lui rends hommage en la personne de son ministre.

Alexandre embrassa ensuite Jaddus et vint à Jérusalem. Il monta au temple et y offrit à Dieu des sacrifices en la manière que le grand-prêtre lui indiqua. On lui montra les

prophéties de Daniel, qui annonçaient que l'empire des Perses serait détruit par un roi de la Grèce. Alexandre, transporté de joie et d'admiration, accorda aux Juifs tout ce qu'ils désiraient.

L'empire d'Alexandre, dont le démon se servait pour agrandir sa Cité, mais qui, dans les conseils de la Providence, avait pour but de faciliter la prédication de l'Évangile, en répandant au loin la connaissance de la langue grecque, s'étendit beaucoup plus que celui des Perses. Outre une grande partie de l'Afrique, il comprenait tout ce qui était renfermé entre le Gange et la mer Adriatique. La Providence, qui avait choisi Alexandre pour être l'instrument de ses desseins, le retira du monde dès qu'il eut achevé sa mission. Il était prédit que son empire serait divisé et que de ses débris se formeraient quatre nouveaux empires : tout cela s'est accompli de point en point.

2° La monarchie des Grecs prépara les voies à l'Évangile en attirant les Juifs dans la plus grande partie du monde. D'abord, il y en eut qui s'enrôlèrent dans les armées d'Alexandre et qui le suivirent dans ses expéditions. Ensuite, ce fut sous le règne de ses successeurs, c'est-à-dire pendant un espace d'environ deux cents ans, que les Juifs se répandirent dans tout l'Orient. Attirés par les promesses, les faveurs et les établissements avantageux que les princes grecs leur faisaient de toutes parts, à cause de leur inviolable fidélité à leur souverain, ils vinrent successivement se fixer dans toute l'étendue du grand empire d'Alexandre.

Ce ne fut pas sans un dessein marqué de la Providence que les Juifs, resserrés dans leur patrie, se dispersèrent jusque-là dans presque toutes les contrées de l'Orient. Nouveaux missionnaires, ils firent connaître le vrai Dieu à ces différents peuples, et par là ils les préparèrent de loin à

recevoir un jour la lumière de l'Évangile. Ce qui est admirable, c'est que le commerce des nations, qui leur avait été si dangereux autrefois, ne les rendit alors que plus zélés pour le véritable culte et plus attachés à leur Loi. Ainsi, la Providence arrangeait toutes choses pour faciliter l'exécution du grand ouvrage de la Rédemption.

3° La monarchie des Grecs prépara les voies à l'Évangile en rendant célèbres et en faisant connaître au loin les livres des Juifs, c'est-à-dire Moïse et les Prophètes. Voici l'histoire de ce fait capital. Ptolémée Philadelphe, roi d'un des quatre royaumes formés des débris de l'empire d'Alexandre, venait de monter sur le trône. Il avait sous sa domination, entre autres provinces, l'Égypte, dont Alexandrie était la capitale. Ce prince, amateur des sciences et des lettres, établit dans cette ville une riche bibliothèque : il y rassembla, de tous les endroits du monde, les livres les plus rares et les plus curieux. Cette bibliothèque fut bientôt le rendez-vous des savants de l'Orient et de l'Occident. Ptolémée, ayant appris que les Juifs avaient un livre qui contenait les Lois de Moïse et l'histoire de ce peuple, conçut le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec pour enrichir sa bibliothèque. Il s'adressa au grand-prêtre Éléazar, qui avait succédé à Jaddus. Des ambassadeurs partirent chargés d'une lettre très-obligeante et de présents magnifiques. Ces envoyés furent reçus avec toute sorte d'honneurs, et ils obtinrent sans peine ce que le roi demandait.

Éléazar leur donna une copie exacte de la Loi de Moïse, écrite en lettres d'or, et la fit accompagner de six vieillards de chaque tribu pour la traduire en grec. Ptolémée combla de marques d'amitié ces soixante-douze interprètes. Il leur fit préparer une maison, et il ordonna de leur fournir tout

ce qui était nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de temps, et l'ouvrage fut promptement achevé : c'est ce qu'on appelle la *Version des Septante*. Elle fut lue et approuvée en présence du roi, qui admira surtout la profonde sagesse des Lois de Moïse, et renvoya les interprètes avec de riches présents pour eux et pour le temple de Jérusalem.

4° La monarchie des Grecs prépara les voies à l'Évangile en rendant incontestables l'antiquité et l'authenticité des prophéties et des autres livres sacrés. La vérité de cette proposition ressort de la traduction même, dont nous venons de rapporter l'histoire. En effet, il est certain que, sous le règne de Ptolémée, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, il s'est fait en Égypte une version grecque des livres saints : cette version, nous l'avons encore. Toutes les prophéties qu'elle contient et que nous avons citées au sujet du Messie, sont donc incontestablement antérieures à l'Évangile. Non-seulement leur existence, mais leur publicité même ont précédé, de plusieurs siècles, les événements qui en sont l'objet. De plus, cette traduction des livres saints se trouvant entre les mains des nations païennes, il devenait impossible aux Juifs d'altérer l'Ancien Testament et d'en effacer ce qui concernait le Messie.

Ainsi, rendre inattaquable l'authenticité et populariser la connaissance du livre divin dont chaque page annonce le Désiré des nations, tel est le résultat de la version des Septante et le bienfait le plus précieux de la troisième monarchie prédite par Daniel. Qui ne voit clairement que tel était le principal dessein de Dieu, en livrant tout l'Orient aux Grecs et en les y maintenant malgré leurs divisions ? Dès lors on comprend sans peine pourquoi il fit succéder à l'empire des Perses celui des Grecs, dont la langue prit

faveur chez tous les peuples qu'ils avaient subjugués. Évidemment il voulait préparer une voie aisée à la prédication de l'Évangile, qui n'était plus éloignée, et faciliter, par cette communauté de langage, la réunion de tant de peuples dans une même société, dans une même doctrine et dans un même culte ¹.

Quand la monarchie des Grecs eut accompli sa mission, Dieu la fit tomber dans le vaste océan de l'empire romain. Voici le dernier et le plus redoutable des quatre grands empires, enretvus par Daniel dans le lointain des âges. Quelle sera sa mission? Élever l'empire Romain au plus haut degré de puissance, de manière à le rendre invincible; lui soumettre toute la terre, afin qu'un ordre de César pût faire couler le sang des apôtres et des chrétiens sous tous les climats, et ainsi rendre humainement possible l'éta-

¹ Saint Jean Chrysostome * regarde comme un des plus grands miracles de la Providence divine qu'un roi barbare, étranger à la vraie Religion, ennemi de la vérité et du peuple de Dieu, ait fait traduire l'Écriture en grec, et qu'il ait par ce moyen répandu la connaissance de la vérité parmi toutes les nations du monde. Saint Augustin s'exprime de même **. « Les Juifs, par jalousie ou par scrupule, dit-il, ne voulaient pas communiquer aux étrangers les saintes Écritures. Dieu s'est servi d'un roi idolâtre pour procurer cet avantage aux peuples gentils. » *Libri quos gens judæa cæteris populis vel religione, vel invidia, prodere nolebat credituris per Dominum gentibus, ministra regis Ptolemæi potestate tanto ante proditi sunt.* « Que peut-il manquer à l'autorité de cette version, dit saint Hilaire ***, laquelle a été faite avant la venue de Jésus-Christ, et dans un temps où l'on ne peut soupçonner ceux qui y ont travaillé, d'avoir voulu flatter celui qui y est annoncé ni les accuser d'ignorance, puisqu'ils étaient les chefs et les docteurs de la synagogue, instruits de toute la plus secrète doctrine du Messie, et revêtus de toute l'autorité qui appartient aux docteurs d'Israël? *Non potuerunt non probabiles esse arbitri interpretandi, qui certissimi et gravissimi erant auctores docendi.*

* *Homil. iv, in Genes.*

** *De Doctr. christ., lib. II, c. xv, et Serm. XLVIII in Joan.*

*** *Hilar., in Psalm. II; vide et Euseb., Præparat., lib. XIII, c. 1.*

blissement de l'Évangile. Tel était le but de Satan. Autre celui du souverain Maître.

Il était prédit que le règne du Messie s'établirait avec rapidité par toute la terre, et que lui-même naîtrait à Bethléem lorsque la puissance souveraine serait définitivement sortie de la tribu de Juda. L'empire romain est chargé d'accomplir ce décret dans ces deux parties. Il l'accomplira, et tous les efforts de Satan et même tous les succès du démon tourneront contre lui.

Quant à la première, ce n'était pas assez que les Juifs, préparateurs évangéliques, fussent, depuis le passage d'Alexandre, répandus en Orient et en Occident; que l'Europe, l'Afrique et l'Asie, entendant la langue grecque, pussent être instruites sans peine par les mêmes hommes; il fallait encore faciliter aux Apôtres de la bonne nouvelle une libre circulation d'un bout du monde à l'autre; il fallait enfin que le genre humain ne formât qu'un seul corps, afin d'être promptement animé d'un seul et même esprit.

Or, percer de toutes parts de larges voies, effacer toutes les nationalités, renverser tous les murs de séparation qui divisaient les différents peuples, niveler le sol, former de toutes les nations une grande unité matérielle en les réunissant sous un sceptre unique, établir enfin une paix universelle qui permît de parcourir sans obstacle la terre et les mers, l'Orient et l'Occident: tels étaient, aux yeux mêmes de la raison, les moyens les plus propres à l'accomplissement de ce dessein gigantesque. Tel est aussi le caractère distinctif de l'empire romain et le premier objet de sa mission.

Daniel l'avait prédit avec une grande énergie, lorsque Rome était encore au berceau. *Le quatrième empire*, dit le

Prophète, *semblable au fer qui brise et qui rompt tous les métaux, domptera aussi et renversera tous les autres* ¹. Et ailleurs il le représente comme une bête redoutable qui avait quelque chose de merveilleux et d'effrayant. *Elle était armée, nous dit-il, de dents de fer d'une horrible grandeur; elle dévorait tout, elle mettait tout en pièces; elle foulait aux pieds ce qu'elle ne déchirait pas* ². Le même Prophète, qui avait vu dans l'avenir la formidable puissance de l'empire romain, nous le montre aussi comme le préparateur du règne immortel de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Il sera, nous dit-il, remplacé par un autre empire qui, formé sans aucun secours humain, s'étendra sur tous les royaumes, et ce nouvel empire sera éternel* ³.

Ces quelques paroles du Prophète contiennent toute la philosophie de l'histoire romaine, comme les précédents oracles nous expliquent le secret de la naissance, de la grandeur et de la chute des autres monarchies. Nous savons maintenant pourquoi les Romains, à la différence des autres peuples de l'antiquité, firent consister une partie de leur gloire à couvrir la terre de cet immense réseau de superbes voies, dont la solidité fait encore l'étonnement de la science moderne; pourquoi ils furent toujours vainqueurs de leurs ennemis; pourquoi leur empire, reculant chaque jour ses limites pendant huit siècles, finit par ne plus connaître d'autres bornes que celles du monde et par absorber dans son vaste sein presque toutes les nations; pourquoi encore, après les guerres les plus longues et les plus sanglantes dont l'histoire ait conservé le souvenir, ses légions triomphantes suspendent tout à coup leur

¹ Dan., II, 40. — ² Id., VII, 7. — ³ Id., XI, 41.

marche sur tous les points du globe, ploient leurs drapeaux et laissent tranquillement reposer leurs armes : pourquoi, enfin, vers l'an quatre mille du monde, l'univers jouit d'une paix universelle. C'est qu'alors le Messie, le Prince de la paix, faisait son entrée dans le monde par la petite ville de Bethléem.

Restait la seconde partie du décret divin, en vertu de laquelle le Messie devait naître à Bethléem, et être authentiquement reconnu pour fils de David. A l'empire romain la gloire d'en procurer l'accomplissement. Nous n'avons pas oublié que, sur son lit de mort, Jacob avait annoncé que *le Messie viendrait lorsqu'un roi étranger à la nation juive serait assis sur le trône de Juda*. Or, après la défaite de Pompée, Antoine, consul romain, passa en Asie et confirma Hérode, Iduméen d'origine, dans le gouvernement de la Galilée. Voilà un premier acte qui dépose publiquement de la puissance souveraine la maison de Juda.

Antoine ne s'en tint pas là. Étant retourné à Rome, il sut concilier à Hérode la faveur d'Auguste, qui, bientôt après, devint empereur. Le nouveau maître du monde déterminait sans peine le sénat romain à donner à Hérode, par un décret solennel, le titre de *roi des Juifs*. En cette qualité, Hérode fut conduit au Capitole, et couronné avec les cérémonies accoutumées. Or, cette époque précise où l'antique sceptre de David et de Juda passait aux mains d'un étranger, Jacob l'avait fixée, dix-huit siècles auparavant, pour la venue du Messie. Alors, en effet, les temps désignés par le Prophète étant accomplis, Notre-Seigneur Jésus-Christ vint au monde, à la chute du royaume de Juda, sous la quatrième monarchie, vers la fin des soixante-dix semaines marquées par Daniel, avant la

ruine du second temple que le Messie devait honorer de sa présence, au moment où de toutes parts on était dans l'attente générale et prochaine de son avènement.

Si Jacob annonce que le Désiré des nations viendra lorsque le sceptre sortira de Juda, le prophète Michée ajoute qu'il verra le jour à Bethléem. L'empire romain sera encore chargé de vérifier cette dernière circonstance. Joseph et Marie habitent Nazareth. Leur pauvreté, la rigueur de la saison, l'état de l'auguste Vierge, tout s'oppose à un voyage. Pourtant, le Messie doit naître à Bethléem. Dieu, qui fait servir les passions des hommes à l'accomplissement de ses desseins, profite d'un caprice ou d'un mouvement de vanité et de cupidité de la part d'Auguste, pour mettre la dernière main à la vérification des prophéties.

Ce prince rend le fameux édit qui oblige tous les chefs de famille, dans toute l'étendue de l'empire, à se rendre dans le lieu originaire de leur maison pour se faire inscrire sur les registres publics. Joseph et Marie partent pour Bethléem, les oracles s'accomplissent, et, sans le savoir, Auguste n'a été, comme Nabuchodonosor, comme Cyrus, comme Alexandre, que le ministre subalterne et l'humble serviteur du Tout-Puissant. Voilà de quelle manière Dieu a fait concourir les événements et les empires à la gloire du Messie et à l'établissement de son règne éternel ¹.

Terminons l'histoire de cette préparation évangélique, si pleine de grandeur et de majesté, par une réflexion bien propre à élever nos esprits et à remplir nos cœurs de reli-

¹ Voir sur la formation et la mission des quatre grandes monarchies, des détails beaucoup plus complets dans notre *Traité du Saint-Esprit*, t. I.

gion. Les auteurs profanes, et un trop grand nombre d'auteurs modernes, ont attribué l'élévation et la chute de ces monarchies, les plus puissantes que le monde ait connues, à l'habileté, au courage ou aux défauts personnels de leurs empereurs. Ils n'ont aperçu que la cause apparente; les prophètes portent leurs vues plus loin. Ils ont vu le grand Dieu qui règne au plus haut des cieux, tenant en ses mains les rênes de tous les empires, et faisant servir les passions, les vertus et les vices des rois et des peuples à l'accomplissement de son grand dessein, le salut du genre humain, *par l'établissement* du règne de son Christ. Or, Dieu n'a point abdiqué. C'est encore lui qui dirige tous les événements, toutes les révolutions qui consolent ou qui bouleversent le monde, qui élève ou qui abaisse les conquérants pour l'accomplissement de son grand dessein, le salut du genre humain, *par la conservation et la propagation* du règne de son Christ.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour mon salut. Il est donc vrai, ô mon Dieu ! que, depuis le commencement du monde, tout se faisait pour Jésus-Christ, mon Sauveur ; mais ce Sauveur lui-même est pour moi, et moi pour vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'adorerai votre Providence dans tous les événements.*

L° LEÇON

LE MESSIE PRÉPARÉ (suite).

Épreuves destinées à purifier les Juifs et à leur faire désirer et reconnaître le Messie. — Héliodore frappé de verges. — Il annonce la puissance du vrai Dieu. — Le saint vieillard Éléazar; son martyre. — Histoire des Machabées; leur martyre.

La préparation évangélique s'était faite en Orient par les différentes dispersions des Juifs à Ninive et à Babylone; puis, dans le monde entier, par les conquêtes d'Alexandre. Grâce à tous ces événements, la connaissance du Messie était devenue générale. Dans la crainte qu'elle ne s'affaiblît parmi les nations, ou pour la rendre encore plus claire et plus universelle, la Providence permit que, pendant les trois derniers siècles qui précédèrent la venue du grand Libérateur, les Gentils de toutes les parties de la terre fussent perpétuellement en contact avec les Juifs de la Palestine. De là, les guerres entreprises contre ce peuple, d'abord par les successeurs d'Alexandre, ensuite par les Romains.

Dans les vues de la Providence, ces guerres avaient encore un autre but : elles préparaient les Juifs eux-mêmes à la prochaine venue du Messie. Continuelles, et presque toujours injustes, ces guerres étaient de rudes épreuves, destinées à purifier de plus en plus le peuple juif en lui donnant, et la sainteté convenable à la digne réception du Messie, et les lumières nécessaires pour ne pas méconnaître le Désiré des nations. Les cœurs purs voient la vérité plus clairement que les autres; ce glorieux privilège forme dès cette vie une partie de leur récompense.

De plus, ces vexations non interrompues étaient merveilleusement propres à exciter en leur âme, un vif désir du Libérateur. En apportant sur la terre la vérité et la justice, le véritable Salomon devait, à la longue, bannir la tyrannie et faire de tous les hommes un seul peuple de frères. Le malheur fut que les Pharisiens, aveuglés par l'orgueil, faussèrent les prophéties et n'entendirent la gloire, la puissance et les triomphes du Christ que dans un sens matériel et grossier. La Providence n'avait rien oublié pour prévenir cette fatale erreur, et les Juifs humbles et dociles n'en furent point les victimes. Donnant aux prophéties leur véritable signification, ils reconnurent pour le Messie, promis au genre humain l'humble enfant de Bethléem, et le Seigneur fut justifié.

Ne pouvant raconter en entier l'histoire de ces derniers siècles du monde ancien, nous allons nous borner à quelques faits qui rendent évidente la continuation de l'action divine sur les Juifs et sur les Gentils, pour les préparer à l'avènement prochain du Rédempteur.

Le premier de ces faits est celui d'Héliodore. Quoi de plus propre que l'éclatante punition de ce profanateur et son témoignage personnel, à rappeler aux nations l'existence du Dieu des Juifs et la vérité de sa Religion, dont la croyance du Messie était l'article fondamental?

Séleucus, roi de Syrie, avait résolu de piller les trésors du temple de Jérusalem. Pour exécuter cette entreprise sacrilège, il choisit Héliodore, intendant de ses finances. Héliodore, parti pour obéir aux ordres de son maître, paraît n'avoir d'autre dessein que de visiter le gouvernement de la Judée. Il arrive à Jérusalem, où le grand prêtre Onias, aussi respectueux envers son roi qu'il était fidèle à son Dieu, le fait recevoir avec toutes sortes d'hon-

neurs. Le ministre ne tarde guère à s'expliquer sur la commission dont il est chargé; il déclare qu'il vient de la part du roi pour se faire remettre les trésors du temple.

Onias lui représente que l'argent gardé dans la maison du Seigneur, consiste en dépôts consacrés à la subsistance des veuves et des orphelins. Héliodore est peu touché des observations du Pontife, et, la volonté du roi lui tenant lieu de toute raison, il prend jour pour se rendre au temple. Le bruit de cette sacrilège tentative s'étant répandu dans Jérusalem, ce n'est par toute la ville qu'alarmes et qu'effroi. Les Prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, se prosternent au pied de l'autel, et, dans cette posture humiliée, ils appellent le Dieu du ciel au secours de son temple.

De leur côté, les habitants désolés accourent en foule de leurs maisons, et, réunis ensemble dans l'ardeur des mêmes vœux, ils conjurent le Seigneur de ne pas permettre que sa sainte demeure soit exposée à de sacrilèges mépris. Les femmes, couvertes de rudes cilices, vont en foule par les rues; les vierges mêmes, renfermées dans l'enceinte du temple, se font un devoir d'en sortir. Les unes courent vers le grand prêtre, les autres vers les murailles; quelques-unes, plus timides, se contentent de regarder, du lieu de leur retraite, quelle va être l'issue de cet événement. Toutes ensemble, les mains levées vers le ciel, adressent au Seigneur leurs gémissements et leurs prières. Au milieu de la confusion générale, le souverain Pontife montre un air de consternation, qu'on ne peut envisager sans être pénétré jusqu'au fond de l'âme de la plus vive douleur.

Cependant Héliodore pressait avec chaleur l'exécution de son entreprise. Déjà il était à la porte du trésor, en-

vironné d'une troupe de satellites qui se disposaient à le forcer; mais, au moment où tout paraissait désespéré, le Seigneur manifesta avec éclat sa toute-puissance. Tout à coup, les indignes esclaves qui avaient osé prêter leur ministère au dessein de leur chef, frappés de la main de Dieu, se trouvent renversés les uns sur les autres et mis en fuite. Ils avaient vu paraître un cheval magnifiquement paré, monté par un cavalier d'un aspect formidable, et dont les armes semblaient d'or, tant leur éclat était éblouissant. Ce cheval se ruant avec impétuosité sur Héliodore, le frappe des deux pieds de devant et le jette par terre. Alors deux jeunes hommes, pleins de majesté, tout brillants de gloire et richement vêtus, s'étant approchés du profanateur, armés de fouets, le frappent sans relâche et l'accablent de coups. Héliodore, châtié si rudement et enveloppé d'épaisses ténèbres, est jeté à demi mort dans une chaise et porté hors de l'enceinte du temple, où il reste longtemps sans mouvement, sans voix et sans espérance de vie.

Admirable effet de la justice de Dieu, qui ordonna qu'un homme assez téméraire pour oser entrer dans sa sainte maison avec tout l'appareil d'un triomphe, en fût enlevé, couvert de confusion, sans que personne pût le dérober aux coups du Maître tout-puissant auquel il avait sacrilègement insulté; mais, en même temps, leçon bien importante pour les profanateurs et pour les favoris des princes, qui apprend aux uns quel respect est dû aux choses saintes, et aux autres qu'il est de leur devoir de résister toujours à des ordres impies, avec une respectueuse mais invincible liberté.

Tandis qu'Héliodore languissait dans le triste état où l'avait réduit son impiété, les Juifs passèrent tout à coup

de l'abîme de la douleur au comble de la plus pure joie : le temple retentit de cantiques d'actions de grâces. Les amis d'Héliodore étaient occupés de soins bien différents. Ne trouvant point sur la terre de remèdes à un mal qui partait du Ciel, ils s'adressèrent à Onias lui-même, en le conjurant de prier le Seigneur qu'il daignât conserver la vie à celui qui était prêt à rendre le dernier soupir.

Onias, considérant que, si Héliodore venait à mourir, le roi ne manquerait pas de soupçonner de la malice de la part des Juifs, et de leur attribuer la mort de son envoyé, offrit au Seigneur, pour le salut du mourant, une hostie de propitiation. Il fallait d'ailleurs, dans les desseins de la Providence, que les Gentils apprissent de plus en plus à connaître le Dieu d'Israël, la vérité de ses menaces et la certitude de ses promesses, dont la première était celle du grand Libérateur. Quoi de plus conforme à ce plan divin qu'Héliodore lui-même rendît témoignage à toutes ces choses et à la puissance du Dieu d'Israël, après l'avoir éprouvée par deux miracles incontestables, son châtement et sa guérison ?

Le Seigneur exauça les vœux du grand prêtre ; mais il ne voulut pas que le coupable ignorât à qui il devait la santé. Remerciez le Pontife Onias, dirent les mêmes Anges à Héliodore, c'est à cause de lui que le Seigneur vous a fait grâce de la vie. Pour vous, châtié par l'ordre du vrai Dieu, ayez soin d'annoncer son pouvoir, sa vérité, tous ses prodiges, jusqu'au milieu des nations idolâtres : lumineuses paroles qui nous montrent bien que le fait d'Héliodore se rattache au plan général de la préparation évangélique.

Ayant ainsi parlé, les Anges disparurent. Héliodore, de son côté, profita de sa terrible leçon. Il offrit un sacrifice d'actions de grâces, accompagné de vœux et de grandes

promesses, à ce Dieu souverain dont il venait d'éprouver la justice et la miséricorde. Après avoir remercié le souverain Pontife, il s'empressa de retourner avec sa suite vers le roi son maître. Ne rougissant point de devenir l'apôtre de la vraie Religion, il publiait partout les merveilles du grand Dieu qu'il avait vues de ses yeux et qui s'étaient opérées en sa personne.

Un jour, entre autres, le roi lui demanda : Qui croyez-vous propre à être envoyé pour faire une nouvelle tentative sur Jérusalem ? Si vous avez, lui dit-il, quelque ennemi, quelque conspirateur, chargez-le de la commission. Je réponds qu'il vous reviendra déchiré de coups, si toutefois il échappe à la mort. C'est la vérité, le temple des Juifs est rempli de la puissance divine. Celui qui habite dans le Ciel y fait sa demeure, il s'en déclare le protecteur et le gardien ; et quiconque ose y entrer à dessein de le profaner doit s'attendre à un rude châtiment ou à la mort.

Si Dieu prenait tant de soin de préparer les Gentils au règne du Messie, en saisissant toutes les occasions de leur donner connaissance de la Religion véritable, il ne s'occupait pas des Juifs avec moins de sollicitude. Rien ne fut omis pour les purifier et les détacher des choses terrestres. Jamais on ne vit parmi eux tant et de si beaux exemples d'une vertu déjà toute chrétienne. Il semble que le Soleil de justice, plus près de se lever sur le monde, faisait sentir plus vivement sa puissante influence. Non-seulement la Judée n'adora plus les idoles, elle eut encore ses martyrs de tout âge et de tout sexe.

Antiochus Épiphane, roi de Syrie, fut l'instrument dont le Seigneur se servit pour éprouver son peuple. Ce prince impie et cruel entreprit d'abolir dans la Judée le culte du

vrai Dieu. Bientôt le sang des fidèles coula dans toute l'étendue de la Palestine. Au plus fort de la persécution, vivait à Jérusalem un saint homme nommé Éléazar, qui tenait un des premiers rangs parmi les docteurs de la Loi. C'était un vénérable vieillard dont l'extérieur, plein de douceur et de majesté, inspirait la confiance et commandait le respect. Il devint le premier objet de la rage opiniâtre des persécuteurs. S'étant saisi de sa personne, ils lui ouvrent la bouche de force, et ils essayent de lui faire manger malgré lui des viandes défendues. Sa généreuse résistance le fait aussitôt condamner. Préférant une mort glorieuse à une vie déshonorée par un crime, il se met à la tête des bourreaux et marche volontairement au supplice.

Pendant qu'il allait gaiement à la mort, quelques-uns de ses amis, touchés d'une criminelle compassion, s'approchèrent et lui dirent secrètement : Permettez que nous fassions apporter des viandes dont il est permis de manger, faites semblant d'en goûter, afin qu'on croie que vous avez obéi. Voilà un moyen sûr et en même temps fort innocent de vous soustraire au supplice. Tandis qu'Éléazar entendait ces perfides sollicitations, mille pensées nobles et encourageantes lui vinrent à l'esprit : il se représenta l'honneur de sa vieillesse et ses cheveux blancs, et la vie sage et vertueuse qu'il avait menée depuis son enfance, et la justice et la majesté des saintes Lois portées par le Seigneur.

Plein de ces grandes idées : Qu'on me conduise au supplice, s'écria-t-il, il ne convient pas à notre âge de dissimuler et de feindre, ce serait tromper notre jeunesse, qui croirait qu'Éléazar, à quatre-vingt-dix ans, a passé de la Religion de ses pères aux superstitions des étrangers, et, à

cause de ma dissimulation et pour l'amour d'un peu de vie périssable, elle se laisserait séduire : j'attirerais sur mon nom une tache honteuse et j'attacherais à ma vieillesse l'exécration de tous les siècles. D'ailleurs, quand je pourrais m'arracher aux supplices des hommes, puis-je me soustraire pendant ma vie et après ma mort à la main du Tout-Puissant ? Au contraire, en quittant courageusement la vie, je me montrerai digne de mon grand âge, et je laisserai un bel exemple à nos jeunes gens.

Ce peu de mots, prononcés avec dignité, furent reçus comme l'expression de l'arrogance et de l'orgueil, et lui attirèrent un redoublement de cruauté. Enfin, il arrive au lieu de l'exécution. On dépouille ce vénérable vieillard, on l'étend, on le lie ; les bourreaux le frappent sans relâche et sans pitié. Au milieu de tant de douleurs, le martyr s'écrie en gémissant : Vous savez bien, Seigneur, qu'ayant pu éviter une mort si cruelle, j'ai préféré les tourments que j'endure. Vous savez aussi que je les souffre bien volontiers, par la crainte de vous déplaire. Telles furent les dernières paroles du martyr. Laissant dans sa mort un rare exemple de courage et de fidélité, non-seulement à la jeunesse juive, mais encore à toute la nation, il alla attendre dans le sein d'Abraham la récompense de sa foi.

Le bruit de cette mort, bien loin de ralentir le zèle des vrais Israélites, ne servit qu'à l'animer davantage : le sang d'Éléazar fut une semence de martyrs. Après les combats d'un vieillard magnanime, on vit entrer dans la lice, d'un côté, une mère avec ses sept fils, dans la fleur de la jeunesse ; et, de l'autre, Antiochus lui-même avec tout l'appareil des persécuteurs de la foi : digne emploi pour un grand prince d'essayer la dureté de son cœur contre une femme et contre des enfants ! Il se les fait amener et leur com-

mande de manger sur-le-champ et sans répliquer des viandes défendues par la Loi. Sur leur refus, il les fait dépouiller devant lui, et ordonne qu'on les déchire de coups de fouet et de nerf de bœuf. L'aîné des sept frères, sans s'étonner de ce traitement, prend la parole et dit au tyran : Que prétends-tu de nous, et quelle réponse attends-tu ? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois que Dieu a données à nos pères.

Cette intrépidité met Antiochus en fureur. Il commande qu'on fasse rougir au feu des poêles et des chaudières d'airain : on s'empresse de lui obéir. En attendant, il fait trancher la langue au jeune martyr et arracher la peau de la tête, couper les extrémités des pieds et des mains, en présence de sa mère et de ses frères. Ainsi mutilé, il lui fait appliquer le feu ; et, après ce cruel essai, jeter encore tout vivant dans une poêle ardente, où il le voit impitoyablement brûler. La mère et les frères du martyr, au lieu de gémir sur son sort, ne pensaient qu'à s'encourager. Le Seigneur, se disaient-ils, aura égard à la justice de la cause que nous défendons, il nous consolera suivant ses promesses.

Pendant qu'ils se fortifiaient de la sorte, leur aîné mourut, sans adoucir par sa mort la cruauté du tyran. Il attaque le second, et le fait approcher pour l'insulter avec amertume. Les bourreaux lui arrachent la peau de la tête avec les cheveux, et lui demandent s'il veut obéir, avant qu'ils déchirent tous les membres de son corps. Je n'en ferai rien, répond le jeune martyr ; et on le condamne au même supplice que son frère. N'ayant plus qu'un souffle de vie, il dit au roi avec une force que Dieu seul peut donner : Méchant prince, tu nous tourmentes maintenant ; mais le Roi du monde nous rendra la vie avec une gloire éternelle.

Celui-ci étant mort, on passe au troisième. Les bourreaux lui demandent sa langue, il la tend ; ses mains, il les présente sans hésiter. C'est du Ciel que j'ai reçu ces membres, dit-il avec assurance, je les livre avec plaisir, car mon Dieu saura bien me les rendre. Le tyran et ses bourreaux ne pouvaient revenir de leur surprise, en voyant à cet âge tant de mépris pour les plus affreux tourments. Cependant, plus irrité que surpris, Antiochus continue sa barbare exécution. Le quatrième, le cinquième, le sixième de ces généreux enfants, dignes imitateurs de leurs frères, expirèrent avec courage dans les mêmes tortures.

Pendant leur martyre, la mère, infiniment au-dessus de tous les éloges, et digne de l'éternel souvenir des gens de bien, voyait, sans s'émouvoir, passer l'un après l'autre ses sept enfants par les plus horribles supplices. Au lieu de leur donner de dangereuses larmes, elle leur prodigua les encouragements les plus propres à assurer leur victoire : ses inquiétudes néanmoins n'étaient pas toutes calmées.

Restait le dernier et le plus jeune. Le tyran essaya de le séduire, lui promettant même avec serment de le rendre riche et heureux et d'en faire son ami. Ces basses flatteries étaient bien malséantes dans la bouche de ce barbare, à l'égard d'un enfant qui venait de voir ses six frères brûlés par ses ordres. Le jeune martyr les paya d'un juste mépris, et ne daigna pas y répondre. Voyant ses promesses inutiles, Antiochus fait approcher la mère, et l'engage à sauver son fils de la mort : elle lui promet d'exhorter son fils. En effet, elle se met à exhorter de toutes ses forces ce reste précieux de son sang, mais d'une manière bien différente de celle dont le roi l'avait entendu. Se moquant du tyran, et se penchant vers son fils, elle lui dit en sa langue, afin de n'être pas entendue d'Antiochus : Mon fils, ayez pitié de moi,

qui vous ai porté neuf mois dans mon sein ; je vous en conjure, regardez le ciel et la terre, ce sont les ouvrages du Dieu que vous adorez. Il les a tous créés de rien, aussi bien que les hommes. Que cette vue vous encourage et vous apprenne à ne pas craindre ce cruel bourreau. Digne de vos frères, recevez la mort avec constance, afin que je vous retrouve avec eux dans l'éternel repos.

La mère avait à peine achevé, que le courageux enfant s'écrie : Qu'attendez-vous ? je n'obéis pas aux ordres du roi, mais à la Loi que Dieu nous a donnée par Moïse. A ces mots, le tyran ne se possède plus. Honteux de se voir vaincu par un enfant, il décharge sur cette innocente victime tous les flots de sa rage. Plus que ses frères, le jeune martyr épuise l'industrielle cruauté des bourreaux ; mais, aussi fidèle que ses aînés, il conserve jusqu'à la fin la pureté de sa foi et sa confiance aux promesses du Tout-Puissant.

La mère, restée seule au milieu des cadavres lacérés de ses enfants, triomphait ; elle aussi aspirait au martyre, et attendait une part à la gloire de ses fils. Antiochus, toujours le même, honteux de céder, incapable de pardonner, ordonna qu'on joignît la mère aux enfants ; après quoi, il se retira couvert de confusion et livré au désespoir.

Ainsi fut éteinte dans son propre sang une illustre famille, destinée par le Seigneur à le réconcilier avec Israël, et à préparer les Gentils à l'avènement prochain du Messie, en leur faisant connaître la vérité et la puissance du Dieu d'Abraham ; famille qui, en se dévouant à la mort, s'est plus honorablement conservée dans la mémoire des hommes, que si tous ceux qui la composaient eussent porté des sceptres et des couronnes.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir préparé le monde à l'avènement du Messie par tant de moyens admirables ; donnez-nous la force de tout souffrir plutôt que de perdre votre grâce.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour les choses saintes.*

LI^e LEÇON

UNITÉ DE LA RELIGION ET DE L'ÉGLISE

Religion une dans son auteur. — Une dans son dogme. — Une dans sa morale. — Une dans son culte. — Une dans son objet. — Église une dans sa fondation, sa destinée, sa constitution, ses épreuves et ses victoires.

A la veille de quitter l'ancien monde, arrêtons-nous un instant pour esquisser à grands traits l'histoire de la Religion avant Jésus-Christ et de la société qui en est la dépositaire. Sur le front immortel de l'une et de l'autre, vous verrez briller, comme deux rubis étincelants, l'unité et la perpétuité : deux grands caractères qui distinguent la Religion et l'Église de Dieu, des mille religions et des mille sectes enfantées par les passions des hommes et emportées par le souffle du temps. La Religion est comme un magnifique tableau que Dieu commence à l'origine du monde, qu'il esquisse sous les Patriarches, qu'il perfectionne sous Moïse et qu'il achève sous Jésus-Christ. Ainsi, bien qu'elle n'ait pas eu toujours le même degré de clarté et de développement, la Religion n'en est pas moins perpétuellement une et la même ¹.

I. *Une et la même dans son auteur.* Révélée de Dieu au premier jour du monde et fondée sur les rapports nécessaires et immuables qui existent entre Dieu créateur, père, fin dernière de l'homme, et l'homme créature, enfant de Dieu gratuitement destiné à le voir face à face dans le Ciel, la Religion dans l'Ancien Testament se rapportait tout

¹ Voyez les textes cités dans l'Introduction et aux leçons XIX, XX de cette première partie.

entière à Jésus-Christ à venir, lien mystérieux et nécessaire de l'alliance entre Dieu et l'homme ; comme dans le Nouveau Testament toute la Religion se rapporte à Jésus-Christ venu. La foi en Jésus-Christ a été le fondement de la Religion dans tous les siècles. Le Juif, pour être justifié, devait croire en Jésus-Christ promis comme le Chrétien doit croire en Jésus-Christ venu ¹. Toute la différence consiste en ce que le Juif était, dans l'ordre de la Religion, un enfant qui n'en connaissait que les éléments et à qui l'on n'enseignait que les premiers principes à cause de la faiblesse de son âge ; au lieu que le Chrétien est un homme fait, qui en pénètre la substance et qui possède la connaissance claire de ce que les Juifs croyaient sans le comprendre, comme les saints dans le Ciel voient ce que nous croyons sur la terre ².

II. *Une et la même dans son dogme.* Elle a cru et enseigné dès l'origine des temps ce qu'elle croit et enseigne aujourd'hui, ce qu'elle croira et enseignera jusqu'à la consommation des siècles. Sous les Patriarches et sous Moïse, elle croyait :

Sur Dieu. 1° A l'existence d'un seul Dieu éternel, tout-puissant, qui a créé le monde par sa volonté et qui le gouverne par sa sagesse. Elle croyait confusément, ce qu'elle sait aujourd'hui d'une manière plus claire, qu'en Dieu il y a trois personnes également adorables. Ce profond mystère de la Trinité avait commencé à se déclarer par cette

¹ Nec inter Judæos et Christianos, ullum aliud esse certamen nisi hoc : ut cum illi nosque credamus Christum Dei Filium repromissum, et ea quæ sunt futura sub Christo, a nobis *expleta*, ab illis *explenda* dicantur. (Hier., *Præfat. in lib. VI Jerem.*)

² Status novæ legis medius est inter statum veteris legis.... et inter statum gloriæ. Lex vetus est via ad legem novam, sicut lex nova ad cœlestem Ecclesiam, seu ad cœlestem hierarchiam. (S. Th., *passim.*)

ancienne parole de Dieu : *Faisons l'homme*, où Dieu parle à quelqu'un qui est fait comme lui, qui est un autre lui-même. La Trinité s'était montrée à Abraham sous la figure de trois Anges, que l'Écriture appelle du grand nom de Dieu et à qui ce Patriarche, quoiqu'il en vît trois, parle néanmoins comme à un seul et qu'il adore au nombre singulier ¹.

2° Elle croyait au mystère de l'Incarnation, marqué aux Patriarches dans les différentes apparitions de Dieu, sous la forme humaine, et par lesquelles le Fils de Dieu pré-ludait, s'il est permis de le dire, à son incarnation future. Ce même mystère fut annoncé ensuite plus clairement par les Prophètes. Ils nous disent en termes exprès que le Messie sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, Dieu-Homme; qu'il sera tout ensemble Fils de Dieu et Fils de David ².

3° Elle croyait au mystère de la Rédemption. Il fut montré à Abraham dans le sacrifice d'Isaac, touchante figure du Fils de Dieu, livré par son Père et immolé pour nous sur la même montagne. Ce mystère était indiqué par tous les différents sacrifices de l'ancienne Loi, qui n'étaient que les représentations du sacrifice unique de la nouvelle. Les Prophètes l'ont ensuite proclamé haute-

¹ La doctrine de la Trinité était déjà un point de croyance dans la synagogue ancienne, qui appelait Dieu l'*Unité mystérieuse*. Quelques rabbins s'expriment, à l'égard de cette grande vérité de la Religion, d'une manière si orthodoxe, que le théologien catholique le plus scrupuleux sur les termes n'y trouverait rien à reprendre. D'autres en parlent moins clairement et moins exactement, mais elle se fait jour à travers un langage embarrassé et cabalistique. (*Du Divorce dans la Synag.*, par M. Drach, p. 12.) Les Pères de l'Église parlent dans le même sens. Voici, entre autres, les paroles de saint Épiphane : « Una Trinitas semper nuntiata, creditaque ab illis est qui cæteris antecoluerunt, cujusmodi Prophetæ atque eximia sanctitate præditi homines fuerunt. » (*Adv. hæres.*, lib. I, *Hæres.* v.)

² Voyez l'Introduction, p. XLVII.

ment, en disant que le Messie effacerait par sa mort les iniquités du monde.

4° Elle croyait à l'Esprit du Seigneur, Esprit tout-puissant, scrutateur des secrets de l'avenir et des cœurs, Esprit de lumière, de charité, de vérité et de vie. Les preuves de cette croyance sont écrites à chaque page de nos Livres saints. Il faut se souvenir néanmoins que ces mystères ne nous ont été révélés, avec une entière évidence, que par Jésus-Christ, à qui seul il était réservé de lever le voile qui les cachait avant sa venue. C'est lui qui, en instituant le Baptême, nous a appris clairement que le vrai Dieu, un et indivisible dans son essence, est néanmoins Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi le Père et le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément aux Patriarches et aux Disciples de Moïse, est clairement révélé sous l'Évangile : voilà, sous ce rapport, toute la différence entre l'Ancien Testament et le Nouveau. L'un met au grand jour, ce que l'autre tenait caché sous des voiles.

5° *Sur l'homme.* Elle croyait qu'il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu ; qu'il est composé d'un corps et d'une âme ; que son âme est spirituelle, qu'elle est comme le souffle de la bouche de Dieu ; qu'elle est libre, capable de faire à son gré le bien ou le mal : les menaces et les promesses, les châtimens et les récompenses, dont parlent sans cesse les Livres saints, sont autant de preuves de la liberté de l'âme. Elle croyait que l'âme est immortelle. Les anciens Patriarches appelaient la mort un sommeil¹. Or, le sommeil n'est pas l'anéantissement : il suppose un réveil. *Enterrez-moi*, dit Jacob

¹ Gen., XLII, 30.

mourant, dans le tombeau d'Abraham et d'Isaac ; puis, s'adressant à Dieu, il ajoute : *J'attendrai, Seigneur, le Messie que vous devez envoyer* ¹. Ainsi, le dogme de l'immortalité est gravé sur le tombeau des Patriarches. On le trouve écrit à chaque page dans les livres des Prophètes : *Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse, disait Salomon, avant qu'arrive le moment auquel la poussière retombera dans la terre d'où elle a été tirée, et auquel l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné* ². Élie, voulant ressusciter un enfant, dit à Dieu : *Seigneur, faites que l'âme de cet enfant revienne dans son corps*. L'Écriture ajoute que l'âme de cet enfant revint dans son corps et qu'il ressuscita ³.

6° Elle enseignait que l'homme, créé dans l'innocence et le bonheur, s'était perdu en désobéissant à Dieu ; de là étaient venus tous les maux qui affligent l'humanité : car le premier homme a transmis son péché à ses descendants, et nous naissons tous coupables. *Qui est pur devant vous, Seigneur ?* demande le saint homme Job, et il répond : *Personne, pas même l'enfant qui n'a qu'un jour* ⁴. La Religion enseignait aussi que Dieu n'avait point abandonné l'homme, mais qu'il lui avait promis un Rédempteur : cette promesse et cette attente d'un Sauveur remplissent toute l'ancienne Alliance. Elle ajoutait que l'homme avait besoin de la grâce pour opérer son salut ; que la grâce s'obtenait par la prière, le sacrifice et les bonnes œuvres ; qu'elle ne détruisait point le libre arbitre, mais qu'elle le perfectionnait. Il n'est pas de livre de l'Ancien Testament qui ne rende témoignage à ces vérités.

7° Elle enseignait que l'homme ressusciterait : *Oui, je*

¹ Gen., XLII, 30. — ² Eccli., XII. — ³ III Reg., XVII. — ⁴ Job, XIV, 4.

le sais, disait le Patriarche de la douleur, mon Rédempteur est vivant, et au dernier jour je sortirai du tombeau. Je reprendrai ma chair, et en cet état je verrai mon Dieu. Cette espérance est gravée dans mon sein, et les leviers de mon cercueil la descendront avec moi dans la tombe ¹.

8° Elle enseignait qu'à la fin des temps Dieu viendrait juger tous les hommes, et qu'il y aurait des récompenses éternelles pour les bons et des supplices éternels pour les méchants. *Je rassemblerai tous les peuples dans la vallée de Josaphat, dit le Seigneur par la bouche du prophète Joël, et là je m'assiérai sur mon trône pour juger toutes les nations qui s'y trouveront rassemblées de toutes parts* ². Il parle des signes avant-coureurs de ce dernier jour dans les mêmes termes que Notre-Seigneur lui-même.

Après le jugement, que deviendront les méchants ? *J'ai allumé, dit le Seigneur à Moïse, un feu dans ma fureur : il brûlera jusqu'au fond de l'Enfer* ³. *On verra les pécheurs qui se sont révoltés contre moi : leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra point* ⁴. Le Sauveur, dans l'Évangile, en parlant des réprouvés, leur applique ces mêmes paroles.

Que deviendront les justes ? *Ils vivront éternellement, leur récompense sera auprès de Dieu* ⁵. *Ils seront abreuvés d'un torrent de délices et éclairés de la lumière de Dieu même* ⁶. Voilà ce que répondait la Religion avant Jésus-Christ.

9° *Sur le monde.* Elle enseignait qu'il a été tiré du néant

¹ Job, XIII, 15. La Synagogue ancienne, aussi bien que la moderne, faisait ce que fait l'Église; non-seulement elle priait pour les morts, mais aussi elle recourait à ceux d'entre eux qu'elle regardait comme Saints. Elle demandait la même grâce aux saints Anges. (*Dissert. sur l'Invoc. des Saints dans la Synag.*, par M. Drach., *Annales de phil. chrét.*, t. XIV, p. 422.)

² Joël, II, III, 1 et seqq. — ³ Deut., XXXVIII, 22. — ⁴ Isa., LXVI, 26. —

⁵ Sap., V, 16. — ⁶ Psal. XXXV, 9.

par la puissance du Seigneur, qu'il est gouverné par sa sagesse, qu'il a été donné à l'homme pour qu'il en jouît et qu'il apprît des créatures à connaître son Dieu, dans les merveilles qui l'environnent ; que ce monde passera par le feu, et qu'*alors il y aura de nouveaux Cieux et une nouvelle terre* ¹. Tels étaient les dogmes de la Religion avant Jésus-Christ : tels sont encore les dogmes de la Religion après Jésus-Christ. La Religion a donc toujours été une et la même dans son Symbole ou dans son dogme.

III. *Une et la même dans sa morale.* Elle commandait les mêmes vertus : envers Dieu, la foi, l'espérance, la charité, l'adoration ; envers le prochain : la justice, la charité, la vérité ; envers nous-mêmes : l'humilité, le détachement, la chasteté. L'Ancien Testament est rempli de passages, où toutes ces vertus sont prescrites. Mais, pour montrer par un seul trait que la Religion avant Jésus-Christ avait la même morale que la Religion après Jésus-Christ, il suffit de dire que le Décalogue donné à Moïse est le même que nous enseignons aujourd'hui la Religion, et ce Décalogue n'est que le développement de la loi donnée au père du genre humain ².

IV. *Une et la même dans son culte.* Les actes de foi, d'espérance, de charité, d'adoration, la prière, des cérémonies, des rites sacrés, des sacrifices, des jours de fêtes publiques : tels étaient les actes fondamentaux du culte intérieur, extérieur et public de la Religion avant Jésus-Christ. Tous les Patriarches ont adoré, cru, espéré, aimé,

¹ *Isa.*, LXV, 17.

² De là ces paroles de Tertullien : « In hac lege Adæ data, omnia præcepta condita recognoscimus, quæ postea pullulaverunt data per Moysen. Primordialis lex est enim data Adæ et Evæ in Paradiso, quasi matrix omnium præceptorum Del. » (*Adv. Judæos*, c. II. Voyez aussi *Du Divorce dans la Synag.*, p. 11.)

prié, et offert des sacrifices. Depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, les prières et les sacrifices, les fêtes, les rites sacrés, les cérémonies saintes, n'ont pas été interrompus un seul instant.

Or, toutes ces choses, et surtout une prière et un sacrifice infiniment plus parfaits, sont encore aujourd'hui les actes fondamentaux du culte intérieur, extérieur et public de la Religion. Aux rites figuratifs et impuissants de l'ancienne Loi, Notre-Seigneur a substitué les sacrements, signes augustes, pleins d'efficacité : et c'est ce qui donne encore au culte de l'Église catholique une immense supériorité sur le culte de l'Église judaïque.

Cette supériorité de l'Église catholique se manifeste partout, dans le dogme aussi bien que dans la morale et le culte. Ainsi, en disant que la Religion a toujours été la même, nous n'avons pas voulu faire entendre qu'elle avait été aussi parfaite sous la Loi que sous l'Évangile, mais seulement qu'elle n'avait pas enseigné *autre chose* sous la Loi et *autre chose* sous l'Évangile. Elle a bien pu nous enseigner des vérités inconnues aux anciens : jamais de dogmes contradictoires.

V. *Une et la même dans son objet.* Quel était l'objet de la Religion avant Jésus-Christ ? Réunir l'homme à Dieu dans le temps, afin de les réunir plus étroitement encore dans l'éternité ; rétablir l'ordre primitif troublé par le péché originel ; affranchir l'homme des suites du péché. Et tout cela par le moyen du Rédempteur, médiateur mystérieux qui d'un côté toucherait à Dieu, de l'autre à l'homme ; en sorte que Dieu et l'homme se réunissent en lui pour former à jamais une nouvelle et indissoluble société. Or, n'est-ce pas encore là l'objet de la Religion après Jésus-Christ ? Son but unique n'est-il pas de nous unir tellement

à notre Rédempteur, que nous soyons d'autres lui-même ? Ne nous dit-elle pas sans cesse, à nous et à toutes les générations : *Mes petits enfants, j'éprouve continuellement pour vous les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous* ¹ ?

Ainsi, pour résumer tout ce qui précède, la Religion, depuis la chute de l'homme, a toujours été une et la même dans son auteur, dans son médiateur, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte et dans son objet. Donc il n'y a jamais eu qu'une seule Religion ; donc la Religion chrétienne remonte jusqu'aux premiers jours du monde, comme elle s'étend jusqu'à la fin des siècles. Semblable à un arbre magnifique, planté à l'origine des temps par la main de Dieu même, elle a peu à peu développé son tronc robuste et étendu ses rameaux protecteurs ; nourrissant de ses fruits salutaires et couvrant de son feuillage immortel, toutes les générations qui ont passé, qui passent et qui passeront sur la face de la terre.

Puisque la religion a toujours été une et la même depuis l'origine du monde, il s'ensuit que la société ou l'Église, dépositaire, interprète et personnification de la Religion, a toujours été une et la même ; en sorte qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais qu'une seule véritable Église, comme il n'y a jamais eu et comme il n'y aura jamais qu'une seule vraie Religion. Comme la Religion, l'Église est catholique, embrassant tous les temps et tous les lieux : c'est une des marques de sa divinité. Ainsi, la Religion et l'Église sont deux sœurs qui sont nées, qui ont grandi, qui vivent ensemble, et qui ont éprouvé les mêmes vicissitudes. Traçons un rapide tableau des admirables rapports

¹ Galat., iv, 19.

qui existent entre l'Église avant Jésus-Christ et l'Église après Jésus-Christ.

Perpétuée avant le déluge dans la postérité de Seth, représentée après le déluge par les familles patriarcales d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, elle voyage étrangère dans un pays dont la possession lui est promise, et où elle doit asseoir un établissement durable. Mère tendre et éclairée, elle n'offre alors à ses enfants que du lait, afin de les préparer à recevoir plus tard la nourriture solide. Son enseignement se voile sous la forme des images et des symboles : langage naïf des mères aux enfants. Cruellement persécutée en Égypte pendant plusieurs siècles, elle sort enfin triomphante de cette longue épreuve. Sous la conduite de Moïse, marchant au travers des prodiges, elle détruit sur son passage et les nations païennes, et leurs temples, et leurs idoles, jusqu'à ce qu'elle se repose dans la terre qu'elle a conquise. Alors elle développe sa magnifique constitution.

Elle a ses livres où sont renfermées ses lois, descendues du Ciel et écrites de la main de Dieu même. Elle a un souverain Pontife et un conseil de vieillards ou la Synagogue, chargés de les expliquer ; tous ses enfants sont obligés de se soumettre à la décision de ce tribunal auguste. Elle a sa hiérarchie sacerdotale, un Grand Prêtre revêtu du pouvoir souverain, puis des Prêtres, des Lévites et des Ministres inférieurs. Répandus dans toutes les tribus, ces Prêtres sont comme un sel destiné à préserver tout le corps de la corruption ; comme des flambeaux qui, placés de distance en distance, doivent dissiper les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance. Au milieu d'elle est son Dieu, rendu sensible dans l'arche d'alliance. Elle a ses sacrifices qu'elle offre exclusivement au Seigneur, pour adorer, remercier, expier et demander. Elle a chaque semaine son jour saint ;

elle a ses grandes solennités, la Pâque, la Pentecôte, les Tabernacles. où tous ses enfants, dans l'allégresse, se rendent à Jérusalem pour prier et rendre grâces.

Quoique maîtresse de la Terre promise après la ruine des nations idolâtres, elle ne jouit cependant que de courts intervalles de paix et de tranquillité. Tantôt ce sont les étrangers qui l'attaquent, tantôt ce sont ses propres enfants qui lui font répandre des larmes amères par leurs scandales, ou qui lui déchirent les entrailles par leurs divisions. Enfin, un grand schisme vient la couvrir de deuil : dix tribus l'abandonnent et refusent de reconnaître son autorité. Mais, si le Seigneur l'afflige, il ne la délaisse pas : toujours attaquée, elle ne sera point détruite. De grands Prophètes lui sont envoyés, pour la consoler et conserver la vérité dans son sein. Tous les événements qui se passent chez elle et autour d'elle, les grands empires qui s'élèvent et qui périssent tour à tour, contribuent à son bien, à sa gloire et à l'accomplissement du grand dessein en vue duquel elle a été formée : l'établissement du règne du Christ, qui doit réparer les suites du péché, réconcilier l'homme avec Dieu et rétablir l'ordre primitif dans toute sa perfection.

Tels sont les grands traits du tableau historique de l'Église, ou de la société dépositaire de la vraie Religion avant Jésus-Christ. Or, tous ces traits, nous les retrouvons, brillant d'un éclat plus vif, dans l'Église dépositaire de la vraie Religion après Jésus-Christ.

Représentée au sortir du Cénacle par les Apôtres et un petit nombre de fidèles, l'Église, après Jésus-Christ, est d'abord étrangère et voyageuse sur la terre, dont cependant la possession lui est promise et où elle doit avoir un établissement immortel. Le monde devient pour elle une autre Égypte où, pendant plusieurs siècles, elle est en butte

à la plus cruelle persécution. Elle sort enfin triomphante des catacombes, et, sous la conduite de son divin Chef, elle monte à travers les combats et les miracles sur le trône des Césars.

Alors, victorieuse du monde idolâtre, elle repose en paix dans la terre qu'elle a conquise, et développe aux regards de l'univers sa magnifique constitution. Aux livres anciens, écrits de la main de Dieu même sur le sommet du Sinaï, elle joint un livre plus parfait, écrit avec le sang du Messie au sommet du Calvaire. Ses pontifes et ses conciles sont chargés d'expliquer le code sacré, et ses enfants sont obligés de se soumettre aux décisions de ce tribunal auguste.

Elle a sa hiérarchie sacerdotale, un Grand Prêtre revêtu du pouvoir souverain, puis des Évêques, des Prêtres et des Ministres inférieurs. Répandus de toutes parts au milieu de ses enfants, ces Prêtres sont comme un sel destiné à préserver tout le corps de la corruption, comme des flambeaux qui, placés de distance en distance, doivent dissiper les ténèbres de l'erreur ; comme des bergers vigilants qui doivent paître les brebis et éloigner les loups du bercail.

Au milieu d'elle est son Dieu, rendu sensible dans le tabernacle. Elle a son sacrifice qu'elle offre sans cesse de l'Orient à l'Occident, pour adorer, remercier, expier et demander. Chaque semaine elle a son jour saint ; elle a ses grandes solennités, Noël, Pâques, la Pentecôte et d'autres encore, où tous ses enfants, dans l'allégresse, accourent au temple pour prier et rendre grâces.

Quoique maîtresse du monde, depuis la ruine de l'idolâtrie, elle ne jouit cependant que de courts intervalles de paix et de tranquillité. Tantôt ce sont les étrangers qui l'attaquent, tantôt ce sont ses propres enfants qui lui font répandre des larmes amères par leurs scandales, ou qui

lui déchirent les entrailles par leurs divisions. Enfin, un grand schisme vient la couvrir de deuil : l'Orient se sépare d'elle et refuse de reconnaître son autorité, et, comme les dix tribus schismatiques, l'orgueilleux Orient tombe sous un joug de fer.

Si le Seigneur afflige l'Église, il ne la délaisse pas : toujours attaquée, elle ne sera point détruite. De grands Saints, de puissants génies, lui sont envoyés pour la consoler et conserver la vérité dans son sein. Tous les événements qui se passent chez elle et autour d'elle, les grands empires qui s'élèvent et qui périssent tour à tour, contribuent à son bien, à sa gloire et à l'accomplissement du grand dessein en vue duquel elle a été formée : la conservation et la propagation du règne du Christ, qui doit réparer les suites du péché, réconcilier l'homme avec Dieu et rétablir un jour l'ordre primitif dans toute sa perfection.

Tels sont les grands traits du tableau historique de l'Église, ou de la société dépositaire de la vraie Religion après Jésus-Christ : telles les conformités frappantes qui la font reconnaître, à travers les siècles, pour la gardienne immortelle et toujours la même de la Religion, depuis l'origine du monde.

Ainsi, fille du Ciel, épouse bien-aimée du Christ, unissant à l'incorruptible pudeur de la vierge la courageuse tendresse de la mère, l'Église est venue s'asseoir, depuis le commencement des âges, sous l'arbre antique de la Religion. Gardienne fidèle, d'une main elle présente son fruit de vie aux générations qui marchent vers la mort ; de l'autre, elle frappe d'un glaive redoutable tous les téméraires qui ont voulu attaquer son tronc robuste ou couper quelques-uns de ses rameaux. Gardienne immuable, elle a vu

passer à ses pieds le torrent des siècles sans passer elle-même ; et, lorsque la dernière heure du monde aura sonné, l'arbre salutaire s'élevant vers le Ciel, la Vierge immortelle s'élèvera comme lui, et, chaste épouse du Christ, accompagnée de toutes les générations vivifiées par ses soins, elle remontera, pour n'en plus descendre, sur le trône éternel de son céleste Époux.

Quels admirables caractères d'unité, de perpétuité, de divinité, brillent de toutes parts dans l'Église et dans la Religion chrétienne ! Quel majestueux ensemble dans cette Religion sainte dont nous avons le bonheur d'être les enfants ! Aussi ancienne que le monde, tout ce qui a précédé la venue de son divin auteur, tout ce qui l'accompagne, tout ce qui la suit, concourt à en démontrer l'excellence et la certitude. Son histoire se trouve écrite d'avance dans un livre ouvert à tous les yeux, livre également révérend par deux peuples ennemis entre lesquels on ne peut soupçonner de collusion.

Non, mon Dieu, ô vous le meilleur de tous les Pères ! vous que toutes les langues appellent le Dieu bon ! non, il n'est pas possible que vous ayez laissé prendre à l'erreur tous les caractères de la vérité. Si ce que nous croyons d'après tant de preuves si convaincantes, était une erreur, ah ! vous ne seriez plus le Dieu bon, puisque nous pourrions dire à juste titre que c'est vous-même qui nous auriez trompés.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur de nous avoir donné la Religion et de nous avoir fait naître dans le sein de la véritable

Église. Faites-nous la grâce d'être toujours des enfants respectueux et dociles.

Je prends la ferme résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour les besoins de l'Église.*

LII^e LEÇON

INFLUENCE DE LA RELIGION

L'ancien peuple de Dieu dut toute sa supériorité à l'influence de la Religion.
— Dans la famille. — Dans la société civile et politique. — Dans la société religieuse.

On aurait un véritable reproche à nous faire si, après avoir présenté la Religion à l'*esprit*, en esquissant les grands caractères de vérité qui la distinguent, nous ne la présentions pas au *cœur*, en montrant son influence salutaire sur la nation qui vécut de ses enseignements. D'ailleurs, les bienfaits de la Religion ne sont pas la moindre preuve de sa vérité. C'est donc un devoir pour nous d'exposer l'action bienfaisante de la Religion sur l'ancien peuple de Dieu.

Point de société sans Religion. Il faut ajouter que la société est d'autant plus tranquille, plus florissante et plus heureuse, que la Religion y est plus connue et mieux observée : la nation juive en offre un mémorable exemple.

Si, depuis la venue du Messie, les Chrétiens sont le peuple modèle, les Israélites furent aussi, parmi les nations de l'antiquité, le peuple modèle, c'est-à-dire le peuple le plus éclairé, le plus moral, et, à tout prendre, le plus heureux. Or, ce glorieux privilège, ils le durent à la Religion. En effet, la plupart des nations anciennes étaient plus considérables, plus riches, plus puissantes que la nation juive. Néanmoins elles furent beaucoup moins morales, la législation beaucoup moins complète et moins sage, les idées beaucoup moins nobles, les mœurs beaucoup moins pures ;

l'enfant, la femme, l'esclave, le pauvre, c'est-à-dire les trois quarts des hommes, dans une abjection et une servitude beaucoup plus profonde. Pourquoi tant d'infériorité? Parce qu'une chose leur manquait, la connaissance de la vraie Religion. Ces peuples ne vivaient que de quelques lambeaux des vérités primitives, et le bonheur d'un peuple est toujours proportionné au nombre des vérités qu'il croit.

Les Juifs, qui possédaient une révélation plus complète de la vérité, devaient être, et ils étaient réellement supérieurs aux nations idolâtres : un simple détail suffira pour le prouver. Afin de mettre de l'ordre dans cet examen, considérons les Juifs dans la société domestique, dans la société politique et dans la société religieuse.

I. *Dans la famille.* La famille est la base des États, qui ne sont qu'un assemblage de familles. Mais il n'y a point de famille sans autorité paternelle. Or il faut que cette autorité soit ferme, sage et bien réglée. Telle était l'autorité paternelle parmi les Juifs. Chez les Païens, les parents s'arrogeaient le droit de vie et de mort sur leurs enfants, et ils l'exerçaient sans pitié et sans contrôle. Au gré de leurs caprices ou de leurs intérêts, ils tuaient, vendaient, exposaient leurs fils ou leurs filles, sans qu'aux yeux des lois religieuses ou civiles une pareille barbarie passât pour un crime : c'était le despotisme érigé en principe.

Chez les Juifs, les pères et mères n'avaient le droit ni d'exposer ni de vendre leurs enfants. A la vérité, ils pouvaient les faire mourir, mais ce n'était que pour de justes raisons, et jamais sans la participation du magistrat. Après avoir essayé toutes les corrections domestiques, le père et la mère allaient dénoncer au sénat de la ville leur fils désobéissant et débauché ; sur leur plainte, il était condamné

à mort et lapidé. Ainsi, d'une part, la nécessité de recourir à l'autorité publique modérait le pouvoir paternel, tandis que, d'autre part, la crainte de s'attirer la colère de ses parents tenait un enfant dans une entière soumission. Cette excellente constitution de la famille affermissait puissamment la société.

On ne saurait croire combien l'affaiblissement ou plutôt l'anéantissement de la puissance paternelle produit de maux dans les États. Voyez ce qui se passe parmi nous ! Quelque jeune que soit un fils, sitôt qu'il est marié ou qu'il peut subsister sans le secours de son père, il prétend ne lui devoir plus qu'un peu de respect. De là, cette multitude de petites familles qui vivent isolées ou qui ne tiennent les unes aux autres que par de faibles liens, que la plus légère discorde brise à l'instant. Outre la dépravation des mœurs dont cette indépendance est la première cause, elle est aussi très-dangereuse à l'État : un demi-siècle de révolutions ne l'a que trop prouvé.

De la puissance paternelle dérive la puissance des vieillards : elle était grande chez les Israélites. C'était surtout parmi les anciens qu'on choisissait les juges et les conseillers de l'État. Dès que les Hébreux commencèrent à former un peuple, ils furent gouvernés par les vieillards. Dans toute la suite de l'Écriture, toutes les fois qu'il est parlé des assemblées et des affaires publiques, les anciens sont toujours mis au premier rang, quelquefois même ils sont nommés seuls.

Rien de plus utile que cette puissance des vieillards, pour entretenir la paix dans la famille et l'ordre dans l'État. La jeunesse n'est propre qu'au mouvement et à l'action ; la vieillesse sait instruire, conseiller et commander. La jeunesse n'a ni patience ni prévoyance, elle est

ennemie de la règle et avide de changement ; la vieillesse temporise avec sagesse, elle porte loin ses vues, elle marche avec précaution, elle agit par de solides principes, elle évite toute innovation téméraire.

Aussi le Seigneur prit un soin particulier de faire respecter les vieillards ; c'est une des choses qu'il recommande le plus souvent dans l'Écriture. De sévères punitions vengeaient la vieillesse outragée : témoin ces quarante-deux enfants dévorés par deux ours, pour s'être moqués du prophète Élisée parce qu'il était chauve.

Loin de craindre la multitude des enfants, les pères et mères la demandaient avec instance au Seigneur ; ils la regardaient comme un honneur insigne. On appelait heureux celui qui se voyait environné d'une foule d'enfants et de petits-enfants, toujours prêts à exécuter ses ordres et à recevoir ses instructions. L'éducation des enfants était regardée comme le premier et le plus doux des devoirs imposés à l'homme. Elle commençait en quelque sorte dès la naissance, puisque les mères ne se dispensaient pas, comme parmi nous, de nourrir elles-mêmes le fruit de leurs entrailles.

Aussitôt que l'enfant pouvait marcher et articuler des mots, on formait son corps par le travail et les exercices, et son esprit par les lettres et par la musique. Le père accoutumait son fils à courir, à lever des fardeaux, à tirer de l'arc, à lancer la fronde ; il joignait à tout cela des exercices militaires. Il lui enseignait encore tout ce qui regarde l'agriculture, éclairant ses leçons par une pratique continuelle : en sorte qu'un jeune homme, au sortir de la maison paternelle, savait se procurer à lui-même toutes les choses nécessaires à la vie.

La mère apprenait à sa fille à remplir toutes les fonc-

tions du ménage, à pétrir avec adresse, à faire tout ce qui concerne la cuisine, à filer, à travailler à l'aiguille, à fabriquer des étoffes sur le métier. En formant son corps au travail, elle formait son cœur à la vertu par des leçons, auxquelles on ne trouve rien de comparable chez les nations païennes. Quand on songe que c'est de la bonne éducation des jeunes personnes que dépend le bonheur de la famille, comment douter de celui qui régnait dans les familles israélites ?

« Une femme sage, disait la mère à sa fille, appliquée à son ménage et laborieuse, est la joie de son mari ; elle est plus précieuse que l'or et les perles qu'on apporte des extrémités du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et sa maison sera dans l'abondance.

« Elle cherche la laine et le lin, et elle les met en œuvre avec des mains habiles. Elle se lève avant le jour, et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle met la main aux ouvrages les plus forts, et, dès qu'elle les a quittés, ses doigts reprennent le fuseau.

« Elle ouvre sa main à l'indigent, et elle l'étend pour assister le pauvre ; elle ne craint pour sa maison ni le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques sont bien vêtus. Elle se fait elle-même des meubles de tapisserie, et elle est couverte de lin et de pourpre. Elle ne profère que des paroles de sagesse, sa langue est conduite par la loi de la douceur et de la clémence.

« Elle a les yeux sur tout ce qui se passe dans sa maison, et elle ne mange point son pain dans l'oisiveté ; ses enfants publient qu'elle est heureuse, et son mari ne cesse de la louer. »

Telles étaient les sages maximes par lesquelles les mères formaient l'esprit et le cœur de leurs filles, et ces leçons

avaient d'autant plus de poids qu'elles-mêmes donnaient l'exemple à leurs chères élèves.

Les maximes que les pères rappelaient sans cesse à leurs fils n'étaient pas moins solides. « Mon fils, disaient-ils, aimez dès votre jeunesse à être instruit, et vous acquerez une sagesse que vous conserverez jusqu'au tombeau. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Craignez donc le Seigneur de toute votre âme, et ayez de la vénération pour ses Prêtres. Ne dites point : J'ai péché, et quel mal m'en est-il arrivé? Mon cher fils, le Très-Haut est lent à punir.

« Lorsque vous entrez dans la maison du Seigneur, considérez où vous mettez le pied, et approchez-vous pour écouter ce que Dieu vous commande; car l'obéissance vaut mieux que les sacrifices. Songez toujours que la bénédiction du Seigneur est sur la tête du juste.

« Que votre bouche ne s'accoutume point aux juréments, car, en jurant, on offense Dieu de bien des manières.

« Si vous voyez un homme sage, allez le trouver dès le point du jour, et que votre pied presse souvent le seuil de sa porte. Ne consultez point un homme sans religion sur ce qui regarde la piété; un injuste, sur la justice; un homme timide, sur ce qui regarde la guerre; un marchand, sur ce qui est de son négoce; mais adressez-vous à un homme de bien dont les vues s'accordent avec les vôtres. Consultez votre propre conscience, car vous n'avez point de conseiller plus fidèle.

« Ne dites point : Je traiterai cet homme-là comme il m'a traité, et prenez garde de faire jamais aux autres ce que vous seriez fâché qu'on vous fit. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire.

« Faites l'aumône en la manière que vous le pourrez.

Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez de bon cœur du peu que vous avez. Celui qui a pitié du pauvre prête au Seigneur à intérêt. Ne détournez pas vos yeux du pauvre, quoiqu'il vous importune, et ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent de vous maudire par derrière. Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin, répondez-lui favorablement et avec douceur.

« Ne soyez point comme un lion dans votre maison, en vous rendant terrible à vos domestiques et en maltraitant ceux qui vous sont soumis.

« Écoutez votre père qui vous a donné la vie, et ne méprisez pas votre mère lorsqu'elle est dans la vieillesse. Celui qui honore son père et sa mère recevra lui-même de la consolation de ses enfants. Soulagez votre père dans sa vieillesse ; ne l'attristez point durant sa vie. Si son esprit s'affaiblit, supportez-le et ne le méprisez pas à cause des avantages que vous aurez sur lui ; car la charité dont vous aurez usé envers votre père ne sera pas mise en oubli, et Dieu vous récompensera pour avoir supporté les défauts et les infirmités de votre mère. »

Telle était la morale des Israélites. Qu'on cherche tant qu'on voudra chez les nations d'alors, jamais, nous aimons à le répéter, on ne trouvera rien qui lui soit comparable.

Outre ces instructions, les pères et mères étaient obligés d'apprendre à leurs enfants les grandes choses que Dieu avait faites pour eux et pour leurs ancêtres, et la loi leur commandait de leur expliquer l'origine des fêtes qu'ils célébraient et les cérémonies qui s'y observaient.

Les Israélites n'avaient point d'écoles publiques ; la plus grande partie de l'instruction se puisait dans les entretiens des pères et des vieillards. Pour mieux se faire entendre de leurs élèves, ils employaient non-seulement les simples

narrations, mais encore les proverbes, les énigmes et les allégories. Le principal usage de ces discours figurés était de renfermer les maximes de morale sous des images agréables et naturelles, afin que les enfants les retinssent plus aisément. Le fond de l'éducation consistait à apprendre par cœur les cantiques de Moïse et des autres Prophètes, ainsi que les psaumes de David. Dans ces livres admirables la jeunesse trouvait l'histoire nationale, la poésie, l'éloquence, toute la science dont elle avait besoin, sans jamais recourir à des auteurs étrangers. La Bible faisait le peuple juif. Comme les poésies nationales se chantaient, on prenait nécessairement quelque teinture de musique.

Ainsi, tandis que, chez les Païens, les mères et les nourrices apprenaient aux enfants dès le berceau les fables des dieux, c'est-à-dire des contes obscènes et ridicules qui ne tendaient qu'au mépris de la Divinité et à la corruption des mœurs ¹, les Israélites étaient les seuls qui ne racontaient aux enfants que des vérités propres à leur inspirer la crainte et l'amour de Dieu, et à les exciter à la vertu. Toutes leurs traditions étaient vraies, nobles et utiles. De quel côté était la supériorité ?

II. *Dans la société politique et civile.* Cette supériorité des Juifs sur les autres nations n'est pas moins marquée dans la société politique et civile. En ouvrant les livres de Moïse, on y trouve un corps de lois qui tendent non-seulement à conserver la Religion et le culte du vrai Dieu, mais encore à soutenir, à former les mœurs et à établir un état heureux et tranquille. L'idolâtrie, le luxe, l'intempérance, la débauche, tous les vices en un mot qui trou-

¹ Fleury, *Mœurs des Israélites.*

blent l'ordre social y sont sévèrement proscrits ; les devoirs des pères et des mères, des maîtres et des serviteurs, y sont sagement fixés. On y voit des règlements somptuaires en faveur de la modestie et de la frugalité ; tout est prévu, tout est ordonné par le suprême Législateur dont Moïse était l'interprète et le ministre.

Dans ce code admirable se trouvaient, entre autres, deux lois si touchantes, que nous ne résisterons pas au plaisir de les faire connaître : nous voulons parler de la loi de l'année sabbatique et de la loi du Jubilé. Chaque Israélite avait sa propriété à cultiver ; et c'était la même qui avait été donnée à ses ancêtres du temps de Josué. Il ne pouvait changer de place, ni se ruiner, ni s'enrichir exclusivement : la loi de l'année sabbatique et celle du Jubilé y avaient pourvu.

Par la première, il était ordonné de laisser reposer les terres tous les sept ans en l'honneur du Seigneur. Durant cette septième année, on ne pouvait ni ensemer son champ ni tailler sa vigne ou ses arbres. On ne moissonnait point : on ne faisait point de vendange ; on ne recueillait ni les fruits ni les grains ; on abandonnait aux pauvres et aux étrangers tout ce que la terre produisait d'elle-même. Les propriétaires faisaient des provisions pendant la sixième année ; et, s'ils avaient besoin de quelques nouveaux fruits, ils pouvaient en prendre dans les productions spontanées de leurs terres, mais avec modération, et sans faire tort à ceux qui, par leur indigence, avaient droit d'en user.

Par la loi du Jubilé, on sanctifiait de la même manière chaque cinquantième année. On publiait alors une liberté générale par laquelle les Hébreux, que la misère avait contraints de se rendre esclaves de leurs frères, re-

couvraient tous les privilèges des citoyens. Chacun rentrait, de plein droit, dans les biens qu'il avait aliénés. Durant l'année du Jubilé, comme dans toutes les années sabbatiques, il était défendu d'exiger les dettes, et souvent même on les remettait aux pauvres. Cette difficulté de se faire payer, jointe à l'impossibilité de faire des acquisitions durables, rendait les emprunts plus difficiles et les ventes moins fréquentes, coupait par conséquent la racine à l'ambition et diminuait les occasions de s'appauvrir : ce qui était le but de la loi. Chacun se bornait à son héritage et s'attachait à le faire valoir, sachant que jamais il ne sortirait de sa famille.

Quand on voulait vendre son bien, on en évaluait le prix sur le nombre des années qui restaient jusqu'au prochain Jubilé. Plus ce nombre était grand, plus la valeur était considérable. Jamais on ne vendait que sous la condition du rachat. Le vendeur pouvait recouvrer son bien deux, trois ou quatre ans après l'avoir aliéné, en rendant à l'acquéreur l'argent qu'il en avait reçu ; s'il ne pouvait le racheter, il attendait l'année jubilaire.

Ainsi, les Hébreux n'étaient que les usufruitiers de leurs terres : ils étaient les fermiers de Dieu, qui en était le véritable propriétaire. De là vient qu'avant l'élection des rois, elles n'étaient chargées d'aucune autre redevance, si ce n'est des dîmes et des prémices réservées par le Seigneur.

Une autre loi non moins belle, c'était la loi de l'hospitalité : aucune nation ne l'observa plus religieusement. Tandis que pour les vieux Romains, dont on nous vante tant la civilisation, tout étranger était un ennemi, un homme suspect qu'on immolait souvent aux dieux du pays ¹, les Juifs recevaient leur hôtes avec l'empressement

¹ Hostis apud majores dicitur quem nunc peregrinum vocamus. (Cicer.)

le plus vif; ils leur rendaient tous les bons offices dont ils étaient capables; en un mot, ils remplissaient avec joie, à leur égard, tous les devoirs de l'humanité.

Aussi, quoi qu'en disent les prétendus sages du siècle passé, jamais peuple ne fut plus humain. On en jugera par cette loi du Deutéronome : *Si, marchant dans un chemin, dit le Seigneur, vous trouvez sur un arbre ou en terre le nid d'un oiseau et la mère, qui est sur ses petits ou sur ses œufs, vous ne retiendrez point la mère avec ses petits; mais, ayant pris les petits, vous la laisserez aller, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps*¹. S'ils se comportaient ainsi à l'égard des faibles animaux, que faisaient-ils donc à l'égard des hommes?

Mais, dit-on, les Israélites ont massacré les Chananéens. D'abord, le peuple de Dieu n'est pas le seul dans l'histoire duquel on voit les vaincus immolés sans miséricorde par les vainqueurs. Ouvrez les annales des Grecs et des Romains, ces nations si vantées, quel tissu de carnage et de férocité viendra frapper vos regards! Ensuite, si les Israélites ont massacré les Chananéens, c'était pour obéir à l'ordre formel du Très-Haut, qui avait réprouvé ces nations idolâtres. Pourquoi les avait-il réprouvées? Parce qu'elles n'avaient pas profité du châtement des Sodomites, ni des exemples que leur avaient donnés les Patriarches; parce qu'elles n'ouvraient pas les yeux aux merveilles opérées sur leurs frontières, pendant quarante ans, en faveur des enfants de Jacob, parce qu'enfin elles bravaient et fatiguaient la justice divine, depuis près de dix siècles, par les désordres et les crimes inouïs dans lesquels elles vivaient. Qui a le droit de dire à Dieu : Vous n'avez pas le

¹ Deut., XXII, 6.

pouvoir de punir les coupables ? Or, le peuple d'Israël était l'instrument de ses vengeances.

Si nous éprouvons un regret en ce moment, c'est de ne pouvoir entrer dans un examen plus étendu de la législation des Hébreux. Il nous eût été aussi doux que facile, de montrer l'évidente supériorité du peuple de Dieu sur les autres nations. Mais cet examen attentif, de savants hommes l'ont fait ¹, et leur travail jette dans l'admiration la plus profonde pour ce code mosaïque, dont l'aveugle et sotte impiété du dernier siècle osa faire de si indécentes critiques.

III. *Dans la société religieuse.* Qui oserait, sans rougir, mettre en parallèle la Religion des Juifs avec l'idolâtrie qui régnait partout ? Autant comparer le jour avec la nuit, le crime avec la vertu, Dieu avec le démon. En ce point fondamental, la supériorité des Juifs sur les Païens ne fut jamais le sujet d'aucune difficulté : car ce qu'il y avait de vrai et de bon dans le Paganisme, n'était qu'un faible débris de la révélation dont les Juifs possédaient la plénitude.

Ils n'avaient qu'un seul temple et un seul autel, où il fût permis d'offrir à Dieu des sacrifices : c'était une marque sensible de l'unité de Dieu. Pour représenter sa majesté souveraine, l'édifice sacré n'était pas seulement le plus magnifique de tout le pays, c'était encore une des merveilles du monde.

Outre le temple de Jérusalem, il y avait dans les autres villes des lieux consacrés au service divin, et qu'on appelait *synagogues*, c'est-à-dire maisons d'assemblées. Le ser-

¹ Voyez la *Défense de la législation mosaïque*, par le professeur Brunati, de Brescia ; M. Frère, *l'Homme connu par la révélat.* ; Bible de Vence, *Préf. du Deuté.*

vice de la synagogue consistait dans les prières, dans la lecture de l'Écriture sainte et dans la prédication. Le peuple s'y rendait trois fois par semaine, sans compter les jours de fête et de jeûne. On comptait dans chaque synagogue un certain nombre de ministres, chargés des exercices religieux qui s'y faisaient : la plupart étaient Prêtres ou Lévites. A leur défaut, on choisissait les vieillards les plus vénérables par leur âge et par leurs vertus.

Trois fois chaque année, aux solennités de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles, tous les hommes étaient obligés de se rendre à Jérusalem, et il était permis aux femmes d'y venir. Nous parlons ailleurs de ces fêtes et de la manière dont elles se célébraient ¹; ajoutons seulement ici quelques détails. Ces grandes solennités duraient sept jours. Le second jour de la fête de Pâque, on apportait au temple une gerbe de blé nouveau, prémice de la moisson.

Les cérémonies qui accompagnaient cette offrande étaient pleines de mystères. Les juges députaient trois hommes, pour aller cueillir la gerbe dans le territoire de Jérusalem. Les députés demandaient par trois fois à la foule qui était présente, si le soleil était couché, et on leur répondait par trois fois qu'il l'était. Ensuite ils demandaient par trois fois la permission de couper la gerbe, et trois fois on la leur accordait. Ils la moissonnaient enfin dans trois champs différents, avec trois différentes faucilles, et l'on mettait les épis dans trois cassettes pour les apporter au temple. Lorsque la gerbe était arrivée, on la battait dans le parvis; et du grain qu'elle donnait, on prenait environ trois pintes. Après l'avoir bien vanné, bien rôti et

¹ Première partie, leçon XLIX.

bien broyé, on répandait par-dessus une certaine quantité d'huile, à laquelle on ajoutait une poignée d'encens. Le Prêtre qui recevait cette offrande l'agitait devant le Seigneur vers les quatre parties du monde : il en jetait une portion sur l'autel, et le reste était à lui. Après cela, chacun pouvait commencer la moisson.

On voit, dans l'offrande de la gerbe, une peinture frappante du sacrifice non sanglant de l'autel, sacrifice qui sanctifie les quatre parties du monde. Cette offrande salutaire n'a commencé qu'après que le Soleil de justice fut couché, c'est-à-dire après la mort du Sauveur, et son objet est d'en conserver la mémoire. Enfin, le nombre de trois, nombre mystérieux, tant de fois répété, indique visiblement l'opération des trois personnes de la sainte Trinité, dans le grand ouvrage de la Rédemption du genre humain.

Sept semaines après qu'on avait offert la nouvelle gerbe, on célébrait la fête de la Pentecôte, dans laquelle on présentait à Dieu deux pains, prémices des pains de la nouvelle moisson.

Le quinzième jour du septième mois, après la récolte de tous les fruits de l'année, on célébrait la fête des Tabernacles, qui durait sept jours comme les deux précédentes ; cinq jours avant cette fête, on célébrait celle des Expiations par un jeûne général. C'était le seul jour de l'année où le Grand Prêtre entrât dans le sanctuaire, pour faire l'expiation des péchés de tout le peuple. Voici le détail de cette cérémonie :

Le Grand Prêtre, après avoir immolé un veau pour ses propres péchés et pour ceux de sa famille, entra dans le sanctuaire, l'encensoir à la main, avec des parfums et le sang de ce veau. Il mettait les parfums sur le feu, afin que la fumée qui s'élevait lui dérobat la vue de l'arche d'al-

liance; puis, trempant le bout du doigt dans le sang du veau, il en faisait sept fois l'aspersion vers le propitiatoire qui couvrait l'arche.

Ensuite, il sacrifiait pour les péchés du peuple un des deux boucs, qu'on lui avait amenés de la part de toute la nation. Il le tirait au sort, et celui des deux sur qui le sort tombait était immolé. Le Pontife prenait le sang de ce bouc, dont il faisait l'aspersion dans le sanctuaire, dans tout le tabernacle et sur l'autel des Holocaustes, pour purifier le lieu saint et l'autel de toutes les impuretés des enfants d'Israël. Il présentait à Dieu l'autre bouc vivant; et, lui mettant les deux mains sur la tête, il confessait les péchés du peuple, dont il chargeait avec imprécation l'animal figuratif, après quoi il le faisait chasser dans le désert, de manière qu'il ne reparût plus : c'est ce qu'on appelait le bouc *émisnaire*.

Ces deux boucs représentaient le sacrifice unique du Sauveur, qui, comme le bouc émisnaire chargé des péchés du peuple, a été emmené hors de Jérusalem; et, comme l'autre bouc, immolé pour nous purifier par l'aspersion de son sang.

Les Israélites n'étaient, comme nous avons vu, que les fermiers du Seigneur : lui seul était le véritable propriétaire de la Palestine. Pour reconnaître ce souverain domaine, ils étaient obligés de lui offrir une partie de leurs récoltes. Ces offrandes se faisaient avant de toucher aux moissons, au nom de tout le peuple. Elles se composaient de la gerbe et du pain dont il a été parlé plus haut. Après les moissons, ces mêmes offrandes se faisaient par les particuliers, avant de commencer à faire usage des nouveaux fruits; de là vient qu'on les appelait *prémices*.

Il n'y avait point de temps marqué pour les prémices

des particuliers, et la quantité n'en était pas non plus déterminée. On s'assemblait en troupes de quatre-vingts personnes, pour apporter en pompe ces offrandes au temple de Jérusalem. Chaque troupe était précédée d'un bœuf destiné au sacrifice : l'animal était couronné d'olivier, et ses cornes étaient dorées. Chacun apportait dans un panier les prémices de ses terres : les riches avaient des paniers d'or ou d'argent, les pauvres en avaient d'osier. Ils marchaient en cérémonie jusqu'au temple, en chantant des cantiques. Quand ils arrivaient à la montagne du temple, tous, sans excepter le roi lui-même, s'il y était, prenaient leurs paniers sur leurs épaules, et les portaient jusqu'au parvis des Prêtres, qui les recevaient en faisant des prières analogues à cet acte de piété.

Celui qui faisait l'offrande disait : *Je reconnais aujourd'hui devant le Seigneur que je suis entré dans le pays qu'il avait promis à nos pères ; c'est pourquoi j'offre les prémices des fruits de la terre que le Seigneur m'a donnée* ¹.

La loi ordonnait encore aux Hébreux de consacrer au Seigneur les premiers-nés de leurs fils et les premiers-nés d'entre les animaux. Les premiers-nés d'entre les enfants étaient rachetés avec de l'argent. On pouvait aussi racheter les premiers-nés d'entre les animaux impurs ; quant aux animaux purs, ils étaient sacrifiés, et leur sang était versé autour de l'autel. On en brûlait la graisse, et les chairs appartenaient aux Prêtres, aussi bien que toutes les autres offrandes. Ainsi le Seigneur l'avait réglé.

Si les Israélites avaient des jours de fête, ils avaient aussi des jours de jeûne. La loi n'avait ordonné qu'un seul jour de jeûne général : c'était le dixième du septième mois, fête des Expiations ; mais il y en avait d'extraordinaires,

¹ Deut., XXIX, 10.

les uns dans les calamités publiques, les autres dans les afflictions particulières. On jeûnait aussi par simple dévotion.

Leur jeûne ne consistait pas seulement à manger plus tard, mais à s'affliger en toutes manières. Ils passaient le jour entier sans boire ni manger jusqu'à la nuit. C'est ainsi que le pratiquent encore non-seulement les Juifs, mais les mahométans, qui l'ont imité d'eux et des premiers Chrétiens. Les jeûnes publics étaient annoncés au son de la trompette, comme les fêtes. Tout le peuple s'assemblait à Jérusalem dans le temple : dans les autres villes, sur les places publiques. On faisait des lectures de la Loi, et les vieillards les plus vénérables exhortaient le peuple à reconnaître ses péchés et à en faire pénitence. On ne faisait point de noces ce jour-là. Tous demeuraient en silence dans la cendre et le cilice.

Ils portaient des habits sales et déchirés ou des sacs, c'est-à-dire des habits étroits et sans plis, et par conséquent désagréables. Ils les nommaient aussi cilices, parce qu'ils étaient faits de gros camelot ou de quelque étoffe semblable, rude et grossière. Ils avaient les pieds nus, aussi bien que la tête, mais le visage couvert ; quelquefois même ils s'enveloppaient d'un manteau pour ne point voir le jour. Les Prophètes avaient grand soin de leur rappeler, que toutes ces marques extérieures de pénitence ne suffisaient pas, qu'il fallait y joindre la conversion du cœur.

Comparez maintenant aux fêtes tour à tour ridicules, obscènes et cruelles des Grecs et des Romains, ce culte des Hébreux tout à la fois si touchant, si varié et si magnifique ; comparez les enseignements des mystères de Cérès ou de la Bonne Déesse, aux leçons données par les grandes solennités de Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles ; rap-

pelez-vous que c'est la Religion qui communique aux nations leurs lumières et leurs mœurs ; et puis, la main sur la conscience, dites si vous connaissez dans l'antiquité un peuple comparable au peuple juif. Cependant ce peuple n'avait rien, ni dans son caractère, ni dans son instruction, ni dans ses richesses, ni dans sa puissance, qui pût le placer au premier rang des nations.

Rendez donc hommage à la Religion, et dites : Grâce à elle, le peuple juif fut de tous les peuples anciens le plus éclairé, le plus moral et le plus heureux. Mais la Religion n'a pu lui procurer tous ces avantages que parce qu'elle était bonne ; elle n'était bonne que parce qu'elle était vraie ; elle n'était vraie que parce qu'elle venait de Dieu. Hommage donc de mon amour et de ma foi à cette Religion judaïque, le plus beau présent que le Ciel ait jamais fait à la terre, après la Religion chrétienne, dont j'ai le bonheur d'être l'enfant ; ou plutôt hommage à l'unique Religion qui fut sous les Patriarches, qui était sous Moïse et qui continue d'être sous l'Évangile pour régner aux siècles des siècles ¹.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir donné la Religion au monde, et de tous les bienfaits dont elle a été la source continuelle : accordez-nous la grâce d'être toujours dociles à ses lois salutaires.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour toutes les cérémonies de l'Église.*

¹ Voyez Fleury, *Mœurs des Israélites*, et Filassier, *Éraste*, t. I.

PETIT CATÉCHISME

XIX^e LEÇON.

CONNAISSANCE DE LA RELIGION. — NATURE ET DÉFINITION DE LA RELIGION.

Q. Existe-t-il une Religion ?

R. Il existe une Religion parce que, Dieu étant le Créateur de l'homme, et l'homme étant la créature de Dieu, il existe entre eux des rapports nécessaires comme ceux qui existent entre les parents et les enfants.

Q. Ces rapports sont-ils bien sacrés ?

R. Ces rapports sont bien plus sacrés que ceux qui unissent les parents et les enfants, parce que Dieu est notre Créateur, notre Rédempteur et notre fin dernière, ce que ne sont pas nos parents.

Q. En quoi consistent ces rapports ?

R. Ces rapports consistent en ce que Dieu a le droit de nous commander, et nous l'obligation de l'adorer, de l'aimer et de le servir.

Q. Tous les peuples ont-ils cru à une Religion ?

R. Tous les peuples ont cru à une Religion, et regardé comme un insensé et un impie celui qui nie ou qui méprise la Religion.

Q. Qu'est-ce que la Religion ?

R. La Religion est le lien qui unit l'homme à Dieu ; ou bien la Religion est la société de l'homme avec Dieu.

Q. Que veut dire le mot Religion ?

R. Le mot Religion veut dire lien par excellence, ou second lien :

lien par excellence, parce que la Religion nous unit d'une manière surnaturelle à Dieu, qui est l'être le plus parfait ; second lien, parce que Notre-Seigneur, en s'offrant à son Père pour être notre victime, a rétabli l'union surnaturelle qui existait entre l'homme et Dieu avant le péché originel.

Q. Peut-il y avoir plusieurs Religions ?

R. Il ne peut y avoir plusieurs Religions, parce qu'il ne peut y avoir plusieurs dieux, et que le oui et le non ne peuvent être vrais en même temps. Ainsi la Religion primitive, la Religion mosaïque, la Religion chrétienne, ne sont qu'une seule et même Religion dans trois états différents.

Q. De qui vient la Religion ?

R. La Religion vient de Dieu et ne peut venir que de lui, parce que Dieu seul a pu faire connaître à l'homme son origine, ses devoirs et sa fin dernière.

Q. Dieu a donc parlé aux hommes ?

R. Oui, Dieu a parlé aux hommes : c'est ce qu'on appelle la *Révélation*.

Q. Quelles sont les principales révélations.

R. Les principales révélations sont au nombre de trois : la révélation *primitive* qui fut faite à Adam et aux Patriarches ; la révélation *mosaïque*, qui fut faite à Moïse et aux Prophètes ; la révélation *chrétienne*, qui fut faite au monde entier par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu en personne.

Q. Quelle est la vraie Religion ?

R. La vraie Religion, c'est la Religion qui vient de Dieu et qu'on appelle la Religion chrétienne.

Q. Comment savez-vous que la Religion chrétienne est la vraie Religion ?

R. Nous savons que la Religion chrétienne est la vraie Religion, par les miracles et les prophéties qui ont été faits en sa faveur, et parce qu'elle seule remonte jusqu'à Dieu.

Q. Montrez que la Religion chrétienne remonte jusqu'à Dieu.

R. La Religion chrétienne remonte jusqu'à Dieu, puisqu'elle remonte jusqu'au jour où le Verbe éternel s'offrit à son Père pour racheter nos premiers parents, et qu'elle a toujours eu pour objet

de sa foi et de son espérance le même médiateur, les mêmes vérités et les mêmes espérances.

Q. La vraie Religion peut-elle changer ?

R. La vraie Religion ne peut changer, parce qu'elle repose sur la nature de Dieu et de l'homme, sur l'ordre établi de Dieu et sur sa parole, qui est immuable.

Prière et résolution, page 25.

XX^e LEÇON.

CONNAISSANCE DE LA RELIGION. — QUE LA RELIGION EST UNE LOI.

Q. Comment devons-nous considérer la Religion ?

R. Nous devons considérer la Religion comme une grande loi et comme un grand bienfait.

Q. Pourquoi dites-vous que la Religion est une loi ?

R. Je dis que la Religion est une loi, 1^o parce qu'elle est une règle qui dirige nos pensées, nos paroles, nos actions ; 2^o parce que tout ce qu'elle commande est juste et vrai ; 3^o parce qu'elle vient de Dieu, qui a le droit de nous commander.

Q. Pourquoi dites-vous que la Religion est une grande loi ?

R. Je dis que la Religion est une grande loi, et la plus sacrée de toutes les lois, à cause du Législateur qui l'a établie, de l'importance des devoirs qu'elle impose, et de la grandeur des récompenses et des châtimens qui la confirment.

Q. La Religion est-elle une loi universelle ?

R. La Religion est une loi universelle, c'est-à-dire que tous les hommes, sans exception d'un seul, sont obligés de la pratiquer, parce que tous les hommes sont les créatures et les sujets de Dieu.

Q. Comment faut-il regarder ceux qui restent indifférents à l'égard de la Religion ?

R. Il faut regarder ceux qui restent indifférents à l'égard de la Religion, comme les plus insensés, les plus coupables et les plus malheureux des hommes.

Q. Pourquoi cela ?

R. Parce qu'il n'y a pas de folie plus grande que de ne pas vouloir s'assurer si nous avons des devoirs à remplir envers Dieu, et si nous avons quelque chose à craindre ou à espérer après la mort ; parce qu'il n'y a pas de crime plus grand que de mépriser habituellement les ordres de Dieu quand nous les connaissons ; parce qu'enfin il n'y a pas de malheur plus grand que de vivre comme des bêtes et de n'avoir, en mourant, d'autre espérance que le néant ou l'enfer.

Q. Que faut-il penser de cette maxime : *La Religion est bonne pour le peuple ?*

R. Il faut penser de cette maxime : *La Religion est bonne pour le peuple*, qu'elle est une impiété, un mensonge et une cruauté.

Q. Pourquoi dites-vous qu'elle est une impiété ?

R. Elle est une impiété, parce qu'elle fait entendre que Dieu n'oblige que le peuple à le servir, tandis qu'il laisse aux riches la liberté de lui désobéir et de se livrer à leurs passions.

Q. Pourquoi dites-vous qu'elle est un mensonge ?

R. Elle est un mensonge, parce que les grands ont autant besoin de la Religion que les petits et les faibles.

Q. Pourquoi dites-vous qu'elle est une cruauté ?

R. Elle est une cruauté parce qu'elle tend à ôter au peuple la Religion, qui est le plus grand de tous les biens.

Q. Quelque chose peut-il remplacer la Religion ?

R. Rien ne peut remplacer la Religion, ni l'honneur ni l'intérêt, parce que la Religion seule nous donne des secours et des motifs suffisants pour nous vaincre en toute circonstance.

Q. Que faut-il conclure de là ?

R. Il faut conclure de là qu'on ne peut être vertueux sans Religion. « Je n'entends pas, a dit un impie fameux, qu'on puisse être vertueux sans Religion : j'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis bien désabusé. »

XXI^e LEÇON.

CONNAISSANCE DE LA RELIGION. — QUE LA RELIGION EST UN GRAND BIENFAIT. — HISTOIRE DE LA RELIGION. — LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — PREMIÈRE PROMESSE DU MESSIE. — ADAM ET ABEL. — PREMIÈRE ET DEUXIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Pourquoi avez-vous dit que la Religion est un bienfait ?

R. La Religion est un bienfait, 1^o parce qu'en nous unissant à Dieu, elle devient la source de nos lumières, de nos vertus et de notre gloire ; 2^o parce qu'elle nous console dans les peines de la vie, et nous conduit à un bonheur surnaturel qui ne nous était pas dû ; 3^o parce qu'elle nous procure, en vertu de la rédemption de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des biens plus grands que ceux dont Adam nous avait dépouillés.

Q. Comment la Religion unit-elle Dieu à l'homme ?

R. La Religion unit Dieu à l'homme par les vérités que Dieu nous enseigne, par les devoirs qu'il nous impose et par la grâce du Saint-Esprit qu'il nous communique, pour croire les unes et pratiquer les autres.

Q. Comment la Religion unit-elle l'homme à Dieu ?

R. La Religion unit l'homme à Dieu par la coopération à la grâce que Dieu nous donne, pour croire ce qu'il nous révèle, faire ce qu'il nous commande et l'aimer de tout notre cœur.

Q. Quel est le but de la Religion ?

R. Le but de la Religion, c'est la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme en ce monde et en l'autre.

Q. La Religion a-t-elle été toujours aussi développée qu'elle l'est aujourd'hui ?

R. La Religion n'a pas toujours été aussi développée qu'elle l'est aujourd'hui ; mais pour cela elle n'a pas cessé d'être la même, comme l'homme, en passant par ses différents âges, ne cesse pas d'être le même homme.

Q. Quelle différence y a-t-il entre les fidèles qui ont précédé la venue du Messie et ceux qui l'ont suivie ?

R. La différence est que les anciens justes croyaient en Jésus-Christ promis, tandis que nous croyons en Jésus-Christ venu ; notre foi, notre espérance, notre Religion, sont les mêmes que celles des Patriarches et des Prophètes.

Q. Pourquoi Dieu n'a-t-il fait connaître que par degrés le mystère de la Rédemption ?

R. Dieu n'a fait connaître que par degrés le mystère de la Rédemption, pour ménager la faiblesse de l'homme et pour le préparer, par une foule de miracles, à croire le plus grand de tous.

Q. Comment Dieu faisait-il connaître le Rédempteur aux premiers hommes ?

R. Dieu faisait connaître le Rédempteur aux premiers hommes ; 1° par des promesses ; 2° par des figures ; 3° par des prophéties.

Q. Qu'entendez-vous par les figures du Messie ?

R. Par les figures du Messie, on entend certaines actions certains événements, certains personnages, qui représentaient d'avance les caractères et les actions du Messie.

Q. Que leur montraient les figures ?

R. Les figures leur montraient, dans la vie des Patriarches et dans les sacrifices, les actions, les travaux et la mort du Messie.

Q. Que leur indiquaient les promesses ?

R. Les promesses leur indiquaient le peuple, la tribu, la famille d'où sortirait le Messie.

Q. Que leur apprenaient les prophéties ?

R. Les prophéties leur apprenaient à connaître le temps, le lieu et toutes les circonstances de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection du Messie.

Q. Comment Dieu préparait-il le règne du Messie ?

R. Dieu préparait le règne du Messie par tous les événements qui s'accomplissaient chez les Juifs et chez les nations étrangères.

Q. Quelle est la première promesse du Messie ?

R. La première promesse du Messie est celle que Dieu fit à nos parents dans le paradis terrestre, en disant que la femme écraserait la tête du serpent.

Q. Quelle est la première figure du Messie ?

R. La première figure du Messie, c'est Adam. — Adam est le père de tous les hommes selon la chair ; Notre-Seigneur est le Père de tous les hommes selon l'esprit. — Adam s'endort, et d'une de ses côtes Dieu lui forme une compagne avec qui il sera uni pour toujours, et qui lui donnera une nombreuse postérité. Notre-Seigneur meurt sur la croix ; de son côté entr'ouvert Dieu tire l'Église, avec laquelle Notre-Seigneur sera uni jusqu'à la fin des siècles, et qui lui donnera de nombreux enfants.

Q. Continuez la même figure.

R. Adam pécheur est chassé du Paradis et condamné au travail, aux souffrances et à la mort ; Notre-Seigneur, chargé des péchés du monde, descend du Ciel et se condamne au travail, aux souffrances, à la mort, et il sauve tous les hommes par son obéissance, comme Adam les avait tous perdus par sa désobéissance.

Q. Quelle est la seconde figure du Messie ?

R. La seconde figure du Messie, c'est Abel, fils d'Adam et frère de Caïn. — Abel offre en sacrifice des victimes de ses troupeaux ; Notre-Seigneur offre le sacrifice de son sang qui est infiniment plus agréable à Dieu, son Père. — Abel, innocent, est conduit à la campagne et mis à mort par Caïn, son frère ; Notre-Seigneur, l'innocence même, est conduit hors de Jérusalem et mis à mort par les Juifs, ses frères. — Le sang d'Abel crie vengeance contre Caïn ; le sang de Notre-Seigneur crie miséricorde pour nous ; Caïn, meurtrier d'Abel, est condamné à errer comme un vagabond sur la terre ; les Juifs, meurtriers de Notre-Seigneur, sont condamnés à errer sur toute la terre, sans prêtre, sans roi, sans sacrifice.

Prière et résolution, page 81.

XXII^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — NOÉ, TROISIÈME FIGURE DU MESSIE.
(AV. J.-C. 2348.)

Q. Comment s'appelle le fils que Dieu donna à nos premiers parents à la place d'Abel ?

R. Le fils que Dieu donna à nos premiers parents, pour remplacer Abel et pour conserver la Religion sur la terre, s'appelle Seth.

Q. Comment appelle-t-on les descendants de Seth ?

R. On appelle les descendants de Seth *enfants de Dieu*, parce qu'ils vivaient suivant l'esprit de la Religion ; les descendants de Caïn, au contraire, furent appelés *enfants des hommes*, parce qu'ils s'abandonnaient à tous les penchants corrompus de leurs cœurs.

Q. Dieu envoya-t-il quelqu'un pour rappeler les enfants des hommes à la pénitence ?

R. Pour rappeler les enfants des hommes à la pénitence, Dieu envoya Hénoch, qui ne cessa de les exhorter à se convertir, mais ils ne l'écoutèrent pas.

Q. Les enfants de Dieu furent-ils toujours fidèles au Seigneur ?

R. Les enfants de Dieu ne furent pas toujours fidèles au Seigneur ; car ils firent alliance avec les enfants des hommes, qui les corrompirent, et presque tous se livrèrent au péché.

Q. Comment Dieu punit-il les hommes ?

R. Dieu punit les hommes par le déluge, qui couvrit d'eau la terre et les plus hautes montagnes, pendant cent quarante jours.

Q. Qui fut sauvé du déluge ?

R. Noé et sa famille, en tout huit personnes, furent sauvés du déluge, avec des animaux de chaque espèce pour repeupler la terre.

Q. Comment furent-ils sauvés ?

R. Ils furent sauvés en entrant dans l'arche, c'est-à-dire dans un grand vaisseau que Noé avait construit par l'ordre de Dieu, et auquel il avait travaillé pendant cent vingt ans, afin de donner aux pécheurs le temps de faire pénitence.

Q. Que fit Noé en sortant de l'arche ?

R. Noé, en sortant de l'arche, témoigna sa reconnaissance au Seigneur en lui offrant un sacrifice, et le Seigneur lui promit de ne plus faire périr le monde par le déluge.

Q. Noé est-il la figure de Notre-Seigneur ?

R. Noé est la troisième figure de Notre-Seigneur. — Noé veut dire consolateur ; Jésus veut dire Sauveur. — Noé seul trouve grâce devant Dieu ; Notre-Seigneur seul trouve grâce devant son Père. Noé bâtit une arche qui le sauve, et sa famille avec lui, du déluge universel ; Notre-Seigneur bâtit son Église pour sauver de la mort

éternelle tous ceux qui voudront y entrer. — Plus les eaux montaient, plus l'arche s'élevait vers le ciel. Plus l'Église éprouve de tribulation, plus elle s'élève à Dieu. — Noé a été choisi pour être le père d'un monde nouveau. Notre-Seigneur a été choisi pour peupler la terre de justes, et le ciel de saints.

Prière et résolution, page 97.

XXIII^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — DEUXIÈME PROMESSE ET QUATRIÈME FIGURE DU MESSIE : MELCHISÉDECH. (2247-1921 AV. J.-C.)

Q. Qu'arriva-t-il après le déluge ?

R. Après le déluge la vie des hommes diminua sensiblement ; car le long séjour des eaux sur la terre avait affaibli la vertu des plantes, corrompu l'air et fait perdre à la nature sa vigueur primitive.

Q. Par qui le monde fut-il repeuplé ?

R. Le monde fut repeuplé par les trois fils de Noé : Sem, Cham et Japhet.

Q. Furent-ils tous trois bénis par leur père ?

R. Cham ayant manqué de respect à Noé, le saint Patriarche le maudit dans la personne de Chanaan, son fils, et cette malédiction n'a pas cessé d'avoir son effet.

Q. Que devinrent les descendants de Noé ?

R. Les descendants de Noé, étant devenus très-nombreux, formèrent le dessein de bâtir, avant de se séparer, une ville et une tour dont le sommet s'élèverait jusqu'au ciel, afin d'immortaliser leur nom et de se mettre à l'abri d'un nouveau déluge.

Q. Comment Dieu en empêcha-t-il l'exécution ?

R. Dieu en empêcha l'exécution en confondant le langage des hommes, qui, ne pouvant plus se comprendre, furent obligés de renoncer à l'ouvrage ; c'est pour cela que cette tour est appelée Babel, qui veut dire *confusion*.

Q. Que devinrent les hommes après la confusion des langues ?

R. Après la confusion des langues, les hommes se séparèrent par grandes familles, emportant avec eux la connaissance des principales vérités de la Religion et le souvenir des grands événements arrivés avant le déluge ; de là vient qu'on en trouve des traditions chez tous les peuples du monde.

Q. Conservèrent-ils longtemps la vraie Religion ?

R. Ils ne conservèrent pas longtemps la vraie Religion ; mais, aveuglés par leurs passions, ils tombèrent dans l'idolâtrie ?

Q. Qu'est-ce que l'idolâtrie ?

R. L'idolâtrie est l'adoration des créatures, c'est-à-dire des démons sous mille formes différentes. *Tous les dieux des nations, dit le Prophète, sont des démons.*

Q. Que fit Dieu pour conserver sur la terre la vraie Religion, et surtout le souvenir de la grande promesse du Rédempteur ?

R. Pour conserver la vraie Religion, et surtout le souvenir de la grande promesse du Rédempteur, Dieu choisit Abraham avec qui il fit alliance, et qui fut béni par Melchisédech.

Q. Que lui promit-il ?

R. Il lui promit de lui donner la terre de Chanaan et de le rendre père d'un grand peuple, qui est le peuple juif ou le peuple de Dieu.

Q. Que lui promit-il encore ?

R. Il lui promit encore que le Messie naîtrait de sa race ; en sorte que c'est dans la seule postérité d'Abraham qu'il faudra désormais chercher le Libérateur.

Q. Quelle est la quatrième figure du Messie ?

R. La quatrième figure du Messie est Melchisédech. — Melchisédech veut dire Roi de justice ; Notre-Seigneur est la justice même. — Melchisédech est prêtre du Très-Haut ; Notre-Seigneur est le prêtre par excellence. — Melchisédech bénit Abraham ; Notre-Seigneur bénit l'Église représentée par Abraham. — Melchisédech offre en sacrifice du pain et du vin ; Notre-Seigneur s'offre en sacrifice sous les apparences du pain et du vin.

XXIV^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — ISAAC, CINQUIÈME FIGURE DU MESSIE.
(AV. J.-C. 1871-1836.)

Q. Quelle promesse Dieu fit-il à Abraham après la délivrance de Lot, son neveu ?

R. Après la délivrance de Lot, Dieu promit un fils à Abraham.

Q. Quel fut le signe de l'alliance que Dieu fit avec Abraham ?

R. Le signe de l'alliance que Dieu fit avec Abraham fut la cérémonie de la circoncision.

Q. Dans quelle circonstance Dieu renouvela-t-il à Abraham la promesse d'un fils ?

R. Dieu renouvela au saint Patriarche la promesse d'un fils après qu'il eut donné l'hospitalité à trois Anges, sous la figure de trois voyageurs.

Q. Que nous apprend l'entretien d'Abraham avec le Seigneur sous la figure de ces trois Anges ?

R. L'entretien d'Abraham avec le Seigneur nous apprend : 1^o avec quelle sainte familiarité Dieu nous permet de lui parler dans la prière ; 2^o que les prières et les mérites de quelques justes peuvent sauver bien des coupables, puisque, en considération de dix justes, Dieu aurait pardonné à Sodome et à quatre autres villes.

Q. Personne ne fut-il sauvé de l'embrasement de Sodome ?

R. Lot, sa femme et ses deux filles, furent seuls sauvés de l'embrasement de Sodome ; mais l'épouse de Lot, en punition de sa curiosité, fut changée en une statue de sel qu'on voyait encore du temps des Apôtres.

Q. Quel ordre Dieu donna-t-il à Abraham ?

R. Plusieurs années après l'embrasement de Sodome, Dieu ordonna à Abraham d'immoler son fils Isaac.

Q. Comment Abraham obéit-il à l'ordre de Dieu ?

R. Abraham obéit à l'ordre de Dieu promptement et sans murmurer ; il conduisit lui-même son fils sur la montagne que Dieu lui avait indiquée, le lia sur le bûcher, et se disposait à frapper cette

chère victime, lorsque Dieu, content de son obéissance, lui dit de l'épargner.

Q. Que représente le sacrifice d'Abraham ?

R. Le sacrifice d'Abraham représente celui de Notre-Seigneur. — Isaac est le fils bien-aimé de son père. Notre-Seigneur est l'objet de toutes les complaisances de Dieu le Père. — Isaac, innocent, est condamné à mourir. Notre-Seigneur, l'innocence même, est condamné à mourir. — C'est le père d'Isaac qui doit l'immoler. C'est Dieu le Père qui, par la main des Juifs, immole lui-même Notre-Seigneur.

Q. Continuez la même figure.

R. Isaac porte lui-même le bois qui doit le consumer. Notre-Seigneur porte lui-même le bois de la croix, sur laquelle il doit mourir. — Isaac se laisse attacher sans murmure sur le bûcher. Notre-Seigneur, muet comme un agneau, se laisse attacher sur la croix. — C'est sur le Calvaire qu'Isaac offre son sacrifice. C'est aussi sur le Calvaire que Notre-Seigneur offre son sacrifice. — Isaac est béni de Dieu en récompense de son obéissance. Notre-Seigneur, en récompense de son obéissance, est béni de Dieu, et reçoit en héritage toutes les nations de la terre.

Prière et résolution, page 116.

XXV^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. -- TROISIÈME ET QUATRIÈME PROMESSE.

SIXIÈME FIGURE DU MESSIE : JACOB. (AV. J.-C. 1739.)

Q. Comment mourut Abraham ?

R. Abraham, comblé de jours et de mérites, mourut saintement à l'âge de 137 ans, et fut enterré par ses deux fils Isaac et Ismaël.

Q. Auquel des enfants d'Abraham fut faite la troisième promesse du Messie ?

R. La troisième promesse du Messie fut faite à Isaac, et elle nous apprend que c'est dans sa famille et non dans celle d'Ismaël, son frère, qu'il faut chercher le Messie.

Q. Combien Isaac eut-il d'enfants ?

R. Isaac eut deux enfants, Ésaü et Jacob, et c'est Jacob qui fut choisi pour être le père du Messie.

Q. Dans quelle circonstance ?

R. Jacob, allant en Mésopotamie, chercher une épouse, fut surpris par la nuit au milieu du désert. Pendant qu'il dormait, il eut un songe dans lequel le Seigneur lui apparut et lui dit : *Je suis le Dieu de vos pères : la terre où vous dormez, je vous la donnerai. Toutes les nations du monde seront bénies en Celui qui naîtra de vous.*

Q. Que remarquez-vous sur cette promesse ?

R. Je remarque sur cette promesse qu'elle écarte Ésaü et tous les peuples qui descendent de lui, et qu'il faut désormais chercher le Messie dans la postérité de Jacob.

Q. Que fit Jacob arrivé en Mésopotamie ?

R. Jacob, arrivé en Mésopotamie, demanda l'alliance de Rachel, sa cousine ; mais ce ne fut qu'au bout de quatorze ans des plus rudes travaux qu'il obtint le consentement de Laban, son oncle : après quoi il revint avec sa famille auprès d'Isaac, son père, à qui il rendit les derniers devoirs.

Q. Jacob est-il la figure de Notre-Seigneur ?

R. Jacob est la sixième figure de Notre-Seigneur. — Jacob, pour obéir à son père, s'en va dans un pays éloigné chercher une épouse. Notre-Seigneur, pour obéir à son Père, descend du ciel sur la terre, pour s'unir à l'Église, son épouse. — Jacob, quoique très-riche, part seul, et n'a, pour reposer sa tête, qu'une pierre qu'il trouve au milieu d'un désert. Notre-Seigneur, maître de toutes choses, n'a pas même une pierre pour reposer sa tête.

Q. Continuez la même figure.

R. Jacob est obligé de travailler pendant longtemps pour obtenir son épouse. Notre-Seigneur est obligé de subir les plus rudes travaux pour former l'Église, son épouse. — Jacob retourne auprès de son père avec sa famille. Notre-Seigneur remonte à son Père avec tous les Saints de l'ancienne Loi, et ouvre le ciel à tous les Chrétiens, ses enfants.

XXVI^e LEÇON.

**LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — SEPTIÈME FIGURE DU MESSIE :
JOSEPH. (AV. J.-C. 1729-1689.)**

Q. Les Patriarches possédaient-ils de grands biens ?

R. Les Patriarches possédaient de grands biens, qui consistaient surtout en troupeaux ; ils ne bâtissaient point de maisons, mais habitaient sous des tentes, changeant de demeures suivant la commodité des pâturages. Dieu le voulait ainsi, afin de nous apprendre que la vie de l'homme ici-bas n'est qu'un voyage.

Q. Quelles étaient les principales vertus des Patriarches ?

R. Les principales vertus des Patriarches étaient la foi, qui les faisait sans cesse soupirer après une patrie meilleure ; la charité pour le prochain, qui leur faisait exercer une généreuse hospitalité envers les étrangers ; enfin la tempérance et la sobriété, qui leur procuraient une longue vie exempte d'infirmités.

Q. Combien le Patriarche Jacob eut-il de fils ?

R. Le Patriarche Jacob eut douze fils, qui sont les pères des douze tribus d'Israël. Le plus célèbre, c'est Joseph, qui fut vendu par ses frères à des marchands qui l'emmenèrent en Égypte, où il devint très-puissant.

Q. Que fit-il à ses frères ?

R. Il pardonna à ses frères, qui vinrent avec Jacob, leur père, s'établir en Égypte, où leurs descendants furent persécutés par les Égyptiens.

Q. Joseph est-il la figure du Messie ?

R. Joseph est une des plus belles figures du Messie. Joseph est le fils bien-aimé de Jacob, son père. Notre-Seigneur est aussi le Fils bien-aimé de Dieu, son Père. — Joseph est maltraité et vendu par ses frères à des marchands étrangers. Notre-Seigneur est maltraité par les Juifs, ses frères ; il est vendu par Judas, et livré aux Romains qui le font mourir.

Q. Continuez la même figure.

R. Joseph est condamné pour un crime dont il est innocent.

Notre-Seigneur est condamné pour des crimes dont il est innocent. — Joseph se trouve en prison avec deux criminels : il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice. Notre-Seigneur est placé sur la croix entre deux malfaiteurs : il promet à l'un le ciel, et laisse l'autre dans sa damnation.

Q. Achevez la comparaison de Joseph et du Messie.

R. Joseph passe de la prison jusque sur le trône de Pharaon. Notre-Seigneur passe de la croix jusque sur le trône de Dieu, son Père. — Joseph est obéi par les étrangers avant de l'être par ses frères. Notre-Seigneur est obéi par les nations infidèles avant de l'être par le peuple juif. — Joseph sauva ses frères de la mort lorsqu'ils vinrent à lui. Notre-Seigneur sauvera les Juifs de l'erreur, lorsqu'ils embrasseront le christianisme.

Prière et résolution, page 144

XXVII^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — CINQUIÈME PROMESSE. — HUITIÈME FIGURE DU MESSIE : AGNEAU PASCAL. (AV. J.-C. 1491.)

Q. Jacob vécut-il longtemps en Égypte ?

R. Jacob, âgé de cent trente ans lorsqu'il se rendit en Égypte, y vécut dix-sept ans, environné des respects et de la tendresse de son fils Joseph.

Q. A qui fut faite la cinquième promesse du Messie ?

R. La cinquième promesse du Messie fut faite par Jacob à Juda, frère de Joseph.

Q. Rapportez cette promesse.

R. Jacob, voyant sa fin approcher, rassembla autour de son lit ses douze fils, et leur annonça ce qui arriverait à leurs descendants. Lorsqu'il en fut à Juda, il parla ainsi : *Juda, vos frères vous loueront, et le sceptre ne sortira point de votre race, jusqu'à l'arrivée de Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations.*

Q. Quel était le sens de cette promesse ?

R. Cette promesse annonçait que l'autorité souveraine résiderait

dans la tribu de Juda jusqu'à l'arrivée du Messie attendu par les nations, et que le Messie sortirait de cette tribu.

Q. Qu'arriva-t-il aux enfants de Jacob après la mort de leur père ?

R. Jacob étant mort, ses enfants se multiplièrent rapidement ; mais un nouveau roi monta sur le trône d'Égypte et opprima les Hébreux.

Q. Par qui les Juifs furent-ils tirés de la servitude d'Égypte ?

R. Les Juifs furent tirés de la servitude d'Égypte par Moïse et Aaron, son frère, qui allèrent ensemble trouver le roi Pharaon, dont ils vainquirent la résistance en frappant l'Égypte de dix grandes calamités, qu'on appelle les dix plaies d'Égypte.

Q. Avant de partir que fit le peuple hébreu ?

R. Avant de partir, le peuple hébreu immola l'Agneau pascal, qui est la huitième figure du Messie. — Cet Agneau pascal devait être sans tache. Notre-Seigneur est le véritable Agneau sans tache. — Ceux qui mangeaient l'Agneau pascal devaient avoir les reins ceints, un bâton à la main, des chaussures aux pieds, comme des voyageurs prêts à partir. Ceux qui communient doivent avoir les reins ceints, image de la chasteté : un bâton à la main, image de la force pour résister au mal ; des chaussures aux pieds, comme des voyageurs qui sont prêts à tout entreprendre pour arriver au ciel.

Prière et résolution, page 156.

XXVIII^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — NEUVIÈME FIGURE DU MESSIE :

LA MANNE. (AV. J.-C., 1491).

Q. Quel est le premier miracle que le Seigneur fit en faveur de son peuple lorsqu'il le tira de l'Égypte ?

R. Le premier miracle que le Seigneur fit en faveur de son peuple, lorsqu'il le tira de l'Égypte, fut la colonne de nuée. Cette colonne, lumineuse pendant la nuit et obscure pendant le jour, dirigeait le peuple dans sa marche, et marquait les endroits où l'on devait s'arrêter.

Q. Ce miracle dura-t-il longtemps ?

R. Ce miracle dura environ quarante années, aussi longtemps que les Israélites furent dans le désert.

Q. Quel fut le second miracle du Seigneur en faveur de son peuple ?

R. Le second miracle du Seigneur en faveur de son peuple fut le passage de la mer Rouge, dont les eaux se divisèrent à la voix de Moïse, et laissèrent un libre passage aux enfants d'Israël, tandis qu'elles engloutirent tous les Égyptiens qui poursuivaient les Hébreux.

Q. Quel fut le troisième miracle du Seigneur en faveur de son peuple ?

R. Le troisième miracle du Seigneur en faveur de son peuple fut la manne.

Q. Qu'était-ce que la manne ?

R. La manne était une nourriture miraculeuse, que le Seigneur faisait tomber chaque matin autour du camp des Hébreux ; elle était composée de petits grains blancs et serrés, avait un goût délicieux, et devait être ramassée chaque matin de bonne heure.

Q. Pourquoi tous ces miracles ?

R. Tous ces miracles avaient pour but de conserver les Juifs dans la Religion, en leur montrant, ainsi qu'aux nations infidèles, que le Seigneur était le seul vrai Dieu, le seul maître de la nature.

Q. La manne est-elle la figure du Messie ?

R. La manne est la neuvième figure du Messie. — La manne était une nourriture qui tombait du Ciel. Notre-Seigneur, dans la sainte Eucharistie, est un pain vivant descendu du Ciel. — La manne remplaçait tous les aliments. La sainte Eucharistie est le pain par excellence ; elle suffit à tous les besoins de notre âme. — La manne dura jusqu'à ce que les Hébreux fussent entrés dans la Terre promise. La sainte Eucharistie nous sera donnée jusqu'à ce que nous entrions dans le Ciel, où nous verrons sans nuage le Dieu que nous recevons sous les voiles du Sacrement.

XXIX^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — DIXIÈME ET ONZIÈME FIGURE DU MESSIE :
LES SACRIFICES ET LE SERPENT D'AIRAIN. (AV. J.-C., 1451.)

Q. Que Dieu fit-il encore pour conserver la Religion parmi les Juifs ?

R. Pour conserver la Religion parmi les Juifs, Dieu leur donna encore sa Loi par écrit.

Q. Où leur donna-t-il sa Loi ?

R. Il leur donna sa Loi sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs, parce que c'était une Loi de crainte.

Q. Comment l'appelle-t-on ?

R. On l'appelle la Loi écrite ; car elle existait avant d'être écrite, puisque les premiers hommes croyaient les vérités qu'elle renferme, et connaissaient les devoirs qu'elle impose.

Q. Sur quoi Dieu écrivit-il sa Loi ?

R. Dieu écrivit sa Loi sur deux tables de pierre qui contenaient le Décalogue ou les dix commandements ; elles furent déposées dans l'arche d'alliance et confiées à la garde des prêtres chargés d'expliquer la Loi.

Q. Que fit Moïse après avoir apporté aux Israélites la Loi du Seigneur ?

R. Après avoir apporté aux Israélites la Loi du Seigneur, Moïse la fit confirmer par des sacrifices qui étaient, comme tous ceux de l'ancienne Alliance, la figure du sacrifice de Notre-Seigneur.

Q. Montrez-nous cette vérité.

R. Après avoir publié la Loi, Moïse répandit le sang des victimes sur tout le peuple en disant : *C'est ici le sang de l'alliance que le Seigneur a faite avec vous.* Après avoir prêché sa Loi, Notre-Seigneur donna son sang adorable à ses Apôtres en disant : *C'est ici le sang de la nouvelle alliance que le Seigneur fait avec les hommes.*

Q. Continuez la même réponse.

R. Les sacrifices de l'ancienne Loi étaient sanglants et non sanglants. Le sacrifice de Notre-Seigneur a été offert d'une manière

sanglante sur le Calvaire ; et il est offert d'une manière non sanglante sur l'autel. — Les sacrifices de l'ancienne Loi étaient offerts pour quatre fins : adorer, remercier, demander et expier. Le sacrifice de Notre-Seigneur est offert pour les quatre mêmes fins : en sorte que les sacrifices de l'ancienne Loi sont véritablement la dixième figure de Notre-Seigneur.

Q. Que promirent les Juifs après la publication de la Loi ?

R. Après la publication de la Loi, les Juifs promirent d'être toujours fidèles aux commandements du Seigneur ; mais ils ne tinrent pas leur promesse, et ils furent attaqués par des serpents dont la morsure ne pouvait être guérie que par la vue du serpent d'airain, onzième figure du Messie.

Q. Expliquez cette figure.

R. Les Hébreux coupables sont mordus par des serpents qui leur donnent la mort. Le genre humain, coupable dans la personne d'Adam, a été mordu par le serpent infernal, qui lui a donné la mort. — Moïse fait faire un serpent d'airain qu'on place dans un endroit élevé. Notre-Seigneur se fait homme, et monte sur la croix. — Ceux qui regardaient le serpent d'airain étaient guéris de leurs blessures. Ceux-là seuls qui regardent Notre-Seigneur avec foi et amour sont guéris des blessures du serpent infernal.

Prière et résolution, page 177,

XXX^e LEÇON.

**LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — DOUZIÈME FIGURE DU MESSIE :
MOÏSE. (AV. J.-C., 1451.)**

Q. Pourquoi Moïse et Aaron n'entrèrent-ils pas dans la Terre promise ?

R. Moïse et Aaron n'entrèrent pas dans la Terre promise, en punition d'un léger mouvement de défiance de la bonté de Dieu.

Q. Que fit Moïse avant de mourir ?

R. Avant de mourir, Moïse rassembla tous les enfants d'Israël et leur fit renouveler l'alliance avec le Seigneur, en leur promettant,

s'ils étaient fidèles, toutes sortes de bénédictions, et en les menaçant des plus grandes calamités s'ils devenaient infidèles.

Q. Où mourut Moïse ?

R. Après avoir fait aux Israélites ses derniers adieux, Moïse monta sur la montagne de Nébo, et le Seigneur lui dit : Promenez vos regards sur la Terre promise ; mais vous n'y entrerez pas. A ces mots, le saint législateur, âgé de cent vingt ans, remit son âme à Dieu.

Q. Moïse est-il la figure du Messie ?

R. Moïse est la douzième figure du Messie. — Quand Moïse naquit, un roi cruel faisait mourir les enfants des Hébreux. Quand Notre-Seigneur naquit, un roi cruel fit mourir les enfants de Bethléem et des environs. — Moïse échappe à la fureur de Pharaon. Notre-Seigneur échappe à la fureur d'Hérode. — Moïse est envoyé de Dieu pour délivrer son peuple de la servitude d'Égypte. Notre-Seigneur est envoyé de Dieu pour délivrer tous les hommes de la servitude du péché.

Q. Continuez la même figure.

R. Moïse fait de grands miracles pour prouver qu'il est l'envoyé de Dieu. Notre-Seigneur fait de grands miracles pour prouver qu'il est le Fils de Dieu. — Moïse nourrit son peuple d'un pain tombé du Ciel. Notre-Seigneur nourrit les hommes d'un pain vivant descendu du Ciel. — Moïse donne une Loi à son peuple. Notre-Seigneur donne une Loi à son peuple.

Q. Achevez la même figure.

R. Moïse n'a pas la consolation d'introduire son peuple dans la Terre promise. Notre-Seigneur, plus grand que Moïse, a ouvert à tous les hommes la véritable Terre promise, c'est à-dire le Ciel, conduisant avec lui tous les Justes de l'ancienne Loi et préparant des places à ceux de la nouvelle.

Prière et résolution, page 185.

XXXI^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — TREIZIÈME FIGURE DU MESSIE.

JOSUÉ. (AV. J.-C., 1450-1426.)

Q. Quel fut le successeur de Moïse ?

R. Le successeur de Moïse fut Josué, qui introduisit les enfants d'Israël dans la Terre promise.

Q. Quels sont les différents noms de la Terre promise ?

R. La Terre promise a porté différents noms : 1^o pays de Chanaan, parce qu'elle fut habitée par Chanaan, petit-fils de Noé ; 2^o Terre promise, parce que le Seigneur l'avait promise à Abraham, à Isaac, à Jacob et à leur postérité ; 3^o Judée, parce que ceux qui vinrent s'y établir, après la captivité de Babylone, étaient la plupart de la tribu de Juda ; 4^o Palestine, à cause des Palestins ou Philistins qui en habitèrent une province ; 5^o Terre sainte, à cause des grandes choses que Notre-Seigneur y a opérées pour notre salut.

Q. Quelle fut la première ville que prirent les Hébreux ?

R. La première ville que prirent les Hébreux, après avoir passé le Jourdain, fut Jéricho, dont les murailles tombèrent au bruit des trompettes et des cris de l'armée d'Israël.

Q. Que fit Josué après la prise de Jéricho ?

R. Après la prise de Jéricho, Josué fit renouveler l'alliance et combattit de nouveau les ennemis du Seigneur.

Q. Qu'arriva-t-il pendant la bataille ?

R. Pendant la bataille, Josué, craignant que le jour ne finit avant l'entière défaite des ennemis, commanda au soleil de s'arrêter, et le soleil s'arrêta ; car rien n'est difficile à Dieu ; il ne lui en coûte pas plus d'arrêter le soleil que de le mettre en mouvement.

Q. Josué est-il la figure du Messie ?

R. Josué est la treizième figure du Messie. — Josué veut dire Sauveur. — Notre-Seigneur est le Sauveur par excellence. — Josué succède à Moïse, qui n'avait pu introduire les Hébreux dans la Terre promise. Notre-Seigneur succède aussi à Moïse, dont la Loi ne pouvait introduire les hommes dans le Ciel. — Josué introduit les

Israélites dans la Terre promise. Notre-Seigneur introduit les hommes dans le Ciel.

Q. Continuez la même figure.

R. Après dix ans de combats et de victoires, Josué voit son peuple régner sur la Terre promise. Après trois cents ans de combats et de victoires, Notre-Seigneur voit son Église régner sur le monde. — Tant que les Hébreux sont fidèles aux avis de Josué, ils sont heureux. Tant que les Chrétiens sont fidèles aux leçons de Notre-Seigneur, ils sont heureux.

Prière et résolution, page 195.

XXXII^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — QUATORZIÈME FIGURE DU MESSIE :
GÉDÉON. (AV. J.-C., 1405.)

Q. Par qui les Hébreux furent-ils gouvernés après la mort de Josué ?

R. Après la mort de Josué, les Hébreux furent gouvernés par des juges, qui étaient des magistrats choisis de Dieu, pour rendre la justice et conduire le peuple au combat : il n'y en avait jamais qu'un seul à la fois.

Q. Quel péché commirent les Juifs après la mort de Josué ?

R. Après la mort de Josué, les Juifs tombèrent dans l'idolâtrie, dont une femme et son fils, nommé Michas, donnèrent le premier exemple.

Q. Comment Dieu les punit-il ?

R. Dieu les punit en les soumettant aux nations étrangères, et entre autres aux Madianites, qui ravagèrent tout le pays.

Q. Par qui les Hébreux furent-ils délivrés des Madianites ?

R. Les Hébreux furent délivrés des Madianites par Gédéon, à qui le Seigneur accorda deux grands miracles pour l'encourager.

Q. Que lui dit-il ensuite ?

R. Ensuite il lui dit de ne prendre que trois cents hommes pour

combattre les Madianites, qui en avaient cent trente-cinq mille : *afin*, continua le Seigneur, *qu'Israël sache que c'est moi seul qui l'ai délivré.*

Q. Comment Gédéon remporta-t-il la victoire ?

R. Lorsque la nuit fut venue, Gédéon et ses trois cents soldats, armés seulement de trompettes et de flambeaux allumés, cachés dans des cruches de terre, s'avancèrent en silence jusqu'auprès des ennemis, se mirent à sonner tous ensemble de la trompette, brisèrent leurs cruches, élevèrent leurs flambeaux, et les ennemis, saisis d'épouvante, prirent la fuite, se renversant et se tuant les uns les autres sans se connaître.

Q. Gédéon est-il la figure du Messie ?

R. Gédéon est la quatorzième figure du Messie. — Gédéon est le dernier d'entre ses frères. Notre-Seigneur a bien voulu paraître comme le dernier d'entre les hommes. — Gédéon, malgré sa faiblesse, est choisi pour délivrer son peuple de la tyrannie des Madianites. Notre-Seigneur, malgré sa faiblesse apparente, est choisi pour délivrer le monde de la tyrannie du démon.

Q. Continuez la même figure.

R. Deux grands miracles prouvent que Dieu a choisi Gédéon pour délivrer son peuple. Des miracles plus grands prouvent que Notre-Seigneur est le Libérateur des hommes. — Gédéon, avec trois cents hommes seulement, marche contre une nuée d'ennemis. Notre-Seigneur marche à la conquête de l'univers avec douze pêcheurs.

Q. Achievez la comparaison de Gédéon et de Notre-Seigneur.

R. Les soldats de Gédéon n'ont point d'armes. Les Apôtres de Notre-Seigneur n'ont point d'armes. — Les soldats de Gédéon ne portent avec eux que des trompettes et des flambeaux. Les Apôtres de Notre-Seigneur n'ont que la prédication et le flambeau de la charité. — Gédéon et ses soldats triomphent des Madianites. Notre-Seigneur et ses Apôtres triomphent du monde entier.

Prière et résolution, page 204.

XXXIII^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — QUINZIÈME FIGURE DU MESSIE :
SAMSON. (AV. J.-C., 1245-1117.)

Q. Après la mort de Gédéon, les Israélites demeurèrent-ils fidèles au Seigneur ?

R. Après la mort de Gédéon, les Israélites ne demeurèrent pas fidèles au Seigneur ; ils retournèrent à l'idolâtrie ; mais leur infidélité les fit tomber sous le joug des Philistins.

Q. Par qui furent-ils délivrés de la servitude des Philistins ?

R. Ils furent délivrés de la servitude des Philistins par Samson, né miraculeusement et doué d'une force extraordinaire.

Q. Quel fut son premier exploit ?

R. Son premier exploit fut de tuer un jeune lion qui venait à lui pour le dévorer, lorsqu'il allait chercher une épouse chez les Philistins.

Q. Quels furent les autres exploits de Samson ?

R. Pour punir les Philistins, Samson fit un grand nombre d'exploits : entre autres, il brûla leurs moissons et leurs vignes, en y lâchant trois cents renards qu'il avait liés deux à deux, et à la queue desquels il avait attaché des torches allumées ; il emporta ensuite les portes de la ville de Gaza, dans laquelle on l'avait enfermé.

Q. Quelle fut la fin de Samson ?

R. Samson fut trahi par une femme nommée Dalila. Lui ayant coupé les cheveux, dans lesquels résidait toute sa force, elle le livra aux Philistins, qui lui crevèrent les yeux et l'enfermèrent dans une prison, où ils lui faisaient tourner une meule, jusqu'à ce que Samson fit tomber sur eux et sur lui le temple dans lequel ils étaient assemblés, et en tua près de trois mille.

Q. Samson est-il la figure du Messie ?

R. Samson est la quinzième figure du Messie. — Samson naît d'une manière miraculeuse. Notre-Seigneur naît aussi d'une manière miraculeuse. — Samson prend une épouse chez les Philistins. Notre-Seigneur choisit l'Église, son épouse, parmi les Gentils. —

Samson tue un lion qui venait pour le dévorer. Notre-Seigneur terrasse le monde païen, qui, comme un lion, chercha pendant trois siècles à dévorer l'Église naissante.

Q. Continuez la même figure.

R. Samson est enfermé par ses ennemis dans la ville de Gaza. Notre-Seigneur est enfermé par ses ennemis dans le tombeau. — Samson s'éveille au milieu de la nuit, enlève les portes et les serrures, et, malgré les gardes, sort de la ville où il était enfermé. Notre-Seigneur, après être descendu dans les limbes, où il brisa les portes de l'enfer et de la mort, sort plein de vie du tombeau, malgré les gardes.

Q. Quels sont les autres traits de ressemblance entre Samson et Notre-Seigneur ?

R. Samson est livré à ses ennemis. — Notre-Seigneur est livré à ses ennemis. — Samson, en mourant, tue plus de Philistins qu'il n'en avait mis à mort pendant toute sa vie. Notre-Seigneur, en mourant, fait plus de mal au démon et s'attire plus de disciples qu'il n'avait fait pendant toute sa vie.

Prière et résolution, page 216,

XXXIV^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — SIXIÈME PROMESSE DU MESSIE. (AV. J.-C. 1116-1022.)

Q. Quel fut le juge d'Israël après Samson ?

R. Le juge d'Israël après Samson fut le grand prêtre Héli, dont la faiblesse à corriger ses enfants attira sur lui, sur sa famille et sur tout le peuple, de grands châtimens.

Q. Quel fut le successeur d'Héli ?

R. Le successeur d'Héli fut Samuel, qui rétablit la Religion, abolit l'idolâtrie, sacra Saül premier roi d'Israël, dont la désobéissance obligea le Seigneur à choisir à sa place un roi selon son cœur

Q. Quel fut ce roi selon le cœur de Dieu ?

R. Ce roi selon le cœur de Dieu fut David, fils de Jessé, de la tribu

de Juda et de la ville de Béthléem, aux environs de laquelle il gardait les troupeaux de son père, lorsque Samuel l'envoya chercher pour le faire roi.

Q. Quel fut le premier exploit de David ?

R. Le premier exploit de David fut sa victoire sur Goliath, Philistin d'une taille et d'une force prodigieuses, que David tua d'un coup de pierre lancée avec sa fronde.

Q. Que produisit cette victoire sur le cœur de Saül ?

R. Cette victoire excita la jalousie de Saül, qui tenta plusieurs fois de tuer David ; mais le Seigneur le préserva, et, après la mort de Saül, le fit reconnaître pour roi par toute la nation.

Q. Quels furent les autres exploits de David ?

R. David défit encore les ennemis de son peuple et prit la citadelle de Sion, bâtie sur une montagne voisine de Jérusalem, et dans laquelle il établit sa demeure : c'est pourquoi on l'appela la cité de David.

Q. Quelle promesse le Seigneur fit-il à David ?

R. Pendant que David songeait à bâtir un temple pour placer l'arche sainte, le Seigneur lui promit que le Messie naîtrait de sa race en lui disant : *Je mettrai sur votre trône un fils qui sortira de vous, j'établirai son trône pour l'éternité : je serai son père, il sera mon fils.*

Q. Que remarquez-vous sur ces paroles ?

R. Je remarque sur ces paroles qu'elles ne peuvent convenir qu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ, car lui seul est le Fils de Dieu et le fils de David tout ensemble : lui seul a un trône éternel : deux caractères qui ne conviennent point à Salomon, fils et successeur de David.

Q. Que nous apprend cette sixième promesse ?

R. Cette sixième promesse nous apprend que le Rédempteur sortira de la famille de David, qu'il sera tout ensemble Fils de Dieu et fils de David, c'est-à-dire Dieu et homme en même temps.

Prière et résolution, page 227.

XXXV. LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — SEIZIÈME FIGURE DU MESSIE : DAVID.

(AV. J.-C. 1022-1013.)

Q. David demeura-t-il toujours fidèle au Seigneur ?

R. David ne demeura pas toujours fidèle au Seigneur, il commit deux grands péchés et persévéra environ un an dans l'inimitié de Dieu, tant sont profondes les ténèbres que le péché répand dans les âmes les plus saintes ; après quoi il reconnut sa faute et la pleura le reste de ses jours.

Q. Le Seigneur pardonna-t-il à David ?

R. Le Seigneur pardonna à David ; mais il lui envoya bien des afflictions, dont la plus grande fut la révolte d'Absalon, son fils, qui obligea David à prendre la fuite et à s'éloigner à pied et en pleurant de la ville de Jérusalem.

Q. Comment mourut David ?

R. David, inconsolable de la mort d'Absalon, revint à Jérusalem, où il vécut encore plusieurs années, après quoi il mourut comblé de jours et de mérites.

Q. David est-il la figure du Messie ?

R. David est la seizième figure du Messie. — David naît à Béthléem. Notre-Seigneur naît à Bethléem. — David, armé seulement d'un bâton et d'une fronde, tue le géant Goliath. Notre-Seigneur, armé seulement de sa croix, terrasse le démon.

Q. Continuez la même figure.

R. David pêche, et, pour expier son crime, il est obligé de sortir de Jérusalem. Notre-Seigneur est innocent ; mais, pour expier les péchés du monde, qu'il n'a pas commis, il est conduit hors de Jérusalem. — David passe en pleurant le torrent de Cédron. Notre-Seigneur, pénétré de douleur, passe le même torrent de Cédron. — David monte nu-pieds la montagne des Oliviers. Notre-Seigneur monte aussi la montagne des Oliviers.

Q. Achevez cette comparaison.

R. David est accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles. Notre-Seigneur est suivi de sa sainte Mère, de saint Jean et d'un

petit nombre d'âmes pieuses. — David, dans son affliction, est insulté par Séméï, à qui il défend de faire du mal. Notre-Seigneur, sur la croix, est insulté par les Juifs, pour lesquels il demande grâce. — David revient triomphant, et reçoit l'hommage de ses sujets. Notre-Seigneur sort triomphant du tombeau, et reçoit les hommages du monde entier.

Prière et résolution, page 237.

XXXVI^e LEÇON

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — DIX-SEPTIÈME FIGURE DU MESSIE : SALOMON. (AV. J.-C. 1043-982.)

Q. Quel fut le successeur de David ?

R. Le successeur de David fut Salomon, son fils, qui obtint la sagesse en partage, épousa la fille du roi d'Égypte, bâtit le temple de Jérusalem et fut visité par la reine de Saba.

Q. Combien dura la construction du temple ?

R. La construction du temple dura sept années entières, quoique plus de cent mille ouvriers y travaillassent sans relâche.

Q. Faites-nous connaître ce temple.

R. Ce temple était une des merveilles du monde : l'or, l'argent, le bois de cèdre, les pierres les plus rares, y furent employés. Il avait quatre parties principales.

Q. Quelle était la première ?

R. La première était le parvis d'Israël, qui formait une vaste cour, environnée de bâtiments et de galeries, dans laquelle tous les Israélites pouvaient entrer.

Q. Quelle était la seconde ?

R. La seconde était le parvis intérieur, qui formait une cour moins grande que la première, mais également environnée de bâtiments et de galeries, et au milieu de laquelle s'élevait l'autel des holocaustes : les prêtres seuls pouvaient ordinairement y entrer.

Q. Quelle était la troisième ?

R. La troisième était le Saint lieu, ou le Saint, dans lequel se

trouvaient l'autel des parfums, les dix chandeliers d'or à plusieurs branches, auxquelles étaient suspendues des lampes nuit et jour allumées; enfin des tables d'or pour recevoir les pains de proposition.

Q. Quelle était la quatrième?

R. La quatrième était le Saint des saints, où reposait l'arche d'alliance, et dans laquelle le grand prêtre seul pouvait entrer une fois seulement chaque année.

Q. Salomon persévéra-t-il jusqu'à la fin dans la vertu?

R. Salomon ne persévéra pas jusqu'à la fin dans la vertu; il se livra à ses passions et finit par adorer des idoles: exemple terrible qui doit nous faire trembler sur notre propre faiblesse.

Q. Salomon est-il la figure du Messie?

R. Salomon est la dix-septième figure du Messie, mais du Messie triomphant et glorieux. — Salomon, jouissant des victoires et des travaux de David son père, monte sur le trône, et règne en paix sur ses ennemis vaincus. Notre-Seigneur, jouissant de ses travaux et de ses victoires, monte au plus haut des Cieux sur le trône de son Père, et règne en paix sur ses ennemis vaincus. — Salomon prend pour épouse une princesse étrangère. Notre-Seigneur choisit l'Église, son épouse, principalement parmi les Gentils, étrangers au peuple juif et à la vraie Religion.

Q. Continuez la même figure.

R. Salomon bâtit un temple magnifique au vrai Dieu. Notre-Seigneur change le monde, qui était un vaste temple d'idoles, en un temple du vrai Dieu. — Au bruit de la sagesse de Salomon, la reine de Saba quitte son royaume et demeure dans l'admiration. Au nom de Notre-Seigneur, les rois, les reines, les nations idolâtres ont quitté le culte des idoles, et ont admiré la sagesse de la Loi chrétienne. — La reine de Saba offre de riches présents à Salomon. Les nations idolâtres ont offert en présent à Notre-Seigneur leurs cœurs et leurs richesses.

Prière et résolution, page 248.

XXXVII^e LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — DIX-HUITIÈME FIGURE DU MESSIE : JONAS.
(AV. J.-C. 975-825.)

Q. Qu'arriva-t-il après la mort de Salomon ?

R. Après la mort de Salomon, son royaume fut divisé : il ne resta à son fils Roboam que deux tribus, celle de Juda et celle de Benjamin, qui s'appelèrent le *royaume de Juda*; les dix autres tribus se donnèrent pour roi Jéroboam, et prirent le nom de *royaume d'Israël*.

Q. Quelle fut la capitale du royaume de Juda ?

R. La capitale du royaume de Juda fut Jérusalem.

Q. Quelle fut la capitale du royaume d'Israël ?

R. La capitale du royaume d'Israël fut Samarie.

Q. Dieu abandonna-t-il les dix tribus ?

R. Loin d'abandonner les dix tribus, le Seigneur leur envoya un grand nombre de Prophètes, pour les tirer de l'idolâtrie où Jéroboam les avait fait tomber : un de ces prophètes fut Jonas.

Q. Quel ordre Dieu donna-t-il à Jonas ?

R. Dieu ordonna à Jonas d'aller annoncer à la ville de Ninive que les iniquités de ses habitants étaient à leur comble, et qu'il allait bientôt les punir.

Q. Jonas obéit-il à l'ordre de Dieu ?

R. Jonas, prévoyant que ses menaces contre Ninive ne s'accompliraient pas, n'obéit pas tout de suite à l'ordre de Dieu, mais il s'embarqua pour aller dans la ville de Tharsis.

Q. Qu'arriva-t-il lorsque Jonas fut sur le vaisseau ?

R. Lorsque Jonas fut sur le vaisseau, il s'éleva une violente tempête ; l'équipage, effrayé, jeta le sort pour connaître ce qui pouvait irriter le Ciel, et le sort tomba sur Jonas.

Q. Que fit-on de Jonas ?

R. On jeta Jonas dans la mer ; mais le Seigneur ordonna à un grand poisson de le recevoir dans son sein. Jonas y vécut miraculeusement trois jours et trois nuits ; après quoi, vomi sur le rivage, il se rendit à Ninive, qu'il se mit à parcourir en criant à haute voix : *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite.*

Q. Que firent les Ninivites ?

R. A la voix de Jonas, les Ninivites se convertirent, et le Seigneur révoqua la sentence qu'il avait prononcée ; mais Jonas s'en plaignit en disant au Seigneur qu'il avait bien prévu ce qui arriverait.

Q. Comment le Seigneur apaisa-t-il Jonas ?

R. Le Seigneur apaisa Jonas en faisant périr un lierre qui défendait le prophète contre les rayons du soleil, et en lui disant : Vous vous plaignez de la perte de ce lierre qui ne vous a rien coûté, et vous auriez voulu que je fisse périr une grande ville qui vient de faire pénitence, et dans laquelle on compte une multitude d'enfants encore innocents !

Q. Jonas est-il la figure du Messie ?

R. Jonas est la dix-huitième figure du Messie. — Jonas, qui n'est point écouté des Israélites, ses frères, est envoyé pour prêcher la pénitence aux Ninivites, qui sont idolâtres. Notre-Seigneur, qui est envoyé pour prêcher l'Évangile aux Juifs, ses frères, n'en est point écouté ; alors il le prêche aux Gentils par l'organe de ses Apôtres. — Jonas, coupable de désobéissance, excite une violente tempête et il est jeté dans la mer. Notre-Seigneur, innocent, mais chargé de tous les péchés du monde, arme contre lui la justice de Dieu, et il est mis à mort.

Q. Continuez la même figure.

R. Jonas reste trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine. Notre-Seigneur reste trois jours et trois nuits dans le sein du tombeau. — Jonas, délivré, convertit les Ninivites. — Notre-Seigneur, après sa résurrection, convertit les nations infidèles.

Prière et résolution, page 259.

XXXVIII^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT. — PROPHÉTIES DE DAVID.

Q. Qu'est-ce qu'un Prophète ?

R. Un Prophète est un homme inspiré qui annonce des choses que Dieu seul peut connaître.

Q. Peut-il y avoir des Prophètes ?

R. Il peut y avoir des Prophètes, puisque Dieu connaît tout, et qu'il peut révéler à qui il lui plaît la connaissance de l'avenir, comme il peut donner à qui il lui plaît le pouvoir de faire des miracles.

Q. Comment divise-t-on les Prophètes ?

R. On divise les Prophètes en grands et en petits Prophètes.

Q. Qu'est-ce que les grands Prophètes ?

R. Les grands Prophètes sont ceux qui ont plus écrit que les autres, ou dont nous avons un plus grand nombre d'écrits. On en compte quatre : Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Daniel, auxquels on peut ajouter David.

Q. Qu'est-ce que les petits Prophètes ?

R. Les petits prophètes sont ceux qui ont moins écrit que les grands Prophètes, ou dont nous avons un moins grand nombre d'écrits : on en compte douze.

Q. Nommez les douze petits Prophètes.

R. Les douze petits Prophètes sont : Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Q. Les prophéties sont-elles une preuve certaine de la Religion en faveur de laquelle elles sont faites ?

R. Les prophéties sont une preuve certaine de la Religion en faveur de laquelle elles sont faites, puisque Dieu seul peut inspirer des Prophètes, et qu'étant la vérité même, il ne peut inspirer des Prophètes pour autoriser le mensonge.

Q. Les prophéties qui annoncent le Messie sont-elles bien certaines ?

R. Les prophéties qui annoncent le Messie, et qui se sont accomplies en Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont bien certaines, puisqu'elles ont précédé sa venue et qu'elles ont été conservées par les Juifs, ennemis mortels des Chrétiens.

Q. Que remarquez-vous sur les prophéties ?

R. Je remarque sur les prophéties qu'elles annoncent ordinaire-

ment deux événements : l'un qui doit s'accomplir bientôt, et l'autre qui s'accomplira plus tard.

Q. Pourquoi les Prophètes annoncent-ils ainsi deux événements ?

R. Les Prophètes annoncent deux événements, afin que, le premier étant accompli, on ne puisse douter de l'accomplissement du second.

Q. Les grands et les petits Prophètes ont-ils annoncé le Messie ?

R. Les grands et les petits Prophètes ont annoncé le Messie, quelques-uns si clairement, qu'on les prendrait plutôt pour des historiens que pour des Prophètes.

Q. Combien comptez-vous de principaux Prophètes du Messie ?

R. Nous comptons onze principaux Prophètes du Messie.

Q. Quel est le premier ?

R. Le premier, c'est David, dont les prophéties sont contenues dans les cantiques appelés *Psaumes*, et datent de mille ans avant Notre-Seigneur.

Q. Que David annonce-t-il du Messie ?

R. David annonce que le Messie sera méconnu des Juifs ; qu'il sera trahi par un des siens ; qu'on lui crachera au visage ; qu'on se moquera de lui dans sa douleur ; qu'on lui percera les pieds et les mains ; qu'on tirera sa robe au sort ; qu'on lui donnera du vinaigre à boire ; qu'il ressuscitera sans voir la corruption du tombeau et qu'il convertira les nations : tout cela s'est accompli en Notre-Seigneur, et en lui seul : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Prière et résolution, page 271.

XXXIX^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT. — PROPHÉTIE D'ISAÏE.

(AV. J.-C. 721.)

Q. Que devint le royaume d'Israël après la séparation ?

R. Après la séparation le royaume d'Israël tomba presque tout entier dans l'idolâtrie et fut détruit par Salmanazar, roi d'Assyrie, qui emmena les dix tribus captives à Ninive : il avait duré deux cent cinquante-quatre ans.

Q. Que Dieu avait-il fait pour prévenir sa ruine ?

R. Pour prévenir sa ruine, Dieu lui avait envoyé des Prophètes, entre autres Élie et Elisée, qui conservèrent dans la vraie Religion un certain nombre d'Israélites.

Q. Que devint le royaume de Juda ?

R. Le royaume de Juda demeura plus fidèle au Seigneur, néanmoins il tomba aussi dans l'idolâtrie ; mais il n'y persévéra point, grâce aux Prophètes que Dieu lui envoya et au nombre desquels était Isaïe.

Q. Qui était Isaïe ?

R. Isaïe, le second Prophète du Messie, était issu de la race royale de David. Il prophétisa environ 700 ans avant Notre-Seigneur, et il fut scié en deux par l'ordre du roi Manassès, à qui il avait reproché ses impiétés.

Q. Quels événements prochains annonce-t-il ?

R. Pour prouver aux Juifs la vérité de ses prophéties touchant le Rédempteur, il leur annonce trois événements plus rapprochés : 1° la délivrance de Jérusalem, assiégée par deux rois ennemis ; 2° la défaite de Sennachérib ; 3° la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Q. Qu'annonce-t-il du Messie ?

R. Il annonce que le Messie convertira les nations idolâtres ; qu'il naîtra d'une mère toujours vierge ; qu'il sera adoré par des rois dans son berceau, et qu'il aura un précurseur qui préparera le peuple à le recevoir.

Q. Qu'annonce-t-il encore ?

R. Il annonce encore que le Messie guérira miraculeusement une foule de malades ; qu'il mourra entre des scélérats, sans même ouvrir la bouche pour se plaindre ; qu'il donnera volontairement sa vie pour expier nos péchés ; qu'il régnera sur le monde ; que son sépulcre sera glorieux, et que l'Église, son épouse, lui donnera d'innombrables enfants. Ces traits du Messie, marqués par Isaïe, conviennent tous à Notre-Seigneur ; ils ne conviennent qu'à lui : Notre-Seigneur est donc véritablement le Messie prédit par Isaïe.

XL. LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT. — PROPHÉTIES D'OSÉE, DE MICHÉE, DE JOËL ET DE JÉRÉMIE. (AV. J.-C. 600.)

Q. Quel est le troisième Prophète du Messie ?

R. Le troisième Prophète du Messie, c'est Osée, qui vécut du temps d'Isaïe et qui prouva la vérité de ses prédictions, touchant le Messie, en annonçant deux événements prochains, savoir : la ruine de Samarie et la ruine du royaume de Juda.

Q. Que dit-il du Messie ?

R. Il dit que le Messie encore enfant sera conduit en Égypte ; qu'il en reviendra par l'ordre de son Père ; qu'il convertira les nations, et que, pour l'avoir méconnu, les Juifs seront errants par toute la terre. Tout cela s'est accompli en Notre-Seigneur, et ne s'est accompli qu'en lui seul : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Osée.

Q. Quel est le quatrième Prophète du Messie ?

R. Le quatrième Prophète du Messie, c'est Michée, contemporain d'Osée, et qui autorisa sa mission en prédisant les malheurs prochains des royaumes d'Israël et de Juda.

Q. Qu'annonce-t-il touchant le Messie ?

R. Il annonce que le Messie naîtra à Bethléem ; qu'il sera Dieu et homme ; qu'il convertira les nations ; que son règne sera éternel, et qu'il sera notre réconciliation. Tous ces caractères réunis conviennent à Notre-Seigneur, et ne conviennent qu'à lui seul : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Michée.

Q. Quel est le cinquième Prophète du Messie ?

R. Le cinquième Prophète du Messie, c'est Joël, né dans le même temps que les précédents, et qui prouva ce qu'il annonçait du Messie en prédisant un événement prochain, c'est-à-dire une famine épouvantable qui désola tout le pays.

Q. Qu'annonce-t-il du Messie ?

R. Il annonce que le Messie enverra le Saint-Esprit à son Église ; que les fidèles prophétiseront, et que le Messie viendra juger le monde avec une grande puissance et une grande majesté. Les deux

premières parties de cette prophétie, accomplie déjà par Notre-Seigneur, répondent de l'accomplissement de la troisième : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Joël.

Q. Quel est le sixième prophète du Messie ?

R. Le sixième Prophète du Messie, c'est Jérémie, que Dieu suscita environ cinquante ans après ceux dont nous venons de parler. Afin de prouver ses prédictions touchant le Messie, il annonce, entre autres événements, la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor et la captivité de Babylone.

Q. Qu'annonce-t-il du Messie ?

R. Il annonce qu'à la naissance du Messie on fera mourir les petits enfants de Bethléem et des environs, et que leurs mères seront inconsolables ; que le Messie convertira les nations et qu'il établira une nouvelle alliance plus parfaite que la première. Tout cela convient à Notre-Seigneur, et ne convient qu'à lui ; Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Jérémie.

Prière et résolution, page 290.

XLI^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT. — PROPHÉTIES D'ÉZÉCHIEL. (AV. J.-C. 580.)

Q. Quel est le septième Prophète du Messie ?

R. Le septième Prophète du Messie est Ézéchiël, envoyé de Dieu pour reprendre le peuple juif, captif à Babylone, l'encourager et le consoler.

Q. Quels événements prochains annonce Ézéchiël ?

R. En preuve de la vérité de ses prédictions touchant le Messie, Ézéchiël annonce aux Juifs qu'ils seront délivrés de leur captivité et que le temple de Jérusalem sera rebâti, ce qui eut lieu quelques années après.

Q. N'annonce-t-il pas d'autre événement ?

R. Il annonce aussi qu'à partir de sa prédiction, l'Église n'aura plus à l'avenir de prince de son sang ; et les plus grands impies de nos jours ont eux-mêmes reconnu l'accomplissement de cet oracle.

Q. Que dit Ézéchiél touchant le Messie ?

R. Ézéchiél dit que le Messie sera de la race de David ; qu'il sera le pasteur unique qui réunira les Juifs et les Gentils dans une seule bergerie ; qu'il établira une nouvelle loi plus parfaite que l'ancienne et qui subsistera toujours. — Notre-Seigneur présente seul tous ces caractères : il est donc le Messie prédit par Ézéchiél.

Q. Quel est le huitième Prophète du Messie ?

R. Le huitième Prophète du Messie, c'est Daniel qui parut aussi pendant la captivité de Babylone.

Q. Où Daniel fut-il élevé ?

R. Daniel et trois jeunes Israélites, nommés Ananias, Misaël et Azarias, furent élevés à la cour de Nabuchodonosor, roi de Babylone ; mais ils demeurèrent toujours fidèles à leur Religion, refusant de manger des viandes de la table du roi, pour ne pas blesser leur conscience.

Q. Comment le Seigneur récompensa-t-il leur fidélité ?

R. Le Seigneur récompensa leur fidélité, en leur donnant une grande science et en les rendant agréables à Nabuchodonosor

Q. Qu'arriva-t-il à ce prince ?

R. Il arriva à ce prince d'avoir un songe mystérieux qui l'inquiéta beaucoup et dont il perdit le souvenir, tout en exigeant, sous peine de mort, qu'on lui en donnât l'explication.

Q. Que fit Daniel ?

R. Daniel, inspiré de Dieu, expliqua le songe du roi, qui annonçait les quatre grands empires, celui des Babyloniens, celui des Perses, celui des Grecs et celui des Romains, dont la succession devait préparer l'empire du Messie, c'est-à-dire l'Église.

Q. Que fit ensuite Nabuchodonosor ?

R. Ensuite Nabuchodonosor fit faire une statue d'une grande hauteur, et il ordonna à tout le monde de l'adorer ; mais les jeunes Hébreux refusèrent d'obéir. C'est pourquoi le roi les fit jeter dans une fournaise ardente, où le Seigneur les conserva miraculeusement.

Prière et résolution, page 289.

XLII^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT. — PROPHÉTIES DE DANIEL. (AV. J.-C. 551-538.)

Q. Comment vécut Daniel après le miracle de la fournaise ardente ?

R. Après le miracle de la fournaise ardente, Daniel vécut loin du tumulte de la cour, priant avec ferveur pour la délivrance des Juifs.

Q. Comment le Seigneur le tira-t-il de son obscurité ?

R. Balthazar, petit-fils et successeur de Nabuchodonosor, profanait dans un festin les vases sacrés du temple de Jérusalem, lorsqu'une main parut sur la muraille, écrivant trois paroles mystérieuses : *Mané, Thécel, Pharés*, qui remplirent le roi d'épouvante et lui firent appeler Daniel pour en avoir l'explication.

Q. Que signifiaient ces trois mots ?

R. Le premier signifiait : *Le Seigneur a compté les jours de votre règne et ils touchent à leur fin* ; le second : *Vous avez été pesé dans la balance et trouvé trop léger* ; le troisième : *Votre royaume a été divisé et donné en partage aux Mèdes et aux Perses*. Cette nuit-là même, la sentence fut exécutée : Cyrus s'empara de Babylone, et Balthazar fut tué.

Q. Daniel jouit-il de la faveur des nouveaux conquérants ?

R. Daniel jouit de la faveur des nouveaux conquérants ; c'est pourquoi il fut en butte à la jalousie des seigneurs de la cour, qui le firent jeter dans la fosse aux lions ; mais ces animaux ne lui firent aucun mal.

Q. Exposez les prophéties de Daniel.

R. En preuve de ses prédictions touchant le Messie, Daniel annonce : 1^o la succession des quatre grands empires ; 2^o l'époque précise où la ville de Jérusalem, détruite par Nabuchodonosor, sera rebâtie.

Q. Qu'annonce-t-il touchant le Messie ?

R. Il annonce que le Messie viendra dans 490 ans ; qu'il rétablira le règne de la vertu sur la terre ; qu'il sera renié par les Juifs ; qu'il sera mis à mort ; que pour cela le temple et la ville de Jérusa-

lem seront détruits, et que les Juifs seront dans un état de désolation qui durera jusqu'à la fin des temps.

Q. Que prouve cette prophétie ?

R. Cette prophétie prouve que le Messie est venu, puisque la ruine de Jérusalem et du temple, qui devait suivre la venue du Messie, a eu lieu il y a plus de dix-huit cents ans.

Q. Que prouve-t-elle encore ?

R. Elle prouve encore que Notre-Seigneur est vraiment le Messie prédit par Daniel, puisqu'il a paru au moment marqué par le Prophète ; qu'il a ramené le règne du vrai Dieu sur la terre et qu'il a été renié et mis à mort par les Juifs, dispersés depuis ce temps-là dans tout l'univers.

Prière et résolution, page 311.

XLIII^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT. — PROPÉTIES D'AGGÉE, DE ZACHARIE ET DE MALACHIE.
(AV. J.-C. 538-454.)

Q. Par qui les Juifs furent-ils délivrés de la captivité de Babylone ?

R. Les Juifs furent délivrés de la captivité de Babylone par Cyrus, qui, à la prière de Daniel, leur permit de retourner dans leur patrie et de rebâtir le temple de Jérusalem.

Q. Quel fut leur premier soin en arrivant dans leur patrie ?

R. Leur premier soin, en arrivant dans leur patrie, fut de travailler à la construction d'un nouveau temple ; mais les vieillards, qui avaient vu le temple de Salomon, ne pouvaient s'empêcher de pleurer en voyant combien le nouveau serait inférieur à l'ancien.

Q. Que fit le Seigneur pour les consoler ?

R. Pour les consoler, le Seigneur envoya Aggée, qui est le neuvième Prophète du Messie.

Q. Que leur annonça-t-il ?

R. Il leur annonça que la gloire de ce nouveau temple surpasserait infiniment celle de l'ancien, parce que le Messie y entrerait en

personne et qu'il y annoncerait la réconciliation de tous les hommes avec Dieu.

Q. Que prouve cette prophétie ?

R. Cette prophétie prouve, comme celle de Daniel, que le Messie est venu depuis longtemps, puisqu'il est entré dans le second temple, détruit l'an 70 de l'ère chrétienne, et que Notre-Seigneur est véritablement le Messie, puisqu'il a réconcilié les hommes avec Dieu, en expiant nos péchés sur la croix, et en nous tirant de l'idolâtrie.

Q. Quel événement prochain annonça le Prophète Aggée ?

R. Pour montrer aux Juifs qu'il disait vrai en parlant du Messie, le Prophète Aggée leur annonça un événement prochain, c'est-à-dire la cessation soudaine d'une stérilité qui durait depuis près de dix ans.

Q. Quel est le dixième Prophète du Messie ?

R. Le dixième Prophète du Messie est Zacharie, contemporain d'Aggée.

Q. Qu'annonce-t-il touchant le Messie ?

R. Il annonce que le Messie sera un roi plein de justice, de douceur et d'humilité ; qu'il entrera dans Jérusalem au milieu des acclamations publiques, monté sur une ânesse accompagnée de son ânon ; qu'il sera vendu trente pièces d'argent ; que cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier ; qu'il aura les mains percées, et qu'il convertira les nations. Notre-Seigneur seul a vérifié tous les traits de cette prophétie : il est donc le Messie prédit par Zacharie.

Q. Quel fut l'événement prochain prédit par Zacharie ?

R. Pour autoriser ses prédictions touchant le Messie, Zacharie prédit un événement prochain et alors très-invraisemblable, savoir, que Jérusalem allait devenir une ville très-florissante.

Q. Quel est le onzième Prophète du Messie ?

R. Le onzième Prophète du Messie est Malachie, qui prophétisa lorsque Esdras mit la dernière main à la construction du second temple.

Q. Que dit ce Prophète ?

R. Il dit aux Juifs que les sacrifices qu'on recommençait d'offrir

dans le nouveau temple cesseraient bientôt d'être agréables au Seigneur, et qu'ils seraient remplacés par un sacrifice unique, saint, offert dans tout le monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident; et que le Messie aurait un Précurseur doué de l'esprit et de la vertu d'Élie, pour rappeler les Juifs à la loi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et les préparer à écouter le Désiré des nations. Tout cela convient à Notre-Seigneur et ne convient qu'à lui : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Malachie.

Prière et résolution, page 322.

XLIV^e LEÇON.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET APPLICATION DES PROMESSES, DES FIGURES ET DES PROPHÉTIES, A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Q. Pourquoi Dieu a-t-il promis un Rédempteur à l'homme dès le commencement du monde ?

R. Dieu a promis un Rédempteur à l'homme dès le commencement du monde : 1^o pour l'empêcher de se décourager et de se livrer au désespoir ; 2^o pour lui apprendre à sanctifier ses actions et ses prières en les unissant à celles du Rédempteur futur, et par ce moyen assurer son salut.

Q. Que nous apprennent les six promesses du Messie ?

R. Les six promesses du Messie nous apprennent la venue et la généalogie du Messie. La première nous apprend qu'il viendra ; la seconde, qu'il sortira du peuple juif et non des autres ; la troisième, qu'il naîtra d'Isaac et non d'Ismaël ; la quatrième, de Jacob et non d'Esaü ; la cinquième, de la tribu de Juda et non des autres ; la sixième, enfin, de la famille de David.

Q. Pourquoi Dieu a-t-il tracé d'avance le portrait du Messie ?

R. Dieu a tracé d'avance le portrait du Messie, afin que l'homme ne fût pas exposé à le méconnaître quand il viendrait.

Q. Comment Dieu a-t-il tracé le portrait du Messie ?

R. Dieu a tracé le portrait du Messie de deux manières : par les figures et par les prophéties.

Q. Comment par les figures ?

R. Par les figures, en nous faisant voir le Messie, dans Adam, père d'un monde nouveau ; dans Abel, mis à mort par son frère ; dans Noé, formant l'Église ; dans Isaac, offert en sacrifice sur le Calvaire par la main de son propre père ; dans l'agneau pascal et la manne, sauvant les hommes de l'Ange exterminateur, et les nourrissant d'une nourriture descendue du Ciel ; dans Moïse, conducteur et législateur du monde ; dans le serpent d'airain, élevé sur la croix et nous guérissant des morsures du serpent.

Q. Continuez la même réponse.

R. Dans David, terrassant un géant malgré l'inégalité des forces, persécuté par un fils dénaturé, et gravissant, nu-pieds et en pleurant, la montagne des Oliviers ; dans Jonas, prêchant la pénitence aux Juifs, qui ne l'écoutent pas ; restant trois jours et trois nuits dans le sein de la mer, puis en sortant plein de vie et prêchant aux Gentils, qui se convertissent.

Q. Quelle est la seconde manière dont Dieu nous a tracé le portrait du Messie ?

R. La seconde manière dont Dieu nous a tracé le portrait du Messie, ce sont les prophéties, qui dissipent tous les nuages et achèvent ce que les figures n'avaient fait qu'ébaucher.

Q. Comment les Prophètes dépeignent-ils le Messie ?

R. Les Prophètes dépeignent ainsi le Messie : « Il naîtra à Bethléem d'une mère toujours vierge, lorsque le sceptre de David aura passé dans les mains d'un prince étranger ; il sera adoré dans son berceau par des rois qui lui offriront en présent de l'or et des parfums. A l'occasion de sa naissance, on fera mourir les petits enfants de Bethléem ; pour lui, il se retirera en Égypte ; il sera la douceur même ; il guérira les malades et ressuscitera les morts ; il entrera en triomphe dans Jérusalem, monté sur une ânesse suivie de son ânon ; il ira dans le second temple ; les Juifs le méconnaîtront. »

Q. Que disent-ils encore ?

R. Ils disent encore : « Le Messie sera trahi par un de ceux qui mangeaient à sa table : il sera vendu pour trente pièces d'argent ; cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier ; il sera maltraité, couvert de crachats ; on lui percera les pieds et les

main, et il n'ouvrira pas même la bouche pour se plaindre ; on le placera entre des malfaiteurs ; on lui présentera du vinaigre à boire ; on partagera ses habits et on tirera sa robe au sort. »

Q. Continuez le même sujet.

R. « Il sera mis à mort, et cela, disait Daniel, arrivera dans quatre cent quatre-vingt-dix ans. Il restera trois jours dans le tombeau ; il en sortira plein de vie, montera au Ciel et enverra l'Esprit-Saint à ses disciples ; enfin il convertira toutes les nations. Quant aux Juifs, pour les punir de l'avoir fait mourir, leur temple et leur ville seront détruits, et eux-mêmes errants et vagabonds par toute la terre, jusque vers la fin du monde. »

Q. Quel est donc le Messie ?

R. Le Messie est N.-S. J.-C., puisque le portrait donné par les prophètes, par les figures et par les prophéties, lui convient tout entier et ne convient qu'à lui.

Q. A qui Dieu a-t-il confié la garde de toutes ces étonnantes révélations ?

R. C'est précisément aux Juifs, ennemis jurés de Jésus-Christ, que Dieu a confié la garde de ces révélations, en les chargeant de plus de les défendre et de les porter avec eux par toute la terre.

Prière et résolution, page 332.

LXV^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — MONARCHIE DES ASSYRIENS. (AV. J.-C. 900-460).

Q. Qu'entendez-vous en disant que le Messie a été préparé ?

R. En disant que le Messie a été préparé, on entend que la Providence a fait concourir tous les événements du monde à la gloire du Messie et à l'établissement de son règne, qui est l'Évangile.

Q. Comment prouvez-vous cette vérité ?

R. Pour prouver cette vérité, il faut rappeler quatre choses que Dieu avait résolues de toute éternité.

Q. Quelle est la première ?

R. La première, que le Messie sortirait du peuple juif, choisi

pour être le dépositaire de la promesse du Messie, et le gardien de la vraie Religion jusqu'à sa venue.

Q. Quelle est la deuxième ?

R. La deuxième, que le Messie naîtrait du peuple juif dans la Judée, de la tribu de Juda et de la famille de David.

Q. Quelle est la troisième ?

R. La troisième, c'est que le règne du Messie, c'est-à-dire l'Évangile, s'établirait avec une grande rapidité par toute la terre.

Q. Quelle est la quatrième ?

R. La quatrième, que le Messie réunirait sous son empire les peuples de l'Orient et de l'Occident, devenus un seul peuple de frères, et qu'il naîtrait dans la petite ville de Bethléem, lorsque la tribu de Juda aurait perdu la puissance souveraine.

Q. Que faut-il faire ensuite ?

R. Il faut ensuite montrer que tous les événements qui ont eu lieu chez le peuple Juif ou chez les nations infidèles, ont concouru à l'accomplissement de ces grands desseins.

Q. Montrez qu'il en est ainsi.

R. C'est en vue du Messie que Dieu forme le peuple juif, qu'il veille sur lui comme sur la prunelle de son œil, qu'il lui donne sa Loi, lui envoie ses Prophètes, et qu'il laisse établir la cité du mal, c'est-à-dire les quatre grandes monarchies annoncées par Daniel.

Q. Quelles sont ces quatre monarchies ?

R. Ces quatre monarchies sont : celle des Assyriens, celle des Perses, celle des Grecs et celle des Romains.

Q. Comment la grande monarchie des Assyriens contribua-t-elle à établir le règne du Messie ?

R. La grande monarchie des Assyriens contribua à établir le règne du Messie en forçant les Juifs à conserver fidèlement la promesse du Messie et le culte du vrai Dieu.

Q. Comment le prouve-t-on ?

R. On le prouve par les paroles mêmes du Prophète Isaïe, qui dit que les Assyriens sont une verge dont Dieu se sert pour corriger son peuple, toutes les fois qu'il tombe dans l'idolâtrie, et le forcer de revenir à la vraie Religion.

Q. Cette prophétie s'est-elle accomplie ?

R. Cette prophétie s'est accomplie de point en point ; car les Assyriens guérèrent tellement le peuple juif de son penchant à l'idolâtrie, que, depuis la captivité de Babylone, il n'y retomba plus ; ils voulurent même outre-passer les ordres de Dieu, en détruisant le peuple juif, qu'ils devaient seulement corriger.

Q. Que firent-ils pour cela ?

R. Pour cela Nabuchodonosor, leur roi, envoya Holopherne, son général, à la tête d'une armée formidable pour ravager la Judée et y établir l'idolâtrie.

Prière et résolution, page 342.

XLVI^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — MONARCHIE DES ASSYRIENS. — HISTOIRE DE JUDITH.

Q. Que firent les Juifs en voyant arriver Holopherne ?

R. En voyant arriver Holopherne, les Juifs eurent recours au Seigneur par la prière, la pénitence et le jeûne. La petite ville de Béthulie surtout, animée par Judith, donna l'exemple de la ferveur.

Q. Qui était Judith ?

R. Judith était une sainte veuve qui passait sa vie dans l'exercice de la prière, du jeûne et des bonnes œuvres. Les habitants de Béthulie, se voyant assiégés, résolurent de se rendre dans cinq jours, à moins que le Seigneur ne les délivrât avant ce temps ; mais Judith les engagea à mettre toute leur confiance en Dieu ; et, étant sortie de la ville, elle se rendit au camp des Assyriens.

Q. Où fut-elle conduite ?

R. Elle fut conduite par les soldats à la tente d'Holopherne, qui l'interrogea et la fit placer dans une tente, en ordonnant qu'on eût pour elle toute sorte d'égards.

Q. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Quatre jours après l'arrivée de Judith, Holopherne donna un grand festin à tous ses officiers, et il but avec tant d'excès, qu'on

fut obligé de le porter sur son lit, où il s'endormit d'un profond sommeil, et Judith resta seule avec sa suivante.

Q. Que fit Judith ?

R. Judith se recommanda à Dieu, s'approcha du lit d'Holopherne et lui coupa la tête.

Q. A qui la remit-elle ?

R. Elle la remit à sa suivante, qui la cacha dans un sac, et elles regagnèrent les portes de Béthulie.

Q. Que firent les Israélites ?

R. Les Israélites, en voyant la tête d'Holopherne, bénirent le Seigneur et sortirent de la ville pour attaquer les Assyriens, dont ils firent un grand carnage et emportèrent les riches dépouilles ; après quoi Judith, figure de la sainte Vierge, reprit sa vie de prière et de pénitence.

Prière et résolution, page 352.

XLVI^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — HISTOIRE DE TOBIE. (AV. J.-C. 611.)

Q. Comment la grande monarchie des Assyriens contribua-t-elle encore à établir le règne du Messie ?

R. La grande monarchie des Assyriens contribua encore à établir le règne du Messie en emmenant les Israélites captifs à Ninive.

Q. Comment cela ?

R. En transportant à Ninive les tribus séparées, les Assyriens contribuèrent à répandre parmi les infidèles la connaissance de la vraie Religion, par conséquent la promesse du Messie, qui en était le premier article.

Q. Où en est la preuve ?

R. La preuve en est dans le livre de Tobie qui dit : *Enfants d'Israël, louez le Seigneur, car il vous a dispersés parmi les nations, afin que vous racontiez ces merveilles, et que tous les peuples apprennent qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui.*

Q. Rapportez l'histoire de Tobie.

R. Tobie était de la tribu de Nephthali ; il passa son enfance et sa jeunesse dans une innocence parfaite, et fut emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils.

Q. Quelle était son occupation ?

R. Son occupation était de faire du bien aux Israélites captifs comme lui : il partageait avec eux le peu de bien qui lui restait ; il ensevelissait ceux que le roi de Ninive faisait égorger ; et, un jour qu'il venait d'accomplir cette œuvre de miséricorde, il s'endormit, et des ordures tombées d'un nid d'hirondelle sur ses yeux lui firent perdre la vue.

Q. Que fit-il alors ?

R. Alors, se croyant près de mourir, il appela son fils, le jeune Tobie, et, en père chrétien, il lui recommanda la crainte de Dieu et la charité pour les pauvres.

Q. Où envoya-t-il son fils ?

R. Il envoya son fils à Ragès, ville de Médie, chercher une somme d'argent qu'il avait prêtée à un de ses parents nommé Gabélus ; le jeune Tobie, accompagné d'un Ange, partit, et il épousa Sara, fille de Raguel, proche parent de son père.

Q. Que fit ensuite le jeune Tobie ?

R. Toujours conduit par l'Ange, le jeune Tobie revint, avec son épouse et de grandes richesses, auprès de son père, à qui il rendit la vue en lui frottant les yeux avec le fiel d'un poisson ; et le saint vieillard eut la consolation de voir son fils et ses petits-fils prospérer, en suivant les bons exemples et les sages leçons qu'il leur avait données.

Prière et résolution, page 366.

XLVIII^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — MONARCHIE DES PERSES. — HISTOIRE D'ESTHER.
(AV. J.-C. 460.)

Q. Comment la grande monarchie des Perses contribua-t-elle à établir le règne du Messie ?

R. La grande monarchie des Perses contribua à établir le règne du Messie, en faisant naître le Messie lui-même dans la Judée, suivant les oracles des Prophètes.

Q. Comment le prouvez-vous ?

R. On le prouve par les paroles mêmes du Prophète Isaïe, qui appelle Cyrus par son nom, deux cents ans avant la naissance de ce prince, en disant que le Seigneur l'a rendu vainqueur de tous ses ennemis, afin d'affranchir le peuple juif de la captivité de Babylone et de le reconduire dans la Judée.

Q. Cette prophétie s'est-elle accomplie ?

R. Cette prophétie s'est accomplie à la lettre ; Cyrus et ses successeurs ont délivré les Juifs de la captivité de Babylone, et leur ont donné la liberté de retourner dans la Judée, où ils les ont maintenus avec la distinction des tribus, malgré les efforts de leurs ennemis.

Q. Nommez un de ces ennemis.

R. Un de ces ennemis fut Aman, favori d'Assuérus, roi de Perse. Il était si orgueilleux, qu'il voulait que tout le monde fléchît le genou pour l'adorer quand il passait : mais Mardochée, Juif d'origine, s'y refusa, parce que sa conscience ne lui permettait pas de rendre à un homme les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu : c'est pourquoi Aman résolut de détruire tout le peuple juif pour se venger.

Q. Qui sauva le peuple juif ?

R. Ce fut Esther, nièce de Mardochée et épouse d'Assuérus, qui sauva le peuple juif.

Q. Comment le sauva-t-elle ?

R. Elle pria le roi de venir avec Aman prendre part à un festin qu'elle avait préparé ; et, au milieu du repas, elle dit au roi : *Je vous demande ma vie et celle de mon peuple ; car, moi et mon peuple, nous sommes condamnés à mourir.*

Q. Que fit Assuérus ?

R. Assuérus, étonné, lui demanda qui avait osé faire une pareille chose. Esther répondit : *C'est cet Aman que voilà.* Sur-le-champ, Assuérus ordonna qu'il fût pendu à la même potence qu'il avait préparé pour Mardochée ; l'ordre du roi fut exécuté, et Mardochée devint le premier ministre d'Assuérus.

Q. Comment les Juifs célébrèrent-ils leur délivrance ?

R. Pour célébrer leur délivrance, les Juifs établirent une fête perpétuelle, qu'ils sanctifiaient par des prières, d'innocents festins et des aumônes aux pauvres.

Prière et résolution, page 380.

XLIX^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — MONARCHIE DES GRECS ET DES ROMAINS.
(AV. J.-C. 336-170.)

Q. Comment la grande monarchie des Grecs contribua-t-elle à établir le règne du Messie ?

R. La grande monarchie des Grecs contribua à établir le règne du Messie, en préparant les voies à la rapide propagation de l'Évangile ?

Q. En combien de manières la monarchie des Grecs prépara-t-elle les voies à l'Évangile ?

R. La monarchie des Grecs prépara les voies à l'Évangile en trois manières.

Q. Quelle est la première ?

R. La première : en s'étendant dans une grande partie du monde, elle rendit populaire la langue grecque, dans laquelle l'Évangile devait être prêché de vive voix et surtout par écrit.

Q. Quelle est la seconde ?

R. La seconde : en attirant les Juifs dans la plus grande partie du monde, elle fit connaître le vrai Dieu aux différents peuples, que ces nouveaux missionnaires préparèrent à recevoir les lumières de l'Évangile.

Q. Quelle est la troisième ?

R. La troisième : en faisant traduire la Bible en grec et en la gardant dans la bibliothèque d'Alexandrie, elle procura aux nations infidèles la connaissance des livres saints, qu'elle mit à couvert des altérations judaïques.

Q. Par qui fut faite cette traduction ?

R. Un des successeurs d'Alexandre, nommé Ptolémée, roi d'Égypte, s'adressa au grand prêtre Éléazar, qui lui envoya une copie des livres saints, écrite en lettres d'or, avec soixante-douze vieillards fort instruits pour en faire la traduction : c'est ce qu'on appelle la version des Septante.

Q. Comment la grande monarchie des Romains contribua-t-elle à établir le règne du Messie ?

R. La grande monarchie des Romains contribua à établir le règne du Messie, en faisant naître Notre-Seigneur à Bethléem, au temps marqué par les Prophètes, et en faisant briller de tout son éclat le miracle de l'établissement du Christianisme.

Q. Que nous apprend la succession des quatre grandes monarchies ?

R. La succession des quatre grandes monarchies nous apprend que Dieu gouverne du haut du Ciel tous les empires de la terre, et qu'il dirige tous les événements à l'accomplissement de son grand dessein, le salut de l'homme par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Q. Comment cela ?

R. Avant le Messie, tous les événements du monde concourent à établir son règne ; après le Messie, tous concourent à le conserver et à l'étendre.

Prière et résolution, page 394.

L^o LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — HISTOIRE DES MACHABÉES. (AV. J.-C. 170.)

Q. Qu'est-ce que l'histoire des Machabées ?

R. L'histoire des Machabées est l'histoire des Juifs dans les derniers temps qui précédèrent le Messie ; comme la famille des Machabées y joua le principal rôle, elle a donné son nom à l'histoire du peuple lui-même.

Q. Que nous apprend cette histoire ?

R. Cette histoire nous apprend que Dieu n'a pas cessé un instant

de préparer les Gentils et les Juifs à l'avènement du Messie, en voulant que, durant les trois derniers siècles qui précédèrent sa venue, les Gentils fussent continuellement en rapport avec les Juifs, et qu'ils fussent témoins de prodiges bien capables de leur faire connaître le vrai Dieu.

Q. Citez un de ces prodiges.

R. Séleucus, roi de Syrie, voulut enlever les trésors du temple de Jérusalem ; et pour cela il envoya Héliodore, intendant de ses finances, qui entra dans le temple, lorsque deux Anges, sous la figure de deux cavaliers, renversèrent ses soldats et les obligèrent à prendre la fuite.

Q. Q'arriva-t-il à Héliodore ?

R. Héliodore lui-même fut jeté par terre, frappé à coups de verges, et ne dut la vie qu'aux prières du grand prêtre Onias.

Q. Quel fut l'effet de ce miracle ?

R. L'effet de ce miracle fut de faire connaître et respecter de plus en plus le Dieu d'Israël ; car Héliodore, honteux et corrigé, s'en retourna, publiant partout la puissance du vrai Dieu.

Q. Comment Dieu prépara-t-il les Juifs eux-mêmes à la prochaine venue du Messie ?

R. Dieu prépara les Juifs eux-mêmes à la prochaine venue du Messie, en les purifiant par des épreuves continuelles, destinées à les détacher de la terre et à leur faire goûter les doctrines de l'Évangile.

Q. Quelles furent ces épreuves ?

R. Ces épreuves furent les guerres continuelles que les rois de Syrie, et ensuite les Romains, suscitérent à la nation sainte qui fut assez fidèle à Dieu pour donner un grand nombre de martyrs sous Antiochus.

Q. Quels furent les principaux ?

R. Les principaux furent Éléazar et les sept frères Machabées avec leur mère.

Q. Que produisit le sang de ces martyrs ?

R. Le sang de ces martyrs produisit parmi les Juifs un éloignement plus grand pour les infidèles et un amour plus vif pour leur

Religion ; en sorte que, si les Pharisiens ne les avaient pas trompés en leur faisant attendre un Messie conquérant, ils auraient reconnu Notre-Seigneur, et n'auraient pas attiré sur eux les châtimens dont ils sont accablés depuis tant de siècles.

Prière et résolution, page 406.

LI^e LEÇON.

UNITÉ DE LA RELIGION ET DE L'ÉGLISE.

Q. Que faut-il conclure de la première partie du Catéchisme ?

R. Il faut conclure de la première partie du Catéchisme que la Religion, dont nous sommes les enfants, remonte à l'origine du monde, et qu'elle a toujours été une et la même, quoiqu'elle n'ait pas toujours eu le même degré de développement.

Q. Montrez-nous en peu de mots que la Religion a toujours été une et la même.

R. La Religion a toujours été une et la même dans son *auteur*, qui est le Messie. Attendu ou venu, Jésus-Christ a toujours été le fondement de la Religion, et le salut n'a jamais été possible que par lui.

Q. A-t-elle toujours été une et la même dans son dogme ?

R. Elle a toujours été une et la même dans son *dogme*. Sur *Dieu*, elle a toujours cru et enseigné depuis l'origine du monde qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes, créateur, conservateur et rédempteur du monde ; seulement, ces vérités sont connues des Chrétiens plus clairement que des Juifs.

Q. Qu'a-t-elle toujours cru et enseigné sur l'homme ?

R. Sur *l'homme*, la Religion a toujours cru et enseigné qu'il est créé à l'image de Dieu, qu'il a une âme immortelle, qu'il est déchu par sa faute, que tous les hommes naissent dans un état de péché et de dégradation, qu'ils ressusciteront et qu'il y aura pour les justes des récompenses éternelles, et des supplices éternels pour les méchants.

Q. Sur le monde, qu'a-t-elle toujours cru et enseigné ?

R. Sur le *monde*, elle a toujours cru et enseigné qu'il a été tiré

du néant, et qu'il est gouverné par un Dieu infiniment sage, qu'un jour il passera par le feu, et qu'alors il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre.

Q. La Religion a-t-elle toujours été la même dans sa morale et dans son culte ?

R. La Religion a toujours été la même dans sa *morale* et dans son *culte*, puisqu'elle a toujours admis la même distinction entre le bien et le mal, commandé les mêmes vertus, défendu les mêmes vices et pratiqué les deux actes essentiels du culte : la prière et le sacrifice.

Q. Et dans son objet ?

R. Dans son *objet*, elle a toujours eu pour but d'ôter le péché du monde, afin de rendre à Dieu la gloire, et à l'homme le bonheur.

Q. Dans ses moyens ?

R. Dans ses *moyens*, puisqu'elle a toujours cru que l'homme a besoin de la grâce pour se sauver, et qu'elle lui a toujours enseigné la manière et fourni les moyens de l'obtenir.

Q. Peut-on dire aussi que l'Église a toujours été une et la même ?

R. On peut dire aussi que l'Église a toujours été une et la même, puisqu'il y a toujours eu une société visible pour conserver la Religion et l'enseigner aux hommes.

Q. Expliquez cette vérité.

R. Nous trouvons l'Église dès l'origine du monde : sous les Patriarches, elle est renfermée, comme la Religion, dans l'intérieur de la famille ; sous Moïse, elle passe, comme la Religion, à l'état national ; enfin, sous l'Évangile, elle s'étend, comme la Religion, à tous les peuples, dont elle fait une seule famille.

Q. Montrez-nous que, comme la Religion, l'Église après Jésus-Christ est la même qu'avant la venue du Messie.

R. L'Église après le Messie est la même qu'avant, dans son fondateur, qui est Jésus-Christ ; dans son objet, qui est la conservation et l'enseignement de la Religion ; dans sa constitution, qui comprend un souverain Pontife et différents ordres de ministres sacrés, chargés de veiller à la conduite des fidèles.

Q. Continuez le même sujet.

R. La même dans sa vie, après comme avant Jésus-Christ, l'Église est presque toujours attaquée, tantôt par les étrangers, tantôt par

ses propres enfants ; elle a eu son grand schisme qui l'a séparée en deux ; mais toutes ses afflictions tournent à sa gloire, comme tous les événements et toutes les révolutions des empires contribuent à l'affermir et à l'étendre.

Prière et résolution, page 420.

LII^e LEÇON.

INFLUENCE DE LA RELIGION.

Q. Quels furent les effets de la Religion chez les Juifs ?

R. Les effets de la Religion chez les Juifs furent de rendre ce peuple le plus éclairé, le plus vertueux et le plus heureux de tous les peuples anciens ; comme il est facile de le reconnaître en étudiant l'état de la famille, de la société et de la Religion dans la nation sainte.

Q. Quel était l'état de la famille chez les Juifs ?

R. La famille est le fondement des royaumes, et le bon ordre de la famille dépend de l'autorité des parents, qui était très-grande et très-respectée chez les Juifs.

Q. Quelle était l'éducation ?

R. L'éducation était simple, mais solide ; les parents apprenaient aux enfants tout ce qui est nécessaire à la vie, ainsi que l'histoire de leur nation : chaque Israélite devait savoir par cœur les cantiques de Moïse et les prophéties, qui rappelaient les merveilles du Seigneur.

Q. Quel était l'état de la société ?

R. L'état de la société chez les Juifs était bien supérieur à celui de la société chez les Païens : les Juifs avaient des lois admirables qui condamnaient tous les désordres, et qui encourageaient toutes les vertus ; ce que n'avaient pas les païens.

Q. Citez une de ces lois.

R. Parmi ces lois était celle du Jubilé, en vertu de laquelle chaque cinquantième année tout le monde rentrait de plein droit dans les biens qu'il avait vendus, en sorte qu'une grande égalité régnait entre toutes les familles.

Q. Quel était l'état de la Religion ?

R. La Religion des Juifs, étant la vraie Religion, se trouvait bien plus parfaite que celle des autres nations : son dogme était vrai, sa morale pure, son culte saint et magnifique.

Q. Quelles étaient les principales fêtes des Juifs ?

R. Les principales fêtes des Juifs étaient la Pâque, la Pentecôte et la fête des Tabernacles, destinées à rappeler le souverain domaine de Dieu sur toutes choses et ses principaux bienfaits à l'égard de son peuple.

Q. Quels étaient leurs jeûnes ?

R. Outre certains jeûnes extraordinaires, les Juifs avaient un jour de jeûne général, qui était la fête des Expiations. Ce jour-là seulement, le grand prêtre entrait dans le Saint des saints, immolait un bouc, et en chassait un autre dans le désert, après l'avoir chargé de tous les péchés du peuple : ce dernier s'appelait le bouc émissaire, et représentait Notre-Seigneur chargé des péchés du monde et conduit hors de Jérusalem pour être mis à mort.

Q. Quels fruits retirez-vous de cette première partie du Catéchisme ?

R. Il y a plusieurs fruits à retirer de cette première partie du Catéchisme : 1° croire fermement que Dieu n'a cessé de travailler à notre salut ; 2° que la Religion est le plus grand des bienfaits ; 3° l'aimer comme un enfant bien né aime sa mère ; 4° observer ses commandements avec exactitude et persévérance.

Prière et résolution, page 439.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME

PREMIÈRE PARTIE (SUITE)

LEÇON XIX.

CONNAISSANCE DE LA RELIGION

Existe-t-il une Religion? — Qu'est-ce que la Religion? — Peut-il y avoir plusieurs Religions? — De qui vient la Religion? — Quelle est la vraie Religion? — La vraie Religion peut-elle changer? — Paroles de Bossuet et de saint Augustin. — Trait historique..... 5

LEÇON XX.

ANTIQUITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

Que la Religion est une loi, la plus sacrée de toutes les lois. — Que l'indifférence religieuse est un crime et une folie..... 27

LEÇON XXI.

CONNAISSANCE DE LA RELIGION. — LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Que la Religion est une grande grâce, l'ensemble de toutes les grâces. — Trait historique. — Ce que la Religion demande de nous. — La Religion chrétienne aussi ancienne que le monde. — Sagesse de Dieu dans le développement successif de la Religion. — Première promesse du Messie. — Adam, première figure du Messie. — Patriarches. — Abel, deuxième figure du Messie..... 54

LEÇON XXII.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Naissance de Seth. — Hénoch enlevé au Ciel. — Corruption du genre humain. — Noé. — Déluge. — Arc-en-ciel. — Noé, troisième figure du Messie..... 82

LEÇON XXIII.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite)

Diminution de la vie humaine. — Malédiction de Chanaan. — Tour de Babel. — Commencement de l'idolâtrie. — Vocation d'Abraham. — Seconde promesse du Messie. — Melchisédech, quatrième figure du Messie.....	99
---	----

LEÇON XXIV.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Visite des Anges. — Naissance d'Isaac promise. — Entretien d'Abraham avec le Seigneur. — Ruine de Sodome. — Sacrifice d'Abraham. — Isaac, cinquième figure du Messie.....	110
---	-----

LEÇON XXV.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Mariage d'Isaac. — Mort d'Abraham. — Sa sépulture. — Troisième promesse du Messie faite à Isaac. — Naissance de Jacob et d'Ésaü. — Ésaü vend son droit d'aînesse. — Isaac bénit Jacob. — Jacob va en Mésopotamie. — Quatrième promesse du Messie faite à Jacob. — Jacob épouse Rachel et revient auprès d'Isaac. — Jacob, sixième figure du Messie.....	117
---	-----

LEÇON XXVI.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Encore un mot sur la vie des Patriarches. — Les douze enfants de Jacob. — Joseph vendu par ses frères. — Conduit en Égypte. — Élevé en gloire. — Reconnu par ses frères. — Arrivée de Jacob en Égypte. — Joseph, septième figure du Messie.....	130
---	-----

LEÇON XXVII.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Jacob va en Égypte. — Cinquième promesse du Messie faite à Juda. — Sépulture de Jacob dans le tombeau d'Abraham. — Mort de Joseph. — Naissance de Moïse. — Il est sauvé et élevé par la fille de Pharaon. — Il se retire dans le désert de Madian. — Dieu lui apparaît et lui commande de délivrer son peuple. — Vocation d'Aaron. — Plages de l'Égypte. — Agneau pascal, huitième figure du Messie.....	145
--	-----

LEÇON XXVIII.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Départ des Israélites. — Colonne de nuée. — Passage de la mer Rouge. — Manne, neuvième figure du Messie. — Rocher d'Oreb. — Victoire remportée sur les Amalécites. — Arrivée au pied du Sinâi. — Publication de la Loi..... 157

LEÇON XXIX.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Confirmation de l'alliance. — Sang des victimes répandu sur le peuple. — Sacrifices, dixième figure du Messie. — Idolâtrie des Israélites. — Veau d'or. — Le Seigneur désarmé par Moïse. — Description de l'arche et du tabernacle. — Marche du peuple dans le désert. — Révolte de Cadesbarné. — Le serpent d'airain, onzième figure du Messie..... 166

LEÇON XXX.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Nouveaux murmures des Israélites. — Eaux de contradiction. — Mort d'Aaron. Élection de Josué. — Adieux de Moïse. Sa mort. — Moïse, douzième figure du Messie..... 178

LEÇON XXXI.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Idée de la Terre promise. — Noms qu'on lui a donnés. — Passage du Jourdain. — Prise de Jéricho. — Punition d'Achan. — Renouvellement de l'alliance. — Ruse des Gabaonites. — Victoire de Josué. — Sa mort. — Josué, treizième figure du Messie..... 186

LEÇON XXXII.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Partage de la Terre promise. — Gouvernement des Juges. — Israël tombe dans l'idolâtrie. — Il est puni. — Gédéon suscité de Dieu pour le délivrer des Madlanites. — Double miracle de la Toison. — Victoire de Gédéon. — Gédéon, quatorzième figure du Messie..... 196

LEÇON XXXIII.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Les Israélites retombent dans l'idolâtrie. — Ils sont réduits en servi-

tude par les Philistins. — Ils ont recours au Seigneur. — Samson est envoyé pour les délivrer. — Il brûle les moissons des Philistins. — Il enlève les portes de Gaza. — Il est trahi. — Il meurt. — Samson, quinzième figure du Messie..... 208

LEÇON XXXIV.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Héli, juge d'Israël. — Samuel lui succède. — Élection des rois. — Saül, premier roi d'Israël. — Il est rejeté de Dieu. — David, jeune berger, choisi à sa place. — Il calme les fureurs de Saül. — David combat Goliath. — Mort de Saül. — David prend la forteresse de Sion. — Transport de l'arche. — Oza frappé de mort. — David danse devant l'arche. — Sixième promesse du Messie faite à David..... 218

LEÇON XXXV.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

David pèche. — Nathan envoyé vers lui. — Révolte d'Absalon. — David quitte Jérusalem. — Défaite et mort d'Absalon. — Nouvelle faute de David. — Sa mort. — David, seizième figure du Messie..... 229

LEÇON XXXVI.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Salomon roi. — Sa prière au Seigneur. — Il obtient la sagesse. — Il commence la construction du Temple. — Description du Temple. — Sa dédicace. — Nuée miraculeuse. — Feu descendu du Ciel. — Reine de Saba. — Chute de Salomon. — Salomon, dix-septième figure du Messie..... 239

LEÇON XXXVII.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ (suite).

Schisme des dix tribus. — Leur idolâtrie. — Jonas les exhorte à se convertir. — Il reçoit ordre d'aller prêcher la pénitence à Ninive. — Il veut éviter cette commission. — Il est jeté dans la mer, englouti par un poisson qui le jette sur le rivage. — Il prêche à Ninive. — Pénitence des Ninivites. — Plaintes de Jonas au sujet d'un lierre desséché. — Remontrances du Seigneur. — Jonas, dix-huitième figure du Messie..... 249

LEÇON XXXVIII.

LE MESSIE PRÉDIT.

Jésus-Christ, objet des prophéties. — Ce que prouvent les prophètes. — Détails sur les Prophètes. — David, Prophète du Messie..... 260

LEÇON XXXIX.

LE MESSIE PRÉDIT (suite).

État du royaume d'Israël. — État du royaume de Juda. — Isaïe, Prophète. — Événements prochains qu'il prédit en preuve de sa mission. — Ce qu'il annonce du Messie..... 279

LEÇON XL.

LE MESSIE PRÉDIT (suite).

Osée, Prophète. — Événements prochains qu'il prédit. — Ce qu'il annonce du Messie. — Michée, Prophète. — Événements prochains. — Ce qu'il annonce du Messie. — Joël, Prophète. — Jérémie, Prophète. — Sa vie. — Ses prophéties..... 282

LEÇON XLI.

LE MESSIE PRÉDIT (suite).

Ézéchiel, Prophète. — Événements prochains qu'il annonce — Ce qu'il prédit du Messie. — Daniel, Prophète. — Son histoire. — Il explique le songe de Nabuchodonosor. — Enfants dans la fournaise..... 291

LEÇON XLII.

LE MESSIE PRÉDIT (suite)

Suite de l'histoire de Daniel. — Vision de Balthazar. — Daniel l'explique. — Balthazar est tué. — Daniel dans la fosse aux lions. — Idole de Bel. — Daniel prédit l'époque de la naissance du Messie..... 301

LEÇON XLIII.

LE MESSIE PRÉDIT (suite).

Édit de Cyrus. — Retour des Juifs dans la Judée. — Aggée, Prophète. — Zacharie, Prophète. — On rebâtit la ville et le temple de Jérusalem. — Malachie, dernier Prophète..... 313

LEÇON XLIV.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET APPLICATION DES PROMESSES, DES FIGURES ET DES PROPHÉTIES, A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST..... 323

LEÇON XLV.

LE MESSIE PRÉPARÉ.

Ce qu'il faut entendre par la préparation du Messie. — Tous les évé-

nements antérieurs à la venue du Messie concourent à l'établissement de son règne. — Quatre grandes monarchies prédites par Daniel. — Mission des Assyriens. — Histoire d'Holopherne. 333

LEÇON XLVI.

LE MESSIE PRÉPARÉ (suite).

Mission des Assyriens. — Histoire de Judith. — Son rapport avec la préparation du Messie. — Holopherne assiège Béthulie. — Judith, sa vie, ses prières. — Elle arrive au camp d'Holopherne. — Mort de ce général. 344

LEÇON XLVII.

LE MESSIE PRÉPARÉ (suite).

Histoire de Tobie. — But de la Providence dans la dispersion des dix tribus et dans leur long séjour parmi les nations infidèles. — Nais- sance de Tobie. — Il est emmené captif. — Sa conduite à Ninive. — Il perd la vue. — Il se voit au moment de mourir. — Avis qu'il donne à son fils. — Voyage du jeune Tobie. — Il épouse Sara. — Il revient auprès de son père. — Mort de Tobie le père. — Bénédiction de Dieu sur sa famille. 353

LEÇON XLVIII.

LE MESSIE PRÉPARÉ (suite).

Mission des Perses. — Histoire d'Esther. — Son élévation. — Mardochée découvre une conspiration. — Aman, favori d'Assuérus, veut se faire rendre les honneurs divins. — Mardochée s'y refuse. — Aman jure de le faire périr et tous les Juifs avec lui. — Mardochée en donne avis à Esther. — Elle va trouver le roi. — Triomphe de Mardochée. — Humiliation d'Aman. — Sa mort. — Salut des Juifs. 367

LEÇON XLIX.

LE MESSIE PRÉPARÉ (suite).

Troisième monarchie prédite par Daniel. — La monarchie des Grecs. — Sa mission. — Répandre partout la connaissance de la langue grec- que. — Passage d'Alexandre en Orient. — Il jure d'exterminer les Juifs. — Dieu lui change le cœur. — La monarchie des Grecs attire les Juifs dans toutes les parties du monde, — fait connaître les livres saints, — en assure l'authenticité. — Mission des Romains. 382

LEÇON L.

LE MESSIE PRÉPARÉ (suite).

Épreuves destinées à purifier les Juifs et à leur faire désirer et recon-

naître le Messie. — Héliodore frappé de verges. — Il annonce la puissance du vrai Dieu. — Le saint vieillard Éléazar; son martyre. — Histoire des Machabées; leur martyre. 395

LEÇON LI.

UNITÉ DE LA RELIGION ET DE L'ÉGLISE.

Religion une dans son auteur. — Une dans son dogme. — Une dans sa morale. — Une dans son culte. — Une dans son objet. — Église une dans sa fondation, sa destinée, sa constitution, ses épreuves et ses victoires. 407

LEÇON LII.

INFLUENCE DE LA RELIGION.

L'ancien peuple de Dieu dut toute sa supériorité à l'influence de la Religion. — Dans la famille. — Dans la société civile et politique. — Dans la société religieuse. 422

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME